Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis81840brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME HUITIÈME.

AOUT 1840.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1840

VOYAGE

AUX RUINES DE PALMYRE.

MŒURS ET USAGES DES BÉDOUINS.

DEUXIÈME PARTIE (1).

J'interromps mon itinéraire vers Palmyre pour résumer dans cet article mes observations et mes études, tout ce que j'ai vu et appris sur la physionomie morale de ces peuplades au milieu desquelles j'ai passé plusieurs jours. Je ne veux pas avoir à me distraire de la contemplation d'un monument ou d'un souvenir d'histoire pour signaler un trait de mœurs, une coutume, un curieux détail de la vie des Bédouins; j'aime mieux réunir tous ces traits divers dans un tableau particulier et complet où se reflètent comme dans un miroir les vivantes images du désert.

Le grand désert de Syrie est habité par deux races de Bédouins; l'une porte le nom d'*Anézé*, l'autre celui d'*Alh-el-Schémal*. Ces deux races se divisent en une infinité de tribus dont chacune a un nom différent. Les Anézés sont plus nom-

(1) Voyez tome VII, page 5.

breux, plus riches que les Alh-el-Schémal. Burckhard, ce voyageur anglais qui a fait une étude approfondie des Arabes, assure, d'après les données les plus probables, que le nombre des Anézés s'élève à 14,000 cavaliers, dont 10,000 montés sur des chevaux, 4,000 sur des chameaux; ajoutez à ce nombre celui des femmes et des enfants, et pour chiffre total on aura environ 300,000 Anézés. On évalue la population des Alh-el-Schémal à 250,000 âmes. Les Alh-el-Schémal occupent les régions septentrionales du désert de Syrie; les Anézés fréquentent les plaines méridionales de ce pays. Les Anézés sont, parmi les Arabes de Syrie, les seuls qui soient véritablement Bédouins (*Bédaoui*) ou hommes du désert; les mœurs des autres Arabes dans le voisinage de ce pays, ont été plus ou moins modifiées. Ce sont les Anézés que nous avons eu occasion de voir pendant notre voyage à Palmyre, et c'est de ceux-là que je vous parlerai particulièrement.

Les Bédouins ne sont pas de haute taille; ils ne dépassent pas cinq pieds et trois pouces, mais ils sont parfaitement faits. Ils ont en général la tête fort belle; le type de leur figure ne ressemble pas à celui des Arabes de l'Algérie. La figure du Bédouin de Syrie est longue, fortement caractérisée et brunie par les feux du soleil. Ses yeux sont noirs et pleins de vivacité; ses dents sont d'une éclatante blancheur. La barbe du Bédouin est noire, courte et rare, et cela s'explique par les ardeurs d'un soleil qui brûle la barbe de l'homme comme il brûle les arbustes et les plantes.

Le Bédouin est d'une sobriété extraordinaire; on a observé que six onces de pain par jour lui suffisent. Il est peu d'hommes plus durs à la fatigue que les Bédouins; ils bravent la soif, la faim, les rigueurs des saisons; ils dorment la nuit en plein air et ne craignent pas de se reposer le lendemain sous les feux du jour. Le Bédouin, dans sa sobriété, dans sa vie infatigable, est semblable à son chameau qui peut marcher bien longtemps sans se reposer, sans manger ni boire.

Rien de plus simple que le costume des enfants du désert; il se compose d'une légère calotte en coton au-dessus de laquelle est un mouchoir coupé carrément qu'on appelle *keffié*. Ce mouchoir, de couleur jaune ou verte, est en soie ou en coton; il est serré autour de la tête par une corde en poils de chameaux.

Un des bouts du *keffié* retombe en arrière, deux autres pendent sur les épaules, et le quatrième descend le long de la joue gauche. Lorsqu'ils sont en route, les Bédouins ramènent sur leur bouche un des bouts du *keffié* pour ne pas recevoir sur leurs lèvres la brûlante poussière du chemin. Vient ensuite un caleçon blanc recouvert d'une robe de couleur grise appelée *kombas*. Cette robe est serrée avec une corde ou avec une ceinture de cuir. Les manches du *kombas* sont très-larges; les Bédouins les attachent sur la nuque lorsqu'ils travaillent. Une peau de mouton ou un manteau (*abba*) en laine rayée est jeté sur leurs épaules. Le bournous blanc de l'Afrique ne se voit pas dans le désert de Palmyre. Les Bédouins ont ordinairement la poitrine et les pieds nus.

Le costume des femmes se compose d'une robe en coton, de couleur brune, bleue ou noire, serrée à la ceinture par une corde. Leurs cheveux longs et flottants sont parsemés, comme chez toutes les femmes de l'Orient, d'une infinité de petites pièces de monnaie en or ou en argent. Ce qui fait dire à un poëte arabe en chantant la beauté d'une femme : « Sa chevelure est noire comme la nuit, et les pièces de monnaies qui s'y montrent brillent comme les étoiles à la voûte céleste. » La Bédouine a la tête couverte d'un mouchoir, de couleur noire pour les femmes mariées, et rouge pour les jeunes filles : ce mouchoir leur sert de voile ; elles le ramènent vers le visage et le tiennent entre leurs dents quand elles ne veulent pas être vues ou quand elles veulent dérober leur visage aux rayons dévorants du soleil. Toutes les femmes mariées ont les lèvres et le menton tatoués. Leurs oreilles sont ornées d'anneaux d'argent. Des bracelets en verre bleu ou noir entourent leurs poignets et le bas des jambes. Toutes les bédouines ont de beaux et grands yeux noirs; leurs dents sont belles et bien rangées. Le voyageur est frappé de leur noble tournure, de la dignité de leur maintien, de leur air grave et recueilli, de la fierté qui éclate sur leur front et dans leur regard. En les voyant, on comprend dès l'abord tout ce qu'il peut y avoir en elles d'énergie, de courage et d'héroïsme.

Les soins domestiques sont réservés aux femmes. Elles sont seules chargées de dresser les tentes, et cette installation se fait avec une promptitude surprenante : lorsque la tribu s'arrête

dans un vallon ou dans une plaine, le camp s'établit comme par enchantement.

Il y a environ quarante-cinq ans que les Anézés embrassèrent la doctrine des wahabites. On sait que la religion de Wahab, ce fameux réformateur arabe qu'on pourrait appeler le Luther de l'islamisme, se réduit à un pur déisme. Les sectateurs de Wahab reconnaissent le Koran comme une révélation divine, mais ils rejettent toutes les traditions d'après lesquelles les musulmans interprètent ce livre. Ils regardent Mahomet comme un prophète ordinaire, pour lequel les *croyants orthodoxes* ont une trop grande vénération. Le culte des wahabites interdit le pèlerinage au tombeau de Mahomet à Médine, mais il exhorte les fidèles à visiter le sanctuaire de la Kaaba, *sanctuaire consacré par la présence d'Imaël, fils d'Agas.* Ces sectaires récitent régulièrement les cinq prières par jour ordonnées par Mahomet. Cependant les Anézés n'observent pas toutes les ordonnances de la religion de Wahab ; la pipe, par exemple, est rigoureusement défendue, et les Anézés ne s'abstiennent nullement de fumer. L'Anézé prononce à chaque instant le nom d'*Allah*, mais jamais il ne parle de la *religion ;* il ne cherche pas à expliquer le culte du prophète; il croit à l'immortalité de l'âme, aux félicités qui attendent le juste dans l'autre vie, et aux peines de l'enfer qui seront le partage des méchants.

Volney a porté, dans ce qu'il a dit des idées religieuses des Bédouins, l'incrédulité et l'esprit sophistique qu'on trouve dans tous ses écrits, et cette manière d'envisager la religion des peuples du désert ne lui a pas toujours fait rencontrer la vérité. « Les Bédouins, dit Volney, gardent par politique des apparences musulmanes ; mais elles sont si peu rigoureuses, et leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent généralement pour des infidèles, sans foi et sans prophète. Ils disent même assez volontiers (c'est toujours Volney qui parle) que la religion de Mahomet n'a pas été faite pour eux : car, disent les Bédouins, comment faire des ablutions, puisque nous n'avons point d'eau? comment faire des aumônes, puisque nous ne sommes pas riches? Pourquoi jeûner le ramadan (carême des musulmans), puisque nous jeûnons toute l'année, et pourquoi aller à la Mecque si Dieu est partout (1)? » Il nous est difficile de

(1) Volney, *Voyage en Syrie*, tome I, chap. III.

croire qu'un Bédouin ait tenu ce langage, et voici pourquoi :

Le Koran, dit, chapitre IV, verset 47 : « O croyants ! ne priez point avant de vous être lavés, et frottez-vous le visage et les mains avec de *la poussière faute d'eau.* » Et j'ai vu dans le désert des centaines de Bédouins faisant leurs ablutions avec du sable. Personne au monde, si l'on tient compte de la proportion des biens, ne fait plus d'aumônes que l'Arabe du désert : il ouvre sa tente à un homme, quel qu'il soit, et partage avec lui son pain et son lait. Burckhard, qui a fait un si long séjour dans le désert, nous dit que les Bédouins observent le jeûne du ramadan avec la plus grande rigueur, même durant leur marche au milieu de l'été. Le besoin le plus extrême peut seul les déterminer à rompre le jeûne. Quant au pèlerinage de la Mecque, il est fort douteux qu'un Bédouin, qu'un musulman ait dit qu'il n'allait pas à la Mecque *parce que Dieu est partout.* Tous les croyants, sans exception, savent que ce n'est point *Allah, le créateur des mondes,* qu'ils vont adorer à la Mecque, mais qu'ils vont rendre hommage à Mahomet, le *glorieux prophète de Dieu.* Volney s'est donc montré bien léger dans l'appréciation des mœurs religieuses du désert.

Nous rectifierons une autre erreur de ce voyageur. Dans son chapitre sur les Arabes Bédouins, il dit que « chaque tribu s'approprie un terrain qui forme son domaine, et que c'est la violation de cette propriété qui allume la guerre entre les Bédouins. » Ceci n'est pas vrai pour *chaque tribu,* mais seulement pour une *race entière d'Arabes;* si, par exemple, les Bédouins qui vivent dans le désert de Bagdad et de Bassorah, venaient planter leurs tentes dans le désert de Syrie, il y aurait guerre entre eux et les Bédouins qui habitent les environs de Palmyre. Les causes de guerre les plus fréquentes entre les Arabes d'une *même contrée,* sont : la jalousie, relativement aux puits, aux pâturages ; une insulte faite à l'honneur d'une tribu, et surtout le vol des chameaux et des chevaux. Quant à la *propriété* dont parle Volney, je tiens du cheik Mézied que les Bédouins ne possèdent pas un *pouce de terrain,* une tribu vient quelquefois dresser ses tentes dans un lieu où, huit jours auparavant, une autre tribu avait campé. Ne voit-on pas du reste, plusieurs tribus passer l'été dans les pays voisins de Damas, de Hamah, de Homs, d'Alep, où l'eau est plus abondante, et l'hiver, revenir

dans le cœur du désert, à cent lieues de l'Oronte et du Barada? Les Bédouins savent tous les coins du désert où se trouvent les meilleurs pâturages; quand le printemps s'avance, ils se hâtent d'arriver, de peur que les pâturages ne soient occupés par d'autres tribus. Si deux tribus, et surtout si deux races arrivaient le même jour, à la même heure et dans les mêmes pâturages, il y aurait nécessairement guerre entre elles, et elles se battraient pour savoir à qui doit rester la plaine ou le vallon.

L'Arabe du désert de Syrie ne dit donc pas : « Cette plaine, ce vallon sont à moi ; » mais il dit : « Ce cheval, ce chameau, cette tente et cette lance sont mon bien. » Voilà leurs seules propriétés ; ils ne vivent uniquement que du produit de leurs troupeaux. C'est ainsi qu'Abraham, le grand patriarche, vivait; il vivait ainsi, non-seulement dans son pays de Chaldée, mais aussi dans la terre de Chanaan, où Dieu le fit venir. « Dieu ne lui donna, dans le pays de Chanaan, aucun héritage, pas même un pied de terre (1). » Abraham traitait d'égal à égal avec les rois et les grands de la terre ; de nos jours encore, il n'y a pas, dans tout l'Orient, un personnage illustre qui ne se crût honoré de fumer le chibouk, de manger le pilau sous la tente hospitalière d'un cheik. On éprouve un vrai plaisir à voir revivre, dans le désert, la belle et noble simplicité des mœurs bibliques. J'ai offert quelquefois de l'argent aux Bédouins qui m'avaient donné l'hospitalité, et mon argent a toujours été repoussé comme un outrage.

Les Arabes que nous avons vus dans le désert, ne cultivent jamais la terre; ils regardent ce genre de travail comme indigne d'un noble Bédouin ; il est vrai qu'en examinant la nature du pays, qui s'étend depuis Homs jusqu'à Palmyre, on voit que l'Arabe n'aurait rien à demander à cette terre ingrate. L'eau est, dans toutes les contrées du monde, le principe de fécondité de la terre ; quand l'eau ne descend pas du ciel, il faut qu'elle soit donnée aux campagnes par d'autres moyens. Sans le Nil, l'Égypte ne serait qu'un affreux désert; or, comme il ne pleut presque jamais dans le désert de Syrie, il est évident que le sol doit être stérile. Mais ne croyez pas, malgré cela, que ce soit là la cause qui empêche l'Arabe de se livrer aux tra-

(1) *Actes des Apôtres*, c. VII, v. 5.

vaux agricoles; s'il voulait cultiver les champs, il le pourrait, en allant s'établir dans les campagnes fécondées par l'Euphrate. — Si vous ne dédaigniez pas l'agriculture, dis-je un jour à un Bédouin, vous seriez beaucoup plus riche. — Est-ce que tu me prends pour un fellah (paysan)? me répondit-il fièrement. Ce mot explique tout : on sait combien un Bédouin méprise un fellah.

Des marchands de Damas, de Homs, de Hamah et d'Alep, portent dans les camps tout ce qui peut serv r aux vêtements des Arabes; ils leur portent également des grains, du café et du tabac. Les Bédouins payent ce qu'ils achètent avec des étalons, des chameaux, des chèvres et des moutons. Quand ils sont dans l'impossibilité de payer comptant, les marchands leur donnent six mois, un an, pour satisfaire à leurs engagements; tout se fait sur parole, mais il n'y a pas d'exemple qu'un Bédouin ait nié une dette. S'il n'avait pas, au temps marqué, ce qu'il lui faut pour payer, il aurait recours à la déprédation *pour ne pas manquer à l'honneur de sa parole.* Souvent les Bédouins vont eux-mêmes dans les villes de Syrie pour acheter ce qui leur est nécessaire.

Dans aucun coin du monde l'égalité humaine n'existe aussi complétement que chez les Bédouins; ils se regardent tous comme des frères : à voir la manière dont ils vivent entre eux, on croirait qu'ils sont en communauté de biens. Point de distinction de rang ou de naissance; l'Arabe couvert de haillons a sa place autour du foyer hospitalier à côté de celui qu'on voit enveloppé dans un riche *abba* ou manteau. Le solennel et bienveillant *Selama-leik* (que la paix soit sur toi!) est adressé à celui qui n'a rien comme à celui qui possède de nombreux troupeaux; la pipe, le café, lui sont offerts avec le même empressement et le même respect. « La richesse parmi cette nation de pasteurs, a dit Burckhard, ne donne aucune considération; un Bédouin pauvre, s'il est hospitalier et libéral selon ses moyens, est plus considéré qu'un Bédouin riche qui n'est pas généreux. »

Il y a cependant des esclaves chez les Arabes; jamais une année ne se passe sans qu'un cheik ne se procure des négresses et des nègres venant de la Mecque, du Caire, de Bassorah et de Bagdad; mais au bout de quelque temps il leur donne la li-

berté et les marie ensemble (1). Il est un usage relatif aux esclaves que je ne veux point oublier, parce qu'il date des temps les plus lointains. Souvent des esclaves noirs ont quitté leurs maîtres, habitants des villes de Syrie, et sont venus chercher un refuge dans le désert. Les Bédouins les ont reçus avec bonté sous leurs tentes, et toute la tribu défendrait au péril de sa vie les hommes noirs contre ceux qui viendraient les réclamer. Nous lisons dans le vingt-deuxième chapitre du Deutéronome : « Vous ne livrerez point à son maître l'esclave qui se sera réfugié près de vous; il habitera avec vous et il se reposera dans vos villes; protégez-le, et ne le contristez pas. » Ce curieux passage de la loi de Moïse nous prouve que l'usage de protéger l'esclavage réfugié existait déjà au temps du législateur des Hébreux; Moïse avait dû l'emprunter aux mœurs des Arabes. En retrouvant, après tant de siècles, cet usage chez les Bédouins, on voit avec quelle étonnante fidélité l'homme du désert garde les coutumes antiques. Le Koran, qui s'est plus d'une fois inspiré de nos saintes Écritures, a recommandé aussi l'affranchissement des esclaves. « Le fidèle, a dit Mahomet, qui affranchit son semblable s'affranchit lui-même des peines de ce monde et des tourments du feu éternel. » On peut s'étonner qu'un précepte aussi positif n'ait pas empêché l'établissement de l'esclavage dans les pays soumis à l'empire du Koran.

Il n'y a qu'une seule tête qui domine toutes les autres dans une tribu, c'est le cheik. La succession à la dignité de cheik n'est pas invariable; si le fils ou le frère d'un cheik qui vient de mourir était reconnu incapable de gouverner, on choisirait dans le camp le Bédouin le plus sage, le plus vertueux. Du reste, les chefs nommés par élection sont très-rares. Tout est gratuit dans les fonctions de cheik. Le chef se montre au milieu des hommes de son camp comme un père au milieu de sa famille. Il juge lui seul toutes les querelles; on se soumet presque toujours à son jugement. Comme les Bédouins ne possèdent point de terres, leurs procès ne portent que sur le commerce qu'ils font ensemble en vendant, en achetant, ou en troquant leur bétail. Quand ils concluent un marché entre eux, ils mettent une poignée de terre sur les objets qu'ils échangent, et

(1) Jamais un Anézé ne contracte un mariage avec une négresse.

disent devant des témoins : *Nous donnons terre pour terre, voilà.* Rien ne se fait par écrit, car il est rare, très-rare, qu'un Bédouin sache lire ; tout repose sur un engagement verbal.

J'ai vu dans le désert comment on y rend la justice. En cheminant avec notre escorte de Bédouins, nous aperçûmes dans le lointain un chameau sans maître. Deux de nos cavaliers, Ismaël et Akmed, se détachèrent de la caravane et partirent au grand galop en se dirigeant du côté où se montrait l'animal convoité. Ils le touchèrent tous les deux au même moment. Ils se le disputaient avec acharnement, ils se battaient avec le sabre. A l'instant où nous arrivâmes à eux pour les séparer, Ismaël reçut un coup de sabre sur le bras droit ; le sang coulait, on lui enveloppa le bras avec un linge. Le plus âgé de nos Arabes saisit la corde du chameau et dit que le premier cheik que nous rencontrerions déciderait si l'animal appartenait à Akmed ou à Ismaël. Nous arrivâmes dans une tribu trois heures après cette dispute de voleurs. L'affaire fut portée devant le cheik, vieillard octogénaire. Il écouta avec attention le rapport des témoins, puis il dit que le chameau appartenait à Ismaël, comme dédommagement à sa blessure. Akmed s'inclina alors devant le cheik, lui baisa respectueusement la main droite, la barbe, et lui dit : « La justice a établi sa demeure dans ton cœur, ô cheik ! Akmed, fils de Mézied, ne repousse pas la sagesse des vieillards. Je me soumets à ta décision. »

Néanmoins, si l'une des deux parties adverses n'était pas satisfaite du jugement du cheik, celui-ci ne pourrait la forcer à l'obéissance. « L'Arabe ne peut être persuadé que par ses propres parents, a dit Burckhard, et si les parents échouent dans la conciliation des deux rivaux, la guerre commence entre les deux familles respectives. Le Bédouin dit avec vérité qu'il ne connaît d'autre maître que Dieu. »

Jamais un cheik ne condamme un homme à mort. Cette punition terrible ne pourrait être appliquée qu'à celui qui aurait tué un homme, et, dans ce cas, ce sont les parties ennemies qui se chargent de la vengeance. Dans les âges anciens et chez certains peuples des âges modernes, on a admis une amende ou une compensation pour le meurtre. Cet usage existait en Arabie avant l'islamisme, et Mahomet l'a introduit dans son Koran. « Celui, a dit le prophète, qui pardonnera au meurtrier de son

frère, aura droit d'exiger un dédommagement raisonnable qui lui sera payé avec reconnaissance (1). » Lorsque le prix du sang n'a pas été payé chez les Bédouins, les parents de la victime nourrissent d'âge en âge une haine profonde contre les descendants du meurtrier. — Il y a du sang entre nous, disent les Bédouins, nous ne pouvons pas fraterniser avec cette famille !

Il n'est pas de meurtres dans le désert qui ne puissent se racheter à prix d'argent ; mais ce rachat ne laisse pas d'être accompagné d'un certain mépris. Quand un Arabe est en querelle avec un Bédouin qui a accepté du meurtrier de son frère des chameaux comme prix du sang versé, il lui jette souvent au visage ces énergiques paroles : « Misérable ! lorsque tu bois le lait de tes chamelles, c'est le sang de ton frère que tu bois ! » Le prix du sang d'un homme, chez les Anézés, est de cinquante chamelles, d'un chameau de monture, d'un esclave noir, d'une cotte de mailles et d'une lance. S'il arrivait que l'homicide ne fût pas assez riche pour racheter le sang qu'il a répandu, ses parents se rendraient solidaires, et si les parents ne le pouvaient pas, ce serait toute la tribu à laquelle appartient le meurtrier. Cette loi, qui serait monstrueuse en Europe, est un formidable moyen de répression dans le désert ; le rachat du sang est la ruine d'un Bédouin : il ne lui reste plus rien, quand il a donné le prix exigé, et le désert n'offre pas, comme l'Europe, des facilités pour se refaire un sort. La loi du talion sera toujours, et dans tous les lieux, dans tous les temps, le moyen le plus puissant pour empêcher les meurtres. Le rachat du sang s'était montré en France au milieu de la confusion, au milieu des violents désordres qui avaient suivi la mort de Charlemagne ; mais cette coutume de nos temps les plus mauvais disparut avec la barbarie. Au premier coup d'œil on voit les effroyables conséquences d'une pareille législation dans nos sociétés d'Europe ; il ne pourrait en être de même chez les Bédouins : la certitude d'une spoliation complète, d'une ruine irréparable, est bien faite pour contenir les passions dans le désert.

Arrivons maintenant à ce qui forme un des traits les plus curieux des mœurs arabes : je veux parler de l'amour du pillage.

(1) Koran, ch. II.

La pauvreté du sol du désert de Syrie a introduit dans ce pays une maxime de jurisprudence que les Arabes ont toujours crue et toujours pratiquée. Ils disent que dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille humaine ont obtenu les climats riches, heureux, et que la postérité de l'infortuné Ismaël a le droit de prendre, par l'artifice ou la violence, la portion de l'héritage dont on l'a privée injustement. « Il faut bien, ajoutent-ils, que nous nous procurions ce que la terre nous refuse. » Moïse a peint en deux mots le caractère arabe : « Ismaël, dit le législateur des Hébreux, Ismaël sera un homme farouche; sa main sera levée contre tous, et la main de tous contre lui. Et il plantera ses tentes en face de tous ses frères (1). »

Quand un Arabe a dépouillé quelqu'un, il raconte avec orgueil son aventure, il ne dit jamais : *J'ai volé un chameau, un cheval;* il dit : *J'ai gagné ceci, ou cela.* Dans le poëme d'Antar, ce livre rempli de traits de mœurs des Arabes, nous nous souvenons d'avoir lu cette phrase : « Mes amis, dit un Bédouin à des cavaliers dont il était le chef, mes amis, voici une tribu qui me paraît riche et peu nombreuse; attaquons-la, dépouillons-la, nous profiterons de l'obscurité de la nuit pour regagner nos tentes. Dieu veillera sur nous. Partons! » Les pères nourrissent les enfants dans cet amour du brigandage, et les enfants apprennent, dès le berceau, à regarder le vol, non comme un crime, mais comme une des premières choses qu'un Arabe doit savoir, sous peine de passer pour un homme sans esprit et sans courage. Un petit enfant qui, sous une tente étrangère, dérobe quelque objet, reçoit des éloges de tout le monde : « Voilà, disent les Arabes, un garçon qui annonce un caractère entreprenant et belliqueux ! » — Le Bédouin, a dit un voyageur, vole ses ennemis, ses amis, ses parents, pourvu qu'ils ne soient pas dans sa propre tente, ou lui dans les tentes de ses frères. Au milieu du grand désert d'Arabie, un Bédouin obtiendra son pardon, s'il a tué un homme sur le chemin; mais il serait flétri à jamais, si on apprenait qu'il a volé un objet de la moindre valeur à son compagnon de route ou à celui qui l'aurait reçu sous sa tente.

(1) Genèse, ch. XVI.

Indépendamment des expéditions guerrières dont le principal but est la déprédation, les Bédouins ont plusieurs autres manières de voler. On trouve chez ce peuple une classe d'hommes dont le seul métier est de faire, à pied, des tournées nocturnes. On les appelle *haramis* (voleurs); c'est un des titres les plus glorieux qu'un Bédouin puisse porter. Les haramis partent par bandes de douze, vingt, trente. Parvenus non loin du camp qu'ils se proposent de piller, ils se distribuent les différents rôles; les uns entrent les premiers dans le camp pour exciter les chiens et les attirer loin des tentes en prenant eux-mêmes la fuite; lorsque ces gardiens du camp ont disparu, quelques haramis s'avancent doucement et coupent les cordes qui retiennent les chameaux et les chevaux. Pendant ce temps, les autres haramis, debout devant les tentes, armés de grosses massues, sont prêts à assommer les personnes qui en sortiraient. Les voleurs sont déjà loin lorsque la tribu se réveille; un grand nombre de cavaliers sont à leur poursuite, et le butin est souvent enlevé. Faisons ici une remarque, c'est que les chameaux ou les chevaux repris aux haramis deviennent la propriété, non du premier maître, mais de celui-là même qui a pu les reprendre. Disons aussi qu'un harami devient le prisonnier de celui qui l'a saisi, et l'Arabe peut espérer par là une rançon. Mais plusieurs moyens sont offerts au prisonnier pour éviter de payer le prix de sa délivrance.

Voici une des façons à la fois les plus curieuses et les plus ordinaires de délivrer un harami. On connaît la loi sacrée de l'hospitalité chez les Bédouins : tout homme qui va chercher un refuge sous la tente du désert, fût-il même l'assassin du père ou du fils de celui qui le reçoit, trouve protection et sûreté. Il faut que le sentiment de cette loi, chez les Bédouins, tienne bien profondément à leur âme, à leur nature, pour que ces hommes, aux passions si vives et si brûlantes, soient tout à coup arrêtés dans leur vengeance devant la religion de l'hospitalité. La tente de l'Arabe du désert est, pour les criminels et les opprimés, ce qu'étaient à Rome, dans les temps païens, les autels des dieux et, de nos jours encore, les églises d'Italie.

Une fois arrivé sous la tente de celui qui l'a saisi, le harami deviendrait le protégé de son hôte s'il pouvait toucher un des objets qui l'environnent. Pour empêcher le captif de se déclarer

le protégé de quelqu'un, on l'étend dans un trou qu'on a creusé sous la tente; ses pieds sont attachés l'un contre l'autre, les tresses de ses cheveux entourent deux pieux plantés de chaque côté de la tête; on ne lui laisse de libre que la main droite pour qu'il puisse manger quelques morceaux de pain qu'on lui jette comme à un chien. Si étant placé de cette manière le harami peut en crachant atteindre quelqu'un en s'écriant : *Je suis ton protégé!* les courroies qui attachent ses cheveux sont coupées, les liens qui le garrottaient sont défaits; il est complétement libre sans payer un *para* de rançon.

Quelquefois le harami doit sa liberté à sa sœur; elle se présente dans la tribu comme une pauvre femme égarée, et reçoit l'hospitalité. Elle va, pendant la nuit, dans la tente où se trouve son frère; elle tient dans sa main un peloton de fil, elle en met un des bouts dans la bouche du harami, celui-ci le serre entre ses dents. La sœur se retire en déroulant le peloton et marche jusqu'à ce qu'elle parvienne à une tente; elle en réveille le maître, et, lui mettant le fil sur la poitrine, elle lui dit : « Regarde-moi pour l'amour que tu as pour Dieu et pour toi-même; ceci est sous ta protection. » L'Arabe comprend l'objet de cette visite nocturne; il se lève, et roulant le fil dans ses mains, il est ainsi guidé jusqu'à la tente qui enferme le harami. Il éveille le maître du prisonnier, lui montre le fil que le harami tient encore entre ses dents et le déclare son protégé. On délivre le prisonnier, et on le laisse partir sans obstacle.

Nous dirons un mot du mariage chez les Bédouins. Un Arabe a un droit exclusif à la main de sa cousine; elle ne peut se marier à un autre homme sans l'autorisation de son cousin. Cet usage est très-ancien; nous le retrouvons dans la Bible. « Quand tu auras acheté le champ de Noëmi, dit Booz au premier parent de sa cousine, tu dois recevoir en mariage Ruth la mohabite, qui a été la femme de notre parent mort, afin que tu fasses revivre son nom dans son héritage (1). » Et Booz ne consentit à épouser la mohabite qu'après que le premier cousin lui eût cédé son droit de parenté. Afin que la cession fût valide entre les parents, en Israël, celui qui avait le privilége d'épouser sa cousine déliait sa chaussure et la donnait à son

(1) Ruth, chap. IV.

parent ; quand un Bédouin renonce à son droit, il dit : « Ma cousine était ma bouche, et je l'ai laissée là. » La veuve d'un Bédouin épouse ordinairement le frère de son mari. De cette manière, le bien de la famille ne change pas de maître. Moïse a introduit dans sa législation cette coutume des Arabes : Lorsque deux frères auront habité ensemble, et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'épousera point un autre homme que son beau-frère : elle donnera des enfants à son frère ; et le nom de son frère ne se perdra pas en Israël (1). »

Des voyageurs ont dit que les Bédouins se mariaient sans s'être jamais vus ; c'est une erreur. Les Arabes, il est vrai, ne fréquentent pas les demeures des femmes qui ne sont ni leur mère, ni leurs sœurs, ni leurs épouses, mais il est vrai aussi que, lorsqu'un Bédouin demande une jeune fille en mariage, c'est qu'il a eu plus d'une fois occasion de la voir. Les hommes peuvent voir les femmes au moment où elles dressent les tentes, ou au moment du départ. Une jeune fille qui a une inclination pour un jeune homme trouve des moyens d'être vue par lui ; elle laisse tomber avec adresse et coquetterie le coin du voile qu'elle tient entre ses dents, mais elle le reprend bien vite en ayant l'air de l'avoir échapper par mégarde.

« O mes yeux ! ô mon œil ! dit le jeune homme à celle qu'il aime, ô ma lune ! ma belle et tendre gazelle ! tu es fraîche comme l'aube naissante, et ton front brille comme le soleil en plein midi ! Ta chevelure est épaisse et noire comme la nuit : tu peux seule guérir les blessures de mon cœur, noble fille de l'Arabie. De même qu'un voyageur mourant de soif dans un jour d'été désire une source d'eau vive, aussi mon âme embrasée d'amour attend de toi seule le bonheur. » Un léger mouvement de tête de la part de la jeune fille fait comprendre au Bédouin qu'elle l'accepterait pour mari, pour *compagnon de sa solitude*, si son père le permettait. Le jeune homme, au comble de la joie, confie son amour à sa mère et la supplie de chercher des moyens pour qu'il puisse parler à celle qu'il aime. La mère du jeune homme avertit une de ses amies ; celle-ci parle du prétendant à la mère de la jeune fille ; la mère et la fille vont dans une tente, sous un prétexte quelconque, et les

(1) *Deutéronome*, chap. XXV.

amoureux peuvent se voir et causer ensemble. Le mariage est dès ce moment fixé à une époque prochaine. Le jeune homme fait demander par un de ses parents la jeune fille à son père. « Combien de chameaux me donnera-t-il? » demande celui-ci. La personne qui est chargée de la négociation fait connaître les intentions du jeune homme, et si le prix convient au père, on fixe le jour où les deux fiancés devront s'unir. Les Arabes, loin de se mettre en peine de doter leurs filles, les regardent, au contraire, comme une grande source de richesses pour une maison. La femme, chez les Bédouins, est considérée comme une marchandise qu'on achète et qu'on vend. « Quand te marieras-tu? disais-je un jour au fils de Mézied. — Je ne suis pas assez riche pour cela, me répondit-il. Lorsque je posséderai plusieurs chameaux, plusieurs moutons, je choisirai une femme et je ne craindrai pas de donner la moitié de ma fortune; car je veux que ma femme soit belle comme un ange du paradis; une femme belle et habile à filer la toile, à prendre soin du ménage, est un trésor sans prix. » Il est rare de voir un Bédouin ayant plus d'une femme; la raison en est toute simple : le grand nombre de femmes, dans ce pays, dépend des richesses du mari, et le Bédouin qui est pauvre n'en a ordinairement qu'une seule.

Le jour du mariage arrive; le futur et le père de la fiancée se rendent sous la tente du scheik. Celui-ci ôte son keffilé, le met devant ses genoux, sur une natte; le père et son gendre futur glissent leur main droite sous le turban, et le scheik, d'un ton solennel, prononce ces paroles :

« Au nom de Dieu clément et juste! la fille d'un tel sera aujourd'hui l'épouse d'un tel. La dot qu'il a donnée à la jeune fille se compose de tant de chameaux. Que la Providence répande ses bienfaits sur les nouveaux mariés, que leur postérité dure jusqu'à la fin des temps! » Le futur prend alors un agneau et l'égorge devant quatre témoins. La mariée s'échappe alors de la tente paternelle; elle court d'un lieu à un autre comme pour se dérober à tout le monde. Mais des matrones la saisissent bientôt et la portent en triomphe dans une tente isolée, préparée d'avance. Là elles la mettent au bain; elles lui parfument ses cheveux avec des essences, lui noircissent les bords des paupières, lui teignent les ongles, la paume des mains avec la pou-

dre de hené ; elles ornent ses doigts de bagues, ses narines d'anneaux d'or, ses bras de bracelets en verre bleu, elles la parent de ses plus beaux habits. Après cette brillante toilette, la jeune fille est mise sur un chameau richement harnaché, et elle est conduite dans la tente de son père par des femmes qui chantent les louanges de la mariée. Quand le soleil a disparu de l'horizon, le jeune homme va chercher sa fiancée. Elle s'agenouille devant lui ; il la relève bien vite et lui donne un baiser sur le front. Le père ne se trouve pas en ce moment dans sa tente ; il ne veut pas être témoin du départ de sa fille lorsqu'elle va, pour la première fois, dans la demeure de son mari. Le père fait de cela une affaire d'honneur.

Chez les Bédouins comme chez les Turcs, le divorce est établi : un Arabe peut, sans motifs valides, répudier sa femme ; mais, dans ce cas, le père garde les chameaux et les moutons qui formaient la dot de sa fille. La loi des Bédouins, comme les anciennes lois d'Athènes et de Rome, permet à la femme la répudiation et le divorce ; si elle n'est pas heureuse dans la tente de son mari, elle se réfugie chez son père, mais celui-ci est obligé alors de rendre à son gendre tout ce que celui-ci lui avait donné en épousant sa fille. La Bédouine use rarement du droit que la loi lui donne, parce qu'il y a une espèce de flétrissure pour une femme qui abandonne son mari. Quand une femme quitte son mari, on l'oblige à garder ses enfants jusqu'à ce qu'ils puissent manger seuls et marcher seuls ; alors elle doit les rendre à leur père. Les divorces sont très-communs dans le désert, et c'est une cause de nombreux désordres dans les familles.

Un Bédouin a le droit de tuer son épouse, s'il peut prouver qu'elle lui a été infidèle. L'Anézé est plus sévère envers sa sœur qu'envers sa femme ; il ne serait pas déshonoré s'il ne tuait pas son épouse adultère, et il serait à jamais flétri s'il ne vengeait pas le crime d'une sœur sur elle-même. « La femme que j'épouse, dit le Bédouin, n'est pas de mon sang, et rien au monde ne peut empêcher qu'une sœur, quelle que soit sa conduite, ne soit toujours une sœur. » Ce serait cependant une chose fort rare qu'une liaison illégitime laissée sans punition par un Bédouin. Remarquons qu'un Arabe qui assassinerait le séducteur de sa femme serait exempt du rachat du sang et des re-

présailles du parent du mort ; toutefois il faudrait qu'il eût consommé sa vengeance le jour même qu'il aurait pu prouver la culpabilité de son épouse. D'ailleurs le sang n'est presque jamais versé dans le désert à cause de l'infidélité des femmes ; il y a chez les Anézés une grande pureté de mœurs, et la prostitution ne s'y rencontre pas. Cette remarque est du reste applicable à toutes les tribus de Bédouins du désert de Syrie. Les deux principales causes de la prostitution dans les cités de l'Europe et de l'Orient, c'est la misère, c'est la paresse : or la misère et la paresse ne se rencontrent pas au désert. La répartition des biens s'y trouve à peu près égale, chacun possède quelque chose, nul n'y est complétement déshérité du sort, et la mendicité y est inconnue. Quant à la paresse, qui mène toujours au vice, elle n'existe pas dans les mœurs arabes, où la femme a son ouvrage marqué et passe sa vie au milieu des occupations domestiques. Ajoutons que la prostitution devient en quelque sorte impossible au sein d'un peuple où les hommes et les femmes se marient de très-bonne heure, où le mariage est une sorte de loi à laquelle nul ne pourrait se dérober.

Il y a des maladies chez les Bédouins, car les infirmités du corps sont de tous les pays ; c'est le triste apanage de l'humaine nature. Les hommes du désert ont des maladies qui tiennent à leur genre de vie, à leur climat ; mais on peut observer que la vie humaine au désert n'est pas livrée à autant de maux que dans nos cités. Les jours de ces hommes sont plus calmes, leur âme n'est pas rongée, comme la nôtre, de soucis dévorants ; l'air de leur solitude est bien plus pur que l'atmosphère de nos villes ; leur nourriture est très-simple, la sobriété est une de leurs vertus, et tout explique pourquoi il y a si peu de malades et un si grand nombre de vieillards. N'oublions pas qu'il n'y a point de médecins chez les Bédouins, que le traitement prescrit aux malades n'est jamais compliqué, que leurs jours ne sont pas soumis aux conjectures de la science médicale, et ce sont là d'heureuses conditions pour vivre longtemps.

Telles sont les observations que j'ai pu faire, les détails qu'il m'a été donné de recueillir sur les mœurs, le caractère, la vie toute entière des Bédouins. Cette peinture que je viens d'essayer de tracer ne s'applique pas à des institutions ou à des mœurs fugitives ; elle était vraie il y a deux mille ans, il y a quatre

mille ans, comme elle est vraie aujourd'hui. Tandis que l'Orient a été modifié, changé, bouleversé à cinquante époques différentes, la race des Bédouins est restée perpétuellement la même à travers les temps. L'empire de la Babylonie, les Assyriens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Mèdes, les Grecs, les Macédoniens, les Parthes ont tout soumis sur leur passage; mais ils n'ont pas triomphé du désert. L'univers a plié sous la domination romaine; les lois parties du Capitole ont asservi toutes les nations, et quand le monde entier était esclave, le Bédouin gardait encore son indépendance. Depuis que l'Arabe promène sa tente de solitude en solitude, que de civilisations ont passé! que d'empires et de conquérants ont achevé leur destinée! que de vicissitudes sous ce soleil! Et l'Arabe n'a perdu aucun de ses traits, n'a rien abdiqué de son caractère, n'a rien changé dans ses mœurs domestiques, dans l'allure de sa vie. Le Bédouin n'a pas plus changé que le sable de son désert, la couleur de son ciel et la forme de ses montagnes. La raison de cette immobilité morale est bien simple : la conquête peut saisir et modifier un peuple enfermé dans les murs d'une ville; mais le Bédouin est insaisissable avec sa vie vagabonde, avec ses éternels voyages; il a quelque chose du vent qui échappe à qui veut l'atteindre, à qui veut l'arrêter. Et puis qu'avaient à faire les dominateurs du monde dans ce nu et stérile désert? Qu'avaient-ils à demander à ces errantes tribus qui ont besoin de si peu pour vivre et qui possèdent si peu sous le soleil? La pauvreté de la tente faite de poil de chameaux n'avait rien qui pût émouvoir l'ambition des conquérants; il leur faut des royaumes opulents, des cités remplies de trésors, et non pas le sable aride.

BAPTISTIN POUJOULAT.

PALMYRE.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

A quelle époque et par qui Palmyre a-t-elle été fondée? Nous lisons dans le IIIe livre des *Rois*, v. 18, que *Salomon fit bâtir Tedmor ou Thamar dans le désert*. L'historien Joseph et saint Jérôme ont pensé que *Tedmor* était la même ville que les Grecs appelaient Palmyre. On la nomma Thamar à cause des nombreux palmiers qui s'élevaient autour d'elle; en langue hébraïque le mot *thamar* signifie palmier. Les Bédouins ont conservé à Palmyre sa dénomination première : ils l'appellent Tadmor ou Tedmor. Ce nom n'est qu'une légère corruption du mot *thamar*, qui, en arabe, veut dire aussi palmier. Le poëte Moténabi a fait dériver le nom de Tadmor du mot arabe *damara*, qui signifie *périr*. Il avait vu Palmyre, il avait été exposé à mourir de soif dans le désert qui mène à la grande cité, ou à périr sous les balles des Bédouins, et le souvenir de tous ces dangers lui avait fait donner à la ville de Zénobie un nom qui n'exprime que des malheurs.

Jean d'Antioche, surnommé Malala, a dit que Salomon avait fait bâtir Palmyre à l'endroit même où David triompha du géant Goliath, afin de perpétuer à jamais la gloire de son père. Or, David, ce jeune enfant que Dieu choisit parmi les pasteurs pour être le chef d'un grand peuple, terrassa le guerrier philistin dans la vallée de Térébinte en Judée (1). Malala a confondu ce fait avec la victoire que David, devenu roi, remporta sur Adarezer, roi de Soba. « Le père de Salomon, dit l'écriture,

(1) *Les Rois*, chap. XVII.

revint en Judée après qu'il eut pris la Syrie, *en la vallée des Salines,* où il tua à son ennemi dix-huit mille hommes (1). » Une large vallée couverte de sel s'étend un peu au-dessous de Palmyre; c'est là qu'une tradition arabe a placé le lieu de la victoire de David contre Adarezer, et la tradition dit que ce fut en mémoire de cette action que Salomon fit bâtir Tedmor. On doit croire que le roi de Jérusalem avait fait élever Palmyre au milieu du grand désert de Syrie, dans un but commercial; il fallait un lieu de repos aux caravanes qui faisaient le voyage de l'Arabie aux cités d'Israël; il fallait sur cette route un grand point de communication qui devînt l'entrepôt des productions des deux pays.

Mais que s'est-il passé à Tedmor depuis Salomon jusqu'à l'époque des empereurs de Rome, où pour la première fois le nom de Palmyre est prononcé par les auteurs latins? Hérodote, le plus ancien des historiens après Moïse, ne dit rien de Palmyre; Strabon, ce grand géographe qui a si admirablement décrit tant de contrées asiatiques, n'a point parlé de Tedmor; ce nom n'est pas prononcé par les auteurs qui ont fait les récits des guerres d'Alexandre, de Trajan, de Pompée, en Orient; il n'est pas fait mention non plus de Tedmor dans la relation des dix mille. Ce silence des auteurs anciens ne doit pas nous étonner. Palmyre, étant une ville purement commerciale, un simple entrepôt des tributs de l'industrie entre diverses contrées, ne se mêlant à aucun mouvement politique, à aucune révolution, ne devait faire que bien peu de bruit; assise dans son désert, elle ne connaissait que les caravanes qui allaient et venaient des bords du Jourdain aux bords du Tigre ou de l'Euphrate, et cette paisible vie n'était pas faite pour retentir dans l'histoire. Il en est de certaines villes dans le monde comme de certains hommes laborieux qui, par la nature de leurs occupations et de leurs œuvres obscurément utiles, traversent la société sans que leur nom éclate et sans que la gloire prenne garde à toute la peine qu'ils se donnent. Si Palmyre n'avait jamais été que cité commerciale, le voyageur n'irait pas la troubler aujourd'hui dans le silence de son désert; mais la postérité s'est occupée d'elle parce qu'elle est devenue siége d'un empire, parce que de

(1) Samuel, liv. II, chap. VIII.

grands intérêts politiques se sont agités sous ses murs, et surtout enfin parce que la gloire des arts y a laissé d'impérissables traces.

Le nom de Palmyre est prononcé pour la première fois dans l'histoire romaine par Appien. Cet auteur rapporte qu'à l'époque de l'expédition de Marc-Antoine en Syrie, les Palmyréens étaient de riches négociants qui vendaient aux Romains les marchandises de l'Inde et de l'Arabie. Antoine, se voyant dans l'impossibilité de nourrir ses troupes en Syrie, leur donna, au lieu de paye, le pillage de l'opulente Tedmor. Les habitants de cette ville, avertis des desseins du triumvir, transportèrent leurs trésors de l'autre côté de l'Euphrate; ils défendirent vaillamment le passage de ce fleuve, et l'armée romaine revint à Emesse sans le moindre butin. Dès ce moment, les Palmyréens s'unirent avec les Parthes pour repousser les invasions des Romains. Palmyre cependant ne fut pas toujours l'ennemie de Rome, car nous voyons, par des médailles, que, sous le règne de Caracalla, Tedmor reçut le glorieux titre de colonie romaine.

C'était l'an 260 de Jésus-Christ. Le roi Sapor, fils d'Artaxercès, qui avait déjà conquis l'Arménie, répandait la terreur et la désolation le long des rives de l'Euphrate. Les succès de Sapor avaient jeté l'épouvante dans la ville de Rome, et l'empereur Valérien, malgré son grand âge, se mit à la tête d'une armée formidable et marcha à la défense de l'Orient. Valérien passa l'Euphrate; il rencontra les Perses non loin d'Edesse; il fut battu et fait prisonnier par Sapor.

Un prince arabe de Tedmor, un chef puissant des errantes tribus du désert, un homme dont la jeunesse s'était passée à combattre les ours, les lions, les monstres des solitudes, un guerrier appelé Odenath, envoyé à Sapor, pour le féliciter de sa victoire, un grand nombre de chameaux chargés des marchandises les plus précieuses et les plus rares. Ces présents, dignes d'être offerts aux plus grands rois de la terre, furent accompagnés d'une lettre respectueuse du noble Palmyréen. — Quel est cet Odenath? dit le fier vainqueur de Valérien en faisant jeter ces présents dans l'Euphrate; quel est ce vil esclave qui ose écrire si insolemment à son maître? S'il veut conserver l'espoir d'adoucir son châtiment, qu'il vienne se prosterner au pied de notre trône, qu'il paraisse devant moi les mains liées

derrière le dos. S'il hésite, j'écraserai sa ville, son pays et sa race.

Odenath poussa des cris de rage en entendant de la bouche de ses ambassadeurs ces paroles de Sapor. Il rassemble en toute hâte des troupes composées en grande partie d'Arabes bédouins qui reconnaissaient son autorité, et marche contre l'orgueilleux Persan. Il s'empare des deux riches cités de Charres et de de Nizibin, bat Sapor sur tous les points, lui prend ses richesses, ses concubines, et le poursuit, le glaive dans les reins, jusque sous les murs de Ctésiphon. Le vaillant Arabe met le siége devant cette ville et fait éprouver aux Perses, dans leur pays même, des pertes considérables. Mais il apprend que Macrin, ce général qui avait été proclamé empereur romain par l'armée, vient de périr, qu'Auréole règne en Illyrie, que Gallien vit d'une indigne vie, que Quiétus se fait proclamer à Émesse souverain de Rome, et il quitte Ctésiphon pour voler contre Quiétus. Celui-ci est tué par les habitants d'Émesse, et cette ville reçoit le prince palmyréen avec des acclamations.

Jamais l'empire romain ne s'était vu dans une plus effrayante désorganisation. « Et comme si les dieux, dit Vospicus, avaient conjuré avec les hommes la perte de la république, on vit en ce moment d'épouvantables tremblements de terre et la peste dans plusieurs provinces de l'Asie et de l'Italie. » Les Gaules étaient envahies ; Auréole attaquait l'Illyrie et se proclamait empereur; Émilien s'emparait de l'Égypte pour son propre compte; les Goths et Claude désolaient la Macédoine; les barbares du Nord pillaient et détruisaient le temple de Diane à Éphèse, une des merveilles de l'Asie; Valérien était captif chez les Perses; trente tyrans se disputaient à la fois la couronne des Césars. Dans cet ébranlement universel, dans cet état de perturbation profonde, un seul homme se montra pour sauver l'empire d'Orient, près de devenir la proie des Perses. Cet homme fut Odenath, l'Arabe de Palmyre, et jamais il ne manqua d'égards envers Gallien. Il lui avait envoyé les satrapes qu'il avait faits prisonniers; l'infâme fils de Valérien s'appropriait les victoires du prince de Palmyre en faisant servir à son triomphe les officiers de Sapor, qui étaient conduits à Rome. La ville éternelle, le sénat, admiraient les exploits d'Odenath et lui rendaient grâce. Gallien partagea la pourpre impériale avec l'Arabe de Tedmor, lui

donna le titre d'Auguste et le proclama empereur d'Orient. Il fit battre monnaie à son effigie; le guerrier palmyréen était représenté traînant après lui les Perses vaincus.

Odenath, ce héros digne des plus beaux jours du monde antique, cet Arabe qui vengea la majesté de Rome insultée par un Persan, ne trouva point la mort sur un champ de bataille; il fut assassiné au milieu d'un grand festin par un de ses neveux, appelé Meonius. Son fils Hérode, qu'il avait eu d'une première femme, n'était pas en état de continuer ses victoires : c'était un jeune homme d'une santé délicate, élevé dans le luxe et la mollesse de la Perse. Hérode mourut peu de temps après Odenath; Zénobie, seconde femme du héros palmyréen, fut soupçonnée d'avoir été complice de la mort d'Hérode parce qu'elle ne voulait pas que le fils de la première femme d'Odenath devançât ses propres fils, Hérénius et Timoloüs, sur le chemin du pouvoir. Zénobie, après la mort de son mari et celle du jeune Hérode, régna en Orient au nom de ses deux fils.

Les auteurs grecs et latins ne nous apprennent rien de positif sur l'origine de Zénobie; ils se bornent tous à dire que cette illustre femme se vantait d'être issue de Cléopâtre, reine d'Égypte. Quelques auteurs arabes font mention d'une guerrière célèbre qui vivait du côté de l'Euphrate, au temps de Valérien et de Sapor. Le portrait qu'ils font de cette femme, les qualités qu'ils lui prêtent, tout, dans leur peinture, leur récit, se trouve complétement applicable au caractère, aux travaux, à la destinée de Zénobie. Ils l'appellent tour à tour Zeyna, Zaba et Saba. « Zaba, dit Rasmussen, était une femme aussi remarquable par sa beauté, sa bravoure, que par l'élévation de son esprit. Elle avait une chevelure si abondante que, lorsqu'elle marchait, elle la rejetait en arrière; et lorsqu'elle la laissait se répandre, elle en était enveloppée comme d'un manteau. Zaba combattait vaillamment à la tête d'une armée composée d'hommes forts et braves. »

Cette héroïne, selon l'auteur que nous venons de citer, était fille de Malik, prince arabe qui régnait dans les pays voisins du Tigre. Ramussen paraît désigner la ville de Palmyre, lorsqu'il dit qu'après la mort de son père, Zaba quitta la Mésopotamie et vint s'établir dans une contrée de la Syrie située *entre l'empire de Rome et celui de Perse*. Aboulféda parle de Zaba

comme d'une femme aux vertus mâles et guerrières ; mais au lieu de donner à son père le nom de Malik il lui donne celui d'Amrou, roi de Mésopotamie. Nous lisons dans les commentaires de Hariri, par M. de Sacy, que Zaba était une princesse d'Orient dont le nom *est passé en proverbe pour la puissance.* Zaba était de la race des Amékides, selon Ariri; mais sa mère était d'origine romaine; elle fit bâtir sur l'Euphrate deux villes situées en face l'une de l'autre.

Les opinions des auteurs grecs et romains ne s'accordent pas sur le personnage de Zaba ou Saba. Vospicus en fait une femme, compagne d'armes de Zénobie ; Tribellius, Pollion et Zozime en font un homme, un général de la reine de Palmyre. L'opinion de Vospicus nous semble préférable et paraîtrait avoir été la plus accréditée en Orient, puisque les historiens arabes nous parlent de Zaba comme d'une grande guerrière. On peut croire que les auteurs arabes ont confondu Zaba et Zénobie.

Un portrait de Zénobie nous a été laissé par les auteurs latins. Les feux du soleil d'Asie avaient bruni ses traits, ses dents avaient la blancheur des perles, et ses grands yeux noirs brillaient comme deux astres ; sa taille était svelte et légère comme le palmier de Tadmor ; elle portait une tunique dont les bords étaient entourés de pourpre et de pierreries ; des agrafes magnifiques lui serraient la ceinture. La reine se montrait à ses troupes, le casque en tête, les bras nus et la main armée d'un glaive étincelant. Des soldats de Rome ou de la Grèce auraient pu se demander si elle n'était pas véritablement Pallas, la déesse des combats. L'étude avait éclairé son esprit ; elle savait le latin, le grec, le syriaque et l'égyptien. Zénobie connaissait si bien l'histoire de l'Orient qu'elle en avait composé elle-même un abrégé. Elle fut guidée dans ses études par Longin, le célèbre auteur du *Traité du sublime.*

Le sénat de Rome avait acordé à Odenath le gouvernement de l'Asie, seulement comme une distinction personnelle. D'après les traités, l'autorité d'Odenath finissait avec lui : mais son illustre veuve, qui méprisait également le Sénat et Gallien, se proclama souveraine absolue de tout l'Orient. Héraclien, général romain, passa les mers à la tête d'une armée nombreuse, et vint attaquer Zénobie dans ses États. La belliqueuse reine

mit les Romains en déroute, Héraclien retourna en Europe, honteux d'avoir été vaincu par une femme.

L'an 270 de l'ère chrétienne, un empereur romain, un grand homme, fils d'un paysan de la Pannonie, parut sur la scène du monde. Aurélien avait juré d'anéantir les usurpateurs de l'empire. Après qu'il eut arraché la Gaule, l'Espagne et la Bretagne des mains de Tetricus, qui tenait depuis cinquante ans le sceptre de l'Occident, Aurélien tourna ses armes contre Zénobie, dont la puissance à cette époque, s'étendait non-seulement dans toute la Syrie, mais dans presque toutes les contrées de l'Asie. Quand la nouvelle de l'expédition d'Aurélien arriva à Palmyre, des habitants de cette ville allèrent consulter l'oracle de Daphné à deux heures d'Antioche. L'oracle répondit aux Palmyréens : *Un seul faucon jette dans un deuil sacré plusieurs colombes, qui cependant ne cessent pas d'avoir en horreur leur ennemi.* La réponse du dieu ne présageait que des malheurs à Palmyre. Zénobie, toutefois, n'attendit pas, pour prendre les armes, que l'empereur fût arrivé sous les murs de sa ville ; elle alla au-devant de lui avec son armée, composée presque toute d'Arabes du désert. Le sort de l'Orient fut décidé dans deux grandes batailles : la première se donna près d'Antioche, la seconde sous les murs d'Émesse. Les Palmyréens, animés par la présence de leur courageuse reine, soutinrent pendant quelques heures, avec une admirable bravoure, le choc des soldats romains. Déjà la cavalerie d'Aurélien, harcelée par des Arabes montés sur de superbes coursiers, pliait et allait prendre la fuite ; mais l'infanterie de l'empereur, composée de vétérans, porta la mort et l'épouvante dans les rangs des Palmyréens, et Zénobie fut vaincue.

Cette victoire d'Aurélien parut si extraordinaire à tout le monde, qu'elle fut attribuée à l'assistance divine. « Pendant le combat, dit Vospiscus, une figure céleste apparut à l'empereur romain et à toute l'armée ; cette image ranima le cœur des soldats, et la bataille fut gagnée par Aurélien. » L'empereur, maître de l'Orient, entra dans Émesse. Il se rendit au temple du Soleil pour remercier le dieu Baal de sa victoire. « Pendant qu'Aurélien priait dans le temple, ajoute l'historien, ses regards s'arrêtèrent sur la même figure divine qui s'était montrée à lui durant le combat. »

Palmyre était le dernier refuge de Zénobie; elle alla s'enfermer dans sa capitale avec un petit nombre de soldats qui avaient survécu à la journée d'Émesse. La reine fit toutes sortes de préparatifs pour opposer une vigoureuse résistance à l'empereur, qui ne tarda pas à se mettre en marche vers Tadmor. Les troupes romaines furent sérieusement inquiétées dans le désert par les Arabes bédouins, que Vospiscus désigne sous le nom de *brigands de Syrie*. Aurélien lui-même fut blessé d'une flèche.

L'empereur trouva Palmyre environnée de forces imposantes. « On ne peut se faire une idée des immenses préparatifs de Zénobie, écrivait Aurélien sous les murs de la cité, à Mucapor. Palmyre est remplie d'une quantité prodigieuse de dards, de pierres et d'armes de toute espèce. Chaque partie des murs est garnie de deux ou trois balistes, et les machines de guerre lancent perpétuellement la mort. La crainte d'un châtiment inspire à Zénobie un désespoir qui augmente son courage. Cependant j'ai toujours la plus grande confiance dans les divinités tutélaires de Rome, qui jusqu'à présent ont favorisé toutes nos entreprises. »

Aurélien, fatigué de la résistance des assiégés, envoya une lettre à Zénobie pour lui dire de se rendre; il lui promettait la vie. « Tu aurais dû faire de toi-même, disait l'empereur à la reine, ce que je t'ordonne dans cette lettre. Je te commande de te rendre, je te laisserai la vie, pour que tu puisses aller achever tes jours, toi et les tiens, dans le lieu que je te marquerai, après la sentence du sénat. Tu livreras au trésor romain ton or, ton argent, tes pierres précieuses, tes chevaux et tes chameaux. Les Palmyréens garderont leurs lois. » Cette lettre reçue, Zénobie répondit :

« Zénobie, reine de l'Orient à Aurélien-Auguste. Personne encore, excepté toi n'avait demandé dans des lettres ce que tu demandes. Il faut faire avec courage tout ce qui touche aux choses de la guerre. Tu me dis de me rendre comme si tu ignorais que la reine Cléopâtre aima mieux mourir que de se résigner à une soumission quelle qu'elle fût. Les secours des Perses ne nous manqueront point; nous les attendons; les Sarrasins et les Arméniens sont pour nous; les voleurs de Syrie ont déjà vaincu ton armée. O Aurélien! que sera-ce donc si elle arrive

enfin, cette force qui est de tous côtés attendue! Tu renonceras certainement à cet air superbe et victorieux qui t'a poussé à me commander la soumission! »

Après avoir lu cette lettre, Aurélien rassemble ses troupes, et entoure Palmyre de tous côtés. Il place un corps d'armée entre la ville assiégée et le chemin par où devaient venir les secours des Perses. Ce corps de l'armée romaine dispersa les Arméniens et les Sarrasins alliés de Zénobie. Enfin, après un opiniâtre combat, Aurélien entra en vainqueur dans la cité de Palmyre.

Gibbon dit que le courage de Zénobie l'abandonna au moment du danger, qu'elle ne put entendre sans être glacée d'effroi les clameurs des soldats qui demandaient à haute voix sa mort, et qu'elle résolut de fuir de sa ville au moment où le général Probus, qui revenait de la conquête d'Égypte, joignit ses troupes à celles de l'empereur. Nous n'avons rien lu de semblable ni dans les historiens latins, ni dans l'historien grec. Tribellius Pollion, Vospiscus, Zozime, les seuls auteurs anciens qui aient parlé en détail de Zénobie, nous apprennent que la reine résista pendant longtemps aux assiégeants, et qu'ensuite, manquant de vivres, et n'ayant plus l'espoir de la victoire, elle se décida à fuir vers l'Euphrate pour y attendre les secours des Perses et pour y organiser une vaste et nouvelle résistance aux Romains.

Aurélien, apprenant que Zénobie venait de fuir sur un rapide dromadère, envoya à sa poursuite des cavaliers qui atteignirent la reine au moment où elle passait l'Euphrate. Zénobie fut amenée aux pieds de l'empereur. « Comment as-tu osé, lui dit Aurélien, prendre les armes contre les empereurs de Rome? » — « Parce que, répondit la reine, j'aurais rougi de donner le titre d'empereur à un Auréole, à un Gallien : c'est toi seul que je reconnais comme mon vainqueur et comme mon souverain. »

Il y eut dans l'armée romaine une grande rumeur, un grand mouvement pour demander la mort de Zénobie; mais l'empereur, dit un historien, trouvait indigne de faire mourir une femme. Il se contenta d'ôter la vie aux principaux chefs palmyréens qui avaient conseillé cette guerre, et réserva la reine vaincue pour servir d'ornement à son triomphe.

On a beaucoup parlé du philosophe Longin qui fut un des chefs de Palmyre mis à mort par Aurélien. Gibbon dit que l'empereur fit mourir Longin, parce que la reine l'avait dénoncé comme le principal instigateur de sa résistance, et Gibbon jette des paroles de blâme sur Zénobie. L'historien anglais n'a pas été fondé à faire peser une telle accusation sur la mémoire de la reine de Palmyre d'une manière aussi absolue. Nous ne sommes pas disposé à accueillir légèrement une opinion, un récit qui souillerait d'une tache honteuse la mémoire d'une grande femme. C'est d'après Zozime que Gibbon a exprimé ce jugement; Vospiscus et Tribellius Pollion disent seulement que l'empereur Aurélien donna la mort à Longin parce qu'on lui assura que c'était le philosophe grec qui avait dicté la fière réponse de Zénobie. Nous n'avons pas de raisons pour ne pas adopter l'opinion de Vospiscus et de Pollion. Longin souffrit la mort avec un courage sublime, et sa noble fermeté consolait ceux qui gémissaient de le voir périr victime de l'injustice.

Palmyre et toutes ses richesses tombèrent entre les mains d'Aurélien, mais le monarque se montra juste et clément envers les habitants. Il laissa dans la ville une garnison, et reprit ensuite le chemin de l'Europe. L'empereur apprit, dans sa route, que les Palmyréens avaient massacré la garnison romaine. Au bruit de cette révolte, Aurélien quitta l'Europe, reparut en Syrie, et laissa tomber toute sa colère sur la ville insurgée; il la renversa de fond en comble. Lui-même nous a laissé le souvenir de sa vengeance dans une lettre écrite de Carrhes à Sérénius Bassus, un de ses généraux qu'il avait laissé à Tedmor.

« Il ne faut pas, disait l'empereur, laisser aller plus longtemps les épées de nos soldats; on a assez tué de Palmyréens. Nous n'avons pas épargné les femmes, nous avons égorgé les enfants, les vieillards, les paysans; à qui maintenant laisserions-nous la ville et les terres qui l'entourent? Épargnons ce qui reste. Nous pensons, d'ailleurs, que le peu d'hommes qui auront survécu, seront suffisamment corrigés par le supplice d'un si grand nombre de leurs concitoyens. » Aurélien parle ensuite du temple de Palmyre, que les vainqueurs avaient renversé. « Le butin a été considérable, continue l'empereur; trois cents livres d'or, dix-huit cents livres d'argent, des pierreries ont

été enlevées à Zénobie. Avec toutes ces riches dépouilles, vous réparerez et vous ornerez le temple du Soleil pour rendre favorables à Rome les dieux immortels. J'écrirai au sénat pour lui demander un pontife chargé de la nouvelle dédicace du temple. »

Le triomphe d'Aurélien, à sa rentrée dans la ville éternelle, a été cité comme le plus fastueux et le plus magnifique dont les annales romaines aient fait mention. Zénobie parut au triomphe d'Aurélien avec une pompe que les Romains trouvèrent sans exemple. La princesse de Palmyre attirait tous les regards; elle était si couverte de pierreries qu'elle paraissait accablée sous le poids de ses ornements. Elle avait aux pieds et autour du cou des chaînes d'or. Elle marchait à pied à la tête du brillant cortége, et des gardes soutenaient ses chaînes.

On avait réproché à l'empereur d'avoir triomphé d'une femme. Il écrivit une lettre au sénat et au peuple romain pour justifier sa conquête, en faisant connaître ce qu'était Zénobie. Il disait dans cette lettre que ceux qui lui adressaient des reproches l'auraient loué de sa victoire s'ils avaient su combien Zénobie était prudente dans les conseils, opiniâtre dans les entreprises, tour à tour sévère, généreuse et magnifique, selon que les circonstances le commandaient. « Je puis dire, ajoutait l'empereur, que ce fut grâce à Zénobie qu'Odenath mit en fuite les Perses et parvint jusqu'à Ctésiphon. Je puis assurer qu'elle était redoutée par les peuples d'Orient et d'Égypte; que les Arabes, les Sarrasins et les Arméniens ne l'ont jamais émue. Je ne lui aurais pas conservé la vie, si je n'avais pas su qu'elle avait défendu les intérêts de la république romaine, tout en gardant pour elle et pour ses fils l'empire d'Orient.... S'il n'est pas beau d'avoir vaincu une femme, quel motif avait-on de mépriser Gallien pour n'avoir pas aussi bien gouverné qu'elle? Pourquoi le divin Claude, ce saint et vénérable général, pendant qu'il était occupé de ses guerres contre les Goths, a-t-il cru pouvoir se reposer sur elle pour la garde de l'empire d'Orient? »

Zénobie fut exilée à Tibur, charmant exil il est vrai; mais que faisaient à la reine détrônée les gracieux contours de Tibur, les frais ombrages de l'Anio et le bruit de ses cascades! Sous les oliviers et les peupliers de l'Anio, Zénobie regrettait le sable de son désert de Palmyre, et sa pensée s'attachait à

cette ville embellie, agrandie par ses soins, aux belliqueuses troupes qu'elle avait tant de fois menées à la victoire, aux rives de l'Euphrate qu'elle avait si souvent parcourues, où elle avait bâti des cités, monuments de ses triomphes. Cette femme qui, au moment de la chute de la domination romaine en Orient, s'était fait un empire, cette Zénobie, née pour la glorieuse activité du pouvoir et de la guerre, combien elle dut souffrir, ainsi condamnée à une vie oisive et solitaire! Zénobie, dans ses rêves de gloire, avait pensé qu'un jour les portes de Rome s'ouvriraient devant elle; déjà était prêt le char étincelant sur lequel elle devait entrer triomphalement dans la ville éternelle soumise à ses lois; ce char qu'elle s'était plu à enrichir, elle avait eu la douleur de le voir servir comme elle, pauvre captive, au triomphe d'Aurélien, son vainqueur. On pouvait bien appliquer à Zénobie, vaincue et exilée, les paroles du prophète hébreu : *Assieds-toi en silence, entre dans l'obscurité, fille des Chaldéens! on ne t'appellera plus la reine des nations!*

Adrien, Dioclétien, Théodose II essayèrent tour à tour de tirer Tedmor de sa cendre; mais les reconstructions de ces empereurs ne furent pas d'une grande importance. Au temps de Justinien, Tedmor ne comptait plus au nombre des cités. Justinien, qui releva tant de villes et de châteaux du côté de l'Euphrate, avait nommé comte d'Orient Patrice l'Arménien. Il lui donna une grande somme d'argent pour rebâtir Tedmor. Patrice répara les anciens édifices et en construisit de nouveaux. Comme le dessein de l'empereur était de faire de Palmyre, non une ville de commerce, mais une place frontière, il resserra l'enceinte de la cité, et l'entoura de murailles. On y établit une garnison romaine, chargée de défendre l'entrée de la Syrie contre les Perses et les Sarrasins.

Les travaux d'Adrien, de Dioclétien, de Théodose II, de Justinien ne purent rendre à Palmyre son éclat d'autrefois; la splendeur de cette ville semble commencer et finir avec Odenath et Zénobie. Les documents nous manquent pour apprécier les causes qui, dès ce temps-là, ont condamné Palmyre à une décadence inévitable; l'histoire ne nous dit rien qui nous apprenne pourquoi cette ville n'avait pu parvenir à ressaisir quelque importance : une impénétrable nuit nous dérobe cette partie des annales de Tedmor. Pour ce qui est de l'abandon de Palmyre

dans les âges plus modernes, l'observateur peut se rendre compte de ce fait. L'industrie avait fait de Palmyre une des villes les plus opulentes de l'Asie. Aux jours de sa gloire, la cité de Zénobie était, sous le rapport commercial, ce qu'était Alep avant la découverte du cap de Bonne-Espérance ; Palmyre était un magnifique caravansérail où se reposaient les caravanes de l'Inde, de la Perse, de la Palestine et de la Syrie. La première condition d'existence pour une cité, c'est la fécondité de son sol, et le territoire de Palmyre est pauvre et ne produit rien : cette ville devait donc cesser d'être, le jour où cesserait son commerce. Tel est le destin des villes qui ne reçoivent que du dehors, qui ne tirent rien de leur propre fonds : lorsqu'il arrive que l'industrie prend d'autres voies, ces villes deviennent de stériles solitudes ; elles succombent pour ne se relever jamais.

Nous parlerons maintenant de l'état présent de la cité de Zénobie. Il n'existe point de relation d'un voyage à Palmyre, aucun voyageur n'a jusqu'à présent décrit convenablement les ruines de cette ville. Ce furent des négociants anglais qui les premiers, en 1691, allèrent visiter Tedmor. Ces négociants ne rapportèrent que quelques inscriptions et des notes incomplètes. Cent soixante ans plus tard, trois architectes de la Grande-Bretagne, Dawkin, Wood et Bouvarey, visitèrent Palmyre. Le voyage de ces trois Anglais est plus connu des savants que des gens du monde : c'est un in-folio renfermant de magnifiques dessins des monuments de Palmyre et un plan de la cité ; d'autres dessins des grandes ruines furent publiés par le voyageur Casas, l'an VI de la république française. Je n'ai donc été guidé par le récit d'aucun voyageur dans ma promenade au milieu des débris de Tedmor, aussi je me bornerai à des indications. J'avoue avec M. Michaud que, lorsque mes courses me portent vers quelques ruines célèbres, j'aime assez à être précédé par la science des autres; j'aime mieux admirer des découvertes toutes faites que d'en faire moi-même à la hâte, et sans avoir le temps et les moyens nécessaires pour m'assurer de la vérité.

Palmyre est située à cinquante lieues de Tyr, trente lieues de Damas, vingt lieues de l'Euphrate et cent de Babylone. Une heure avant d'arriver à Tedmor, on voit, à droite et à gauche, deux chaînes de montagnes, dont l'une se nomme Djebel-Rouag,

l'autre Djebel-Abiadh. Ces deux chaînes sont nues comme la paume de la main, et présentent des couleurs grises et noirâtres. Les deux montagnes s'avancent vers l'orient en se rétrécissant peu à peu, puis elles forment un défilé d'environ un demi-mille de largeur et autant de longueur A l'extrémité orientale du défilé, les deux chaînes se séparent brusquement, celle de gauche se dirige vers le nord, celle de droite dessine un coude et fuit au midi. En face de vous, sous vos yeux, Palmyre apparaît tout à coup; c'est le spectacle le plus extraordinaire, le plus étonnant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Une forêt de colonnes, des arcs de triomphes, des portiques, des palais, des temples, des tombeaux gigantesques, se déploient au milieu d'une plaine sablonneuse et blanchâtre. Au-delà de ces imposantes ruines se déroulent, dans un horizon sans limites, les immenses profondeurs du désert. Point de lierre, point d'herbe, ni mousse, ni ronces, ni gazon, pas une fleur, pas une plante grimpante ne se montrent sur ces ruines; elles sont nues, désolées, comme l'affreux désert qui les environne. Quand le soleil, à son midi, verse des torrents de lumière sur ce sol nu et sur ces grands débris, Palmyre semble enveloppée dans des tourbillons de feu; la terre paraît s'ouvrir et vomir des flammes tournoyantes; des langues enflammées, des lignes ardentes sillonnent l'atmosphère : on dirait une pluie d'étoiles. La fumée qui se mêle à ce vaste embrasement de l'espace vous fait tout à coup songer à la *fumée des soleils éteints* dont parle Ézéchiel, et, frappé de terreur, vous croiriez, un moment, assister à une scène de la fin du monde.

Des voyageurs ont parlé de la belle couleur dorée que le brillant soleil de l'Attique a répandue sur les monuments de la vieille Athènes; cette couleur est plus fortement prononcée sur les édifices de la cité de Zénobie. A la première vue, on pourrait penser que la teinte éclatante des ruines de Palmyre est artificielle, tant elle est vive, ardente; mais on reconnaît bien vite que ce vêtement d'or est l'œuvre du soleil, bien plus chaud, bien plus resplendissant au milieu du désert de Syrie que dans la Grèce et l'Asie mineure.

On se demande naturellement à quelle époque ont été élevés les monuments de Palmyre dont nous contemplons aujourd'hui les débris. Ces grandes ruines ont-elles appartenu aux édifices

construits par Salomon? Sont-ce là les restes de la cité bâtie par Zénobie, ou ceux des reconstructions des empereurs romains? Quand même Malala ne nous dirait pas que Nabuchodonosor détruisit Palmyre en allant assiéger Jérusalem, il serait facile de reconnaître, d'après la vue des ruines, que la cité bâtie par Salomon s'est depuis longtemps effacée du sol. Puisque les historiens latins ont écrit qu'Aurélien renversa la ville de Tedmor, il semblerait que les monuments qui subsistent encore ne doivent pas appartenir aux constructions de Zénobie; et, dans ce cas, ce que nous voyons aujourd'hui, ce serait donc ce qui reste de la cité rebâtie par Justinien. Cette dernière assertion nous paraît sans probabilité; en voici la raison. Les monuments de Tedmor ont un aspect grandiose; l'architecture, les ornements de sculpture sont d'une élégante et noble simplicité; c'est le goût exquis des beaux âges de la Grèce et de Rome. Les édifices de Baal-Bek, si admirables et si admirés, ne sont pas comparables, sous le rapport de la pureté du style, aux édifices de Tedmor. Or, chacun sait qu'au VIe siècle, au temps de Justinien, l'art était en pleine décadence, et l'église de Sainte-Sophie (à Bysance), qui fut bâtie par ce prince, témoigne assez du mauvais goût de ce temps-là. Il ne faut pas prendre à la lettre ce que les historiens nous disent de la destruction d'une ville par une armée victorieuse; le glaive moissonne une partie de la population, les demeures des habitants sont dévastées, mais tout ne périt point; les grands monuments restent, ou du moins il en subsiste toujours assez pour qu'on puisse juger de leur magnificence et de leur caractère. Nous croyons donc que la *ville de Zénobie* ne tomba pas entièrement sous les coups de la colère d'Aurélien, et que les belles ruines de Palmyre ont appartenu aux édifices élevés sous le règne de la veuve d'Odenath. Justinien n'avait fait que restaurer les anciens monuments; il est facile, du reste, de reconnaître les travaux qui furent exécutés sous les ordres de Patrice l'Arménien. Nous savons que vers le milieu du IIIe siècle, époque où Zénobie vivait, l'architecture et la sculpture étaient en décadence, car les superbes monuments de Baal-Bek, si surchargés d'ornements, portent l'empreinte d'une époque déjà corrompue des arts. On n'a pas à reprocher aux monuments de Palmyre le brillant défaut des monuments d'Héliopolis; l'harmonie parfaite,

la majesté simple des édifices de Tedmor doivent être attribués au génie de Zénobie, qui avait su choisir les premiers maîtres dans les arts de la Grèce et de l'Asie mineure.

Nous n'entreprendrons point une description détaillée des ruines de Tedmor; ce serait tenter l'impossible. Une grande confusion, le désordre le plus complet, règnent au milieu de ces débris. On ne pourrait pas plus désigner les monuments de Palmyre, d'après leurs vestiges, qu'on ne pourrait dire les noms de toute une génération d'hommes dont on verrait les ossements répandus dans une vallée ou enterrés dans des catacombes. Nous nous en tiendrons aux principales ruines.

Les débris de Tedmor couvrent un espace d'une lieue et demie de circonférence; cet emplacement ne suffisait pas sans doute à l'ancienne ville; la cité s'étendait à l'orient et au midi sur un terrain de plusieurs milles. Vers ces deux directions, sur un vaste espace, on voit des ruines à fleur de terre, et les Arabes nous disent que, dans les jours de tempête, le violent simoun, en creusant le sable, met à découvert de grands débris qui se recouvrent ensuite dans les jours calmes.

Les ruines sont enfermées dans une enceinte de remparts détruits sur plusieurs points; ces murailles délabrées ou presque effacées de la terre sont l'œuvre de l'empereur Justinien. Deux ruisseaux, dont l'eau est fortement imprégnée de sel, serpentent à travers les ruines. La plus considérable de ces deux sources vient de l'ouest; elle jaillit du fond d'une grotte, au pied de la montagne, où se trouve encore un autel dédié à Jupiter. On ignore le lieu de la source du ruisseau qui vient du nord; ce courant d'eau s'échappe dans un aqueduc souterrain qu'on a mis à découvert en plusieurs endroits. Les deux ruisseaux arrosent, à peu de distance, au midi de la cité, de petits jardins où croissent quelques palmiers et quelques oliviers. Les eaux des sources forment le sel de la vallée où l'on place le lieu de la victoire remportée par David sur Adarezer. Au sommet de la montagne qui borne au nord l'emplacement de Palmyre, apparait un château que Ebn-Maamem, gouverneur de Damas, avait fait bâtir, avant l'invention de la poudre à canon, pour empêcher les Persans de pénétrer en Syrie.

A l'extrémité sud-est de l'emplacement de la cité s'offrent les plus belles ruines du monde : celles du temple du Soleil. Ce

qu'on voit d'abord, c'est une muraille en marbre de deux cents pas carrés environ et de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation ; cette muraille d'enceinte, qui a souvent servi de lieu de défense aux Bédouins, est flanquée de pilastres corinthiens d'un travail achevé. On pénètre dans cette enceinte par une porte très-basse qui regarde le couchant ; cette porte, où l'on remarque des traces d'une admirable sculpture, a été gâtée par les Arabes, qui y ont ajouté une construction grossière. Dès qu'on a mis le pied dans l'enceinte du mur, apparaît à droite et à gauche une colonnade qui fait tout le tour de la muraille d'enceinte. Ces colonnes, dont soixante-douze sont encore debout, sont cannelées et d'ordre corinthien; elles ont environ quarante pieds d'élévation. Les chapitaux des colonnes du temple de Jupiter olympien à Athènes ne sont pas plus beaux que ceux de la colonnade de Palmyre.

Un chemin pavé d'énormes morceaux de marbre blanc conduit de la porte du couchant au temple du Soleil, qui occupe une éminence au milieu de l'enceinte. Ce temple forme un carré long de soixante pieds environ. Les ornements du portique sont admirables; ce sont des branches de palmiers, des grappes de raisin, des fleurs, des fruits, des guirlandes, représentés par le ciseau du sculpteur avec une élégance et un goût parfaits. Mais l'entablement, la corniche de ce magnifique portique, sont dégradés et à moitié détruits. Cette entrée du temple est interceptée par une misérable construction des Bédouins, et l'on pénètre dans l'intérieur du monument en se traînant à plat ventre par une ouverture étroite pratiquée dans le mur. La partie méridionale de l'intérieur du temple a été convertie en une mosquée, qui est elle-même abandonnée. A l'extrémité septentrionale de l'intérieur du monument est une grande niche magnifiquement travaillée : c'est là que l'image du soleil était placée. Aurélien prit cette image et l'emporta à Rome, pour être déposée dans le temple du Soleil, que le vainqueur de Zénobie avait fait élever sur le mont Quirinal. Un demi siècle plus tard, plusieurs colonnes du temple du Soleil, bâti par Aurélien, furent transportées à Byzance pour orner l'église de Sainte-Sophie, le premier temple élevé en l'honneur du Dieu de l'Évangile : mystérieuse destinée des pierres qui ont servi de sanctuaire à des cultes si différents! Le péristyle du temple du Soleil à Palmyre n'existe

plus que vers la partie orientale, où l'on compte encore neuf colonnes debout avec leur entablement ; mais les ornements des chapitaux ont disparu ; c'étaient des tigettes et des feuilles d'acanthe en bronze doré ; sur les tambours restés nus, on voit les trous où se trouvaient ces richesses, qui furent enlevées sans doute par les Romains victorieux. Nous montâmes sur la voûte du temple par un escalier en marbre ; la voûte, formée d'énormes blocs de marbre joints ensemble sans mortier ni ciment, est d'une grande solidité. Du haut du monument, on a sous les yeux tout ce qu'il y a de plus grossier, de plus misérable, confondu avec tout ce qu'on peut voir de plus riche, de plus beau ; cent trente cabanes de Bédouins, faites de boue, sont adossées contre les murs du temple du Soleil, contre la muraille d'enceinte et contre la magnifique colonnade, qui vaut à elle seule la peine qu'on fasse le voyage de Palmyre. Que les ruines du temple du Soleil seraient belles à contempler, si elles n'étaient pas mêlées à ces misérables huttes de sauvages !

Au nord du temple du Soleil, à trois cents pas de distance, apparaît un arc de triomphe. Deux portes latérales se joignent de chaque côté à l'arc de triomphe et achèvent de donner à ce monument, riche de sculpture, un aspect grandiose et admirablement pittoresque. Deux rangs de colonnes corinthiennes, d'une grande hauteur, partent de l'extrémité septentrionale de la cité et viennent aboutir à l'arc de triomphe et aux deux portes. Ces deux rangs de colonnes forment une immense et magnifique galerie dont la largeur est de trente à quarante pieds. C'était peut-être une avenue conduisant au temple du Soleil. De distance en distance sont des portiques qui servent d'entrée à la longue galerie. Un grand nombre de ces colonnes sont renversées ou brisées, soixante-sept seulement sont encore debout. Contre les colonnes, à une hauteur de cinq pieds, sont des piliers de marbre qui s'avancent dans l'intérieur de la galerie. Ces piliers supportaient les statues des grands hommes de Palmyre, car au-dessous de chaque pilier sont gravées des inscriptions grecques qui marquent le nom et la dignité des personnes dont les statues occupaient cette place. Au bas de l'inscription grecque est une inscription palmyréenne, qui est la traduction des paroles helléniques. La langue des anciens Palmyréens ne différait pas du syriaque ; il ne faut pas s'attendre toutefois, comme

l'a remarqué le savant abbé Barthélemy, à trouver dans les inscriptions gravées sur les pierres de Palmyre des documents précieux pour l'histoire de cette ville ; les inscriptions ne nous ont transmis que des faits particuliers, qui ne se rattachent à aucune circonstance importante.

A l'orient de la grande galerie s'élèvent quatre temples à moitié détruits ; les uns n'ont gardé que la *cella* ou corps du bâtiment, les autres leurs péristyles : ces temples ne sont pas d'une grande dimension. A l'ouest apparaissent des murailles colossales qui semblent avoir appartenu à un gymnase. Ce qui surprend à Palmyre, c'est de ne pas trouver une seule trace de théâtre, de cirque ou de stade. De tous les monuments des anciennes villes d'Orient, ceux qu'on destinait aux jeux publics ont mieux résisté que les autres aux ravages du temps. J'ai vu des théâtres presque entiers dans toutes les villes ruinées de l'Asie mineure ; on sait que les Grecs et les Romains aimaient passionnément le théâtre. On trouve cependant sur une colonne de Tedmor une inscription qui prouve qu'il y avait des théâtres dans cette ville. L'inscription donne de grands éloges à un magistrat appelé Zénobius, pour s'être acquitté de la direction des jeux publics avec honneur et habileté.

La nécropole de Palmyre, à une demi-heure au nord-ouest du temple du Soleil, s'étend dans un vallon que les Arabes appellent *Wadi-el-Kébour* (vallée des Sépulcres). Les tombeaux portent un caractère d'architecture beaucoup plus ancien que les autres édifices de la cité. Ces tombeaux sont construits avec plus de simplicité ; ils ont été élevés, sans nul doute, avant l'introduction de l'art grec à Palmyre. Ces tombeaux ont la forme d'une tour carrée d'environ quarante pieds d'élévation, et couvrent un espace de quinze pieds. L'extérieur de ces sépulcres est revêtu de pierres grossières. Sur la façade du midi est une niche renfermant une personne couchée dans un cercueil et trois autres personnes debout autour du cercueil. On entre dans le tombeau par une porte basse ; l'intérieur est entièrement revêtu d'un marbre éclatant de blancheur ; on voit partout des bustes d'hommes et de femmes à qui les Arabes ont coupé la tête. Dans le tombeau sont des niches semblables à celles qu'on trouve dans les catacombes de l'Égypte. Les Palmyréens ensevelissaient leurs morts comme l'ancien peuple des bords du Nil.

Le voyageur Wood trouva dans un monument funèbre de Tedmor une momie tout à fait semblable à celles du pays des Pharaons. Un Bédouin qui m'accompagnait dans ma visite aux ruines me dit qu'il y avait autrefois un grand nombre de momies dans les sépulcres de Palmyre, mais que les Arabes les avaient enlevées dans l'espérance d'y trouver des trésors.

Au-delà de la grande galerie dont nous avons parlé tout à l'heure, on remarque des demeures funèbres qui sont moins anciennes que celle de *Wadi-el-Kébour;* ce sont de beaux sarcophages en marbre, les uns brisés, les autres dans un état de parfaite conservation; le couvercle représente des corps d'hommes, de femmes, d'enfants, admirablement sculptés.

Trois causes ont contribué à la conservation des édifices de Palmyre : la première, la plus importante de toutes, c'est que, cette ville étant séparée, pour ainsi dire, du reste du monde, on n'a pas pris ses pierres pour les faire servir à d'autres constructions; la seconde, c'est que le climat sec et brûlant du désert conserve mieux les monuments que le climat humide et froid de l'Europe; la troisième, c'est que les Bédouins préfèrent une tente de toile à une maison de pierres. Les matériaux qui servaient à la construction des monuments de Tedmor étaient tirés d'une belle carrière de marbre qu'on trouve dans le flanc de la montagne, à une lieue et demie de Palmyre.

J'avais contemplé les ruines de Palmyre à toutes les heures du jour, je voulus me promener, la nuit, au milieu de ces grands débris. On éprouve des impressions indéfinissables en errant seul, à travers cette ville morte, lorsque des millions d'étoiles brillent au ciel et que la lune répand ses pâles et mourantes clartés sur ces innombrables colonnes, ces temples, ces portiques, ces arcs de triomphe et ces vieux sépulcres délabrés. Couché sur le sable encore brûlant des feux du soleil, la tête appuyée sur un tronçon de colonne, je prêtais l'oreille aux longs frémissements des branches des palmiers agitées par la brise du midi, aux cris sinistres des oiseaux de nuit qui ont fait leur retraite dans les feuilles d'acanthe des chapiteaux, au léger bruit de l'eau qui coulait sous mes pieds; puis je croyais entendre des voix perdues dans l'espace, des accents inconnus, des soupirs, des plaintes, des gémissements mystérieux. Mes regards erraient indifféremment sur les ruines, et mon imagination leur prêtait

des figures bizarres. Mon esprit était accablé par un monde d'idées. Les ombres des colonnes, qui s'allongeaient sur le sable, m'apparaissaient comme des fantômes qui venaient pleurer sur le cadavre de Palmyre. Parmi toutes ces ombres gigantesques, une plus petite se dessinait, se mouvait, de moment en moment, sur le sable ou sur la façade d'un tombeau. Cette ombre était celle d'un Bédouin. Il s'arrêta immobile à trois pas de moi. Il tenait dans sa main une longue lance surmontée d'une touffe de plumes d'autruche. Je crus que j'allais être attaqué, et je saisis des pistolets suspendus à ma ceinture.—Salut sur toi ! me dit le Bédouin ; que fais-tu, tout seul, au milieu de ces ruines ? Ne crains-tu pas la fatale influence des djins (génies)? — Et où vas-tu, toi-même ? lui répondis-je. —J'ai perdu un de mes chameaux et je le cherche, voilà ! » Après un moment de silence, le Bédouin reprit d'une voix calme et grave : « Ainsi, il fut un temps où la ville de Tedmor était habitée par un autre peuple que le peuple arabe qui existe maintenant ? — Oui, une nation grande dans la guerre, dans les arts, dans le commerce, vivait jadis au milieu de cette enceinte où nous ne voyons aujourd'hui que des ruines et de la poussière. Tout est dévasté. Les tombeaux de Wadi-el-Kebour sont même vides ! » L'Arabe, levant les yeux et les mains vers le ciel étoilé, répondait : « Dieu seul est grand, éternel ! »

Durant cette nuit où je veillais assis au milieu des ruines de Palmyre, lorsque sous les rayons de la lune le mélange des ombres et de la blancheur des colonnes retraçait à mon esprit de fantastiques images, lorsque ce Bédouin était venu tout à coup troubler la paix de ma rêverie, comme un fantôme échappé des sépulcres de l'antique cité, je me rappelais que Volney avait évoqué, il y a cinquante ans, le génie de Palmyre, et je songeais aux méditations du philosophe voyageur. Autour de moi et sur ma tête, de quelque côté que je portasse mes regards, toute chose prenait à mes yeux un grand caractère, et mon esprit s'envolait vers les plus sereines régions de la pensée. Il me semblait que je n'avais jamais vu de plus haut tout ce qui tient à l'homme, à son histoire, à ses besoins, à sa destinée ; les objets, les questions morales, prenaient dans mon intelligence des proportions sublimes, et je m'étonnais que le grand spectacle des ruines de Palmyre, de son désert et de ses cieux resplendissants,

eût laissé l'esprit de Volney dans les régions les plus inférieures d'une étroite philosophie. Je me disais que ce lieu était bien mal choisi pour y élever une chaire en faveur des froides et petites doctrines du XVIIIe siècle. Du haut de ces grands débris qui semblent planer sur cet Orient si plein de merveilles, je ne comprenais pas le sceptisme railleur, les chicanes irréligieuses, les épigrammes voltairiennes ; debout sur ces hauteurs historiques, je sentais mieux les choses éternelles, et lorsque mon imagination convoquait dans les solitudes de Tedmor les diverses nations de la terre, ce n'était point pour disputer à chacune ses croyances, ni pour faire un procès à leur foi ; c'était pour leur entendre dire et proclamer à la face des cieux qu'il n'y a de repos pour les empires, d'honneur pour les sociétés, de noblesse et de grandeur pour l'homme, que dans la religion. On peut dire des erreurs ce que les légendes d'Allemagne ont dit des morts : elles vont vite. Elles passent, les doctrines de mensonge ; et, depuis le temps où Volney se riait des croyances humaines, dans quelle rapide décrépitude on a vu tomber ses enseignements ! quel homme sérieux voudrait en prendre aujourd'hui la responsabilité ? quel penseur grave n'a pas laissé bien loin derrière lui cette philosophie qui dépouille l'homme et ne lui donne rien ? En cinquante ans, les doctrines de Volney sont devenues de misérables ruines, auxquelles nulle intelligence élevée ne prend garde ; elles sont mille fois plus vieilles que les colonnes, les chapiteaux et les sépulcres de Tedmor. La philosophie de Volney est à l'éternelle vérité ce qu'est le sable du désert qui roule sous le vent, tourbillonne, et puis vient s'arrêter et mourir au pied des murs immobiles du temple du Soleil.

BAPTISTIN POUJOULAT.

MÉMOIRES

D'UN

MAITRE D'ARMES.

III (1).

Je n'avais pas pris la peine de m'inquiéter d'une voiture comme j'avais fait la veille d'une barque ; car, si peu que je fusse sorti encore dans les rues de Saint-Pétersbourg, j'avais vu à chaque carrefour des stations de *kibisck* et de *droschki*. Aussi, à peine eus-je traversé la place de l'Amirauté pour gagner la colonne d'Alexandre, qu'au premier signe que je fis, je me trouvai entouré d'*ivoschiks*, qui me firent au rabais les offres les plus séduisantes. Comme il n'y a pas de tarif, je voulus voir jusqu'où irait la diminution ; elle alla jusqu'à cinq roubles ; pour cinq roubles, je fis prix avec le conducteur d'un droschki pour toute la journée, et je lui indiquai aussitôt le palais de Tauride.

Ces ivoschiks, ou cochers, sont en général des serfs qui, moyennant une certaine redevance, nommée *abrock*, ont acheté de leurs seigneurs la permission de venir faire fortune pour leur compte à Saint-Pétersbourg. L'ustensile dont ils se servent pour

(1) Voyez tome VII, page 274.

courir après cette déesse est une espèce de traîneau à quatre roues dans lequel la banquette, au lieu d'être en travers, est en long, de sorte qu'on n'est point assis comme dans nos tilburys, mais à cheval comme sur les vélocipèdes dont se servent les enfants aux Champs-Élysées. Cette machine est attelée d'un cheval non moins sauvage que son maître, et qui, comme lui, a quitté les steppes natales pour venir arpenter en tous sens les rues de Saint-Pétersbourg. L'ivoschik a pour son cheval une affection toute paternelle, et au lieu de le battre, comme font nos cochers français, il lui parle plus affectueusement encore que le muletier espagnol à sa mule capitaine. C'est son père, c'est son oncle, c'est son petit pigeon; il improvise pour lui des chansons dont il invente l'air en même temps que les paroles, et dans lesquelles il lui promet, pour l'autre vie, en échange des peines qu'il éprouve dans celle-ci, mille félicités dont l'homme le plus exigeant se contenterait très-bien. Aussi le malheureux animal, sensible à la flatterie ou confiant dans la promesse, va-t-il sans cesse au grand trot, ne dételant presque jamais et s'arrêtant pour manger à des auges disposées dans toutes les rues à cet effet : voilà pour le droschki et pour le cheval.

Quant au cocher, il a un trait de ressemblance avec le lazzarone napolitain : c'est qu'on n'a pas besoin de connaître sa langue pour se faire comprendre de lui, tant sa fine intelligence pénètre la pensée de celui qui parle. Il est assis sur un petit siége, entre celui qu'il conduit et son cheval, ayant son numéro d'ordre pendu au cou et tombant entre les deux épaules, afin que le voyageur, qui a toujours ce numéro sous les yeux, puisse le saisir s'il est mécontent de son ivoschik; dans ce cas, on envoie ou l'on porte ce numéro à la police, et, sur votre plainte, l'ivoschik est presque toujours puni. Quoique rarement nécessaire, néanmoins, cette précaution, comme on va le voir, n'est pas toujours inutile, et le bruit d'une aventure arrivée à Moscou, pendant l'hiver de 1823, courait encore les rues de Saint-Pétersbourg.

Une Française, nommée Mme L....., se trouva hors de chez elle et en visite à une heure assez avancée de la nuit. Comme elle ne voulait pas revenir à pied, quoique les personnes chez lesquelles elle était offrissent de la faire reconduire par un do-

mestique, on envoya chercher une voiture : malheureusement il ne se trouvait sur la place que des droschki ; on lui en amena un ; elle monta dedans, donna son adresse, et partit.

Outre une chaîne d'or et des pendants d'oreilles en diamant qu'il avait vu briller, le cocher avait encore remarqué que Mme L..... était enveloppée dans un magnifique manteau de fourrures. Profitant donc de l'obscurité de la nuit, de la solitude des rues et de la distraction de Mme L....., qui, la tête enveloppée dans son manteau de peur du froid, se laissait conduire sans remarquer quel chemin prenait son conducteur, il s'écarta de la route et avait déjà dépassé le quartier le plus désert de la ville, lorsque, écartant le voile qui lui couvrait les yeux, Mme L..... s'aperçut qu'elle était dans la campagne. Aussitôt elle appelle, elle crie; mais voyant que l'ivoschik, au lieu d'arrêter, redouble la vitesse de son cheval, elle le saisit par la plaque où est son numéro, et arrache cette plaque en le menaçant, s'il ne la conduit chez elle, de porter le lendemain cette plaque à la police. Soit que le cocher fût arrivé à l'endroit qu'il avait marqué lui-même pour son crime, soit qu'il crût que la résistance de Mme L..... ne lui permettait plus d'attendre, il saute à bas de son siége et se présente à l'un des côtés du droschki. Par bonheur, Mme L....., toujours munie de la plaque dénonciatrice, a sauté de l'autre, et, poussant la porte d'une grille entrebaillée devant elle, elle s'est élancée dans un enclos, qu'aux croix de bois et de fer qui le jonchent elle reconnaît bientôt pour un cimetière.

Mais derrière elle le cocher est entré, il la poursuit avec une nouvelle ardeur; cette fois il n'est plus question pour lui de s'enrichir en volant des fourrures et des diamants, il s'agit de sauver sa vie; heureusement Mme L... a quelques pas d'avance sur lui, et la nuit est si noire qu'à quelques pas on se perd de vue. Tout à coup la terre manque à la fugitive; il lui semble qu'elle s'abîme; elle est tombée dans une fosse ouverte, qui le lendemain doit se refermer sur un cadavre. Mais Mme L... a compris que cette fosse était un asile qui pouvait la dérober à la poursuite de l'assassin : aussi n'a-t-elle pas jeté un cri, n'a-t-elle pas poussé une plainte. Le cocher l'a vue disparaître comme une ombre; il passe près de la fosse, la poursuivant toujours. Mme L... est sauvée.

Pendant une partie de la nuit, le cocher rôda dans le cimetière, car il ne pouvait renoncer à l'espoir de retrouver celle qui tenait sa vie. Tantôt il essayait de l'effrayer par d'épouvantables menaces, tantôt il espérait l'attendrir par ses supplications, jurant par tous les saints les plus redoutables et les plus sacrés que, si elle voulait lui rendre seulement sa plaque, il la reconduirait chez elle sans lui faire le moindre mal; mais Mme L... ne se laissa ni intimider ni séduire, et resta au fond de la fosse, muette et immobile, et pareille au cadavre dont elle tenait la place.

Enfin, comme la nuit s'avançait, force fut à l'ivoschik de quitter le cimetière et de fuir. Quant à Mme L..., elle y resta cachée jusqu'au jour : deux heures après qu'elle en fut sortie, la plainte et la plaque étaient déposées à la police. Pendant trois jours les forêts qui environnent Moscou servirent d'asile à l'assassin. Enfin, vaincu par le froid et par la faim, il vint chercher un asile dans un petit village, mais partout aux environs, son numéro et son signalement avaient été donnés : il fut reconnu, pris, knouté, et envoyé aux mines.

Cependant ces exemples sont rares : le peuple russe est instinctivement bon, et il n'y a peut-être point de capitale où les meurtres par cupidité ou par vengeance soient plus rares qu'à Saint-Pétersbourg. Il y a même plus : quoique très-porté au vol, le moujik a horreur de l'effraction, et vous pourriez confier sans aucune crainte une lettre cachetée, pleine de billets de banque, sût-il même ce qu'il porte, à un valet de place ou à un cocher, tandis qu'il serait imprudent de laisser traîner à la portée de cet homme les moindres pièces de monnaie.

Je ne sais pas si mon ivoschik était voleur, mais, à coup sûr, il craignait fort d'être volé, car en arrivant à la grille du palais de Tauride, il me fit entendre que, comme le palais avait deux sorties, il désirait fort que je lui donnasse sur ses cinq roubles un à compte équivalent au prix de la course que je venais de faire. A Paris, j'aurais sévèrement répondu à l'insolent demandeur ; à Saint-Pétersbourg, je n'en fis que rire, car cela arrivait à de plus grands que moi, qui ne s'en formalisaient pas. En effet, deux mois auparavant, l'empereur Alexandre, se promenant à pied, comme c'était son habitude, et, se voyant menacé d'une pluie, prit un droschki sur la place, et se fit

conduire au palais impérial ; arrivé là, il fouilla à sa poche et s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent ; alors, descendant du droschki : Attends, dit-il à l'ivoschick, je vais t'envoyer le prix de la course.

— Ah oui, dit le cocher, je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela? demanda l'empereur étonné.

— Oh ! je sais bien ce que je dis.

— Eh bien, voyons, que dis-tu ?

— Je dis qu'autant de personnes que je mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs que je ne revois plus.

— Comment! même devant le palais de l'empereur?

— Plus souvent encore là qu'ailleurs. Les grands seigneurs ont très-peu de mémoire.

— Il fallait te plaindre, et faire arrêter les voleurs, dit Alexandre que cette conversation amusait.

— Faire arrêter un noble, votre excellence sait bien qu'on l'essaierait en vain. Si c'était quelqu'un de nous, à la bonne heure, c'est facile, ajouta le cocher en montrant sa barbe, car on sait par où nous prendre; mais vous autres, grands seigneurs, qui avez le menton rasé, impossible! Ainsi donc, que votre excellence cherche bien dans ses poches, et je suis sûr qu'elle y trouvera de quoi me payer.

— Écoute, dit l'empereur, voici mon manteau, il vaut bien la course, n'est-ce pas? Eh bien, garde-le, tu le remettras à celui qui t'apportera l'argent.

— Eh bien, à la bonne heure, dit l'ivoschik, vous êtes raisonnable, vous.

Un instant après, le cocher reçut en échange du manteau resté en gage un billet de cent roubles. L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour ceux qui venaient chez lui.

Comme je ne pouvais pas me passer la fantaisie d'une pareille libéralité, je me contentai de donner à mon ivoschik les cinq roubles qui étaient le prix de sa journée, enchanté de lui prouver que j'avais plus de confiance en lui, qu'il n'en avait en moi. Il est vrai que je savais son numéro, et qu'il ne savait pas mon nom.

Le palais de Tauride est un don que fit avec ses meubles magnifiques, ses statues de marbre, et ses lacs aux poissons d'or

et d'azur, le favori Potemkin à sa puissante et grande souveveraine Catherine II, pour célébrer la conquête du pays dont il porte le nom; mais ce qui est étonnant, ce n'est point le faste du donateur, c'est la religion avec laquelle le secret fut gardé. Une merveille s'était élevée dans sa capitale, et Catherine n'en savait rien, si bien qu'un soir, lorsque le ministre invita l'impératrice à la fête nocturne qu'il comptait lui donner, à la place de quelques humides prairies qu'elle connaissait, elle trouva resplendissant de lumières, plein d'harmonie et tout émaillé de fleurs vivantes, un palais qu'elle aurait pu croire bâti par les mains des fées.

C'est qu'aussi Potemkin était le modèle des princes parvenus, comme Catherine II fut l'exemple des reines improvisées; l'un était un simplé sous-officier, l'autre une petite princesse d'Allemagne; et cependant, que l'on prenne tous les princes et tous les rois héréditaires de cette époque, et l'on trouvera que tous deux furent grands parmi les grands.

Un hasard étrange, ou plutôt un calcul providentiel, les avait réunis.

Catherine avait trente-trois ans; elle était belle, elle était aimée pour sa bienfaisance et respectée pour sa piété, lorsqu'elle apprit tout à coup que Pierre III voulait la répudier pour épouser la comtesse de Voronzoff, et, pour avoir un prétexte de la répudier, comptait faire déclarer illégitime la naissance de Paul Petrowitz. Alors elle comprend qu'il n'y a pas d'instant à perdre; elle quitte à onze heures du soir le château de Peterhoff, monte dans la charette d'un paysan qui ignore qu'il conduit la future tzarine, arrive à Pétersbourg comme le jour vient de paraître, rassemble les amis sur lesquels elle croit pouvoir compter, se met à leur tête, et marche avec eux au devant des régiments en garnison à Saint-Pétersbourg, et qui ont été convoqués sans savoir de quoi il s'agit. Arrivée sur le front de la ligne, Catherine les interpelle, invoque leur courtoisie comme homme et leur fidélité comme soldats, puis, profitant de l'impression que son discours a produit, elle tire une épée dont elle jette le fourreau, et demande une dragonne pour la nouer autour de son bras. Un jeune sous-officier âgé de dix-huit ans sort des rangs, s'approche d'elle et lui offre la sienne; Catherine accepte, avec un de ces doux sourires comme

en ont ceux qui quêtent un royaume. Le jeune officier veut alors s'éloigner et reprendre son rang ; mais le cheval qu'il monte, refuse d'obéir, se cabre, bondit, et s'obstine à rester côte à côte du cheval de l'impératrice. Alors l'impératrice regarde le beau cavalier qui se serre ainsi contre elle ; ses efforts infructueux pour s'éloigner du jeune homme lui semblent une voix de la Providence, qui lui indique un défenseur. Elle le fait à l'instant même officier, et huit jours après, quand Pierre III, emprisonné sans résistance, a résigné à Catherine la couronne qu'il voulait lui ôter, et qu'elle est vraiment souveraine, elle se rappelle Potemkin, et le fait gentilhomme de la chambre dans son palais.

A compter de ce jour, la fortune du favori alla toujours croissant. Beaucoup l'attaquèrent qui se brisèrent contre elle. Un seul crut avoir triomphé ; c'était un jeune Servien nommé Zoritsch. Protégé par Potemkin lui-même, placé près de Catherine par lui, il profite de son absence pour essayer de le perdre en le calomniant. Alors Potemkin prévenu arrive, descend dans son ancien appartement, au palais, et là il apprend que sa disgrâce est complète et qu'il est exilé. Potemkin, à ce mot, et sans secouer la poussière qui couvre son habit de voyage, se rend chez l'impératrice. A la porte de sa chambre, un jeune lieutenant de planton veut l'arrêter ; Potemkin le prend par les flancs, le soulève, le jette de l'autre côté de la chambre, entre chez l'impératrice, et un quart d'heure après en sort, tenant à la main un papier.

— Tenez, monsieur, dit-il au jeune lieutenant, voici un brevet de capitaine que je viens d'obtenir pour vous de Sa Majesté.

Le lendemain, Zoritsch était exilé dans la ville de Schklow, que son généreux rival fit ériger pour lui en souveraineté.

Quant à lui, il rêva tour à tour le duché de Courlande et le trône de Pologne, puis il ne voulut rien de tout cela, se contentant de donner des fêtes aux rois et des palais aux reines. D'ailleurs une couronne l'eût-elle fait plus puissant et plus fastueux qu'il était? Les courtisans ne l'adoraient-ils pas comme un empereur? N'avait-il pas à sa main gauche, car la droite, il la gardait nue pour mieux tenir son sabre, autant de diamants qu'il y en avait à la couronne? N'avait-il pas des courriers

qui allaient lui chercher des sterlets dans le Volga, des melons d'eau à Astracan, du raisin en Crimée, des bouquets partout où il y avait de belles fleurs, et ne donnait-il pas entre autres cadeaux, tous les premiers de l'an, à sa souveraine, un plat de cerises qui lui coûtait dix mille roubles (1)?

Tantôt ange, tantôt démon, il créait ou détruisait sans cesse, ou, quand il ne faisait ni l'un ni l'autre, brouillait tout, mais vivifiait tout; rien n'était quelque chose que lorsqu'il n'y était pas, et, lorsqu'il reparaissait, tout devant lui rentrait dans le néant. Le prince de Ligne disait qu'il y avait en lui du gigantesque, du romanesque et du barbaresque, et le prince de Ligne avait raison.

Sa mort fut étrange comme sa vie, et sa fin inattendue comme son commencement. Il venait de passer un an à Saint-Pétersbourg au milieu des fêtes et des orgies, pensant qu'il avait fait assez pour sa gloire et pour celle de Catherine en reculant les limites de la Russie jusqu'au-delà du Caucase, lorsque tout à coup il apprend que le vieux Reptnin, profitant de son absence pour battre les Turcs et les forcer de demander la paix, a fait plus en deux mois que lui en trois ans.

Alors il n'a plus de repos: il est malade, c'est vrai, mais n'importe, il faut qu'il parte. Quant à la maladie, il luttera avec elle et la tuera. Il arrive à Jassy, sa capitale, et part pour Otschakow, sa conquête. Au bout de quelques verstes, l'air de sa voiture l'étouffe; on étend son manteau à terre; il descend, se couche dessus, et expire au bord d'un chemin.

Catherine faillit mourir de sa mort: tout, même la vie, semblait être commun entre ces deux grands cœurs; elle s'évanouit trois fois, le pleura longtemps et le regretta toujours.

Le palais de Tauride, occupé à l'heure où je le visitais par le

(1) Potemkin avait à sa suite un officier nommé Faucher, qu'il employait sans cesse à de pareilles missions et qui courait éternellement la poste. Cet officier, dans la prévision qu'il se casserait le cou dans quelqu'un de ses voyages, s'était fait d'avance cette épitaphe:

Ci gît Faucher,
fouette, cocher.

grand-duc Michel, avait servi d'habitation temporaire à la reine Louise, cette amazone, qui espéra un instant vaincre son vainqueur; car Napoléon lui avait dit, en l'apercevant pour la première fois : « Madame, je savais bien que vous étiez la plus belle des reines, mais j'ignorais que vous étiez la plus belle des femmes. » Malheureusement la galanterie du héros corse ne fut pas de longue durée. Un jour la reine Louise jouait avec une rose :

— Donnez-moi cette rose, dit Napoléon.

— Donnez-moi Magdebourg; répondit la reine.

— Oh! ma foi non! s'écria l'empereur; ce serait trop cher.

La reine jeta de dépit la rose qu'elle tenait; mais elle n'eut point Magdebourg.

En quittant le palais de Tauride, je continuai mon excursion en traversant le pont de Troistkoï, pour visiter la cabane de Pierre Ier, ce grossier bijou impérial dont je n'avais vu la veille que l'écrin.

La religion nationale a conservé ce monument dans toute sa pureté primitive, et la salle à manger, le salon et la chambre à coucher semblent encore attendre le retour du czar. Dans la cour est la petite barque entièrement construite par le charpentier de Saardam, et de laquelle il se servait pour se porter, par la Néva, sur les différents point de la ville naissante, où sa présence était nécessaire.

Près de cette demeure d'un jour est sa demeure éternelle. Son corps, comme celui de ses successeurs, repose dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, située au milieu de la forteresse. Cette église, dont la flèche d'or donne une trop haute idée, est petite, peu régulière et d'un mauvais goût; sa seule valeur est dans le trésor mortuaire qu'elle renferme. Le tombeau du czar est près de la porte latérale du côté droit; à la voûte pendent plus de sept cents drapeaux pris sur les Turcs, les Suédois et les Persans.

Je passai par le pont Tioutchhoff, dans l'île de Vasiliefskoi. Les principales curiosités de ce quartier sont la bourse et les académies. Je me contentai de passer devant ces monuments, et prenant le pont d'Isaac et la rue de la Résurrection, je me trouvai bientôt sur le canal de la Fontalka, dont je suivis le quai jusqu'à l'église catholique; là je m'arrêtai : je voulais voir

la tombe de Moreau. C'est une simple dalle en face de l'autel et au milieu du chœur.

Puisque j'en étais aux églises, je voulus voir tout de suite celle de Kazan, qui est la Notre-Dame de Saint-Pétersbourg. J'y pénétrai par sa double colonnade bâtie sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome. Ici le prospectus, contre l'habitude, est inférieur à la chose annoncée. A l'extérieur, tout est plâtre et brique; à l'intérieur, tout est bronze, marbre et granit; les portes sont d'airain ou d'argent massif, le pavé de jaspe, et les murs de marbre.

J'avais assez de monuments pour un seul jour; je me fis conduire chez l'illustre Mme Xavier, pour remettre à ma belle compatriote la lettre dont j'étais chargé pour elle. Depuis six mois, elle n'habitait plus la maison, et son ex-maîtresse m'apprit d'un ton fort pincé qu'elle était établie à son compte entre le canal de la Moika et le magasin d'Orgelot; c'était chose facile à trouver : Orgelot est le Susse de Saint-Pétersbourg.

Dix minutes après, j'étais devant la maison indiquée. Comme je comptais dîner chez le restaurateur en face, qu'à son nom j'avais reconnu pour un compatriote, je renvoyai mon droschki, et j'entrai dans le magasin en demandant Mlle Louise Dupuy.

Une des demoiselles s'informa si c'était pour achat de marchandises ou pour affaire particulière; je lui répondis que c'était pour affaire particulière.

Aussitôt elle se leva et me conduisit à son appartement.

IV.

Je fus introduit dans un petit boudoir tout tendu en étoffes asiatiques, où je trouvai ma belle compatriote à moitié couchée et lisant un roman. A ma vue, elle se leva, et, au premier mot qui sortit de ma bouche, elle s'écria : — Ah! vous êtes Français?

Je m'excusai de me présenter ainsi à l'heure de la sieste; mais, arrivé de la veille, il m'était encore permis d'ignorer quelques-uns des usages de la ville dans laquelle je me trouvais; puis, je lui tendis ma lettre.

— C'est de ma sœur ! s'écria-t-elle ; oh ! cette bonne Rose, que je suis enchantée d'avoir de ses nouvelles ; vous la connaissez donc ? est-elle toujours gaie et jolie ?

— Jolie, j'en puis répondre ; gaie, je l'espère ; je ne l'ai vue qu'une seule fois, la lettre m'a été remise par un de mes amis.

— M. Auguste, n'est-ce pas ?

— M. Auguste.

— Ma pauvre petite sœur, elle doit être bien contente, à cette heure ; je viens de lui envoyer des étoffes superbes, et puis encore quelque autre chose ; je lui avais écrit de venir me rejoindre, mais...

— Mais ?

— Mais il fallait quitter M. Auguste, et elle a refusé. A propos, asseyez-vous donc.

Je voulus prendre une chaise, mais elle me fit signe de m'asseoir près d'elle : j'obéis sans faire la moindre résistance ; alors elle se mit à lire la lettre que je lui avais apportée, et j'eus tout le temps de la regarder.

Les femmes ont une faculté merveilleuse et qui n'appartient qu'à elles, c'est celle de se transformer, si l'on peut parler ainsi. J'avais sous les yeux une simple grisette de la rue de la Harpe ; il y a quatre ans, cette grisette allait sans doute encore, tous les dimanches, danser au Prado et à la Chaumière : eh bien ! il avait suffi à cette femme d'être transportée, comme une plante, sur une autre terre, et voilà qu'elle y fleurissait au milieu du luxe et de l'élégance, comme si elle était sur son sol natal ; et voilà que moi, si familier que je fusse avec les gestes et les habitudes de cette estimable classe de la société dont elle faisait partie, je ne retrouvais rien en elle qui rappelât la vulgarité de sa naissance et l'irrégularité de son éducation. Le changement était si complet qu'en voyant cette jolie créature avec ses longs cheveux à l'anglaise, son simple peignoir de mousseline blanche et ses petites pantoufles turques, à demi couchée dans la pose gracieuse que lui eût imposée un peintre pour faire son portrait, j'aurais pu me croire introduit dans le boudoir de quelque élégante et aristocratique habitante du faubourg Saint-Germain, et je n'étais pourtant que dans l'arrière-boutique d'un magasin de modes.

— Eh bien ! que faites-vous donc ? me dit Louise, qui depuis

quelques instants avait fini sa lettre et qui commençait à être embarrassée de la manière dont je la regardais.

— Je vous regarde et je pense.

— Que pensez-vous?

— Je pense que, si Rose était venue, au lieu de rester si héroïquement fidèle à M. Auguste, si elle eût été, par quelque pouvoir magique, transportée tout à coup au milieu de ce délicieux boudoir, si elle se fût trouvée en face de vous comme moi en ce moment, au lieu de se jeter dans les bras de sa sœur, elle serait tombée à genoux, croyant voir une reine.

— L'éloge est un peu exagéré, me dit en souriant Louise, et cependant il y a là quelque chose de vrai; oui, ajouta-t-elle en soupirant, oui, vous avez raison, je suis bien changée.

— Madame, dit en entrant une jeune fille, c'est la Gossudarina qui désire un chapeau pareil à celui que vous avez fourni hier à la princesse Dolgorouki.

— Est-ce elle-même? demanda Louise.

— Elle-même.

— Faites-la entrer au salon, je l'y rejoins à l'instant même.

La jeune fille sortit.

— Voilà qui eût rappelé à Rose, continua Louise, que je ne suis qu'une pauvre marchande de modes. Mais si vous voulez voir un changement encore plus grand que le mien, continua-t-elle, soulevez cette tapisserie, et regardez par cette porte vitrée.

A ces mots, elle passa dans le salon, me laissant seul. Je profitai de la permission donnée, et, soulevant la tapisserie, je collai mon œil à un angle du carreau.

Celle qui avait fait demander Louise, et qu'on avait annoncée sous le nom de la Gossudarina, était une belle jeune femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux traits asiatiques, et dont le cou, les oreilles et les mains étaient chargés de parures, de diamants et de bagues. Elle était entrée appuyée sur une jeune esclave, et, comme si c'eût été une grande fatigue pour elle que de marcher même sur les tapis moelleux dont le parquet du salon était couvert, elle s'était arrêtée sur le divan le plus proche de la porte, tandis que l'esclave lui donnait de l'air avec un éventail de plumes. A peine eut-elle aperçu Louise que, d'un geste plein de nonchalance, elle lui fit signe d'approcher, et en

assez mauvais français lui demanda de lui montrer ses chapeaux les plus élégants et surtout les plus chers. Louise s'empressa de faire apporter à l'instant même tout ce qu'elle avait de mieux ; la Gossudarina essaya les chapeaux les uns après les autres, se mirant dans une glace que la petite esclave lui présentait à genoux devant elle, mais sans qu'aucun pût lui convenir, car aucun n'était précisément semblable à celui de la princesse Dolgorouki. Aussi fallut-il lui promettre de lui en confectionner un sur le même modèle. Malheureusement la belle nonchalante désirait son chapeau pour le jour même, et c'était dans cet espoir qu'elle s'était dérangée. Aussi, quelque chose que l'on pût lui dire, elle exigea qu'il lui fût envoyé au moins le lendemain matin, ce qui était possible à la rigueur, en passant la nuit. Rassurée par cet engagement, auquel on savait que Louise était incapable de manquer, la Gossudarina se leva et sortit à pas lents, appuyée toujours sur son esclave, en recommandant à Louise de tenir sa parole, si elle ne voulait pas la faire mourir de chagrin. Louise la reconduisit jusqu'à la porte, et revint vivement me trouver.

— Eh bien ! me dit-elle en riant, que dites-vous de cette femme? Voyons.

— Mais je dis qu'elle est fort jolie.

— Ce n'est pas cela que je vous demande; je vous demande ce que vous pensez de son rang et de sa qualité.

— Mais, si je la voyais à Paris, à ces façons exagérées, à ces manières de fausse grande dame, je vous dirais que c'est quelque danseuse retirée du théâtre et entretenue par un lord.

— Allons, pas trop mal pour un débutant, me dit Louise, et vous touchez presque à la vérité. Cette belle dame, dont les pieds délicats ont aujourd'hui peine à fouler des tapis de Perse, est tout bonnement une ancienne esclave de race géorgienne dont le ministre favori de l'empereur, M. Narawithcheff, a fait sa maîtresse. Il y a quatre ans à peu près que cette métamorphose s'est opérée, et déjà la pauvre Machinka a oublié d'où elle est sortie, ou plutôt elle s'en souvient tellement qu'à part les heures données à sa toilette, le reste de son temps est employé à faire souffrir ses anciens camarades, dont elle est devenue la terreur. Les autres esclaves, n'osant plus la nommer de son ancien nom de Machinka, l'ont appelée la Gossudarina,

ce qui veut dire à peu près *la Madame*. Vous avez entendu que c'est sous ce nom qu'on me l'a annoncée. Au reste, continua Louise, voici un exemple de la cruauté de cette parvenue : il lui est arrivé dernièrement, comme elle se déshabillait et ne trouvait pas de pelote où mettre une épingle, d'enfoncer l'épingle dans le sein de la pauvre esclave qui lui servait de femme de chambre. Mais cette fois la chose a fait tant de bruit que l'empereur l'a sue.

— Et qu'a-t-il fait? demandai-je vivement.

— Il a donné la liberté à l'esclave, l'a mariée avec un de ses paysans, et a prévenu son ministre qu'au premier trait de ce genre que se permettrait sa favorite, il l'enverrait en Sibérie.

— Et elle se l'est tenu pour dit?

— Oui. Il y a quelque temps qu'on n'a entendu rien raconter d'elle. Mais voyons; c'est assez parler de moi et des autres, revenons un peu à vous. Me permettez-vous, en ma qualité de compatriote, de m'informer dans quelle intention vous êtes venu à Saint-Pétersbourg? Peut-être pourrais-je, moi qui connais la ville depuis trois ans, vous être utile au moins par mes conseils.

— J'en doute; mais n'importe. Puisque vous voulez bien prendre quelque intérêt à moi, je vous dirai que j'y suis venu comme professeur d'escrime. Est-on querelleur à Saint-Pétersbourg?

— Non, parce que les duels y sont presque toujours mortels; comme il y a, quand on quitte le terrain, la Sibérie en perspective pour les adversaires et les témoins, on ne se bat que pour des choses qui en valent la peine et lorsque l'on veut vraiment se tuer. Mais n'importe, vous ne manquerez pas d'écoliers. Seulement, je vous donnerai un conseil.

— Lequel?

— C'est de tâcher d'obtenir de l'empereur qu'il vous nomme maître d'armes de quelque régiment, ce qui vous donnerait un grade militaire, car, vous le savez, ici l'uniforme est tout.

— Le conseil est bon; seulement il est plus facile à donner qu'à suivre.

— Pourquoi cela?

— Comment arriverai-je à l'empereur? Je n'ai aucune protection ici, moi.

— Je songerai à cela.

— Comment, vous?

— Cela vous étonne? me dit Louise en souriant.

— Non, madame; rien ne m'étonne de votre part, et vous êtes assez charmante pour obtenir tout ce que vous entreprendrez. Seulement je n'ai rien fait pour tant mériter de votre part.

— Vous n'avez rien fait? N'êtes-vous pas compatriote? ne m'avez-vous pas apporté une lettre de ma bonne Rose? ne m'avez-vous pas, en me rappelant mon beau Paris, donné une des heures les plus agréables que j'ai encore passées à Saint-Pétersbourg? Je vous reverrai, j'espère?

— Vous me le demandez!

— Quand cela?

— Demain, si vous voulez bien me le permettre.

— A la même heure; c'est celle à laquelle je suis le plus libre de causer longuement.

— Eh bien! à la même heure.

Je quittai Louise, enchanté d'elle, et sentant déjà que je n'étais plus seul à Saint-Pétersbourg. C'était un appui bien précaire, il est vrai, que celui d'une pauvre jeune fille isolée comme elle semblait l'être; mais il y a quelque chose de si doux dans l'amitié d'une femme, que le premier sentiment qu'elle fait naître, c'est l'espérance.

Je dînai en face du magasin de Louise, chez un restaurateur français nommé Talon, mais sans avoir envie de parler à aucun de mes compatriotes, que l'on reconnaissait là, comme partout, à leur accent élevé et à la facilité merveilleuse avec laquelle ils causent tout haut de leurs affaires. J'avais d'ailleurs assez de mes propres pensées, et quiconque fût venu à moi m'eût semblé un indiscret qui cherchait à m'enlever une part de mes rêves.

Je pris, comme la veille, une gondole à deux rameurs, et je passai la nuit couché sur mon manteau, m'enivrant de cette douce harmonie des cors, et comptant les unes après les autres toutes les étoiles du ciel.

Je rentrai, comme la veille, à deux heures du matin, et me réveillai à sept. Comme je voulais en finir tout d'un coup avec les curiosités de Saint-Pétersbourg pour n'avoir plus à m'oc-

cuper que de mes affaires, je fis venir par mon valet de place un droschki au même prix que la veille, et je me mis à visiter tout ce qui me restait à voir, depuis le couvent de Saint-Alexandre Niuski avec son tombeau d'argent sur lequel prient des figures de grandeur naturelle, jusqu'à l'académie des sciences, avec sa collection de minéraux, son globe de Gottorp donné par Frédéric IV, roi de Danemark, à Pierre Ier, et son mammout, contemporain du déluge, trouvé sur les glaces de la mer Blanche par le voyageur Michel Adam.

Toutes ces choses étaient fort intéressantes, mais il n'en est pas moins vrai que de dix minutes en dix minutes je tirais ma montre pour savoir si l'heure d'aller chez Louise approchait.

Enfin, vers quatre heures, il me fut impossible d'y tenir plus longtemps; je me fis conduire sur la Perspective de Niuski, où je comptais me promener jusqu'à cinq. Mais, en arrivant au canal de Catherine, il me fut impossible de passer avec mon droschki, tant la foule était grande. Les rassemblements sont choses si rares à Saint-Pétersbourg, que, comme j'étais à peu près arrivé à ma destination je payai mon ivoschik et j'allai pédestrement me mêler à la foule des badauds. Il s'agissait d'un filou que l'on conduisait en prison et qui venait d'être surpris par M. de Gorgoli, le grand maître de la police lui-même; les circonstances qui avaient accompagné le vol expliquaient la curiosité de la foule.

Quoique M. de Gorgoli, l'un des plus beaux hommes de la capitale, et l'un des généraux les plus braves de l'armée, fût d'une prestance assez rare, le hasard avait fait qu'un des plus adroits fripons de Saint-Pétersbourg se trouvait avoir avec lui une merveilleuse ressemblance. Le filou résolut d'exploiter cette similitude extérieure : en conséquence, pour compléter encore le prestige, notre Sosie s'affuble de l'uniforme de major-général, endosse le manteau gris à grand collet, fait confectionner un droschki pareil à celui dont M. de Gorgoli avait l'habitude de se servir, achève l'imitation en louant des chevaux du même poil, et conduit par un cocher vêtu comme celui du général, s'arrête devant la porte d'un riche marchand de la rue de la Grande-Millione, se précipite dans la boutique, et s'adressant au maître de la maison :

— Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez, je suis le général Gorgoli, grand maître de la police.

— Oui, Votre Excellence.

— Eh bien! j'ai besoin à l'instant même, pour une opération fort importante, d'une somme de vingt-cinq mille roubles; je suis trop loin du ministère pour aller les chercher, car un retard perdrait tout. Donnez-moi ces vingt-cinq mille roubles, je vous prie, et venez demain matin les chercher à mon hôtel.

— Excellence, s'écrie le marchand enchanté de la préférence, trop heureux de vous être agréable; voulez-vous plus?

— Eh bien! donnez m'en trente mille alors.

— Les voilà, monseigneur.

— Merci, à demain neuf heures, à mon hôtel. — Et l'emprunteur remonte dans son droschki et part au galop du côté du Jardin d'Été.

Le lendemain, à l'heure dite, le marchand se présente chez M. de Gorgoli, qui le reçoit avec son affabilité ordinaire, et qui, comme il tarde à lui expliquer le motif de sa visite, lui demande ce qu'il veut.

Cette question intimide le marchand, qui d'ailleurs, en regardant le général de plus près, croit reconnaître quelque différence entre lui et l'individu qui s'est présenté la veille sous son nom; il s'écrie tout à coup : Excellence, je suis volé, — et raconte aussitôt la ruse incroyable dont il a été la victime. M. de Gorgoli l'écoute sans l'interrompre; lorsqu'il a fini, le général se fait apporter son manteau gris, et ordonne de mettre au droschki le cheval alezan; puis, après s'être fait raconter une seconde fois la chose dans tous ses détails, il invite le marchand à l'attendre chez lui, tandis qu'il va courir après son voleur :

M. de Gorgoli se fait conduire à la Grande-Millione, part de la boutique du marchand, suit la même route qu'a suivie le voleur, et s'adressant au boutchnik (1) :

(1) Les *boutchniks* sont des espèces de sentinelles établies au coin de chaque rue principale dans des barraques nommées *boutka*, et qui, n'appartenant ni à la classe civile ni à la classe militaire, cor-

— Je suis passé hier devant toi à trois heures de l'après-midi, m'as-tu vu?

— Oui, Excellence.

— Où allais-je?

— Du côté du pont de Troitskoï.

— C'est bien.

Et le général se dirige vers le pont. A l'entrée du pont, il trouve une autre sentinelle.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures dix minutes de l'après-midi, m'as-tu vu?

— Oui, Excellence.

— Quel chemin ai-je pris.

— Votre Excellence a pris par le pont.

— Bien.

Le général traverse le pont, s'arrête devant la cabane de Pierre Ier; le boutchnik qui était dans la guérite s'élance dehors.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures et demie, lui dit le général.

— Excellence, oui.

— Où m'as-tu vu aller?

— Au quartier de Viborg.

— Bien.

M. de Gorgoli continue sa route, résolu de se poursuivre jusqu'au bout. Au coin de l'hôpital des troupes de terre, il trouve un autre boutchnik et l'interroge encore. Cette fois, il a dirigé sa course du côté des magasins d'eau-de-vie. Le général s'y rend. Des magasins d'eau-de-vie il a traversé le pont Voskresenskoï. Du pont de Voskresenskoï il s'est rendu en droite ligne au bout de la Grande-Perspective; du bout de la Grande-Perspective, à l'extrémité des boutiques, du côté de la banque et des assignations. M. de Gorgoli interroge une dernière fois le guéritier.

respondent à peu près, quoique dans un ordre encore inférieur, à nos sergents de ville. L'un d'eux se tient toujours à la porte de sa baraque avec une hallebarde à la main; de là vient leur nom de boutchniks, ou guéritiers.

— Je suis passé devant toi hier, à quatre heures et demie? lui dit-il.

— Oui, Excellence.

— Où allais-je?

— Au nº 19, au coin du canal Catherine.

— Y suis-je entré?

— Oui.

— M'en as-tu vu sortir?

— Non.

— Très-bien. Fais-toi relever par un de tes camarades, et va me chercher deux soldats à la première caserne.

— Oui, Excellence.

Le guéritier court et revient au bout de dix minutes avec les deux soldats demandés.

Le général se présente avec eux au nº 19, fait fermer les portes de la maison, interroge le concierge, apprend que son homme loge au second. y monte, enfonce la porte d'un coup de pied, et se trouve face à face avec son menechme, qui, effrayé de cette visite, dont il devine l'objet, avoue tout, et restitue les trente mille roubles.

La civilisation de Saint-Pétersbourg n'est pas, comme on le voit, restée en arrière de celle de Paris.

Cette aventure, au dénoûment de laquelle j'assistais, m'avait fait perdre, ou plutôt m'avait fait gagner une vingtaine de minutes; c'était, à vingt autres minutes près, l'heure à laquelle Louise m'avait permis de me présenter chez elle. Je m'y rendis. A mesure que j'approchais, le cœur me battait plus fort, et lorsque je demandai si elle était visible, ma voix tremblait tellement que pour être compris il me fallut renouveler deux fois ma question.

Louise m'attendait dans le boudoir.

V.

Lorsqu'elle me vit entrer, elle me salua de la tête, avec cette familiarité gracieuse qui n'appartient qu'à nos Françaises; puis, me tendant la main, elle me fit asseoir, comme la veille, auprès d'elle.

— Eh bien ! me dit-elle, je me suis occupée de votre affaire.

— Oh ! lui répondis-je avec une expression qui la fit sourire, ne parlons pas de moi, parlons de vous.

— Comment, de moi? Est-ce qu'il s'agit de moi dans tout ceci ? est-ce moi qui sollicite une place de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté. De moi ? et qu'avez-vous donc à me dire de moi?

— J'ai à vous dire que depuis hier vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, que depuis hier je ne pense qu'à vous et ne vois que vous ; que je n'ai pas dormi un instant, et que j'ai cru que l'heure à laquelle je devais vous revoir n'arriverait jamais.

— Mais c'est une déclaration dans les règles que vous me faites là.

— Par ma foi, prenez-la comme vous voudrez; j'ai dit non-seulement ce que je pense, mais encore ce que j'éprouve.

— C'est une plaisanterie.

— Non, sur l'honneur.

— Vous parlez sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Eh bien! comme à tout prendre, c'est possible, dit Louise, et que l'aveu, pour être prématuré, n'en est peut-être pas moins sincère, c'est mon devoir de ne pas vous laisser aller plus loin.

— Comment cela?

— Mon cher compatriote, il ne peut absolument rien y avoir entre nous que de la bonne, franche et pure amitié.

— Mais pourquoi donc?

— Parce que j'ai un amant; et vous le savez déjà par ma sœur, la fidélité est un vice de notre famille.

— Suis-je malheureux!

— Non, vous ne l'êtes pas. Si j'avais laissé le sentiment que vous dites éprouver pour moi jeter de plus profondes racines, au lieu de l'arracher de votre tête avant qu'il ait eu le temps d'arriver jusqu'à votre cœur, oui, vous auriez pu le devenir; mais Dieu merci, ajouta Louise en souriant, il n'y a pas eu de temps de perdu, et j'espère que le mal a été attaqué avant d'avoir fait de grands progrès.

— C'est bien, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en, car comme vous rencontrerez ici la personne que j'aime, il est important que vous sachiez comment je l'ai aimée.

— Je vous remercie de tant de confiance.

— Vous êtes piqué, et vous avez tort. Voyons, donnez-moi la main comme à une bonne amie.

Je pris la main que Louise me tendait, et comme, à tout prendre, je n'avais aucun droit de lui garder rancune :

— Vous êtes loyale, lui dis-je.

— A la bonne heure.

— Et sans doute, demandai-je, quelque prince?

— Non, je ne suis pas si exigeante, tout bonnement un comte.

— Ah ! Rose, Rose, m'écriai-je, ne venez pas à Saint-Pétersbourg, vous oublieriez M. Auguste.

— Vous m'accusez avant de m'avoir entendue, et c'est mal à vous, me répondit Louise; voilà pourquoi je voulais tout vous dire; mais vous ne seriez pas Français si vous ne jugiez pas ainsi.

— Heureusement votre prédilection pour les Russes me fait croire que vous êtes quelque peu injuste envers vos compatriotes.

— Je ne suis injuste envers personne, monsieur; je compare, voilà tout. Chaque peuple a ses défauts, qu'il n'aperçoit pas lui-même, parce qu'ils sont inhérents à sa nature, mais qui sautent aux yeux des autres peuples. Notre principal défaut, à nous, c'est la légèreté. Un Russe qui a reçu une visite d'un de nos compatriotes ne dit jamais à un autre Russe : Un Français vient de sortir. — Il dit : Un fou est venu. — Et ce fou, il n'a pas besoin de dire à quelle nation il appartient, on sait que c'est un Français.

— Et les Russes sont sans défauts, eux?

— Certainement non ; mais ce n'est pas à ceux qui viennent leur demander l'hospitalité, de les voir.

— Merci de la leçon.

— Eh, mon Dieu ! ce n'est pas une leçon, c'est un conseil : vous venez ici dans l'intention d'y rester, n'est-ce pas? Faites-vous donc des amis, et non des ennemis.

— Vous avez raison toujours.

— N'ai-je pas été comme vous, moi? n'avais-je pas juré que

jamais un de ces grands seigneurs, si soumis devant le czar, si insolents devant leurs inférieurs, ne serait rien pour moi? Eh bien! j'ai manqué à mon serment; n'en faites donc pas, si vous ne voulez pas y manquer comme moi.

— Et d'après le caractère que je vous connais, quoique je ne vous aie vue que d'hier, dis-je à Louise, la lutte a été longue.

— Oui, elle a été longue, et elle a même failli être tragique.

— Vous espérez que la curiosité l'emportera chez moi sur la jalousie?

— Je n'espère rien; je tiens à ce que vous sachiez la vérité, voilà tout.

— Parlez donc, je vous écoute.

— J'étais, comme la suscription de la lettre de Rose a dû vous l'apprendre, chez Mme Xavier, la marchande de modes la plus renommée de Saint-Pétersbourg, et où par conséquent toute la noblesse de la capitale se fournissait alors. Grâce à ma jeunesse, à ce qu'on appelait ma beauté, et surtout à ma qualité de Française, je ne manquais pas, comme vous devez bien le penser, de compliments et de déclarations. Cependant, je vous le jure, quoique ces déclarations et ces compliments fussent accompagnés quelquefois des promesses les plus brillantes, aucune ne fit impression sur moi, et toutes furent brûlées. Dix-huit mois s'écoulèrent ainsi.

Il y a deux ans à peu près, une voiture attelée de quatre chevaux s'arrêta devant le magasin; deux jeunes filles, un jeune officier et une femme de quarante-cinq à cinquante ans en descendirent. Le jeune homme était lieutenant aux chevaliers-gardes, et par conséquent restait à Saint-Pétersbourg; mais sa mère et ses deux sœurs habitaient Moscou; elles venaient passer les trois mois d'été avec leur fils et leur frère, et leur première visite en arrivant était pour Mme Xavier, la grande régulatrice du goût: une femme élégante ne pouvait en effet se présenter dans le monde que sous ses auspices. Les deux jeunes filles étaient charmantes; quant au jeune homme, je le remarquai à peine, quoiqu'il parût pendant sa courte visite s'occuper beaucoup de moi. Ses acquisitions faites, la mère donna son adresse: A la comtesse Waninkoff, hôtel Waninkoff, sur le canal de la Fontalka.

Le lendemain le jeune homme vint seul ; il désirait savoir si nous nous étions occupées de la commande de sa mère et de sa sœur, et s'adressa à moi pour me prier de faire changer la couleur d'un nœud de ruban.

Le soir je reçus une lettre signée Alexis Waninkoff ; c'était, comme toutes les lettres de ce genre, une déclaration d'amour ; cependant une chose me frappa comme délicatesse : aucune promesse n'y était faite ; on parlait d'obtenir mon cœur, mais non de l'acheter.

Il est certaines positions où l'on ne peut pas sans être ridicule montrer une vertu trop rigide ; si j'eusse été une jeune fille du monde, j'eusse renvoyé au comte Alexis sa lettre sans la lire ; j'étais une pauvre grisette ; je la brûlai après l'avoir lue.

Le lendemain, le comte revint ; ses sœurs et sa mère désiraient des bonnets qu'elles le laissaient libre de leur choisir. Comme il entrait, je profitai d'un prétexte pour passer dans l'appartement de Mme Xavier, et je ne reparus dans le magasin que lorsqu'il en fut sorti.

Le soir, je reçus une seconde lettre. Celui qui me l'écrivait avait, disait-il, encore un espoir ; c'est que je n'avais point reçu la première. Comme celle de la veille, elle resta sans réponse.

Le lendemain, j'en reçus une troisième. Le ton de celle-ci était tellement différent des deux autres qu'il me frappa. Elle était, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, empreinte d'un accent de mélancolie qui ressemblait, non pas comme je m'y étais attendue, à l'irritation d'un enfant à qui on refuse un jouet, mais au découragement d'un homme qui perd sa dernière espérance. Il était décidé, si je ne répondais pas à cette lettre, à demander un congé à l'empereur et à aller passer quatre mois avec sa mère et ses sœurs à Moscou. Mon silence le laissa libre de faire comme il l'entendrait. Six semaines après, je reçus une lettre datée de Moscou ; elle contenait ces quelques mots :

« Je suis sur le point de prendre un engagement insensé, qui m'enlève à moi-même et qui met, non-seulement mon avenir, mais encore mes jours en danger. Écrivez-moi que plus tard vous m'aimerez peut-être, afin qu'une lueur d'espérance me rattache à la vie, et je reste libre. »

Je crus que ce billet n'avait été écrit que pour m'effrayer, et, comme les lettres, je le laissai sans réponse.

Au bout de quatre mois, je reçus cette lettre :

« J'arrive à l'instant. La première pensée de mon retour est à vous. Je vous aime autant et plus peut-être qu'au moment où j'étais parti. Maintenant, vous ne pouvez plus me sauver la vie, mais vous pouvez encore me la faire aimer. »

Cette longue persistance, le mystère caché dans ces deux derniers billets, le ton de tristesse qui y régnait, me déterminèrent à lui répondre, non pas une lettre telle que le comte l'eût désirée sans doute, mais du moins quelques paroles de consolation ; et cependant je terminais en lui disant que je ne l'aimais pas et que je ne l'aimerais jamais.

— Cela vous paraît étrange, interrompit Louise, et je vois que vous souriez : tant de vertu vous semble ridicule, chez une pauvre fille. Rassurez-vous, ce n'était pas de la vertu seulement, c'était de l'éducation. Ma pauvre mère, veuve d'un officier, restée sans aucune fortune, nous avait élevées ainsi, Rose et moi. A seize ans, nous la perdîmes, et avec elle la petite pension qui nous faisait vivre. Ma sœur se fit fleuriste, moi marchande de modes. Ma sœur aima votre ami, elle lui céda, je ne lui en fis pas un crime; je trouvai tout simple de donner sa personne quand on a donné son cœur. Mais moi, je n'avais pas encore rencontré celui que je devais aimer, et j'étais, comme vous le voyez, restée sage sans avoir grand mérite à l'être.

Sur ces entrefaites, le premier jour de l'an arriva. Chez les Russes, vous ne le savez pas encore, mais vous le verrez bientôt, le jour de l'an est une grande fête. Ce jour-là, le grand seigneur et le mougik, la princesse et la marchande de modes, le général et le soldat deviennent frères. Le tzar reçoit son peuple, vingt-cinq mille billets sont jetés pour ainsi dire au hasard dans les rues de Saint-Pétersbourg. A neuf heures du soir, le palais d'Hiver s'ouvre, et les vingt-cinq mille invités encombrent les salons de la résidence impériale, qui, tout le reste de l'année, ne s'ouvre que pour l'aristocratie. Les hommes viennent en domino ou mis à la vénitienne, les femmes avec leur costume ordinaire.

Mme Xavier nous avait donné des billets, de sorte que nous

avions résolu d'aller au palais toutes ensemble. La partie était d'autant plus faisable que, chose singulière, si nombreuse que soit cette assemblée, il ne s'y commet pas un désordre; pas une insolence, pas un vol, et cependant on y chercherait vainement un soldat. Le respect qu'inspire l'empereur s'étend sur tout le monde, et la jeune fille la plus chaste y est aussi en sûreté que dans la chambre à coucher de sa mère.

Nous étions arrivées depuis une demi-heure à peu près, et si pressées dans le salon blanc, que nous n'aurions pas cru qu'une personne de plus aurait pu y tenir, lorsque tout à coup l'orchestre de toutes les salles donna le signal de la polonaise. En même temps, les cris : L'empereur, l'empereur, se font entendre; Sa Majesté apparaît à la porte conduisant la danse avec l'ambassadrice d'Angleterre, et suivi de toute la cour; chacun se presse, le flot se sépare, un espace de dix pieds s'ouvre, la foule des danseurs s'y précipite, passe comme un torrent de diamants, de plumes, de velours et de parfums; derrière le cortége, chacun se pousse, se heurte, se presse. Séparée de mes deux amies, je veux en vain les rejoindre, je les aperçois un instant emportées comme moi par le tourbillon, presque aussitôt je les perds de vue, je veux les rejoindre, mais inutilement; je ne puis percer la muraille humaine qui me sépare d'elles, et me voilà seule au milieu de ving-cinq mille personnes.

En ce moment où, tout éperdue, j'étais prête à implorer le secours du premier homme que j'eusse rencontré, un domino vint à moi, je reconnus Alexis.

— Comment, seule ici? me dit-il.

— Oh, c'est vous, monsieur le comte, m'écriai-je en m'emparant de son bras, tant j'étais effrayée de mon isolement au milieu de cette foule. Je vous en prie, tirez-moi d'ici, et faites-moi approcher une voiture, que je puisse m'en aller.

— Permettez que je vous reconduise, et je serai reconnaissant envers le hasard qui aura plus fait pour moi que toutes mes instances.

— Non, je vous remercie, une voiture de place.....

— Une voiture de place est chose impossible à trouver à cette heure où tout le monde arrive encore et où personne ne part. Restez plutôt une heure encore ici.

— Non, je veux m'en aller.

— Alors, acceptez mon traîneau. je vous ferai reconduire par mes gens, et puisque c'est moi que vous ne voulez pas voir, eh bien, vous ne me verrez pas.

— Mon Dieu, j'aimerais mieux...

— Voyez, il n'y a que l'un ou l'autre de ces deux partis à prendre, ou rester, ou accepter mon traîneau, car je présume que vous ne songez pas à vous en aller à pied, seule et par le froid qu'il fait.

— Eh bien, monsieur le comte, conduisez-moi à votre voiture.

Alexis obéit aussitôt. Cependant, il y avait tant de monde que nous fûmes plus d'une heure à arriver à la porte qui donne sur la place de l'Amirauté. Le comte appela ses gens, et un instant après un traîneau élégant, qui n'était rien autre chose qu'une caisse de coupé hermétiquement fermée, s'arrêta devant la porte. J'y montai aussitôt en donnant l'adresse de Mme Xavier; le comte prit ma main et la baisa, referma la portière, ajouta quelques mots en russe à ma recommandation, et je partis avec la rapidité de l'éclair.

Au bout d'un instant, les chevaux me parurent redoubler de vitesse, et il me sembla que les efforts que faisait leur conducteur pour les arrêter, étaient inutiles; je voulus crier, mais mes cris se perdirent dans ceux du cocher. Je voulus ouvrir la portière, mais derrière la glace il y avait une espèce de jalousie dont je ne pus trouver le ressort. Après des efforts inutiles, je retombai épuisée dans le fond de la voiture, convaincue que les chevaux étaient emportés et que nous allions nous briser à l'angle de quelque rue.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, ils s'arrêtèrent, la portière s'ouvrit, j'étais tellement éperdue que je m'élançai hors de la voiture, mais une fois échappée au danger que je croyais avoir couru, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je crus que j'allais me trouver mal. En ce moment, on m'enveloppa la tête d'un cachemire, je sentis qu'on me déposait sur un divan. Je fis un effort pour me débarrasser du voile qui m'enveloppait, je me trouvais dans un appartement que je ne connaissais point, et le comte Alexis était à mes genoux.

— Oh, m'écriai-je, vous m'avez trompée, c'est affreux, monsieur le comte.

— Hélas, pardonnez-moi, me dit-il; cette occasion perdue, l'aurais-je retrouvée jamais? Au moins une fois dans ma vie je pourrai vous dire...

— Vous ne me direz pas un mot, monsieur le comte, m'écriai-je en me levant, et vous allez à l'instant même ordonner que l'on me reconduise chez moi, ou vous êtes un malhonnête homme.

— Mais une heure seulement, au nom du ciel! que je vous parle, que je vous voie! Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, que je ne vous ai parlé.

— Pas un instant, pas une seconde, car c'est à l'instant même, entendez-vous bien, à l'instant même que vous allez me laisser sortir.

— Ainsi, ni mon respect, ni mon amour, ni mes prières...

— Rien, monsieur le comte, rien.

— Eh bien, me dit-il, écoutez. Je vois que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais. Votre lettre m'avait donné quelque espoir, votre lettre m'avait trompé; c'est bien, vous me condamnez; j'accepte la sentence. Je vous demande cinq minutes seulement; dans cinq minutes, si vous exigez que je vous laisse libre, vous le ferez.

— Vous me jurez que dans cinq minutes je serai libre?

— Je vous le jure.

— Parlez.

— Je suis riche, Louise, je suis noble, j'ai une mère qui m'adore, deux sœurs qui m'aiment; dès mon enfance j'ai été entouré de valets empressés à m'obéir, et cependant, avec tout cela, je suis atteint de la maladie de la plupart de mes compatriotes, vieux à vingt ans, pour avoir été homme trop jeune. Je suis las de tout, fatigué de tout. Je m'ennuie.

Cette maladie a été le démon persécuteur de toute ma vie. Ni bals, ni rêves, ni fêtes, ni plaisirs, n'ont pu écarter ce voile gris et terne qui s'étend entre le monde et moi. La guerre peut-être, avec ses enivrements, ses dangers, ses fatigues, aurait pu quelque chose sur mon esprit, mais l'Europe tout entière dort d'une paix profonde, et il n'y a plus de Napoléon pour tout bouleverser.

J'étais fatigué de tout, et j'allais essayer de voyager quand je vous vis; ce que j'éprouvai d'abord pour vous, je dois l'avouer, ne fut guère autre chose qu'un caprice; je vous écrivis, croyant qu'il n'y avait qu'à vous écrire, et que vous alliez céder. Contre mon attente, vous ne me répondîtes point; j'insistai, car votre résistance me piquait : je n'avais cru avoir pour vous qu'une fantaisie éphémère, je m'aperçus que cette fantaisie était devenue un amour réel et profond. Je n'essayai pas de le combattre, car toute lutte avec moi-même me fatigue et m'abat. Je vous écrivis que je partais, et je partis.

En arrivant à Moscou, je retrouvai d'anciens amis; ils me virent sombre, inquiet, ennuyé, et firent plus d'honneur à mon âme qu'elle n'en méritait. Ils la crurent impatiente du joug qui pèse sur nous; ils prirent mes longues rêveries pour des méditations philanthropiques; ils étudièrent longtemps mes paroles et mon silence; puis, croyant s'apercevoir que quelque chose demeurait caché au fond de ma tristesse, ils prirent ce quelque chose pour l'amour de la liberté, et m'offrirent d'entrer dans une conspiration contre l'empereur.

— Grand Dieu, m'écriai-je épouvantée, et vous avez refusé, je l'espère?

— Je vous écrivis : ma résolution était soumise à cette dernière épreuve; si vous m'aimiez, ma vie n'était plus à moi, mais à vous, et je n'avais pas le droit d'en disposer. Si vous ne me répondiez pas, ce qui voulait dire que vous ne m'aimiez pas, peu m'importait ce qu'il adviendrait de moi. Un complot, c'était une distraction. Il y avait bien l'échafaud, si nous étions découverts; mais comme plus d'une fois l'idée du suicide m'avait venue, je pensai que c'était bien quelque chose que de n'avoir pas la peine de me tuer moi-même.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! se peut-il que vous me disiez là ce que vous pensiez?

— Je vous dis la vérité, Louise, et en voici la preuve. Tenez, ajouta-t-il en se levant et en tirant d'une petite table un paquet cacheté, je ne pouvais deviner que je vous rencontrerais aujourd'hui. Je n'espérais même plus vous voir. Lisez ce papier.

— Votre testament!

— Fait à Moscou le lendemain du jour où je suis entré dans la conspiration.

— Grand Dieu ! vous me laissiez à moi trente mille roubles de rentes ?

— Si vous ne m'aviez pas aimé pendant ma vie, je désirais que vous eussiez au moins quelques bons souvenirs de moi après ma mort.

— Mais ces projets de conspiration, cette mort, ce suicide, vous avez renoncé à tout cela ?

— Louise, vous êtes libre de sortir ; les cinq minutes sont écoulées ; mais comme vous êtes mon dernier espoir, le seul bien qui m'attache à la vie, comme une fois sortie d'ici vous n'y rentrerez jamais, je vous donne ma parole d'honneur, foi de comte, que la porte de la rue ne sera pas fermée derrière vous que je me serai brûlé la cervelle.

— Oh ! vous êtes fou !

— Non, je suis ennuyé.

— Vous ne ferez pas une pareille chose.

— Essayez.

— Monsieur le comte, au nom du ciel !

— Écoutez, Louise, j'ai lutté jusqu'au bout. Hier, j'étais décidé à en finir; aujourd'hui je vous ai revue, j'ai voulu risquer un dernier coup, dans l'espoir de gagner la partie. Je jouais ma vie contre le bonheur ; j'ai perdu, je payerai.

Si Alexis m'eût dit ces choses dans le délire de la fièvre, je ne les eusse pas crues ; mais il me parlait de sa voix ordinaire, avec son calme habituel ; son accent était plutôt gai que triste ; enfin on sentait dans tout ce qu'il m'avait dit un tel caractère de vérité, que c'était moi à mon tour qui ne pouvais plus sortir ; je regardais ce beau jeune homme plein d'existence, et qu'il ne tenait qu'à moi de faire plein de bonheur. Je me rappelais sa mère, qui paraissait tant l'aimer, ses deux sœurs au visage souriant ; je le voyais, lui, sanglant et défiguré, elles, échevelées et pleurantes, et je me demandais de quel droit, moi qui n'étais rien, j'allais briser toutes ces existences dorées, toutes ces hautes espérances ; puis, faut-il vous le dire, un si long attachement commençait à porter son fruit. Moi aussi, dans le silence de mes nuits et dans la solitude de mon cœur, j'avais pensé quelquefois à cet homme qui pensait à moi toujours. Au moment de me séparer de lui pour jamais, je vis plus clair dans mon âme. Je m'aperçus que je l'aimais.... et je restai.

Alexis m'avait dit vrai. Ce qui manquait à sa vie, c'était l'amour. Depuis deux ans qu'il m'aime, il est heureux ou il a l'air de l'être. Il a renoncé à cette folle conspiration où il n'était entré que par dégoût de la vie. Ennuyé des entraves qu'imposait à nos entrevues ma position chez Mme Xavier, il a, sans me rien dire, loué pour moi ce magasin. Depuis dix-huit mois, je vis d'une autre vie, au milieu de toutes les études qui ont manqué à ma jeunesse, et que lui, si distingué, aura besoin de rencontrer dans la femme qu'il aime, lorsque, hélas ! il ne l'aimera plus. De là vient ce changement que vous avez trouvé en moi, en comparant ma position à ma personne. Vous voyez donc que j'ai bien fait de vous arrêter, qu'une coquette seule aurait agi autrement, et que je ne puis pas vous aimer, puisque je l'aime, lui.

— Oui, et je comprends aussi par quelle protection vous espériez me faire réussir dans ma demande.

— Je lui en ai déjà parlé.

— Très-bien, mais je refuse, moi.

— Vous êtes fou.

— C'est possible, mais je suis ainsi.

— Voulez-vous que nous nous brouillions ensemble et que nous ne nous revoyions jamais ?

— Oh ! ce serait de la cruauté, moi qui ne connais que vous ici.

— Eh bien ! regardez-moi comme une sœur, et laissez-moi faire.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et le comte Alexis Waninkoff parut sur le seuil.

Le comte Alexis Waninkoff était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, blond et élancé, moitié Tartare, moitié Turc, qui occupait, comme nous l'avons dit, le grade de lieutenant dans les chevaliers-gardes. Ce corps privilégié était resté longtemps sous le commandement direct du czarewich Constantin, frère de l'empereur Alexandre, et à cette époque vice-roi de Pologne. Selon l'habitude des Russes, qui ne quittent jamais l'habit militaire, Alexis était vêtu de son uniforme, portait sur sa poitrine la croix de Saint-Vladimir et d'Alexandre

Niuski, et au cou Stanislas-Auguste de troisième classe; en l'apercevant, Louise se leva en souriant :

— Monseigneur, lui dit-elle, soyez le bien-venu, nous parlions de vous; je présente à Votre Excellence le compatriote dont je vous ai parlé, et pour lequel je réclame votre haute protection.

Je m'inclinai, le comte me répondit par un salut gracieux; puis, avec une pureté de langue peut-être un peu affectée :

— Hélas! ma chère Louise, lui dit-il en lui baisant la main, ma protection n'est pas grande. mais je puis diriger monsieur par d'utiles conseils : mes voyages m'ont appris à reconnaître le bon et le mauvais côté de mes compatriotes, et je mettrai votre protégé au courant de toutes choses; d'ailleurs, je puis commencer personnellement la clientèle de monsieur, en lui donnant deux écoliers, mon frère et moi.

— C'est déjà quelque chose, mais ce n'est point assez; n'avez-vous point parlé d'une place de professeur d'escrime dans un régiment?

— Oui, mais depuis hier, je me suis informé : il y a déjà deux maîtres d'armes à Saint-Pétersbourg, l'un Français, l'autre Russe. Votre compatriote, mon cher monsieur, ajouta Waninkoff en se tournant vers moi, est un nommé Valville; je ne discute pas son mérite; il a su plaire à l'empereur, qui lui a donné le grade de major, et l'a décoré de plusieurs ordres; il est professeur de toute la garde impériale. Mon compatriote, à moi, est un fort bon et excellent homme, qui n'a d'autre défaut, à nos yeux, que d'être Russe; mais, comme ce n'en est pas un aux yeux de l'empereur, Sa Majesté, à laquelle il a autrefois donné des leçons, l'a fait colonel et lui a donné Saint-Vladimir de troisième classe. Vous ne voulez pas débuter par vous faire des ennemis de l'un et de l'autre, n'est-ce pas?

— Non, certainement, répondis-je.

— Eh bien! alors, il ne faut point avoir l'air de marcher sur leurs brisées : annoncez un assaut, donnez-le, montrez-y ce que vous savez faire; puis, lorsque le bruit de votre supériorité se sera répandu, je vous donnerai une très-humble recommandation auprès du czarewich Constantin, qui justement est au château de Strelna depuis avant-hier, et j'espère que, sur ma demande, il daignera apostiller votre pétition à Sa Majesté.

— Eh bien! voilà qui va à merveille, me dit Louise enchantée de la bienveillance du comte pour moi; vous voyez que je ne vous avais pas menti.

— Non, et monsieur le comte est le plus obligeant des protecteurs, comme vous êtes la plus excellente des femmes. Je vous laisse l'entretenir dans cette bonne disposition, et, pour lui prouver le cas que je fais de ses avis, je vais ce soir même rédiger mon programme.

— C'est cela, dit le comte.

— Maintenant, monsieur le comte, je vous demande pardon, mais j'ai besoin d'un renseignement de localité. Je ne donne pas cet assaut pour gagner de l'argent, mais pour me faire connaître. Dois-je envoyer des invitations comme à une soirée, ou faire payer comme à un spectacle?

— Oh! faites payer, mon cher monsieur, ou, sans cela, vous n'auriez personne. Mettez les billets à dix roubles, et envoyez-moi cent billets; je me charge de les placer.

Il était difficile d'être plus gracieux; aussi ma rancune ne tint pas. Je saluai et je sortis.

Le lendemain, mes affiches étaient posées, et, huit jours après, j'avais donné mon assaut, auquel ne prirent part ni Valville ni Siverbruk, mais seulement des amateurs polonais, russes et français.

Mon intention n'est point de faire ici la nomenclature de mes hauts faits et des coups de bouton donnés ou reçus. Seulement je dirai que, pendant la séance même, M. le comte de La Ferronnays, notre ambassadeur, m'offrit de donner des leçons au vicomte Charles, son fils, et que le soir et le lendemain je reçus les lettres les plus encourageantes, entre autres personnes, de M. le duc de Wurtemberg, qui me demandait d'être le professeur de ses fils, et de M. le comte Bobrinski, qui me réclamait pour lui-même.

Aussi, lorsque je revis le comte Waninkoff:

— Eh bien! me dit-il, tout a été à merveille. Voilà votre réputation établie; il faut qu'un brevet impérial la consolide. Tenez, voici une lettre pour un aide de camp du czarewich; il aura déjà entendu parler de vous. Présentez-vous chez lui hardiment avec votre pétition pour l'empereur; flattez son amour-propre militaire, et demandez-lui son apostille.

— Mais, monsieur le comte, demandai-je avec quelque hésitation, croyez-vous qu'il me reçoive bien?

— Qu'appelez-vous bien recevoir?

— Enfin convenablement.

— Écoutez, mon cher monsieur, me dit en riant le comte Alexis, vous nous faites toujours trop d'honneur. Vous nous traitez en gens civilisés, tandis que nous ne sommes que des barbares. Voilà la lettre; je vous ouvre la porte, mais je ne réponds de rien, et tout dépendra de la bonne ou de la mauvaise humeur du prince. C'est à vous de choisir le moment; vous êtes Français, par conséquent vous êtes brave. C'est un combat à soutenir, une victoire à remporter.

— Oui, mais combat d'antichambre, victoire de courtisan. J'avoue à Votre Excellence que j'aimerais mieux un véritable duel.

— Jean Bart n'était pas plus que vous familier avec les parquets cirés et les habits de cour. Comment s'en est-il tiré quand il vint à Versailles?

— Mais à coups de poing, Votre Excellence.

— Eh bien! faites comme lui. A propos, je suis chargé de vous dire de la part de Nariskin, qui, comme vous le savez, est le cousin de l'empereur, du comte Zernitchef et du colonel Mouravieff, qu'ils désirent que vous leur donniez des leçons.

— Mais vous avez donc résolu de me combler?

— Non pas, et vous ne me devez rien; je m'acquitte de mes commissions, voilà tout.

— Mais il me semble que cela ne se présente pas mal, me dit Louise.

— Grâce à vous, et je vous en remercie. Eh bien! c'est dit; je suivrai l'avis de Votre Excellence. Dès demain, je me risque.

— Allez, et bonne chance.

Il ne me fallait rien moins, au reste, que cet encouragement. Je connaissais de réputation l'homme auquel j'avais affaire, et, je dois l'avouer, j'aurais autant aimé aller attaquer un ours de l'Ukraine dans sa tanière que d'aller demander une grâce au czarewich, cet étrange composé de bonnes qualités, de violentes passions et d'emportements insensés.

VI.

Le grand-duc Constantin, frère cadet de l'empereur Alexandre et frère aîné du grand-duc Nicolas, n'avait ni l'affectueuse politesse du premier, ni la dignité froide et calme du second. Il semblait avoir hérité tout entier de son père, dont il reproduisait à la fois les qualités et les bizarreries, tandis que ses deux frères tenaient de Catherine, Alexandre par le cœur, Nicolas par la tête, tous deux par cette grandeur impériale dont leur aïeul a donné un si puissant exemple au monde.

Catherine, en voyant naître au-dessous d'elle cette belle et nombreuse descendance, avait surtout jeté les yeux sur les deux aînés, et par leur nom de baptême même, c'est-à-dire en appelant l'un Alexandre et l'autre Constantin, semblait leur avoir fait le partage du monde. Cette idée, au reste, était tellement la sienne, qu'elle les avait fait peindre tout enfants, l'un coupant le nœud gordien, l'autre portant le labarum. Il y eut plus, le développement de leur éducation, dont elle avait composé elle-même le plan, n'était qu'une application de ces grandes idées. Ainsi Constantin, destiné à l'empire d'Orient, n'eut que des nourrices grecques, et ne fut entouré que de maîtres grecs, tandis qu'Alexandre, destiné à l'empire d'Occident, fut environné d'Anglais. Quant au professeur commun des deux frères, ce fut un Suisse, nommé Laharpe, cousin du brave général Laharpe, qui servait en Italie sous les ordres de Buonaparte. Mais les leçons de ce digne maître ne furent point reçues par ses deux élèves avec un égal zèle, et la semence, quoique la même, produisit des fruits différents, car d'un côté elle tombait sur une terre préparée et généreuse, et de l'autre sur un sol inculte et sauvage. Tandis qu'Alexandre, âgé de douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continuelle du soleil : « Cela ne se peut pas, car alors le soleil deviendrait chaque jour plus petit ; » Constantin répondait à Saken, son gouverneur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je

vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. »

Le caractère et l'esprit des deux enfants étaient tout entiers dans ces deux réponses.

En revanche, autant Constantin avait de répugnance pour les études scientifiques, autant il avait de goût pour les exercices militaires. Faire des armes, monter à cheval, faire manœuvrer une armée, lui paraissaient des connaissances bien autrement utiles pour un prince que le dessin, la botanique ou l'astronomie. C'était encore un côté par lequel il ressemblait à Paul, et il avait pris une telle passion pour les manœuvres militaires, que la nuit de ses noces il se leva à cinq heures du matin pour faire manœuvrer un peloton de soldats qui se trouvait de garde auprès de lui.

La rupture de la Russie avec la France servit Constantin à souhait. Envoyé en Italie sous les ordres du feld-maréchal Souwarow, chargé de compléter son éducation militaire, il assista à ses victoires sur le Mincio et à sa défaite dans les Alpes. Un pareil maître, au moins aussi célèbre par ses bizarreries que par son courage, était mal choisi pour réformer les singularités naturelles de Constantin. Il en résulta que ces singularités, au lieu de disparaître, s'augmentèrent d'une façon si étrange que plus d'une fois on se demanda si le jeune grand-duc ne poussait pas la ressemblance avec son père jusqu'à être, comme lui, atteint d'un peu de folie.

Après la campagne de France et le traité de Vienne, Constantin avait été nommé vice-roi de Pologne. Placé à la tête d'un peuple guerrier, ses goûts militaires avaient redoublé d'énergie, et, à défaut de ces véritables et sanglants combats auxquels il venait d'assister, les parades et les revues, ces simulacres de bataille, faisaient ses seules distractions. Hiver ou été, soit qu'il habitât le palais de Bruhl, près le jardin de Saxe, soit qu'il résidât au palais du Belvédère, à trois heures du matin il était levé et revêtu de son habit de général; aucun valet de chambre ne l'avait jamais aidé à sa toilette. Alors, assis à une table couverte de cadres de régiments et d'ordres militaires, dans une chambre où sur chaque panneau était peint un costume d'un des régiments de l'armée, il relisait les rapports apportés la veille par le colonel Axamilowski ou par

le préfet de police Lubowidzki, les approuvait ou désapprouvait, mais ajoutait à tous quelque apostille. Ce travail le tenait jusqu'à neuf heures du matin; il prenait alors à la hâte un déjeuner de soldat, après lequel il descendait sur la place de Saxe, où l'attendaient ordinairement deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie, dont la musique, dès qu'il apparaissait, saluait sa présence en exécutant la marche composée par Kurpinski sur le thème : Dieu, sauvez le roi! La revue commençait aussitôt. Les pelotons défilaient à distance égale, et avec une précision mathématique, devant le czarewich, qui les regardait passer à pied, vêtu ordinairement de l'uniforme vert des chasseurs, et portant un chapeau surchargé de plumes de coq, qu'il posait sur sa tête de façon à ce qu'une des cornes touchât son épaulette gauche, tandis que l'autre se dressait vers le ciel. Sous son front étroit et coupé de rides profondes, qui indiquaient de continuelles et soucieuses préoccupations, deux longs et épais sourcils, que le froncement habituel de sa peau dessinait irrégulièrement, dérobaient presque entièrement ses yeux bleus. La singulière vivacité de ses regards donnait, avec son petit nez et sa lèvre inférieure allongée, quelque chose d'étrangement sauvage à sa tête, qui, portée par un cou extrêmement court et naturellement inclinée en avant, semblait reposer sur ses épaulettes. Au son de cette musique, à la vue de ces hommes qu'il avait formés, au retentissement mesuré de leurs pas, alors tout s'épanouissait en lui. Une espèce de fièvre le prenait, qui lui faisait monter la flamme au visage. Ses bras contractés s'appuyaient avec roideur le long de son corps, dont ses poignets immobiles et violemment serrés s'écartaient nerveusement, tandis que ses pieds, dans une continuelle agitation, battaient la mesure, et que sa voix gutturale faisait de temps en temps, entre ses commandements accentués, entendre des sons rauques et saccadés, qui n'avaient rien d'humain, et qui exprimaient alternativement ou sa satisfaction, si tout se passait à son gré, ou sa colère, s'il arrivait quelque chose de contraire à la discipline. Dans ce dernier cas, les châtiments étaient presque toujours terribles, car la moindre faute entraînait, pour le soldat, la prison, et, pour l'officier, la perte de son grade. Cette sévérité, au reste, ne se bornait pas aux hommes;

elle s'étendait à tout, et même aux animaux. Un jour, il fit pendre dans sa cage un singe qui faisait trop de bruit; un cheval qui avait fait un faux pas, parce qu'il lui avait un instant abandonné la bride, reçut mille coups de bâton; enfin, un chien qui l'avait réveillé la nuit en hurlant fut fusillé.

Quant à sa bonne humeur, elle n'était pas moins sauvage que sa colère. Alors il se courbait en éclatant de rire, se frottait joyeusement les mains, et frappait alternativement la terre de ses deux pieds. Dans ce moment il courait au premier enfant venu, le tournait et le retournait de tous côtés, se faisait embrasser par lui, lui pinçait les joues, lui pinçait le nez, et finissait par le renvoyer en lui mettant une pièce d'or dans la main. Puis il y avait d'autres heures qui n'étaient ni des heures de joie, ni des heures de colère, mais des heures de prostration complète et de mélancolie profonde. Alors, faible comme une femme, il poussait des gémissements et se tordait sur ses divans ou sur le parquet. Personne alors n'osait s'approcher de lui. Seulement, dans ces moments, on ouvrait ses fenêtres et sa porte, et une femme blonde et pâle, à la taille élancée, vêtue ordinairement d'une robe blanche et d'une ceinture bleue, passait comme une apparition. A cette vue, qui avait sur le czarewich une influence magique, sa sensibilité nerveuse s'exaltait, ses soupirs devenaient des sanglots, et il versait des larmes abondantes. Alors la crise était passée; la femme venait s'asseoir près de lui; il posait sa tête sur ses genoux, s'endormait, et se réveillait guéri. Cette femme, c'était Jeannette Grudzenska, l'ange gardien de la Pologne.

Un jour qu'elle priait, tout enfant, dans l'église métropolitaine, devant l'image de la Vierge, une couronne d'immortelles placée sous le tableau était tombée sur sa tête, et un vieux Cosaque de l'Ukraine, qui passait pour prophète, consulté par son père sur cet événement, lui avait prédit que cette couronne sainte, qui lui était tombée du ciel, était un présage de celle qui lui était destinée sur la terre. Le père et la fille avaient oublié tous deux cette prédiction, ou plutôt ne s'en souvenaient plus que comme d'un songe, quand le hasard mit Jeannette et Constantin face à face.

Alors cet homme à demi sauvage, aux passions ardentes et absolues, devint timide comme un enfant; lui à qui rien ne ré-

sistait, qui, d'un mot, disposait de la vie des pères et de l'honneur des filles, il vint timidement demander au vieillard la main de Jeannette, le suppliant de ne pas lui refuser un bien sans lequel il n'y avait plus de bonheur pour lui dans le monde. Le vieillard alors se rappela la prédiction du Cosaque; il vit dans la demande de Constantin l'accomplissement des décrets de la Providence, et ne se crut pas le droit de s'opposer à leur accomplissement. Le grand-duc reçut donc son consentement et celui de sa fille : restait celui de l'empereur.

Celui-là, il l'acheta par une abdication.

Oui, cet homme étrange, cet homme indevinable, qui, pareil au Jupiter Olympien, faisaient trembler tout un peuple en fronçant le sourcil, donna, pour le cœur d'une jeune fille, sa double couronne d'Orient et d'Occident, c'est-à-dire un royaume qui couvre la septième partie de la terre, avec ses cinquante-trois millions d'habitants et les six mers qui baignent ses rivages.

En échange, Jeannette Grudzenska reçut de l'empereur Alexandre le titre de princesse de Lovicz.

Tel était l'homme avec lequel j'allais me trouver face à face : il était venu à Pétersbourg, disait-on sourdement, parce qu'il avait surpris à Varsovie les fils d'une vaste conspiration qui couvrait la Russie tout entière; mais ces fils s'étaient brisés entre ses mains par le silence obstiné des deux conspirateurs qu'il avait fait arrêter. La circonstance, comme on le voit, était peu favorable pour aller lui faire une demande aussi frivole que la mienne.

Je ne m'en décidai pas moins à courir les chances d'une réception qui ne pouvait manquer d'être bizarre. Je pris un droschki, et je partis le lendemain matin pour Strelna, muni de ma lettre pour le général Rodna, aide de camp du czarewich, et de ma pétition pour l'empereur Alexandre. Après deux heures de marche sur une magnifique route toute bordée à gauche de maisons de campagne, à droite de plaines qui s'étendent jusqu'au golfe de Finlande, nous atteignîmes le couvent de Saint-Serge, le saint le plus vénéré après saint Alexandre Niuski, et dix minutes après nous étions au village. A moitié de la Grande-Rue et près de la poste, nous tournâmes à droite ; quelques se-

condes après, j'étais devant le château. La sentinelle voulut m'arrêter; mais je montrai ma lettre pour M. de Rodna, et on me laissa passer.

Je montai le perron, et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna travaillait avec le czarewich. On me fit attendre dans un salon qui donnait sur de magnifiques jardins coupés par un canal qui se rend directement à la mer, tandis qu'un officier portait ma lettre; un instant après, le même officier revint et me dit d'entrer.

Le czarewich était debout contre la cheminée, car, quoiqu'on fût à peine à la fin de septembre, le temps commençait à se faire froid : il achevait de dicter une dépêche à M. de Rodna assis. J'ignorais que j'allais être aussi rapidement introduit, de sorte que je m'arrêtai sur le seuil, étonné de me trouver si vite en sa présence. A peine la porte fut-elle refermée, qu'avançant la tête sans faire aucun mouvement du corps, et fixant sur moi des yeux perçants :

— Ton pays? me dit-il.

— La France, votre altesse.

— Ton âge?

— Vingt-six ans.

— Ton nom?

— G.....

— Et c'est toi qui veux obtenir un brevet de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté Impériale mon frère?

— C'est l'objet de toute mon ambition.

— Tu dis que tu es de première force?

— J'en demande pardon à votre altesse impériale; je n'ai pas dit cela, car ce n'est pas à moi de le dire.

— Non, mais tu le penses.

— Votre altesse impériale sait que l'orgueil est le péché dominant de la pauvre race humaine; d'ailleurs j'ai donné un assaut, et votre altesse peut s'informer.

— Je sais ce qui s'y est passé, mais tu n'avais affaire qu'à des amateurs de seconde force.

— Aussi les ai-je ménagés.

— Ah! tu les as ménagés; et si tu ne les avais pas ménagés, que serait-il arrivé?

— Je les eusse touchés dix fois contre deux.

— Ah! ah!... ainsi, par exemple, moi, tu me toucherais dix fois contre deux?

— C'est selon.

— Comment! c'est selon?

— Oui, c'est selon comme votre altesse impériale désirerait que je la traitasse. Si elle exigeait que je la traitasse en prince, c'est elle qui me toucherait dix fois et moi qui ne la toucherais que deux. Si elle permettait que je la traitasse comme tout le monde, ce serait alors très-probablement moi qui ne serais touché que deux fois et elle qui serait touchée dix.

— Lubenski, cria le czarewich en se frottant les mains; Lubenski, mes fleurets. Ah! ah! monsieur le fanfaron, nous allons voir.

— Comment, votre altesse permet?

— Mon altesse ne permet pas, mon altesse veut que tu la touches dix fois; est-ce que tu reculerais, par hasard?

— Quand je suis venu au château de Strelna, c'était pour me mettre à la disposition de votre altesse. Qu'elle ordonne donc.

— Eh bien! prends ce fleuret, prends ce masque, et voyons un peu.

— C'est votre altesse qui m'y force?

— Eh oui, cent fois oui, mille fois oui, mille millions de fois oui.

— J'y suis.

— Il me faut mes dix coups, entends-tu, dit le czarewich en commençant à m'attaquer, mes dix coups, entends-tu, pas un de moins. Je ne te fais pas grâce d'un seul. Ha! ha!

— Malgré l'invitation du czarewich, je me contentais de parer et ne ripostais même pas.

— Eh bien! s'écria-t-il en s'échauffant, je crois que tu me ménages. Attends, attends... Ha! ha!

Et je voyais le rouge lui monter au visage à travers son masque, et ses yeux s'injecter de sang.

— Eh bien! ces dix coups, où sont-ils donc?

— Votre altesse, le respect...

— Va-t-en au diable avec ton respect! et touche, touche.

J'usai à l'instant même de la permission et le touchai trois fois de suite.

— Bien cela ! bien, cria-t-il ; à mon tour... Tiens... Ha ! touché, touché... — C'était vrai.

— Je crois que votre altesse ne me ménage pas, et qu'il faut que je fasse mon compte avec elle.

— Fais ton compte, fais... Ha ! ha !

Je le touchai quatre autres fois, et lui, dans une riposte, me boutonna à son tour.

— Touché, touché, cria-t-il tout joyeux et en piétinant. Rodna, tu as vu que je l'ai touché deux fois sur sept.

— Deux fois sur dix, monseigneur, répondis-je en le pressant à mon tour. Huit... neuf... dix... Nous voilà quittes.

— Bien, bien ! cria le czarewich... bien ; mais ce n'est pas assez d'apprendre à tirer la pointe : à quoi veux-tu que cela serve à mes cavaliers ? C'est l'espadon qu'il faut, c'est le sabre. Sais-tu tirer le sabre, toi ?

— Je suis à peu près de la même force qu'à l'épée.

— Oui. Eh bien ! au sabre, te défendrais-tu, à pied, contre un homme à cheval armé d'une lance ?

— Je le crois, votre altesse.

— Tu le crois, tu n'en es pas sûr... Ah ! ah ! tu n'en es pas sûr !

— Si fait, votre altesse, j'en suis sûr.

— Ah ! tu en es sûr, tu te défendrais ?

— Oui, votre altesse.

— Tu parerais un coup de lance ?

— Je le parerais.

— Contre un homme à cheval ?

— Contre un homme à cheval.

— Lubenski ! Lubenski ! cria de nouveau le czarewich. — L'officier parut. — Faites-moi amener un cheval, faites-moi donner une lance, une lance, un cheval, vous entendez ; allez ! allez !

— Mais, monseigneur...

— Ah ! tu recules, ah ! ah !

— Je ne recule pas, monseigneur, et, contre tout autre que votre altesse, tous ces essais ne seraient qu'un jeu.

— Eh bien ! contre moi, qu'y a-t-il ?

— Contre votre altesse, je crains également de réussir et d'échouer, car je crains, si je réussis, qu'elle n'oublie que c'est elle qui a ordonné...

— Je n'oublie rien ; d'ailleurs, voilà Rodna, devant qui je t'ai ordonné et t'ordonne de me traiter comme tu le traiterais, lui.

— Je ferai observer à votre altesse qu'elle ne me met pas à mon aise, car je traiterais Son Excellence fort respectueusement aussi.

— Flatteur, va, mauvais flatteur ; tu crois t'en faire un ami, mais personne n'a d'influence sur moi, je ne juge que par moi, entends-tu, par moi seul ; tu as réussi une première fois, nous verrons si tu seras aussi heureux une seconde.

En ce moment, l'officier parut devant les fenêtres, conduisant un cheval et tenant une lance.

— C'est bien, continua Constantin en s'élançant dehors ; viens ici, dit-il en me faisant signe de le suivre ; et toi, Lubenski, donne-lui un sabre, un bon sabre, un sabre bien à sa main, un sabre des gardes à cheval. Ah ! ah ! nous allons voir. Tiens-toi bien, monsieur le maître d'armes, je ne te dis que cela, ou je t'enfile comme les crapauds qui sont dans mon pavillon. Vous savez bien, Rodna, le dernier ; eh bien ! le dernier, il a vécu trois jours avec un clou au travers du corps.

A ces mots, Constantin sauta sur son cheval, sauvage enfant des steppes, dont la crinière et la queue balayaient la terre ; il lui fit faire, avec une habileté remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions les plus difficiles. Pendant ce temps, on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un ; mon choix fut bientôt fait ; j'étendis la main et je pris au hasard.

— C'est cela ! c'est cela ! y es-tu ? me cria le czarewich.

— Oui, votre altesse.

Alors, il mit son cheval au galop pour gagner l'autre bout de l'allée.

— Mais c'est sans doute une plaisanterie, demandai-je à M. de Rodna.

— Rien n'est plus sérieux, au contraire, me répondit celui-ci : il y va pour vous de la vie ou de votre place ; défendez-vous comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire.

La chose devenait plus sérieuse que je n'avais cru ; s'il ne s'était agi que de me défendre et de rendre coup pour coup, et bien ! j'en aurais couru la chance ; mais là, c'était autre chose ; avec mon sabre émoulu et sa lance effilée, la plaisanterie pou-

vait devenir fort grave ; n'importe, j'étais engagé, il n'y avait pas moyen de reculer; j'appelai à mon secours tout mon sang-froid et toute mon adresse, et je fis face au czarewich.

Il était déjà arrivé au bout de l'allée et venait de retourner son cheval. Quoi que m'en eût dit M. de Rodna, j'espérais toujours que tout cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois : — Y es-tu ? — je le vis mettre sa lance en arrêt et son cheval au galop. Alors seulement je fus convaincu qu'il s'agissait tout de bon de défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval dévorait le chemin, et le czarewich était couché sur son cou de telle manière qu'il se perdait dans les flots de la crinière qui flottait au vent ; je ne voyais que le haut de sa tête entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de me porter un coup de lance en pleine poitrine, mais j'écartai l'arme par une parade de tierce, et, faisant un bond de côté, je laissai le cheval et le cavalier, emportés par leur course, passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son coup manqué, le czarewich arrêta son cheval court avec une adresse merveilleuse.

— C'est bien, c'est bien, dit-il ; recommençons.

Et sans me donner le temps de faire aucune observation, il fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, reprit du champ, et, m'ayant demandé si j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'acharnement encore que la première fois ; mais, comme la première fois, j'avais les yeux fixés sur les siens et je ne perdais aucun de ses mouvements ; aussi, saisissant le moment, je parai en quarte et fis un bond à droite, de sorte que cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi aussi infructueusement qu'ils l'avaient déjà fait.

Le czarewich fit entendre une espèce de rugissement. Il s'était pris à ce tournoi comme à un combat véritable, et il voulait qu'il finît à son honneur. Aussi, au moment où je croyais en être quitte, je le vis se préparer à une troisième course. Cette fois, comme je trouvais la plaisanterie par trop prolongée, je décidai qu'elle serait la dernière.

En effet, au moment où je le vis tout près de m'atteindre, au lieu de me contenter cette fois d'une simple parade, je frappai d'un violent coup d'estoc la lance, qui, coupée en deux, laissa

le czarewich désarmé ; alors saisissant la bride du cheval, ce fut moi, à mon tour, qui l'arrêtai si violemment qu'il plia sur ses jarrets de derrière ; en même temps je portai la pointe de mon sabre sur la poitrine du czarewich. Le général de Rodna poussa un cri terrible ; il crut que j'allais tuer son altesse. Constantin eut sans doute aussi la même idée, car je le vis pâlir. Mais aussitôt je fis un pas en arrière, et m'inclinant devant le grand-duc :

— Voilà, monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats de votre altesse, si toutefois elle me juge digne d'être leur professeur.

— Oui, mille diables! oui, tu en es digne, et tu auras un régiment ou j'y perdrai mon nom... Lubenski, Lubenski, continua-t-il en sautant à bas de cheval, conduis Pulk à l'écurie ; et toi, viens, que j'apostille ta demande.

Je suivis le grand-duc, qui me ramena dans le salon, prit une plume et écrivit au bas de ma supplique :

« Je recommande bien humblement le soussigné à Sa Majesté Impériale, le croyant tout à fait digne d'obtenir la faveur qu'il sollicite. »

— Et maintenant, me dit-il, prends cette demande et remets-la à l'empereur lui-même. Il y a bien la prison, si tu te laisses prendre à lui parler ; mais, ma foi ! qui ne risque rien n'a rien. Adieu, et si jamais tu passes à Varsovie, viens me voir.

Je m'inclinai au comble de la joie de m'en être tiré aussi heureusement, et, remontant dans mon droschki, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg, porteur de la toute-puissante apostille.

Le soir, j'allai remercier le comte Alexis du conseil qu'il m'avait donné, quoique ce conseil eût failli me coûter cher ; je lui racontai ce qui s'était passé, au grand effroi de Louise, et le lendemain, vers les dix heures du matin, je partis pour la résidence de Tzarko-Selo, qu'habitait l'empereur, décidé à me promener dans les jardins du palais jusqu'à ce que je le rencontrasse, et à risquer la peine de la prison, dont est passible toute personne qui lui présente une supplique.

VII.

La résidence impériale de Tzarko-Selo est située à trois ou quatre lieues seulement de Saint-Pétersbourg, et cependant la route présente un aspect tout différent de celle que j'avais suivie la veille pour aller à Strelna. Ce ne sont plus les magnifiques villa et les larges échappées de vue sur le golfe de Finlande; ce sont de riches plaines aux grasses moissons et aux verdoyantes prairies, conquises, il y a peu d'années, par l'agriculture sur les fougères gigantesques qui en étaient paisiblement restées maîtresses depuis la création.

En moins d'une heure de route, je me trouvai, après avoir traversé la colonie allemande, engagé dans une petite chaîne de collines du sommet de l'une desquelles je commençai à apercevoir les arbres, les obélisques et les cinq coupoles dorées de la chapelle, qui annoncent la demeure du souverain.

Le palais de Tzarko-Selo est situé sur l'emplacement même d'une petite chaumière qui appartenait à une vieille Hollandaise nommée Sara, et où Pierre le Grand avait l'habitude de venir boire du lait. La pauvre paysanne mourut, et Pierre, qui avait pris cette chaumière en affection à cause du magnifique horizon que l'on découvrait de sa fenêtre, la donna à Catherine, avec tout le terrain qui l'environnait, pour y faire bâtir une ferme. Catherine fit venir un architecte, et lui expliqua parfaitement tout ce qu'elle désirait. L'architecte fit comme font tous les architectes, absolument le contraire de ce qu'on lui demandait, c'est-à-dire un château.

Néanmoins cette résidence, tout éloignée qu'elle était déjà de sa simplicité primitive, parut à Élisabeth mal en harmonie avec la grandeur et la puissance d'une impératrice de Russie; aussi fit-elle abattre le château paternel, et sur les dessins du comte Rastreti, bâtir un magnifique palais. Le noble architecte, qui avait entendu parler de Versailles comme d'un chef-d'œuvre de somptuosité, voulut surpasser Versailles en éclat; et ayant ouï dire que l'intérieur du palais du grand roi n'était que dorures, il renchérit, lui, sur ce palais, en faisant dorer

tous les bas-reliefs extérieurs de Tzarko-Selo, moulures, corniches, cariatides, trophées, et jusqu'aux toits. Cette opération achevée, Élisabeth choisit une magnifique journée et invita toute sa cour, ainsi que les ambassadeurs des différentes puissances, à venir inaugurer son éblouissant pied à terre. A la vue de cette magnificence, si étrangement placée qu'elle fût, chacun se récria sur cette huitième merveille du monde, à l'exception du marquis de la Chetardie, ambassadeur de France, qui seul, parmi tous les courtisans, ne dit pas un mot, et se mit au contraire à regarder tout autour de lui. Un peu piquée de cette distraction, l'impératrice lui demanda ce qu'il cherchait.

— Ce que je cherche, madame, répondit froidement l'ambassadeur; pardieu! je cherche l'écrin de ce magnifique bijou.

C'était l'époque où l'on entrait à l'Académie avec un quatrain; et où on allait à l'immortalité avec un mot. Aussi M. de la Chetardie sera-t-il immortel à Saint-Pétersbourg.

Malheureusement l'architecte avait bâti pour l'été et avait complétement oublié l'hiver. Au printemps suivant, il fallut faire de ruineuses réparations à toutes ces dorures, et comme chaque hiver amenait le même dégât, et chaque printemps les mêmes réparations, Catherine II résolut de remplacer le métal par un simple et modeste vernis jaune; quant au toit, il fut décidé qu'on le peindrait en vert tendre, selon la coutume de Saint-Pétersbourg. A peine le bruit de ce changement se fut-il répandu qu'un spéculateur se présenta, offrant à Catherine de lui payer deux cent quarante mille livres toute cette dorure qu'elle avait résolu de faire disparaître. Catherine lui répondit qu'elle le remerciait, mais qu'elle ne vendait point ses vieilles hardes.

Au milieu de ses victoires, de ses amours et de ses voyages, Catherine ne cessa point de s'occuper de sa résidence favorite. Elle fit bâtir pour l'aîné de ses petits-fils, à cent pas du château impérial, le petit palais Alexandre, et fit dessiner par son architecte, M. Bush, d'immenses jardins, auxquels les eaux seules manquaient. M. Bush n'en fit pas moins des canaux, des cascades et des lacs, persuadé que, quand on s'appelait Catherine le Grand et qu'on désire de l'eau, l'eau ne peut manquer de venir. En effet, son successeur Baner découvrit que M. Demi-

doff, qui possédait dans les environs une superbe campagne, avait en trop ce dont sa souveraine n'avait pas assez; il lui exposa la sécheresse des jardins impériaux, et M. Demidoff, en sujet dévoué, mit son superflu à la disposition de Catherine. A l'instant même et en dépit des obstacles, on vit l'eau, arrivant de tous les côtés, se répandre en lacs, s'élancer en jets et rebondir en cascades. C'est ce qui faisait dire à la pauvre impératrice Élisabeth : — Brouillons-nous avec l'Europe entière, mais ne nous brouillons pas avec M. Demidoff.—En effet, M. Demidoff, dans un moment de mauvaise humeur, pouvait faire mourir la cour de soif.

Élevé à Tzarko-Selo, Alexandre hérita de l'amour de sa grand' mère pour cette résidence. C'est que tous ses souvenirs d'enfance, c'est-à-dire le passé doré de sa vie, se rattachaient à ce château. C'était sur ces gazons qu'il avait essayé ses premiers pas, dans ces allées qu'il avait appris à monter à cheval, et sur ces lacs qu'il avait fait son apprentissage de matelot; aussi, à peine les premiers beaux jours apparaissaient-ils, qu'il accourait à Tzarko-Selo, pour ne quitter cette résidence qu'aux premières neiges.

C'était à Tzarko-Selo que j'étais venu le poursuivre et que je m'étais promis de l'atteindre.

Aussi, après un assez mauvais déjeuner pris en hâte à l'hôtel de la Restauration française, je descendis dans le parc, où, malgré les sentinelles, chacun peut se promener librement. Il est vrai que, comme les premiers froids approchaient, le parc était désert. Peut-être aussi s'abstenait-on d'entrer dans les jardins par respect pour le souverain que je venais troubler. Je savais qu'il passait quelquefois la journée entière à s'y promener dans les allées les plus sombres. Je me lançai donc au hasard, marchant devant moi et à peu près certain, d'après les renseignements que j'avais pris, que je finirais par le rencontrer. D'ailleurs, en supposant que le hasard ne me servît point tout d'abord, je ne manquerais pas, en l'attendant, d'objets de distraction et de curiosité.

En effet, j'allai bientôt me heurter contre la ville chinoise, joli groupe de quinze maisons, dont chacune a son entrée, sa glacière et son jardin, et qui servent de logement aux aides de camp de l'empereur. Au centre de la ville, disposée en forme

d'étoile, est un pavillon destiné aux bals et aux concerts; une salle de verdure lui sert d'office, et aux quatre coins de cette salle sont quatre statues de mandarins de grandeur naturelle et fumant leur pipe. Un jour, et ce jour était le cinquante-huitième anniversaire de sa naissance, Catherine se promenait avec sa cour dans ses jardins, lorsque, ayant dirigé sa promenade vers cette salle, elle vit à son grand étonnement, une épaisse fumée sortir de la pipe de ces quatre mandarins, qui, à son aspect, commencèrent à remuer gracieusement la tête, et à rouler amoureusement les yeux. Catherine s'approcha pour voir de plus près ce phénomène. Alors les quatre mandarins descendirent de leur piédestal, s'approchèrent d'elle, et se prosternant à ses pieds avec toute l'exactitude du cérémonial chinois, lui dirent des vers en forme de compliments. Ces quatre mandarins étaient le prince de Ligne, M. de Ségur, M. de Cobentzel et Potemkin.

De la résidence des généraux, j'allai tomber dans la cabane des lamas. Ces enfants des Cordillières sont un cadeau du vice-roi du Mexique à l'empereur Alexandre. Sur neuf qui ont été envoyés, il en est mort cinq; mais les quatre qui ont résisté à la température ont produit une assez nombreuse descendance, qui, née dans le pays, s'habituera probablement mieux au climat que les compagnons de leurs parents.

A quelque distance de la ménagerie, au milieu du jardin français et au centre d'une jolie salle à manger, est la fameuse table de l'Olympe, imitée de celle du régent, véritable machine de fée, servie par des valets invisibles et des chefs d'office inconnus, où tout arrive, comme à l'Opéra, de dessous terre. Les convives désirent-ils quelque chose, un billet est placé sur une assiette; l'assiette s'abîme comme par magie, et, cinq minutes après, reparaît chargée de l'objet désiré. Tous les cas sont tellement prévus qu'un jour une jolie convive, voulant réparer le désordre du tête-à-tête, demanda, sans espoir de les obtenir, des épingles à friser : l'assiette remonta majestueusement avec une douzaine d'épingles.

Tout en poursuivant mon chemin, j'arrivai en face d'une pyramide, au pied de laquelle dorment du sommeil des justes les trois levrettes de Catherine. L'épitaphe composée par M. de Ségur pour l'une d'elles leur sert économiquement à toutes trois. C'est une galanterie qu'a faite l'impératrice à la France dans la

personne de son ambassadeur, car l'impératrice aussi avait fait une épitaphe pour l'une d'elles, et comme ce distique était les deux seuls vers qu'elle eût trouvés en sa vie, elle devait naturellement y tenir, d'autant plus qu'à mon avis ses vers peuvent merveilleusement soutenir la comparaison avec ceux du rival du prince de Ligne. Voici les vers de M. de Ségur; ils ont l'avantage non-seulement de faire l'éloge de la défunte, mais encore d'établir d'une façon certaine sa généalogie, ce qui est pour les savants un fait d'une grave importance :

ÉPITAPHE DE ZÉMIRE.

ICI MOURUT ZÉMIRE, ET LES GRACES EN DEUIL
DOIVENT JETER DES FLEURS SUR SON CERCUEIL.
COMME TOM SON AÏEUL, COMME LADY SA MÈRE,
CONSTANTE DANS SES GOUTS, A LA COURSE LÉGÈRE,
SON SEUL DÉFAUT ÉTAIT UN PEU D'HUMEUR,
MAIS CE DÉFAUT VENAIT D'UN SI BON COEUR!
QUAND ON AIME, ON CRAINT TOUT : ZÉMIRE AIMAIT TANT CELLE
QUE TOUT LE MONDE AIME COMME ELLE!
VOULEZ-VOUS QU'ON VIVE EN REPOS,
AYANT CENT PEUPLES POUR RIVAUX?
LES DIEUX TÉMOINS DE SA TENDRESSE
DEVAIENT A SA FIDÉLITÉ
LE DON DE L'IMMORTALITÉ,
POUR QU'ELLE FUT TOUJOURS AUPRÈS DE SA MAITRESSE.

Maintenant, voici le distique de Catherine :

CI GÎT LA DUCHESSE ANDERSON,
QUI MORDIT MONSIEUR ROGERTSON.

Quant à la troisième, quoique personne n'ait fait son épitaphe, elle jouit d'une popularité plus grande encore que ses deux compagnes. C'est le fameux Suderland, ainsi nommé du nom de l'Anglais qui en avait fait don à l'impératrice, et dont

la mort faillit causer la plus tragique méprise qui de mémoire de banquier soit arrivée dans les finances.

Un matin, au point du jour, on réveille M. Suderland, riche capitaliste anglais, celui-là même qui avait donné la levrette bien-aimée, et qui, grâce à ce cadeau, était entré depuis trois années fort avant dans les bonnes grâces de l'impératrice.

— Monsieur, lui dit son valet de chambre, votre maison est entourée de gardes, et le maître de la police demande à vous parler.

— Que me veut-il? s'écrie en sautant à bas de son lit le banquier, déjà effrayé de cette seule annonce.

— Je l'ignore, monsieur, répond le valet de chambre; mais il paraît que c'est une chose de la plus haute importance, et qui, à ce qu'il dit, ne peut être communiquée qu'à vous.

— Faites entrer, dit M. Suderland en passant en toute hâte sa robe de chambre.

Le valet sort, et rentre quelques minutes après, conduisant Son Excellence M. Reliew, sur la figure duquel le banquier lit du premier coup d'œil qu'il doit être porteur de quelque formidable nouvelle. Le digne insulaire n'en accueille pas moins le maître de la police avec son urbanité ordinaire, et, lui présentant un siége, l'invite à s'asseoir; mais celui-ci fait de la tête un signe de remerciement, reste debout, et du ton le plus lamentable qu'il peut prendre :

— M. Suderland, lui dit-il, croyez que je suis véritablement désolé, quelque honorable que soit pour moi cette preuve de confiance, d'avoir été choisi par Sa Majesté ma très-gracieuse souveraine pour accomplir un ordre dont la sévérité m'afflige, mais qui a sans doute été provoqué par quelque grand crime.

— Par quelque grand crime! Votre Excellence, s'écrie le banquier; et qui donc a commis ce crime?

— Vous, sans doute, monsieur, puisque c'est vous que la punition atteint.

— Monsieur, je vous jure que j'ai beau scruter ma conscience, et que je n'y trouve au sujet de notre souveraine, car je suis naturalisé russe, vous le savez, aucun reproche à me faire.

— Et c'est justement, monsieur, parce que vous êtes naturalisé russe que votre position est terrible; si vous étiez resté sujet de Sa Majesté Britannique, vous pourriez vous réclamer

du consul anglais, et échapper ainsi peut-être à la rigueur de l'ordre que je suis, à mon grand regret, chargé d'exécuter.

— Mais enfin, Votre Excellence, quel est cet ordre?

— Oh! monsieur, jamais je n'aurai la force de vous le faire connaître.

— Aurais-je donc perdu les bonnes grâces de Sa Majesté?

— Oh! si ce n'était encore que cela.

— Comment, si ce n'était que cela! s'agirait-il de me faire partir pour l'Angleterre?

— C'est votre pays, donc la punition ne serait pas assez grande pour que j'hésitasse si longtemps à vous la faire connaître.

— Grand Dieu! vous m'effrayez; est-il question de m'envoyer en Sibérie?

— La Sibérie, monsieur, est un pays délicieux et que l'on a calomnié; d'ailleurs on en revient.

— Suis-je condamné à la prison?

— La prison n'est rien; on en sort de la prison.

— Monsieur! monsieur! s'écria le banquier de plus en plus effrayé, suis-je destiné au knout?

— Le knout est un supplice fort douloureux, mais le knout ne tue pas.

— Bonté divine! dit Suderland atterré; je vois bien qu'il s'agit de la mort.

— Et de quelle mort! s'écria le maître de la police en levant les yeux au ciel avec une expression de commisération profonde.

— Comment, de quelle mort! ce n'est point assez de me tuer sans procès, de m'assassiner sans cause, Catherine ordonne encore...

— Hélas oui! elle ordonne.

— Eh bien! parlez, monsieur; qu'ordonne-t-elle? je suis homme, j'ai du courage; parlez.

— Hélas! mon cher monsieur, elle ordonne... Si ce n'était pas à moi-même que l'ordre a été donné, je vous déclare, mon cher monsieur Suderland, que je ne le croirais pas.

— Mais vous me faites mourir mille fois; voyons, monsieur, que vous a-t-elle ordonné?

— Elle m'a ordonné de vous faire empailler.

Le pauvre banquier jeta un cri de détresse ; puis, regardant le maître de la police en face :

— Mais, Votre Excellence, lui dit-il, c'est monstrueux ce que vous me dites là, et il faut que vous ayez perdu la raison.

— Non, monsieur, je ne l'ai pas perdue, mais je la perdrai certainement pendant l'opération.

— Mais comment vous, vous qui vous êtes dit cent fois mon ami, vous enfin à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, comment avez-vous reçu un pareil ordre sans essayer d'en faire comprendre la barbarie à Sa Majesté?

— Hélas ! monsieur, mais j'ai fait ce que j'ai pu, et certes ce que personne n'eût osé faire à ma place : j'ai prié Sa Majesté de renoncer à son projet, ou tout au moins de charger un autre que moi de l'exécution, et cela les larmes aux yeux ; mais Sa Majesté m'a dit avec cette voix que vous lui connaissez, et qui n'admet pas de réplique : « Allez, monsieur, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmurer des commissions dont je daigne vous charger. »

— Et alors?

— Alors, dit le maître de la police, je me suis rendu à l'instant même chez un très-habile naturaliste qui empaille les oiseaux pour l'académie des sciences ; car enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, autant vaut que vous soyez empaillé le mieux possible.

— Et le misérable a consenti?

— Il m'a renvoyé à son confrère, celui qui empaille les singes, attendu l'analogie entre l'espèce humaine et l'espèce simiane.

— Eh bien !

— Eh bien ! il vous attend.

— Comment, il m'attend ! mais c'est donc à l'instant même?

— A l'instant même, l'ordre de Sa Majesté n'admet pas de retard.

— Sans me laisser le temps de mettre ordre à mes affaires ; mais c'est impossible.

— Cela est ainsi, monsieur.

— Mais vous me laisserez bien écrire un billet à l'impératrice?

— Je ne sais si je dois.

— Écoutez, c'est une dernière grâce, une grâce qu'on ne refuse pas au plus grand coupable. Je vous en supplie.

— Mais c'est ma place que je risque.

— Mais c'est de ma vie qu'il s'agit.

— Eh bien ! écrivez, je le permets ; toutefois je vous préviens que je ne vous quitte pas un seul instant.

— Merci, merci ; faites seulement venir un de vos officiers pour qu'il porte ma lettre.

Le maître de la police appela un lieutenant des gardes de Sa Majesté, lui remit le billet du pauvre Suderland, et lui ordonna d'en rapporter aussitôt la réponse. Dix minutes après, le lieutenant revint avec l'ordre d'amener le banquier au palais impérial : c'était tout ce que désirait le patient.

Une voiture attendait à la porte ; Suderland y monte, le lieutenant se place auprès de lui ; cinq minutes après, on est à l'Hermitage, où Catherine attend : on introduit le condamné près d'elle ; il trouve l'impératrice riant aux éclats.

C'est Suderland qui la croit folle à son tour ; il se jette à ses pieds, et lui prenant la main :

— Grâce, madame, lui dit-il ; au nom du Ciel, faites-moi grâce, ou du moins dites-moi par quel crime j'ai mérité un aussi horrible châtiment !

— Mais, mon cher Suderland, lui dit Catherine, il n'est pas le moins du monde question de vous dans tout ceci.

— Comment, Votre Majesté, il n'est pas question de moi ! et de qui donc est-il question ?

— Mais du chien que m'avez donné et qui est mort hier d'indigestion. Alors, dans ma douleur de cette perte et dans mon désir bien naturel de conserver au moins sa peau, j'ai fait venir cet imbécile de Reliew ; je lui ai dit : Faites empailler Suderland. Comme il hésitait, j'ai cru qu'il avait honte d'une telle commission ; je me suis fâchée, alors il est parti.

— Eh bien ! madame, répondit le banquier, vous pouvez vous vanter d'avoir dans le maître de la police un serviteur fidèle ; mais une autre fois priez-le, je vous en supplie, de se mieux faire expliquer les ordres qu'il reçoit.

En effet, si le maître de la police ne s'était pas laissé toucher par les prières du banquier, le pauvre Suderland était empaillé tout vif.

Il faut le dire, tout le monde ne s'en tire pas, à Saint-Pétersbourg, aussi heureusement que le fit le digne banquier, et quelquefois, grâce à la promptitude avec laquelle les ordres donnés sont accomplis, la méprise ne se reconnaît que trop tard pour la réparer. Un jour, M. de Ségur, notre ambassadeur près de Catherine, voit entrer chez lui un homme, les yeux ardents, le visage enflammé et les vêtements en désordre.

— Justice, monsieur le comte, justice, s'écrie notre malheureux compatriote.

— Justice contre qui?

— Contre un grand seigneur russe, monseigneur, contre le gouverneur de la ville, qui vient de me faire donner cent coups de fouet.

— Cent coups de fouet! s'écrie l'ambassadeur étonné, que lui aviez-vous donc fait?

— Rien, monseigneur, absolument.

— C'est impossible.

— Je vous le jure sur l'honneur, monsieur le comte.

— Mais vous êtes fou, mon ami.

— Monseigneur, je vous prie de croire que j'ai, au contraire, toute ma raison.

— Mais comment voulez-vous que je comprenne qu'un homme dont on vante partout la douceur et l'impartialité se livre à une pareille violence?

— Excusez, monsieur le comte, s'écrie le plaignant, mais quelque respect que j'aie pour vous, il faut que vous me permettiez de vous donner la preuve de ce que j'avance.

Et à ces mots, le malheureux Français met habit et gilet bas, et montre à M. de Ségur sa chemise ensanglantée et collée à ses blessures.

— Mais comment cela est-il arrivé? demande l'ambassadeur.

— Oh! mon Dieu, monsieur, de la manière la plus simple. J'apprends que M. de Bruce demande un cuisinier français. J'étais sans place, je profite de l'occasion, et je me présente chez lui; le valet de chambre se charge de m'introduire, M. le gouverneur était dans son cabinet de travail. — Monseigneur, dit le valet de chambre en ouvrant la porte, c'est le cuisinier. — C'est bon, répond M. de Bruce d'un air détaché; qu'on le

mène dans la cour et qu'on lui donne cent coups de fouet. — Alors, monsieur le comte, on me prend, on m'emmène dans la cour, et malgré ma résistance, mes cris et mes menaces, on m'applique mon compte, pas un de plus, pas un de moins.

— Mais si cela s'est passé comme vous le dites, c'est une infamie.

— Si je ne dis pas la plus exacte vérité, monsieur le comte, je consens à en recevoir le double.

— Écoutez, mon ami, dit M. de Ségur, reconnaissant un accent de vérité dans les plaintes du pauvre diable; je vais prendre des informations, et si, comme je commence à le croire, vous ne m'avez pas trompé, vous obtiendrez de cette violence, c'est moi qui vous le promets, une éclatante réparation; si, au contraire, vous m'avez menti d'une syllabe, je vous fais reconduire à l'instant même à la frontière, et vous retournerez en France comme vous pourrez.

— Je me soumets à tout, monseigneur.

— Eh bien! continua M. de Ségur en se mettant à son bureau, portez vous-même cette lettre au gouverneur.

— Non, non, merci; avec la permission de Votre Excellence, je ne m'exposerai pas à remettre les pieds dans la maison d'un homme qui reçoit d'une façon aussi étrange ceux qui ont à faire à lui.

— Un de mes secrétaires vous accompagnera.

— Alors c'est autre chose, monsieur le comte; accompagné par quelqu'un de votre maison, j'irais en enfer.

— Eh bien! allez donc, dit M. de Ségur en remettant la lettre à ce brave homme, et en ordonnant à un de ses employés de l'accompagner.

Au bout de trois quarts d'heure, le plaignant revient avec une figure rayonnante.

— Eh bien! demande M. de Ségur.

— Eh bien! monseigneur, tout est expliqué.

— A votre satisfaction, à ce qu'il paraît?

— Oui, monseigneur.

— J'avoue que vous me ferez plaisir de me raconter la chose.

— Rien de plus facile, monseigneur : Son Excellence M. le

comte de Bruce avait pour cuisinier un de ses serfs en qui il avait toute confiance; il y a quatre jours que ce misérable s'est enfui, en emportant cinq cents roubles à son maître, et par conséquent en laissant sa place vacante.

— Eh bien !

— Eh bien ! c'est cette place qui faisait l'objet de mon ambition, si bien que je me présentai chez M. le gouverneur pour la remplir.

— Après ?

— Malheureusement pour moi il avait reçu le matin la nouvelle que son domestique avait été arrêté à vingt verstes de Saint-Pétersbourg, de sorte que lorsque le valet de chambre lui a dit : Monseigneur, c'est le cuisinier, il a cru que c'était le voleur qu'on ramenait, et comme il était très-occupé en ce moment d'un rapport à l'empereur, il a dit, sans même se retourner : — C'est bien, qu'on le conduise dans la cour, et qu'on lui donne cent coups de fouet. — Ce sont les cent coups de fouet que j'ai reçus.

— Alors M. le comte de Bruce vous a fait ses excuses.

— Il a fait mieux que cela, monseigneur, dit le cuisinier en faisant sonner dans le creux de sa main une bourse pleine d'or; il m'a fait compter un louis par coup de fouet, ce qui fait que je suis fâché, puisque c'est fini, qu'il ne m'en ait pas fait donner deux cents au lieu de cent, et il m'a pris à son service, en m'assurant que ce que j'avais reçu me serait compté comme avance, et me serait rabattu à chaque faute que je commettrais; de sorte que, pour peu que je veille sur moi, j'en ai pour trois ou quatre ans sans recevoir une chiquenaude, ce qui ne laisse pas que d'être fort consolant.

En ce moment, un aide de camp du gouverneur entra qui venait inviter de sa part M. le comte de Ségur à goûter, le lendemain, de la cuisine du nouvel engagé.

Le cuisinier resta dix ans chez M. de Bruce, et revint au bout de ce temps en France avec une pension de six mille roubles, bénissant jusqu'à sa dernière heure la bienheureuse méprise à laquelle il la devait.

Toutes ces anecdotes, qui se présentaient les unes après les autres et dans tous leurs détails à ma mémoire, n'étaient pas des plus rassurantes pour moi, surtout comparées à ce qui

m'était arrivé la veille avec le czarewich. Mais je savais l'empereur Alexandre si parfaitement bon que, quelque inusitée que fût ma démarche en Russie, je n'hésitai pas à la pousser jusqu'au bout, et que je continuai ma promenade, toujours dans l'espoir de le rencontrer.

Cependant j'avais déjà successivement visité la colonne de Grégoire Orloff, la pyramide élevée au vainqueur de Tchesma, et la grotte du Pausilippe. J'étais depuis quatre heures errant dans ce jardin, qui renferme des lacs, des plaines et des forêts, commençant à désespérer de rencontrer celui que j'y étais venu chercher, lorsqu'en traversant une avenue, j'aperçus dans une contre-allée un officier en redingote d'uniforme qui me salua et continua son chemin. J'avais derrière moi un garçon jardinier qui ratissait une allée; je lui demandai quel était cet officier si poli ; — C'est l'empereur, me répondit-il.

Aussitôt je m'élançai par une allée transversale qui devait couper diagonalement le sentier où se promenait l'empereur, et, en effet, à peine eus-je fait quatre-vingts pas que je le vis de nouveau ; mais aussi en l'apercevant je n'eus pas la force de faire un pas de plus.

L'empereur s'arrêta un instant ; puis, voyant que le respect m'empêchait d'aller à lui, il continua son chemin vers moi : j'étais rangé sur le revers de l'allée, et l'empereur tenait le milieu ; je l'attendis le chapeau à la main, et tandis qu'il s'avançait en boitant légèrement, car une blessure qu'il s'était faite à la jambe, dans un de ses voyages sur les rives du Don, venait de se rouvrir, je pus remarquer le changement extrême qui s'était fait en lui depuis que je l'avais vu à Paris il y avait neuf ans. Son visage, autrefois si ouvert et si joyeux, était tout terni d'une tristesse maladive, et il était visible, ce que l'on disait au reste tout haut, qu'une mélancolie profonde le dévorait. Cependant ses traits avaient conservé une expression de bienveillance, telle que je fus à peu près rassuré, et qu'au moment où il passa, faisant un pas vers lui :

— Sire, lui dis-je.

— Mettez votre chapeau, monsieur, me dit-il ; l'air est trop vif pour rester nu-tête.

— Que Votre Majesté permette...

— Couvrez-vous donc, monsieur, couvrez-vous donc.

Et comme il voyait que le respect m'empêchait d'obéir à cet ordre, il me prit le chapeau, et d'une main me l'enfonçant sur la tête, de l'autre il me saisit le bras pour me forcer à le garder. Alors, comme il vit que ma résistance était à bout :

— Et maintenant, me dit-il, que me voulez-vous?

— Sire, cette pétition.

Et je tirai la supplique de ma poche. A l'instant même son visage s'assombrit.

— Savez-vous, monsieur, me dit-il, vous qui me poursuivez ici, que je quitte Saint-Pétersbourg pour fuir les pétitions?

— Oui, sire, je le sais, répondis-je, et je ne me dissimule pas la hardiesse de ma démarche ; mais cette demande a peut-être plus qu'une autre des droits à la bienveillance de Votre Majesté : elle est apostillée.

— Par qui? interrompit vivement l'empereur.

— Par l'auguste frère de Votre Majesté, par son altesse impériale le grand-duc Constantin.

— Ah! ah! fit l'empereur en avançant la main, mais en la retirant aussitôt.

— De sorte, dis-je, que j'ai espéré que Votre Majesté, dérogeant à ses habitudes, daignerait recevoir cette supplique.

— Non, monsieur, non, dit l'empereur, je ne la prendrai pas, car demain on m'en présenterait mille, et je serais obligé de fuir ces jardins où je ne serais plus seul. Mais, ajouta-t-il en voyant le désappointement que ce refus produisait sur ma physionomie, et en étendant la main du côté de l'église de Sainte-Sophie, mettez cette demande à la poste, là, dans la ville ; aujourd'hui même je la verrai, et après-demain vous aurez la réponse.

— Sire, que de reconnaissance.

— Voulez-vous me la prouver?

— Oh! Votre Majesté peut-elle me le demander?

— Eh bien! ne dites à personne que vous m'avez présenté une pétition et que vous n'avez pas été puni. Adieu, monsieur.

L'empereur s'éloigna, me laissant stupéfait de sa mélancolique bonhomie. Je n'en suivis pas moins son conseil, et mis ma

pétition à la poste. Trois jours après, comme il me l'avait promis, je reçus sa réponse.

C'était mon brevet de professeur d'escrime au corps impérial du génie, avec le grade de capitaine.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LE

COMTE DE MANSFELDT.

V (1).

Entre toutes les reines que la France a données à l'Espagne, et qui eurent toutes une destinée si malheureuse, nulle peut-être n'est plus faite que Louise d'Orléans pour éveiller dans notre âme de poétiques et douloureux souvenirs; nulle aussi n'alla prendre possession d'une des plus magnifiques couronnes du monde, avec de plus tristes pressentiments. On sait la touchante réponse qu'elle fit à Louis XIV, lorsque ce monarque lui annonça qu'elle était reine d'Espagne. Comme elle baissait les yeux, et que le roi surpris ajoutait : « Louise, je n'aurais pu faire davantage pour ma fille, » elle s'écria en pleurant : « Pour votre fille, oui, sire; mais pour votre nièce?... »

Que de choses sont renfermées dans ce dernier mot, qui résumait si bien les plus secrets sentiments de la jeune princesse! L'infortunée avait en effet espéré passer sa vie sous ce doux ciel de France, où son existence s'était écoulée jusque-là si facile et si heureuse, au milieu de sa famille, de ses amis, de ses serviteurs dont elle était adorée, au sein de cette cour la plus brillante comme la plus aimable de toute l'Europe, et où, il faut bien le dire aussi, elle avait peut-être trouvé l'époux de son

(1) Voyez tome VII, page 158.

choix; mais le grand roi, dans les vues de sa politique, en avait décidé autrement. Il fallut partir pour l'Espagne; que de larmes et de sanglots précédèrent ce départ! Imprudente comme l'avait été sa mère, à laquelle elle ne ressemblait pas seulement par sa beauté, superstitieuse comme son père le fut jusqu'à la fin de ses jours, Louise d'Orléans, quelque temps avant son départ pour Barcelone, où elle devait s'embarquer, eut, dit-on, la faiblesse de céder aux instigations d'une personne dont l'intimité lui fut plus d'une fois funeste, et elle se laissa conduire chez la Voisin. On lui dit que le roi qu'elle allait épouser n'avait que peu d'instants à vivre, et, qu'une fois veuve, le nuage qui obscurcissait momentanément sa destinée disparaîtrait pour jamais. Il n'était pas besoin d'une grande science en sorcellerie pour prédire la fin prochaine d'un pauvre prince maladif et languissant comme l'était Charles II; mais la nature a d'étranges mystères, et neuf années s'étaient écoulées sans que cette fois l'horoscope de la Voisin se trouvât réalisé; Louise d'Orléans était toujours reine d'Espagne et femme de Charles II.

C'était par une chaude après-dînée du printemps de 1688, une quinzaine de jours environ après la cérémonie du baise-mains; sous un berceau de grenadilles et de lauriers-roses, au bout duquel on apercevait la statue équestre en bronze de Philippe II, d'après le dessin de Velasquez; la jeune reine se tenait nonchalamment étendue sur des coussins; à ses côtés étaient assises la *camerera-mayor*, et plusieurs dames d'atours, toutes choisies dans les plus hautes familles de la monarchie; l'une d'entre elles avait à la main un livre dont elle faisait la lecture à haute voix. C'était la vie des princes et princesses de la maison d'Autriche, depuis Charles-Quint, par le révérend Miguel Herrera, de la société de Jésus, et le volume en lecture était celui qui traite de l'histoire d'Anne d'Autriche, épouse du roi Louis XIII et aïeule de Louise d'Orléans. La lectrice en était arrivée à l'époque qui n'est pas la moins intéressante de l'existence de cette reine, où elle inspira à l'ambassadeur d'Angleterre, le célèbre duc de Buckingham, une si violente passion. Sans sortir des bornes du panégyrique, l'historien s'était plu, sans doute pour mieux exalter encore la vertu de la princesse, à la montrer luttant avec courage contre un amour qu'elle ne se sentait que trop disposée à partager. Dans son récit, le bon

père avait, avec une naïveté toute charmante et digne des chroniqueurs des vieux âges, opposé souvent les grâces et la bonne mine du bel ambassadeur étranger, si magnifique dans ses vêtements, si plein de galanterie dans ses paroles et dans ses moindres actions, à la figure sombre et morose du maladif Louis XIII, contemplant d'un œil triste et recueilli sa royale sépulture qui l'attendait.

Il y avait une analogie si frappante entre la destinée d'Anne d'Autriche et celle de sa petite-fille, sinon comme amante, au moins comme épouse, que toutes les personnes qui composaient l'auditoire en furent frappées; aussi, par moments, ne pouvaient-elles s'empêcher de laisser tomber sur la jeune reine des regards remplis d'une pitié profonde. Quant à elle, insensible au moins en apparence à ces marques de commisération, d'abord à demi couchée, elle s'était redressée peu à peu, et maintenant, le buste penché en avant, la tête appuyée sur l'une de ses mains et les yeux brillants d'une flamme humide, elle semblait recueillir avec avidité chacune des paroles échappées de la bouche de la lectrice. Était-ce donc qu'elle entrevoyait déjà, dans cette histoire de son aïeule, un nouveau sujet de comparaison qui échappait à l'attention de ses compagnes, et qui, vague et indistinct encore comme le point noir que le pilote aperçoit dans un ciel sans nuages, annonçait aussi la tempête?

Tout à coup, l'horloge du palais de Buen-Retiro, dont l'ombre gigantesque commençait à se projeter au-dessus des massifs de platanes et de cytises qu'on découvrait au delà du berceau, sonna six heures; la camerera-mayor fit un signe, la lectrice ferma le volume et cessa de parler; l'heure déterminée par l'étiquette pour les lectures de la reine était écoulée. La malheureuse princesse, arrachée brusquement à une préoccupation qui, ce jour-là, n'était point sans charmes pour elle, poussa un profond soupir et baissa la tête avec une expression de mélancolie bien faite pour attendrir le cœur le plus dur. La camerera-mayor ne parut nullement s'en apercevoir, et, tirant froidement d'un petit coffre qu'elle avait auprès d'elle, un ouvrage en tapisserie destiné à servir de couverture à un missel, elle se mit à poursuivre avec une impassibilité sans égale l'œuvre qu'elle avait commencée; les autres dames l'imitèrent; la reine seule ne prit aucune part à ce genre d'occupations, plongée

qu'elle était dans une rêverie dont au moins il ne lui fut pas demandé compte. Certes, à part la richesse des costumes, quiconque se fût transporté au milieu de ce conciliabule féminin, eût cru bien plutôt assister aux exercices conventuels d'une communauté religieuse, qu'à l'un des actes de l'existence d'une reine.

Pendant quelque temps on garda le silence; la gravité ou l'ennui régnaient sur toutes les physionomies. Puis, la conversation s'engagea, monotone et languissante, sur le dernier sermon du confesseur du roi. Ce thème épuisé, on venait de passer à un autre tout aussi récréatif, lorsque la jeune marquise d'Aguilar s'écria étourdiment :

— A-t-on des nouvelles du comte de Mansfeldt, depuis cette indisposition subite qui l'a pris au dernier baise-mains ?

La reine tressaillit; et, bien qu'elle affectât de demeurer toujours étrangère à la conversation, des indices irrécusables eussent, aux yeux d'un observateur tant soit peu expérimenté, témoigné bien vite qu'elle n'y était pas du moins indifférente.

La camerera-mayor répondit, sans lever les yeux de sa tapisserie :

— Il faut que M. le comte de Mansfeldt fût en effet bien malade, pour avoir commis un si grand oubli des devoirs de l'étiquette, que d'oser adresser la parole à la reine, sans y être convié par elle.

— Et surtout, ajouta une dame d'atours, pour avoir osé offrir sa main à Sa Majesté.

— Allons ! mesdames, reprit vivement la marquise d'Aguilar, un peu d'indulgence pour ce pauvre comte; vous oubliez qu'étranger et nouveau-venu à Madrid, il ne peut connaître encore les usages de la cour, et qu'il ne savait peut-être pas seulement, ce jour-là, qu'il avait l'honneur de se trouver devant la reine.

— Oh ! c'est impossible, s'écrièrent à l'envi toutes les dames, en jetant sur leur souveraine un regard timidement interrogatif.

Celle-ci ne crut pas devoir garder plus longtemps le silence, et elle répondit d'une voix assez mal assurée :

— Aguilar a raison, il faut excuser monsieur l'envoyé d'Au-

triche, car c'est la première fois qu'il paraissait en ma présence.

En s'exprimant ainsi, Louise d'Orléans oubliait que cette simple assertion venait d'établir entre la reine d'Espagne et le comte de Mansfeldt un lien plus puissant qu'on ne pense, celui d'un premier mensonge; car elle avait parfaitement reconnu en lui l'étranger que, quelques années auparavant, elle avait rencontré chez la Voisin, et qui lui devait peut-être la vie. Mais trop de puissants motifs lui commandaient le silence sur cette fatale entrevue pour ne pas excuser, sinon même légitimer sa réponse. Au surplus, si la reine éprouva quelque embarras dans cette circonstance, il ne put vraisemblablement que s'accroître encore, en entendant une des dames de sa suite s'écrier :

— Si quelqu'une de vous, mesdames, conserve la moindre inquiétude sur l'état de la santé de M. de Mansfeldt, je puis la rassurer complétement; car, depuis le dernier baise-mains, il n'a pas un seul jour manqué de venir se promener devant les fenêtres du palais, sans doute pour y saluer quelque bel astre qui daigne parfois s'y montrer.

— Quel peut être l'objet de la passion de M. le comte de Mansfeldt? interrompit une autre dame.

— On l'ignore jusqu'à présent, reprit-on.

— Oh! moi, dit étourdiment la marquise, je crois l'avoir deviné.

— Qui donc est-ce? s'écrièrent en chœur presque toutes les dames.

La jeune reine baissa les yeux, et une légère rougeur anima ses joues pâles. Avait-elle donc, elle aussi, deviné l'objet de la passion de M. de Mansfeldt?

A cet instant, l'horloge du palais sonna six heures et demie, et la camerera-mayor s'étant levée annonça que le moment était venu de rentrer au palais.

— Ah! dit la reine en laissant tomber lourdement sa tête sur son bras, nous sommes si bien ici! pourquoi en sortir? Ne sentez-vous pas, mesdames, quelle brise pleine de fraîcheur nous arrive en ce moment des montagnes de Guadarrama? Il y a dans cette brise quelque chose qui rappelle la France; les souvenirs de la France sont si rares à Madrid! Pourquoi vouloir m'en priver?

La camerera-mayor répondit avec gravité :

— Votre Majesté oublie qu'il y a déjà deux heures que nous sommes dans les jardins et que l'étiquette défend que la reine y prolonge davantage son séjour.

Louise d'Orléans leva les yeux au ciel et parut disposée à obéir; puis tout à coup, avec cette grâce et cette étourderie toutes françaises qui, quelquefois, lui revenaient au milieu des sombres ennuis de la cour d'Espagne, comme un sourire aux lèvres de l'exilé, lorsqu'il se souvient de la patrie :

— Voici une charmante soirée, mesdames, s'écria-t-elle; il me prend fantaisie de faire seller nos mules et d'aller nous promener dans la campagne sur les bords du Mançanarez. Cela ne serait-il pas bien fait? Qu'en pensez-vous?

Et comme toutes les dames gardaient le silence :

— Allons! ajouta-t-elle gaiement, qui m'aime me suive!

— Arrêtez! dit froidement la camerera-mayor; ce projet ne saurait se réaliser.

— Pourtant, dit la reine, qui devint rouge de dépit, je ne sache pas qu'il y ait dans cette action aucun manquement à l'étiquette.

— Peut-être, fut-il répondu; mais de nouveaux ordres s'opposent formellement à ce que Votre Majesté puisse dorénavant sortir de l'enceinte du palais sans l'autorisation expresse du roi, et il est du devoir de ma charge de faire exécuter ces ordres.

Louise d'Orléans, poussée à bout, ne put se contenir plus longtemps.

— Madame! s'écria-t-elle en regardant fixement la camerera-mayor, vous oubliez que, dans tout pays, le premier devoir d'une sujette est d'obéir, comme le premier droit d'une reine est de commander. Je suis la reine d'Espagne, et il me plaît d'aller me promener ce soir sur les bords du Mançanarez, comme la dernière bourgeoise de Madrid. Qui serait assez hardi pour m'en empêcher?

En prononçant ces paroles, Louise d'Orléans avait la tête haute, les lèvres tremblantes, l'œil en feu. C'était bien la nièce de Louis XIV, du roi absolu, qui venait de se réveiller de sa léthargie et de secouer d'une main puissante les entraves sous le poids desquelles elle était opprimée depuis plusieurs années.

La camerera-mayor pâlit, et n'osant répliquer, elle donna l'ordre d'aller prévenir le grand-écuyer du désir de la reine. Satisfaite et presque confuse de sa docilité, celle-ci lui tendit la main en souriant :

— Pardon, lui dit-elle, des chagrins que je vous cause. S'il y a une faute en ceci, c'est moi seule qui veux être coupable. D'ailleurs, croyez-moi, le roi n'en saura rien.

— Si fait, répondit à peu de distance une voix faible et mal articulée.

En même temps, les feuilles d'une charmille s'agitèrent; un pas lourd et chancelant fit crier le sable de l'allée voisine, et, à travers les branchages des arbres, un homme apparut.

— Profanation! s'écria la camerera-mayor, Jésus Maria! un homme dans les jardins de Buen-Retiro, lorsque la reine s'y promène! Quel est l'insensé qui brave ainsi la mort?

— C'est moi, répondit la même voix accompagnée cette fois d'une petite toux sèche dont le sifflement pénible annonçait la caducité et l'épuisement.

Alors, on vit s'avancer à pas lents un jeune homme dont le visage flétri, l'œil éteint, les joues creuses et blafardes, présentaient l'effrayant contraste d'une vieillesse anticipée avec quelques-uns des traits caractéristiques de la première jeunesse. Il avait le dos voûté et se soutenait avec peine sur une longue canne noire à pomme d'or; son corps frêle et débile était emprisonné dans des vêtements également noirs, si bien qu'on eût dit qu'il portait par avance son propre deuil; sur sa poitrine brillaient les trois ordres royaux de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara. Ce jeune homme n'était autre que Charles d'Autriche, deuxième du nom, l'unique et suprême rejeton de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, le puissant roi des Espagnes et des Indes. Un frémissement général accueillit l'apparition de ce fantôme, apparition de jour en jour plus rare, même dans les jardins du palais, depuis que la santé et les forces de l'infortuné monarque déclinaient si sensiblement. Quant à lui, il porta avec une respectueuse galanterie la main à son feutre noir empanaché et découvrit son front qu'ombrageaient encore quelques rares cheveux blonds, puis il fit signe qu'il avait besoin de reprendre haleine.

— Soyez le bien venu, sire, s'écria la reine en s'avançant

vers lui, car vous ne pouviez arriver plus à propos qu'en ce moment. Toutefois, d'abord permettez-moi de gronder Votre Majesté, qui s'expose ainsi à la fraîcheur du soir malgré les ordonnances les plus formelles de ses médecins. Que diraient-ils s'ils vous voyaient dans les jardins à une pareille heure?

Le roi baissa les yeux ainsi qu'un coupable pris en flagrant délit; puis, de l'air craintif et suppliant d'un enfant qui cherche à conjurer la menace d'un châtiment, il posa l'index de sa main droite sur le bord de ses lèvres, comme pour implorer le silence de sa jeune compagne, et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un banc de marbre blanc, juste en face de la statue équestre de son glorieux bisaïeul. La promenade qu'il venait de faire pour se rendre auprès de la reine semblait avoir épuisé ses forces. La camerera-mayor et les dames de la suite crurent devoir se retirer, par discrétion, et Charles II demeura seul avec Louise d'Orléans. Il lui fit signe de venir s'asseoir auprès de lui, et lui prenant doucement la main :

— Eh bien! madame, lui dit-il, il paraît que tout ne va pas ici au gré de vos souhaits?

— Il est vrai, sire, répondit vivement la reine avec un petit air mutin qui lui allait à merveille, et vous allez sans doute m'apprendre en vertu de quels ordres Mme la camerera-mayor prétend me retenir prisonnière au palais?

Le roi parut tout décontenancé et balbutia :

— Madame, je vous supplie de ne point m'interroger à ce sujet, c'est un secret d'État et j'ai promis de ne point le révéler.

— Ainsi, répondit la reine, dont le dépit allait sans cesse croissant, ce n'est plus seulement à des usages qui me sont odieux, qui m'oppressent, m'étouffent et me tuent, qu'il faut soumettre mon corps et mon âme; on a jugé que je n'étais pas encore assez malheureuse, et l'on me traite maintenant comme une coupable, que dis-je? c'est pis encore ; car, aux plus grands criminels, on apprend au moins le forfait dont on les accuse, tandis que moi, il faut que je devine ma faute. Et vous avez souffert cela, sire, et vous avez contresigné l'ordre qui me déclare captive dans le palais de Buen-Retiro, moi, votre femme, sans m'entendre; oh! c'est indigne, c'est affreux, et je n'aurais pas attendu cela de vous. Mais il est temps de mettre un terme au supplice que j'endure ici, et, plutôt que de m'y sou-

mettre encore, je veux suivre l'exemple que m'a légué plus d'une de mes devancières, et je vous déclare que je suis résolue à aller chercher dès demain un refuge dans le couvent de *las Descalzas-Reales.*

— Sainte vierge Marie! s'écria le roi, que cette brusque conclusion fit tressaillir de terreur ; vous ne ferez pas cela, madame !

— Je le ferai comme je vous le dis.

— Oh! non, c'est impossible, vous ne voulez pas m'abandonner ainsi. Que deviendrais-je sans vous, Seigneur mon Dieu? Ne plus vous voir, Louise, ce serait mourir, car vous êtes tout pour moi, vous le savez bien ; vous êtes mon trésor, mon espoir, ma vie. Si un reste de chaleur ranime encore parfois mon sang glacé dans mes veines, c'est lorsque je sens votre main dans la mienne; si le nuage qui obscurcit incessamment ma vue se dissipe, c'est lorsque vos yeux charmants laissent tomber un regard sur les miens; si ma respiration est moins pénible, c'est lorsque votre souffle embaumé a passé près de mes lèvres. Pour une seule de ces faveurs, Louise, ma reine adorée, je donnerais tout ce que j'ai de plus cher au monde, les oiseaux précieux que j'ai fait rassembler à si grands frais dans mes volières, mes chiens, mes singes si renommés et jusqu'à mon nain Picarreros dont les saillies me font parfois oublier mes souffrances. Et vous voulez entrer dans le couvent de las Descalzas-Reales! ingrate! Mais savez-vous bien, madame, que mon amour pour vous va jusqu'à... oh! c'est un blasphème, et je m'en suis confessé bien souvent, jusqu'à vous préférer à la bienheureuse mère de Dieu? Pauvre malade que je suis, je n'ignore pas que tout me manque, à moi, pour que vous m'aimiez comme je vous aime, mais du moins vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas?

En prononçant ces paroles, le visage du roi s'était animé, une rougeur fébrile teignait les pommettes de ses joues et faisait ressortir encore davantage sa pâleur habituelle; ses yeux mornes et vitrés lançaient des éclairs. Charles II était presque éloquent. La reine, qui d'abord lui tournait à moitié le dos, se rapprocha de lui et abaissa sur l'infortuné monarque un de ces regards dont mieux que tout autre il sentait la puissance et auxquels il était bien rare qu'il résistât.

— Eh bien ! sire, dit-elle avec un sourire à la fois plein de tendresse et de malice, je ne demande pas mieux que de renoncer à mon projet pour l'amour de vous ; je n'entrerai point au couvent de las Descalzas-Reales, mais il faut que, de votre côté, vous fassiez quelque chose pour moi, et vous allez me confier ce grand secret d'État.

Le roi détourna la tête, et, poussant un profond soupir, il répondit presque à voix basse :

— Hélas ! je ne le puis.

— Alors, sire, s'écria la jeune reine en dégageant brusquement sa main qui était demeurée dans celle du roi, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Notre-Dame del Pilar ! murmura dévotement Charles II, accorde-moi la grâce de résister à cette épreuve.

Il y eut un silence. Au bout de quelques instants, la reine reprit :

— Puisque l'intention bien arrêtée de Votre Majesté est de ne point me confier ce secret, je pense qu'elle fera bien de rentrer au palais, car la soirée s'avance, et l'air commence à fraichir.

— Vous me chassez ! dit tristement le roi.

Et il se mit à fondre en larmes comme un enfant. Émue de pitié, Louise d'Orléans se rapprocha de lui, et, prenant doucement entre ses deux mains la tête du royal malade, elle l'appuya sur son sein. C'était une épreuve trop forte pour que Charles II pût y résister. D'une voix brisée par les sanglots, il s'écria :

— Louise, ah ! je ne veux, je ne puis rien vous cacher, et pourtant je le devrais, car je l'avais promis solennellement, et d'ailleurs, ce secret fatal que vous demandez à connaître, dès que vous le saurez, vous n'aurez plus un moment de repos, et tous les instants de votre vie seront empoisonnés.

— Mon Dieu ! dit la reine toute troublée, ce secret renferme donc un malheur ou un danger pour Votre Majesté ?

— Pauvre enfant ! reprit le roi en la baisant au front, plût à Dieu qu'il n'y eût danger que pour moi ! Mais qu'importent à nos ennemis des jours comme les miens, des jours qui sont comptés ? A vingt-sept ans, ne suis-je pas déjà un vieillard ?

— C'est donc de moi qu'il s'agit ? repartit la jeune reine avec une douce sérénité.

Charles II, en proie à la plus vive douleur, ne put que baisser la tête en signe d'affirmation. La reine tomba à genoux et pria, mais on eût dit qu'au lieu de demander grâce, elle adressait au ciel un hymne de reconnaissance. Lorsqu'elle se fut relevée, elle reprit sa place auprès du roi.

— Maintenant, sire, lui dit-elle, expliquez-vous, me voici prête à vous entendre.

Ce fut d'une voix à peine perceptible que Charles II lui apprit alors qu'il avait reçu, peu de jours auparavant, en audience particulière, M. de Rebenac, ambassadeur de France à Madrid, et que celui-ci lui avait montré, sous le sceau du secret, deux lettres confidentielles de Louvois et de M. de Lionne. Ces lettres annonçaient qu'afin d'enlever à la France la succession de Charles II, dont Louise d'Orléans était appelée à recueillir l'héritage, dans le cas fort probable où elle survivrait à son mari, un complot avait été tramé contre la vie de cette malheureuse princesse. Quels en étaient les véritables auteurs? quels moyens on devait employer? quels agents? Louvois et M. de Lionne n'avaient à cet égard aucun indice précis; mais, comme l'Autriche était la puissance la plus intéressée dans cette affaire, il y avait tout sujet de penser que c'était elle qui devait diriger le coup. L'aversion de la reine-mère Marie-Anne d'Autriche pour sa belle-fille était assez connue pour qu'on pût même supposer que cet horrible projet avait obtenu son assentiment. D'un autre côté, le choix récemment fait par l'Empereur pour son ambassadeur à Madrid d'un gentilhomme ruiné qui n'avait d'autre titre à cette éclatante faveur que le nom et le souvenir de son grand-oncle et auquel, de notoriété publique, il ne restait plus d'autre parti à prendre, au moment de sa nomination, que de se faire sauter la cervelle, était un argument bien propre à changer les soupçons en certitude. Selon toute apparence, le comte de Mansfeldt était donc le chef et l'âme du complot.

A cette dernière révélation, la reine se sentit tressaillir jusqu'à la moelle des os.

— Lui! M. de Mansfeldt! s'écria-t-elle, c'est impossible!

— Hélas! répondit le roi, croyez qu'il m'en a coûté beaucoup pour en venir à soupçonner l'homme qui représente auprès de moi le frère de ma mère; mais si vous aviez lu comme moi, dans tous leurs détails, ces épouvantables lettres, il vous serait bien

difficile de conserver le moindre doute. Au surplus, rassurez-vous, ma Louise bien-aimée, toutes les mesures que la prudence commande en pareil cas ont été prises; l'entrée du palais est sévèrement interdite à toutes les personnes que leur service n'y appelle pas, les gardes sont doublées, et pendant quelque temps, il est utile que vous ne sortiez point de l'enceinte de Buen-Retiro. Quant à M. de Mansfeldt, je sais qu'il s'est présenté plusieurs fois au palais; mais, sous des prétextes plus ou moins plausibles, il a dû être éconduit, et ses moindres démarches sont l'objet d'une active surveillance. Avec l'aide de Dieu et de Notre-Dame del Pilar, nous parviendrons à déjouer ce criminel projet. Et maintenant, Louise, me pardonnez-vous votre captivité? Oh! songez-y bien, ma Louise adorée, ma charmante reine, la moindre imprudence peut vous perdre. Les infâmes! c'est votre vie qu'il leur faut, votre vie qui est ma vie, à moi! Ah! qu'ils me prennent les Indes et les Siciles et toutes mes Espagnes même, que m'importe? Mais vous prendre, vous, ma reine! enlever à l'aveugle son guide, au malade sa garde, au mourant sa consolation et son appui! voilà qui est horrible. Mon Dieu! ne suis-je pas assez malheureux? N'y a-t-il pas assez d'angoisses et de tortures dans l'amour qui me consume, dans cet amour impuissant, maudit de Dieu? Ah! le dernier paysan des Espagnes, si misérable qu'il puisse être, si dégradée que soit son humble chaumière, y retrouve du moins le soir la compagne qu'il s'est choisie et dont les caresses lui font oublier les pénibles travaux de la journée; il se voit revivre dans ses enfants; mais moi, époux sans famille, monarque sans dynastie, je regarde lentement s'éteindre en moi la grande postérité de Charles-Quint et son vaste empire s'écrouler sous mes pieds. Les souverains de l'Europe, mes seuls héritiers, se partageant d'avance mes dépouilles, ne baissent même plus la voix devant moi, et pourtant, ô dérision! l'on m'appelle encore le roi des Espagnes et des Indes!...

Charles II parlait encore et la reine, attérée, ne cherchait point à l'interrompre, lorsqu'un roulement de tambours retentit dans le lointain. A ce bruit, l'infortuné monarque parut vivement troublé et se cacha le visage entre ses mains, puis se levant tout à coup :

— Louise, dit-il, avez-vous entendu? C'est sans doute la

reine-mère qui vient d'entrer dans le palais, c'est l'heure ordinaire de ses visites. Sainte vierge Marie! que va-t-il se passer, si elle ne me trouve pas dans mes appartements? Pourvu que mon nain Picarreros n'aille pas lui apprendre que je suis auprès de vous! Elle ne me le pardonnerait pas. Oh! je tremble. Seigneur mon Dieu, protégez-moi!

En prononçant ces dernières paroles, Charles II s'était mis à marcher, dans la direction des bâtiments, avec toute la rapidité que lui permettait l'état de faiblesse auquel il était réduit. Bien qu'il prît soin de s'appuyer sur sa canne, à chaque pas ses jambes ployaient sous lui et semblaient devoir lui refuser tout service.

— Souffrez, sire, lui dit la reine, que je vous reconduise. Vous n'êtes pas bien, ce soir, et vous êtes plus pâle que d'habitude.

— Gardez-vous de m'accompagner, répondit Charles; que dirait ma mère, si elle nous voyait ensemble?

C'est ainsi que le roi des Espagnes et des Indes prit congé de sa jeune épouse. Triste roi qui, déjà presque arrivé à l'âge mûr, subissait encore le joug auquel on avait façonné son enfance et s'en allait en tremblant baiser la main d'une mère marâtre, afin sans doute que la vie de l'âme fût, en lui, entièrement à l'unisson de celle du corps!

La reine le suivit quelque temps des yeux avec une pitié profonde. Quand elle l'eut perdu de vue, en proie à mille pensées tumultueuses, elle entra dans une longue allée de sycomores qui s'étendait à perte de vue devant elle et se mit à marcher avec agitation. Entre toutes ces pensées qui se heurtaient dans sa tête, une surtout, il faut bien le dire, la préoccupait plus qu'aucune autre. Elle se demandait comment la Providence avait permis que l'homme qui lui devait la vie, que celui sur la reconnaissance duquel elle avait droit de compter, à défaut de tout autre sentiment, se fût constitué son ennemi mortel. Le trouble de Mansfeldt à sa vue, le soir du baise-mains, sa pâleur, sa fuite soudaine, qui avaient donné lieu à tant de conjectures, s'éclairaient alors à ses yeux d'une lueur cruelle. C'était le remords qu'éprouve parfois le meurtrier à la vue de la victime qu'il se dispose à frapper. A cette pensée, des pleurs involontaires roulèrent dans les yeux de Louise d'Orléans. Était-ce donc

que cette existence monotone et compassée des reines d'Espagne, dont jusque-là elle avait considéré le terme comme l'heure de sa délivrance, avait acquis pour elle un charme soudain et inconnu, depuis la mémorable soirée du dernier baise-mains?

Cependant, le jour commençait à s'assombrir sensiblement, et la nuit était proche. Pendant que la reine errait ainsi, il lui sembla voir une ombre glisser derrière les charmilles qui bordaient l'allée de chaque côté. D'abord, elle pensa que ce n'était qu'une hallucination de son cerveau, et que quelque statue entrevue à travers le feuillage avait causé son erreur; mais un bruit léger de pas qui retentit à peu de distance lui prouva bientôt que ce n'était point une statue qu'elle avait distinguée sous la charmille.

— Qui va là? s'écria-t-elle avec un instinctif sentiment d'effroi.

Cette question demeura sans réponse. Seulement le bruit des pas parut se rapprocher encore, et un homme, enveloppé d'une simple cape de serge brune, la tête couverte d'un large sombrero, se précipita devant elle. Louise d'Orléans voulut crier, mais sa voix expira dans son gosier; car, l'homme s'étant découvert, elle reconnut, sous le grossier accoutrement dont il était revêtu, le brillant comte de Mansfeldt. La reine essaya de fuir; mais lui, puisant peut-être dans le danger de sa situation une audace qui, même de sa part, n'était pas moins faite que sa démarche pour exciter l'étonnement, osa la retenir par le pan de sa robe.

— Madame, s'écria-t-il, il faut absolument que je parle à Votre Majesté, ne fût-ce qu'une minute.

— Que voulez-vous? balbutia la reine dans le plus grand trouble; ne savez-vous pas que vous êtes ici dans un lieu dont l'entrée est en ce moment défendue à tout homme, sous peine de la vie? Ne savez-vous pas que, si j'appelle, votre qualité d'ambassadeur ne vous sauvera peut-être même pas?

Mansfeldt répondit d'un ton plein de résolution :

— Madame, je le sais.

— Vous le savez, dit la reine stupéfaite, et vous êtes venu?..

— Oui, reprit le comte, je suis venu, j'ai pénétré dans les jardins de Buen-Retiro par la fraude et sous ce déguisement, parce que j'ai épuisé depuis quinze jours tous les moyens de

parvenir jusqu'à Votre Majesté et que mes efforts ont été superflus, parce que cette entrevue était indispensable, qu'elle a déjà beaucoup tardé, parce qu'un nouveau retard pouvait entraîner bien des malheurs...

— Expliquez-vous, monsieur, interrompit la reine avec anxiété. Qu'avez-vous à me dire? je vous écoute.

— Permettez-moi d'abord, madame, de vous adresser une question : Votre Majesté ne se souvient-elle pas de m'avoir vu ailleurs qu'à Madrid?

La reine hocha négativement la tête. Heureusement pour elle, l'obscurité allait sans cesse croissant, et Mansfeldt ne vit pas sa rougeur.

— Si Votre Majesté, continua-t-il, a perdu le souvenir de notre rencontre à Paris, il y a neuf ans, je l'ai gardé fidèlement, moi. Depuis lors, je n'ai qu'un rêve, qu'une pensée... Ce rêve, cette pensée, si vous les connaissiez, vous y verriez sans doute un outrage pour vous; mais pouvais-je croire que l'ange qui m'était apparu dans la maison de la Voisin, et qui avait intercédé pour ma vie, descendrait jamais sur la terre sous la forme d'une reine?

Ici, Louise d'Orléans commença à se demander s'il était possible que l'homme qui s'exprimait ainsi fût réellement son ennemi. Toutefois, sentant peut-être déjà le besoin de résister à l'impulsion secrète de son cœur, elle s'écria :

— Monsieur le comte, vous ne me dites pas quel a été votre but en vous introduisant ici?

— Pardon, madame, reprit tristement Mansfeldt, j'oubliais que les moments sont précieux et que cette entrevue si ardemment souhaitée pendant neuf années doit durer à peine quelques minutes. Maintenant, rassurez-vous, je serai bref. Madame, il y a neuf ans, lorsque j'allais expier par la mort une indiscrétion coupable sans doute, mais que ma jeunesse excusait peut-être, vous avez daigné plaider ma cause. Ce jour-là, j'ai contracté envers vous une dette sacrée, je pensais qu'il ne serait jamais en mon pouvoir de l'acquitter. Hélas! je me trompais, et je viens vous avertir que le moment est venu.

— Que voulez-vous dire, monsieur le comte?

— Je veux dire qu'un danger vous menace, un danger que moi seul au monde je puis conjurer.

— Mon Dieu ! murmura tout bas la reine, tout le monde se donne-t-il donc le mot, ce soir, pour m'alarmer? — Puis, elle ajouta tout haut: — De quel danger voulez-vous parler?

— Madame, repartit Mansfeldt, je ne saurais à cet égard entrer dans aucune explication, car j'ai fait un serment. Plaignez-moi. Pour me mettre à même de conjurer ce danger, il faut que vous ayez en moi une confiance aveugle, illimitée. Il faut notamment que l'ordre qui m'éloigne du palais soit levé, que je puisse vous voir à toute heure, en tout lieu, comme M. l'ambassadeur de France; y consentez-vous?

Et comme la reine demeurait interdite et muette :

— Madame, ajouta-t-il vivement, oh ! je vous en supplie, ayez confiance en moi : si vous saviez de quel intérêt il y va pour vous et pour moi-même ! O ciel ! pourquoi m'est-il défendu de parler? Je vous dirais des choses qui vous feraient frémir, mais qui porteraient en même temps la conviction dans votre âme. Que voulez-vous que je fasse pour être cru de vous?

En parlant ainsi, Mansfeldt attachait sur la reine deux grands yeux dont le crépuscule ne dissimulait pas entièrement l'éclat; sa voix, ordinairement rude et fière, s'était assouplie et retentissait comme la plus douce musique. Louise d'Orléans, déjà subjuguée, sentait circuler dans ses veines ce fluide magnétique qui exalte et enivre, et pourtant elle se taisait toujours.

Tout à coup un bruit confus de voix et de pas retentit à peu de distance, et des flambeaux brillèrent à travers le feuillage des charmilles.

— On vient, dit la reine; pour l'amour de Dieu, monsieur le comte, fuyez ! Mon Dieu ! je suis toute tremblante : vous avez pu pénétrer ici, mais comment en sortirez-vous?

— Deux mots seulement, reprit Mansfeldt à voix basse : puis-je compter sur votre confiance?

— Oh ! répondit la reine avec un accent bien différent de celui qu'elle avait eu en accueillant le comte, faites d'abord qu'il ne vous arrive pas malheur!

En même temps, elle abandonna involontairement sans doute à Mansfeldt une main palpitante sur laquelle il osa déposer un baiser.

— Maintenant, s'écria-t-il, ivre d'orgueil et d'amour, il ne saurait m'arriver malheur.

Et d'un bond il s'élança sous un épais massif de lauriers-roses. Il était temps, car les branchages de ces arbustes, qu'il avait heurtés en passant, frémissaient encore sous le contact qu'ils venaient de subir, lorsque la reine éperdue se trouva face à face avec la camerera-mayor, escortée cette fois non plus seulement de quelques dames d'atours, mais d'un bon nombre de *monteros de Espinosa* tous en armes. Au milieu de ce groupe, Louise d'Orléans aperçut distinctement, à la lueur des flambeaux, le montero-mayor et le grand-maître du palais, tous deux l'épée nue à la main.

— Loué soit Dieu! s'écria la camerera en s'élançant aux côtés de la reine avec un empressement et une vivacité presque juvéniles, Votre Majesté est saine et sauve.

— Que voulez-vous dire, madame? reprit la reine en affectant une tranquillité qui, à coup sûr, était bien loin de son cœur. Que se passe-t-il ici, et que signifie tout cet appareil militaire?

— Eh quoi! dit la camerera d'un ton fort troublé, Votre Majesté n'a-t-elle entendu aucun bruit? n'a-t-elle aperçu personne dans sa promenade?

— Je n'ai rien vu... rien entendu, balbutia la reine.

— C'est que, ajouta avec solennité la camerera, on vient de faire une découverte de la plus haute importance: un homme s'est introduit ce soir secrètement dans les jardins du palais. On l'a vu; le gardien qui a osé l'introduire est en fuite, mais lui ne saurait échapper. Au dehors, la compagnie des gardes wallonnes cerne les murs du palais, et au dedans vos fidèles monteros parcourent les jardins. Ainsi donc, que Votre Majesté se rassure et se hâte de rentrer dans ses appartements.

A ces dernières paroles, une pâleur mortelle se répandit sur le visage de la reine. Elle chancela et serait tombée sans doute, si la camerera-mayor ne se fût avancée et ne l'eût soutenue dans ses bras. Mais elle avait perdu connaissance, et il fallut la reporter en cet état au palais.

Alors seulement Mansfeldt, qui était demeuré blotti derrière le massif de lauriers-roses par lequel il se trouvait dérobé à tous les yeux, put se hasarder à quitter un abri désormais insuffisant. Il n'avait point perdu une seule parole de la conversation qui précède; mais au lieu de se montrer effrayé, comme on

pourrait le penser, du dénoûment plus que probable d'une telle aventure, il avait le front rayonnant ; car une seule pensée occupait son cœur : la reine d'Espagne s'était évanouie en apprenant le danger qui le menaçait.

Pourtant, lorsqu'au milieu du silence solennel de la nuit, le qui vive lointain des gardes wallonnes, joint au bruit mesuré des pas des monteros qui parcouraient les jardins, vint retentir à l'oreille de Mansfeldt, il ne put s'empêcher de tressaillir et se sentit rappelé, malgré lui, au sentiment de sa situation personnelle. D'un moment à l'autre, il ne pouvait manquer d'être surpris et bientôt reconnu. Quelle explication aurait-il à donner de son déguisement et de sa visite à une pareille heure dans un lieu dont l'accès était si sévèrement interdit ? Sans doute la cour d'Espagne y regarderait à deux fois, avant d'appliquer au comte de Mansfeldt, au représentant de l'empereur d'Autriche, le châtiment terrible qu'il avait encouru; mais le moindre malheur, à coup sûr, qui pût lui arriver, était d'être rappelé à Vienne et de s'en aller expier sa faute dans quelque forteresse. Partir! quitter l'Espagne, au moment où il venait de s'imposer la tâche la plus sacrée ! vouer ainsi à toute l'horreur d'un sort désormais inévitable la plus douce et la plus charmante victime ! oh ! cela ne devait pas être, cela était impossible; et pourtant que faire pour éviter que cela fût ?

Ainsi perdu dans ses pensées, le comte de Mansfeldt errait à grands pas dans les jardins du palais. Une demi-heure se passa ainsi, une demi-heure pleine d'angoisses. A la fin, il s'arrêta comme frappé d'une idée qui ne s'était point jusqu'alors révélée à lui :

— Pardieu ! s'écria-t-il, il ne sera pas dit que le comte de Mansfeldt s'est laissé arrêter dans les jardins de Buen-Retiro, comme quelque pauvre renard pris au piége. La nuit est noire; nul de ces monteros ne me connaît, et si jadis j'ai pu sortir de l'antre de la Voisin, Dieu ou ma bonne étoile me seront peut-être encore en aide pour franchir les portes du palais de Buen-Retiro. Je suis sûr que mon grand-oncle ne se serait point arrêté devant un tel obstacle ; allons !

Et il se dirigea résolument vers la cour d'honneur ; il fut assez heureux pour éviter les sentinelles placées, de distance en distance, dans les jardins aux abords du palais, et arriva

devant une première grille qui était encore ouverte et gardée par deux factionnaires; il s'agissait de tromper la vigilance de ces deux hommes, et de passer en quelque sorte sous leurs pieds, parce que leur consigne était de se croiser incessamment. Par bonheur, la nuit était fort sombre, Mansfeldt s'avança à pas de loup, retenant son haleine et rampant jusqu'à terre. Bref, il fit si bien qu'il se trouvait déjà au milieu de la cour d'honneur, lorsqu'il entendit l'un des deux factionnaires demander à haute voix à son camarade, s'il n'avait pas entendu remuer auprès d'eux, et s'il ne convenait pas de donner l'alarme. Le comte attendit en frémissant la réponse du second factionnaire, qui s'arrêta brusquement dans sa marche, et sembla prêter l'oreille; mais cette réponse fut négative, et bientôt le pas tranquille et mesuré des deux soldats retentit de nouveau.

Ce n'était là qu'un premier obstacle franchi; il en restait un second bien autrement difficile. A l'intérieur, les grilles donnant sur les jardins étaient encore ouvertes, mais à l'extérieur, elles étaient hermétiquement fermées. Que faire? Mansfeldt en était presque au regret d'avoir quitté son premier poste, lorsqu'en portant machinalement ses regards sur le palais, dont les fenêtres étaient éclairées, un moyen de salut se présenta à son esprit; la soirée n'était pas assez avancée pour que les familiers du palais, qui étaient venus, selon l'usage, au coucher du roi ou de la reine, fussent tous sortis de Buen-Retiro. A la faveur des ténèbres, il lui serait sans doute facile de se glisser à la suite de quelque seigneur, et, une fois hors de l'enceinte royale, il n'avait plus rien à redouter. Confiant dans ce projet, Mansfeldt, immobile au milieu de la cour d'honneur, où, pour plus de précaution, il avait eu soin de se coucher sur le pavé, enveloppé dans son manteau, attendit patiemment que l'occasion se présentât d'exécuter ce qu'il avait conçu. Mais, soit que dans cette fatale soirée nul courtisan n'eût été admis au coucher de Leurs Majestés, soit que l'heure fixée pour ce cérémonial eût été avancée, Mansfeldt, après une heure d'attente vaine, vit avec désespoir toutes les lumières intérieures disparaître successivement, jusqu'à ce qu'il ne restât plus sur toute la façade une seule fenêtre éclairée, et que l'obscurité de la nuit répondît au trouble profond de son cœur.

Désormais, hors d'état de maîtriser son inquiétude, il se leva convulsivement de sa froide couche. A cet instant, et comme si tout à la fois eût conspiré sa perte, les nuages qui obscurcissaient le ciel commencèrent à se dissiper, et la lune, apparaissant radieuse au milieu du firmament, illumina d'une impitoyable clarté la vaste cour d'honneur de Buen-Retiro. Alors, ainsi que dans un cauchemar, le comte de Mansfeldt entendit de tous les côtés retentir le *qui vive?* des sentinelles, auquel le silence de la nuit prêtait une effrayante sonorité : on eût dit que cette formule trouvait un écho dans les fondements du palais, et jusque dans les entrailles du sol. Le comte se sentit perdu; une sueur froide mouilla son front, et il porta instinctivement la main à la poignée de sa rapière; mais, en un clin d'œil, il fut environné par un groupe de soldats :

— Qui êtes-vous? lui cria-t-on de toutes parts.

— Que vous importe? répondit-il en ressaisissant toute sa résolution et toute sa fierté.

A cette réponse, vingt bras le saisirent, et une clameur confuse s'éleva du sein du groupe :

— C'est, sans nul doute, l'homme que nous cherchons; nous le tenons enfin.

Tout à coup, à l'une des extrémités du palais, une porte s'ouvrit, et une femme parut escortée par quelques valets portant des flambeaux et ayant à ses côtés deux pages à la livrée de reine. Cette femme, qui était masquée, s'approcha du théâtre du tumulte, et, ayant jeté les yeux sur celui qu'on entourait, elle demanda à connaître la cause de ce qu'elle voyait.

— Madame, répondit un officier, nous venons de saisir celui qui s'est introduit dans les jardins du palais. Il refuse de se nommer, mais il va être conduit devant le grand maître, et il faudra bien, de gré ou de force, qu'il change de langage.

— C'est inutile, s'écria brusquement l'interlocutrice de l'officier; il y a erreur, cet homme n'est pas celui que vous cherchez, je réponds de lui; il est venu avec moi ce soir au palais, et il doit en sortir avec moi. Donnez l'ordre qu'il soit relâché immédiatement.

— Madame, repartit l'officier avec un peu d'embarras, il est possible qu'il en soit ainsi, mais cet homme est mon prisonnier;

j'en dois compte à monseigneur le grand maître, c'est à lui qu'il faut vous adresser.

— Monsieur l'officier, dit la dame inconnue, vous allez sur-le-champ obtempérer à ma demande, ou malheur à vous!

— Qui donc êtes-vous? balbutia l'officier en portant alternativement ses regards sur la personne qui était devant lui dans l'attitude du commandement, et sur les deux pages de la reine qui se tenaient à ses côtés, les yeux baissés.

La dame masquée, ainsi interpellée, parut un instant indécise; puis, soudain arrachant son masque avec violence, elle s'écria d'un ton lugubre :

— Je suis la comtesse de Soissons!

A ce nom, officier et soldats, tous frémirent, comme si quelque fantôme menaçant se fût dressé devant eux, et les vingt bras qui avaient saisi Mansfeldt tombèrent sans force et presque sans vie. Quant à lui, saisi d'une sorte de vertige, il demeura l'œil fixe, la bouche béante, car il venait de reconnaître la mystérieuse beauté du combat de taureaux, celle dont l'amour lui avait fait éprouver je ne sais quel effroi prophétique, bien cruellement justifié.

Pendant quelques instants il y eut un morne silence, puis la comtesse, attachant sur Mansfeldt un regard plein de doute :

— Suivez-moi, lui dit-elle d'un ton farouche.

— Hélas! murmura tout bas Mansfeldt, la Voisin avait raison. Voici les deux femmes dont l'amour donne la mort.

Dès que Mansfeldt et la comtesse de Soissons furent sortis de l'enceinte du palais, cette dernière ordonna à ses gens de s'éloigner, et avisant au milieu de la promenade, alors déserte, du Prado, un banc de marbre blanc, elle s'y assit et fit signe au comte de prendre place à ses côtés. Mansfeldt obéit machinalement, mais tous deux gardèrent le silence, comme s'ils eussent frémi par avance à l'idée de commencer un entretien dont chaque parole devait avoir un retentissement si lugubre. La comtesse fut la première à rompre le silence.

— Regardez-moi bien, s'écria-t-elle, oui, je suis la comtesse de Soissons. Ce nom que j'ai cherché à vous cacher, et que vous désiriez tant connaître, vous le savez maintenant.

Je suis cette femme flétrie par la chambre ardente et reniée par ses propres enfants ; je suis cette Olympe Mancini dont le nom s'attache à toutes les intrigues comme à toutes les catastrophes qui ont souillé naguère la cour de France, ou qui l'ont plongée dans le deuil ; cette Olympe Mancini, née sous le même ciel et dans la même ville que les Borgia, et qui semble avoir pris à tâche de les faire revivre tous en elle, sans en excepter un seul ; comme eux dévorée d'ambition et de convoitises, comme eux impudique et débauchée, comme eux homicide et empoisonneuse. Est-ce tout, monsieur le comte? Manque-t-il encore quelque chose au panégyrique qu'il vous a plu de me consacrer publiquement, le jour du dernier combat de taureaux ?

Et comme Mansfeldt demeurait immobile et muet, la contemplant avec des yeux hagards :

— Eh bien ! ajouta-t-elle, puisque ma vie n'a plus un secret pour vous, à votre tour de me dire ce qui vous a amené à cette heure et sous ce déguisement, au palais de Buen-Retiro. Confidence pour confidence, monsieur le comte.

— Que vous importe ? répondit le comte, d'un ton plein d'horreur et de mépris.

— Au moment où je viens de vous sauver d'un danger, je croyais avoir quelques droits à votre confiance.

— Ah ! que ne me laissiez-vous mourir, s'il le fallait, plutôt que de m'apprendre que j'étais redevable d'un pareil bienfait à la comtesse de Soissons ?

— Ce bienfait n'est pas le seul, monsieur le comte. La lune éclaire mon visage, regardez moi donc encore. Ne vous souvient-il plus de m'avoir vue ailleurs qu'à Madrid ? Ne vous souvient-il plus du logis de la Voisin ? Si vous vivez, s'il vous est donné de me prodiguer l'insulte et l'outrage, c'est grâce à moi. Je suis bien obligée de vous le rappeler, puisque votre mémoire est si courte. Et maintenant refuserez-vous encore de me dire le motif de votre visite clandestine au palais de Buen-Retiro ?

— Jamais vous ne le saurez.

— Peut-être.

Ici la comtesse de Soissons jugea devoir changer de langage. Elle avait employé l'ironie et s'était montrée calme en

apparence, tandis que les plus orageuses passions bouillonnaient dans son sein; elle ne chercha plus désormais à les contenir.

— O Mansfeldt! Mandsfelt! s'écria-t-elle d'une voix brisée; qu'est devenu cet amour que vous me témoigniez naguère?

— De l'amour pour vous, reprit le comte en se levant brusquement, de l'amour pour vous, après que je sais qui vous êtes! Mais, croyez-le bien, je n'en eus jamais, même avant de connaître cet épouvantable secret. Ce que vous avez pris pour de l'amour n'était qu'une ivresse passagère des sens que je me reprocherai toute ma vie. De l'amour pour Olympe Mancini, grand Dieu? Mais je vous eusse préféré cent fois votre sœur la connétable Colonna, qui a rempli l'Italie entière du bruit de ses déportements, ou votre autre sœur la duchesse de Mazarin, cette aventurière éhontée qui a rendu son mari fou de chagrin; vous êtes leur aînée, et vous avez voulu les effacer toutes les deux par un autre genre de célébrité, la célébrité qu'ont rencontrée la Voisin et la Brinvilliers; jouissez-en, mais jouissez-en seule, car vous me faites horreur.

En parlant ainsi, Mansfeldt avait fait quelques pas pour s'éloigner d'elle; mais la comtesse, s'attachant à lui, le retint par un pan de son manteau.

— Oh! non, s'écria-t-elle, vous ne me laisserez pas ainsi dans le désespoir. J'en prends Dieu à témoin, les crimes qu'on me reproche, je ne les ai point commis. Toutes les accusations dont on ne craint pas de me flétrir ont pris leur source dans la curiosité indiscrète sans doute que m'ont inspirée les mystères de l'astrologie et des sciences naturelles, peut-être aussi dans mon orgueil, qui m'a empêchée de me justifier, lorsqu'il en était temps encore. Mais aussi vrai que vous êtes là près de moi, vous le seul homme que j'aie véritablement aimé, que j'aime encore malgré tous ses outrages, je suis innocente. Pensez-vous que la reine d'Espagne, que Louise d'Orléans, dont je fus en tout temps la compagne et l'amie la plus fidèle, j'ose le dire; que Louise d'Orléans, le modèle de toutes les vertus comme de toutes les grâces, eût voulu offrir un refuge auprès d'elle à une femme qui se serait rendue coupable d'un seul des forfaits qu'on ose m'imputer? Oh! non. Allez, mon-

sieur le comte, celle qui vous parle en ce moment est plus digne de pitié que de blâme. Réduite à se cacher en tous lieux, à se couvrir le visage d'un masque pour éviter l'insulte et le mépris qui s'attache à son nom, elle n'a pour lutter contre la destinée affreuse qui la poursuit partout que le témoignage de sa conscience, et quoi qu'en disent les poëtes et les philosophes, c'est bien peu. Non, monsieur le comte, je n'ai point trempé dans l'empoisonnement de Mme Henriette d'Angleterre; non, je n'ai point envoyé à M. de Soissons, en Westphalie, un message qui devait le frapper de mort; non, je n'ai point été la complice de la Voisin et de la Brinvilliers. Si j'ai refusé de comparaître devant la chambre ardente, et je m'en repens aujourd'hui, j'ai cru le devoir à mon rang et à ma naissance. J'ai pensé que l'aînée des nièces du cardinal de Mazarin ne devait pas aller s'asseoir sur la sellette où s'était assise la Voisin. Je serais à mon heure dernière, en présence du souverain juge, que je vous jure que je ne parlerais pas autrement. Vous détournez les yeux, vous ne me répondez pas. Henri, est-ce que vous ne me croyez pas? Voulez-vous que je me jette à vos genoux? M'y voilà, moi, la fière comtesse de Soissons, qui ai vu prosternée devant moi l'édite de la noblesse de France, à commencer par son roi. Oh! je vous en supplie, ne m'abandonnez pas ainsi, moi qui vous aime depuis l'instant où je vous sauvai pour la première fois, et qui sens que je pourrai tout supporter, excepté de ne plus vous voir, après vous avoir miraculeusement retrouvé. Henri, je n'ai point mérité votre colère, et pourtant accablez-m'en, foulez-moi aux pieds, écrasez-moi, je le veux bien, mais dites-moi que ce n'était point un autre amour qui vous avait amené ce soir au palais de Buen-Retiro. Dites-le-moi, quand bien même ce ne serait pas, je vous croirai. Mon Dieu, ce que je vous demande est bien peu et me fera si heureuse. Henri! Henri!

— Jamais! laissez-moi!

— Eh bien! oui, je renonce à vous voir, puisque je ne suis plus aimée, puisque je ne l'ai jamais été. Je vous rends vos serments, mais un seul mot, Henri, par grâce, par pitié, un seul. Quel était votre but en vous introduisant ce soir, au péril de votre vie, dans le palais du roi?

En s'exprimant ainsi, la comtesse de Soissons, agenouillée

aux pieds de Mansfeldt, le visage baigné de larmes, tendait vers lui des bras suppliants. Elle était vraiment belle dans cette attitude, et Mansfeldt lui-même se sentit ému de pitié à l'aspect d'une douleur si profonde, et, il faut bien le dire, si légitime. Mais ce sentiment ne fut que passager, et bientôt, se dégageant brusquement des bras d'Olympe Mancini, qui étreignaient ses deux genoux, il s'écria d'un ton plein de froideur :

— Madame, ce que vous me demandez est un secret entre Dieu et moi, et jamais nul être vivant n'en aura par moi connaissance. Ce serait donc inutilement que vous chercheriez à prolonger une entrevue qui a duré trop longtemps, et qui, si vous voulez bien le permettre, sera entre nous la dernière. Je vous dois deux fois la vie, je ne t'oublierai pas, et je tâcherai de puiser dans ce souvenir la persuasion que vous avez été calomniée. Fasse le Ciel que j'y réussisse! Adieu, madame la comtesse de Soissons.

Ici la comtesse se releva, et essuyant vivement les larmes qui couvraient son visage, elle laissa tomber sur Mansfeldt un regard morne et glacé.

— Adieu, monsieur le comte de Mansfeldt, lui dit-elle à son tour d'une voix calme.

Dans l'espace de quelques secondes, il venait de s'opérer en elle un tel changement qu'on eût dit que ce n'était plus la même femme. Le comte s'inclina devant elle; elle lui répondit par un simple signe de tête; il en manifesta quelque surprise et se retira; mais à peine s'était-il éloigné qu'elle s'écria avec un accent terrible :

— Ce secret, quel qu'il puisse être, oh! je le découvrirai.

VI.

Le lendemain du jour où le comte de Mansfeldt était sorti d'une façon si miraculeuse des jardins de Buen-Retiro, le grand maître se présenta à son hôtel, et vint lui annoncer, de la part du roi, que dorénavant les portes du palais lui seraient ouvertes, toutes les fois qu'il lui plairait de s'y présenter. Dans une telle faveur si rapidement obtenue, l'intervention puissante

de la reine était on ne peut plus manifeste, et, en rapprochant cette circonstance de l'évanouissement subit de Louise d'Orléans, à la nouvelle du danger qui le menaçait, le comte ne douta point qu'il n'eût fait une impression profonde sur son cœur. Mais en même temps le souvenir de la cruelle mission qu'il avait reçue revenant à sa mémoire, il versa des larmes de désespoir, en songeant que d'un moment à l'autre, il pouvait lui être demandé compte du retard qu'il mettait à l'accomplir. Qui sait même si, à son défaut, quelque obscur émissaire..... A cette pensée, il se sentit frémir jusqu'à la moelle des os, et un instant l'idée lui vint de violer le serment qu'il avait prêté, et de dévoiler à la face de toute l'Europe ce qu'on avait osé réclamer de lui. Mais il ne tarda pas à reconnaître combien ce projet était inexécutable. En l'absence de toute preuve, qui voudrait ajouter foi à des paroles dont la conséquence immédiate devait être son rappel à Vienne, avec la perspective d'aller finir ses jours dans quelque hôpital de fous? Il se détermina donc à se taire et à laisser au temps le soin de trancher l'un des plus épouvantables nœuds gordiens dont il soit fait mention dans l'histoire moderne. A combien de gens n'arrive-t-il pas tous les jours, comme à Mansfeldt, de se trouver au bord d'un abîme, et, désespérant de s'en arracher, de finir, à un moment donné, par fermer les yeux et s'endormir? Il y a d'ailleurs dans un certain ordre de sentiments et d'idées une telle puissance d'absorption, que peu à peu l'âme qui les accueille se ferme pour toute autre pensée. Pour Mansfeldt, la question n'était plus seulement dans le salut de la reine, mais bien plutôt dans son amour. Être aimé de Louise d'Orléans, c'était tout le présent; la sauver, ce n'était que l'avenir.

Quant à elle, en la voyant ouvrir avec tant d'empressement au comte de Mansfeldt les barrières qui le séparaient d'elle, il serait injuste de penser qu'un moment eût suffi pour effacer dans son cœur les principes de devoir et de vertu qui jusqu'alors l'avaient soutenue dans sa pénible existence. Ces principes étaient ébranlés, voilà tout, et, en bonne justice, il était bien difficile qu'il en fût autrement.

Qu'on se figure, en effet, une jeune femme, une reine habituée à traîner des jours languissants, dans une retraite en

quelque sorte inaccessible, au sein des pratiques minutieuses de l'étiquette la plus compassée; une jeune reine pour laquelle une partie de chasse ou un baise-mains de loin en loin constituait tous les plaisirs, un coup de vent ou un orage tous les événements; qu'on se la figure tout à coup saisie par la main de fer de la fatalité, qui sous les traits d'un beau gentilhomme aventureux et plein d'audace, vient murmurer à son oreille : « Il est défendu à tout homme, sous peine de mort, de s'approcher de toi, parce que tu es la reine : eh bien! moi, je suis venu à toi; il est défendu à tout homme, sous peine de mort, de t'aimer, parce que tu es la reine : eh bien! moi, je t'aime; il est défendu à tout homme, sous peine de mort, de te sauver lorsqu'un danger te menace, parce que tu es la reine : eh bien! moi, je te sauverai. » Ce n'est pas tout : si, dans ce gentilhomme rempli de tant de résolution, d'amour et de dévouement, la reine a retrouvé des traits qui, déjà entrevus dans le passé, s'étaient gravés en quelque coin bien discret de sa mémoire; enfin si, durant tout une nuit de cruelles angoisses, elle a pu croire qu'il avait payé de tout son sang une entrevue de quelques minutes, qui ne pardonnerait à cette reine de s'être sentie faiblir sous l'impression presque simultanée de tant d'émotions diverses? qui n'absoudrait Louise d'Orléans, agenouillée devant son prie-dieu et demandant au Ciel de sauver encore une fois les jours du comte de Mansfeldt? Hélas, le jour n'est pas éloigné où, devant son prie-dieu, la reine d'Espagne s'en viendra demander la force de préférer à ce même comte de Mansfeldt, à ce gentilhomme si accompli, je ne sais quel spectre maladif dont le souffle flétrit, dont le contact glace, dont les baisers tuent.

Si dans ce récit l'on ne s'était point proposé simplement de mettre en relief quelques données plus ou moins dramatiques, plus ou moins saisissantes, que présente l'histoire d'une des catastrophes les plus mystérieuses qui aient épouvanté la cour d'Espagne à la fin du XVIIe siècle, il y aurait peut-être les éléments d'une curieuse étude dans la situation de cette jeune reine, à laquelle la raison d'État assigne pour couche nuptiale la couche d'un moribond, de cette triste vestale enfermée toute vivante dans son tombeau. Il serait beau surtout de la voir luttant de toutes les forces de la vertu contre cet amour adultère.

qui s'infiltre, presque à son insu, dans son âme, s'imposant, dans cette vue, des neuvaines, des retraites, des pénitences de tous les instants; mais une étude psychologique de cette nature ne saurait trouver place dans un cadre où les événements vont désormais se presser avec rapidité. Force est donc de laisser ici une lacune de quelques mois. Nous arrivons ainsi à l'hiver de 1689, et au mois de février.

C'est l'anniversaire de ce jour mémorable où, prêt à finir son existence par un suicide, le comte de Mansfeldt a vu apparaître devant lui pour la première fois l'envoyé de l'Empereur, qui lui a appris son élévation au poste d'ambassadeur. Comme ce jour-là, Mansfeldt est assis pensif au coin du foyer, les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses deux mains; mais quelle différence entre le vieux château ruiné des environs de Vienne et le somptueux hôtel de Madrid! De temps à autre, le comte redresse la tête, ses mains se crispent et laissent voir un papier tout froissé, qu'il parcourt d'un œil hagard depuis tantôt une heure, sans pouvoir sans détacher. C'est un message dont voici la teneur :

« Excellence, celui qui vous écrit ces lignes n'a jamais vu en vous qu'un ambitieux; mais vous êtes plus que cela, vous êtes un grand politique. Il n'est bruit en tous lieux que de vos succès à la cour d'Espagne, où, grâce à la faveur déclarée que vous accorde la reine, vous êtes, dit-on, en fort bonne position. C'est à merveille, monseigneur, et vous jugerez sans doute que le moment est venu d'en profiter pour accomplir, à l'abri de tout soupçon, la mission que vous avez reçue. On compte bien que le mois de février de cette année ne s'écoulera pas sans que cette grande nouvelle retentisse dans toute l'Europe. Le 1er mars, quoi qu'il arrive, vous aurez un successeur. »

Cette lettre, comme on le pense bien, n'était revêtue d'aucune signature; elle ne portait même pas de date, et elle était parvenue à l'hôtel de l'ambassade d'Autriche à Madrid on ne sait comment. Quel réveil pour Mansfeldt! Le malheureux, tout entier à son amour, avait fini, sinon par oublier complétement ce qu'on attendait de lui, du moins par n'y plus songer de loin en loin que comme à un mauvais rêve auquel il est impossible d'ajouter foi; et voilà que flamboyaient devant ses

yeux épouvantés les trois mots qui avaient éveillé en sursaut l'impie Balthazar : *Mane, thecel, phares.* Pâle, haletant, éperdu, il semblait se débattre tout éveillé sous l'étreinte étouffante de je ne sais quel horrible cauchemar.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit, et on vint lui annoncer qu'une dame désirait être admise en sa présence.

— Plus tard! plus tard! balbutia-t-il d'une voix étouffée et en essuyant son front, qu'inondait une sueur froide.

Mais il parlait encore que déjà la personne dont il s'agit se tenait devant lui. Il recula de surprise en reconnaissant en elle la comtesse de Soissons. Elle aussi, depuis longtemps, il l'avait oubliée; et elle n'avait rien fait pour se rappeler à son souvenir. A sa vue, il ne put se défendre d'un sentiment de commisération et presque de respect; car, dans l'espace de quelques mois, un changement effrayant s'était opéré dans tous ses traits, et son visage portait l'empreinte d'une mélancolie profonde. Pourtant, comme toutes les femmes chez lesquelles la beauté consiste surtout dans une grande harmonie de contours et dans l'excessive régularité des lignes, elle n'avait point encore perdu tous ses attraits. Quelque pâle que puisse être, à son déclin, un soleil d'automne, c'est toujours le soleil. Dès que le valet qui l'avait introduite se fut retiré, Olympe Mancini s'écria :

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, une visite à coup sûr inattendue pour vous après une si longue absence, et qui vous est peut-être importune. Le motif qui m'amène auprès de vous me servira d'excuse. Monsieur le comte, je vais quitter Madrid aujourd'hui même, dans quelques heures. Je retourne en Flandre, à Bruxelles, d'où je n'aurais pas dû sortir; mais je n'ai pas voulu fuir l'Espagne sans vous avoir revu.

— Madame, répondit Mansfeldt avec froideur, je vous rends grâce d'une visite que je n'attendais pas, je l'avoue, et je vous prie d'agréer tous mes souhaits pour votre voyage.

— Est-ce tout?

Mansfeldt inclina silencieusement la tête. La comtesse leva les yeux au ciel et reprit :

— J'avais pensé, pardonnez-moi mon erreur, qu'une pauvre femme dont vous avez brisé le cœur injustement, entendez-vous, monsieur? — qu'une pauvre femme injustement flétrie

dans sa réputation et son honneur devant les hommes, avait quelques droits à un autre accueil de la part du comte de Mansfeldt, justement flétri devant Dieu?

— Qu'est-ce donc? que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur le comte, que vous vous êtes mépris en pensant que le motif qui vous a amené, certain soir, dans les jardins de Buen-Retiro, resterait éternellement secret pour moi. Ce motif, je le connais.

— Grand Dieu! qui a pu vous apprendre? O malheur! malheur!

— Oui, vous avez raison, monsieur le comte; malheur et honte sur vous, qui, non content d'accabler de vos outrages, de livrer à l'opprobre et à l'abandon la femme qui deux fois vous avait sauvé la vie, n'avez pas craint d'accepter une mission infâme, une mission de sang...

Ici Mansfeldt tressaillit; car un moment il avait tremblé que la comtesse n'eût tout découvert, et il devenait évident qu'elle ne connaissait que la moitié de ce fatal secret.

— Oh! n'essayez pas de nier, ajouta-t-elle vivement; monsieur de Mansfeldt, vous voulez tuer la reine; vous voyez bien que je sais tout.

Le comte, rappelé tout à fait par ces derniers mots au sentiment de sa situation, laissa tomber sa tête entre ses mains, préférant s'avouer en quelque sorte meurtrier que de laisser pénétrer un mystère que, plus que tout autre, la comtesse de Soissons devait à jamais ignorer. Celle-ci, se méprenant sur la nature des sentiments qui agitaient Mansfeldt, saisit une de ses mains.

— Ah! s'écria-t-elle, je vois que vous n'avez pas perdu tout droit à mon estime, je vois que le remords parle à votre cœur. Le Ciel en soit loué! Henri, écoutez-moi. Depuis que je vous connais, j'ai fait beaucoup pour vous peut-être, et je voudrais avoir fait plus encore. Voici une occasion de vous acquitter au centuple. Henri, avant de nous quitter, pour jamais sans doute, promettez moi de ne point attenter aux jours de la reine. C'est la grâce de la plus douce, de la plus noble victime, que je suis venue vous demander à genoux; c'est votre grâce à vous devant Dieu; oh! ne me la refusez pas! Vous avez été envers moi injuste et cruel: eh bien! Henri, si vous faites cela, je vous par-

donnerai et je passerai le reste de mes tristes jours à prier pour vous et pour elle aussi, n'est-ce pas? pour elle qui seule au monde, elle, une reine! a daigné tendre la main à une malheureuse femme calomniée et repoussée par l'Europe entière. Henri, vous ne me répondez pas? Pourtant, réfléchissez-y bien : c'est un crime inutile dont vous allez vous souiller; car, le roi mort, quoi que vous fassiez, la couronne d'Espagne appartient à la France, et demain, ce soir peut-être, Louise d'Orléans sera veuve.

— Veuve! s'écria Mansfeldt, qui redressa soudain la tête, et dont les yeux flamboyèrent.

— Oui, veuve. Ne savez-vous donc pas ce qui se passe au palais? Ne savez-vous donc pas que Charles II a été pris ce matin d'une crise terrible? Ne savez-vous pas que Charles II se meurt?

Pendant que ces paroles tombaient de la bouche d'Olympe Mancini, il semblait qu'elles se reflétassent sur le front de Mansfeldt en rayons de lumière. Ses lèvres tremblaient, ses joues pâles s'étaient colorées, ses yeux lançaient des éclairs.

— Le roi Charles II se meurt! s'écria-t-il avec un accent de triomphe, en êtes-vous bien sûre? Oh! merci! merci! vous qui m'apportez cette nouvelle; tout est sauvé! Non, madame, le comte de Mansfeldt n'est point un meurtrier comme vous l'avez pensé. La reine vivra! la reine vivra!

En parlant ainsi, Mansfeldt s'enfuit comme un insensé, laissant la comtesse atterrée.

— Eh quoi! murmura-t-elle tout bas, pas un regard! pas une parole! O mon Dieu! la vérité m'apparaît maintenant, la vérité toute nue, la vérité terrible. J'avais une rivale, et c'était... Seigneur mon Dieu! donnez-moi la force de supporter une pareille épreuve; seigneur mon Dieu! ayez pitié de moi!...

Cependant Mansfeldt avait couru au palais. Lorsqu'il y arriva, la consternation se lisait sur tous les visages; car il n'était que trop vrai que le roi Charles II touchait à sa dernière heure, et tout en déplorant l'état de dégradation où la monarchie espagnole était parvenue sous son règne, les courtisans ou serviteurs, en petit nombre, auxquels il était donné de l'approcher, ne pouvaient s'empêcher de gémir sur une fin si triste; à défaut

d'attachement, ils avaient du moins pour ce prince infortuné la compassion qu'excite toujours un être souffrant. Après avoir reçu les derniers sacrements, le malade était tombé dans un sommeil léthargique, au rapport de ses médecins, avant-coureur certain de la mort, si ce n'était déjà la mort même. Quel que fût l'état chancelant de la santé du monarque, nul n'avait prévu un si brusque dénoûment, et par une singulière fatalité, les personnes que les liens les plus sacrés appelaient à recevoir son dernier soupir et à lui fermer les yeux, étaient absentes du palais. La reine-mère était partie depuis plusieurs jours pour Tolède, et sa belle-fille, Louise d'Orléans, se trouvait alors à l'Escurial, où elle était allée faire une retraite pour se préparer au saint temps du carême, qui était proche. Privé ainsi de la présence d'une bonne partie des hôtes qui venaient d'ordinaire animer quelque peu sa sombre solitude, le palais de Buen-Retiro, presque entièrement vide, offrait déjà par avance le spectacle d'une maison mortuaire. C'est à peine si on voyait errer çà et là dans les longues galeries qu'éclairait la pâle lueur d'un jour brumeux de février, quelques rares familiers du palais, avec leurs vêtements noirs, leurs visages austères et compassés. Ces nobles hidalgos semblaient des ombres qui auraient reçu mission d'escorter les mânes du roi défunt, pour lui faire honneur.

A cet aspect, Mansfeldt sentit s'évanouir brusquement cette joie sacrilége qui s'était emparée de son cœur à la nouvelle du danger qui menaçait Charles II, et il s'avança presque en tremblant jusqu'à l'entrée de la chambre royale. La porte en était ouverte; car, depuis que l'aïeul du roi régnant, Philippe III, était mort étouffé, dit-on, par la chaleur d'un *brasero* qui n'avait pu être enlevé à temps, il était d'usage, dans la prévoyance d'un événement si funeste, que le soin de fermer cette porte fût réservé au roi seul, à l'exclusion de tous autres. Deux gardes armés de hallebardes se tenaient immobiles sur le seuil. Le royal moribond était étendu sur son lit; à ses côtés et immédiatement auprès de son chevet, se tenaient assis son confesseur et son nain Picarreros, qui pleurait à chaudes larmes; un peu plus loin l'un des médecins, debout et l'œil fixé sur ce cadavre qui était encore le roi des Espagnes et des Indes, contemplait avec une attention profonde les symptômes rarement

trompeurs d'une dissolution prochaine. Çà et là dans la chambre et à genoux, le grand maître de la maison du roi, le grand sommelier de corps, le majordome de l'hôtel et tous ceux enfin que les devoirs de leur charge appelaient plus spécialement auprès du roi, murmuraient à voix basse les prières des agonisants. Enfin, pour compléter ce tableau, dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur les jardins, on apercevait silencieusement accroupi le singe favori de Charles. Soit qu'il eût été oublié dans la confusion d'un pareil moment, soit qu'il se fût glissé furtivement jusque dans la chambre de son maître, cet animal demeurait immobile, observant, avec cet instinct de curiosité qui caractérise son espèce, la scène lugubre qui se passait devant lui.

Mansfeldt, ému jusqu'au fond du cœur, tomba à genoux sur le seuil de la chambre royale, sans oser y pénétrer. Sans doute, en cette circonstance solennelle, il faut croire qu'il éprouva un remords sincère en songeant au passé, et qu'il adressa à Dieu une fervente prière pour l'âme de ce roi que son amour outrageait. Tout à coup Charles II fit un mouvement, les muscles de sa face se contractèrent convulsivement, un râle pénible s'échappa de sa poitrine. Alors, le médecin, qui était resté debout, s'agenouilla, et touchant légèrement le bras du confesseur du roi :

— Mon père, s'écria-t-il d'une voix qui fit frissonner toute l'assistance, bénissez le roi notre seigneur qui va rendre l'âme.

Les deux hallebardiers s'agenouillèrent également à l'extérieur.

A cet instant suprême, je ne sais quel effroi involontaire s'empara du comte de Mansfeldt. Il lui sembla que les yeux du moribond, ces yeux ternes et vitrés, s'étaient ranimés, et qu'ils avaient cherché par la chambre quelqu'un qu'ils n'y trouvaient pas, puis qu'ils s'étaient arrêtés sur lui, sur lui, le comte de Mansfeldt, avec une expression d'horreur et de haine; il lui sembla que tous ces grands d'Espagne qui étaient là n'attendaient que le dernier soupir de l'agonisant pour venir lui demander compte de la mort prématurée de leur roi et pour l'accabler de leurs malédictions et de leurs anathèmes. Comme il était en proie à cette sorte d'hallucination, il se fit un léger

tumulte occasionné par l'arrivée de l'ambassadeur de France, qu'on avait été prévenir en toute hâte. Mansfeldt, forcé de se déranger pour livrer passage à M. de Rebenac, se releva brusquement et s'enfuit, non moins troublé, non moins éperdu que le jour où, dans ce même palais, il s'était trouvé inopinément face à face avec la reine d'Espagne. Au moment où il se relevait, il lui sembla que sur les pas de l'ambassadeur de France, était-ce une vision? était-ce une réalité? une femme dont il ne put voir le visage s'était introduite dans la chambre du roi.

Quelle pouvait être cette femme? C'était sans aucun doute Louise d'Orléans. Mansfeldt le pensa du moins; mais tout son sang reflua vers son cœur lorsqu'au bout d'une galerie qu'il traversait pour sortir du palais, il l'aperçut elle-même qui accourait, seule et en toute hâte. Par un mouvement instinctif, il se précipita au-devant d'elle en s'écriant :

— Madame, au nom du Ciel, n'allez pas plus loin !

— Qu'est-ce donc? dit la reine avec inquiétude; un message que j'ai reçu du grand maître à l'Escurial me prie de venir sur-le-champ à Madrid, où ma présence est indispensable, et sans m'en expliquer le motif. Monsieur de Mansfeldt, que se passe-t-il?

— Ce qui se passe, madame? répondit Mansfeldt les yeux hagards et comme pris d'un vertige; il se passe que ce que je vous ai promis cet été dans les jardins de Buen-Retiro est près de s'accomplir. Oui, je puis tout dire à cette heure à Votre Majesté. J'avais fait un serment, un serment impie, sacrilége; mais Dieu m'en délie maintenant. Reine, reine, laissez-moi m'enivrer de votre vue sans qu'aucune pensée pénible vienne m'en détacher. Vous vivrez! vous vivrez! Non, ces traits charmants, le trépas ne viendra plus les flétrir avant le temps; cette bouche aura encore, pendant longues années, de doux sourires...

— Monsieur le comte de Mansfeldt, interrompit Louise d'Orléans, oubliez-vous que je suis la reine d'Espagne? Laissez-moi, monsieur; ma place n'est point ici; elle est auprès du roi... Où est-il? je veux le voir.

— Le roi! oh! madame, ne cherchez point à le voir, je vous en supplie. Si vous saviez! Ah! pardon, ma tête s'égare; mais j'ai bien quelque titre à l'excuse. Un malheureux, condamné à

mort, et qui reçoit sa grâce, on ne lui demande pas compte des premières paroles qui lui échappent. Eh bien, moi! madame, je suis ce condamné; car, si vous étiez morte, voyez-vous, je serais mort aussi, et vous deviez mourir. Oui, madame, il s'était rencontré des hommes, que dis-je? des monstres assez cruels pour vouloir votre mort, à vous si belle, si pure, si innocente, à vous qui ne leur aviez rien fait! Ces hommes-là se disent de profonds politiques, car la politique excuse tout... honte et infamie! Mais, non, je dois les bénir, ces hommes, qui ont daigné jeter les yeux sur moi pour exécuter leur pensée; ils étaient la tête, et j'étais le bras; ils étaient l'âme, et j'étais le corps. Comprenez-vous maintenant? Mais le bras s'est révolté contre la tête, le corps s'est révolté contre l'âme, et vous êtes sauvée, oui, madame, maintenant, vous êtes vraiment reine d'Espagne; maintenant, vous pouvez les braver, ces hommes; maintenant, je puis mourir, moi, car j'ai accompli mon œuvre.

Mansfeldt avait réellement, en s'exprimant ainsi, quelque chose d'inspiré dans la physionomie; il était sublime comme l'homme qui, dans une lutte terrible, a triomphé de la fatalité, comme avait dû l'être son grand oncle, ce fameux Ernest de Mansfeldt, lorsque, sentant approcher sa dernière heure, il se fit revêtir de son armure de combat, et voulut expirer debout, afin de pouvoir contempler encore une dernière fois la mort face à face, ainsi qu'il l'avait fait toute sa vie. La reine, vivement émue, lui tendit la main en s'écriant :

— Monsieur de Mansfeldt, je vous avais deviné!

C'était la seconde fois, on s'en souvient peut-être, qu'il était donné au comte de poser ses lèvres sur cette main adorée; l'épreuve était trop forte pour lui, il se laissa tomber aux pieds de la reine d'Espagne, en couvrant cette main de baisers. Tout à coup, cette galerie silencieuse et déserte qui avait prêté son ombre à une telle profanation, s'anima; des bruits de pas et de voix retentirent sur les dalles et sous les voûtes de marbre; des groupes de courtisans, d'officiers, de serviteurs apparurent de tous les côtés. Il n'y avait plus à en douter : le comte de Mansfeldt avait été vu aux genoux de la reine, qui, confuse et tremblante, baissait les yeux avec terreur. Cette terreur, tout autre que l'aventureux ambassadeur d'Autriche l'eût partagée; mais

lui, se relevant avec fierté, se couvrit la tête et s'écria d'une voix éclatante :

— Messieurs, je remercie la reine, qui vient de me faire grand d'Espagne.

A peine avait-il prononcé cette parole qu'un homme ou plutôt un fantôme échappé du sépulcre, pâle, les joues creuses, les lèvres violettes, les yeux étincelants du feu de la fièvre, se précipita vers lui, et étendant un bras décharné, s'écria avec un accent presque sauvage :

— Tu n'es rien. Va-t-en ! va-t-en ! ce palais m'appartient, j'y suis seul maître, moi le roi, et je veux que tu en sortes à l'instant même, je veux que tu quittes l'Espagne, entends-tu? Messieurs, aidez-moi donc à chasser cet homme. Il veut tuer la reine ! il veut tuer la reine !

En articulant ces derniers mots, l'infortuné monarque tomba épuisé et en proie au plus affreux délire entre les bras de son médecin qui l'avait suivi.

Charles II avait échappé comme par miracle à la crise funeste qui menaçait ses jours. Au moment où l'on s'attendait à lui voir rendre le dernier soupir, un secours merveilleux et inattendu avait ranimé en lui les sources de la vie, sur le point de s'éteindre pour jamais. Ce n'était peut-être qu'un sursis de quelques jours, de quelques heures même, mais quelque court que pût être ce sursis, n'était-il pas en même temps l'arrêt de mort de Louise d'Orléans? car il fallait que s'accomplît tôt ou tard cette loi mystérieuse et terrible, en vertu de laquelle ces deux êtres ne pouvait co-exister.

VII.

Il est facile de s'imaginer tout ce qui dut se passer dans l'âme du comte de Mansfeldt, pendant la nuit qui suivit l'étonnante résurrection du roi Charles II. Le lendemain, qui était le 11 février 1689, comme il était encore en proie aux plus tumultueuses pensées, le jeune comte d'Oropesa, premier ministre, vint le trouver au palais de l'ambassade d'Autriche.

— Monsieur le comte, lui dit ce seigneur, permettez-moi de penser que Votre Excellence ne conserve aucune impression fâ-

cheuse des paroles qui sont échappées au roi dans le délire de la fièvre. Grâce au Ciel, qui protége les Espagnes, Sa Majesté est aujourd'hui saine et sauve, et cette crise, qui menaçait de lui être si funeste, aura sauvé ses précieux jours; mais la joie que tout le monde éprouve ici d'un si heureux événement, serait cruellement altérée si l'on pouvait supposer qu'il existe encore dans votre âme quelque ressentiment de ce qui s'est passé hier au palais. Sa Majesté s'est montrée fort affligée en apprenant ce matin jusqu'où a pu l'égarer le transport de son cerveau, et elle a hâte de vous le répéter de sa propre bouche; car vous ne sauriez croire, monsieur le comte, combien vous êtes ici en grande estime.

— Excellence, répondit Mansfeldt, je me tiens pour satisfait de ce que vous me faites l'honneur de me dire; et si tel est le bon plaisir de Sa Majesté, je viendrai ce soir à l'heure de son coucher; pour lui rendre mes devoirs.

— Venez quand il vous plaira, monsieur le comte, dit Oropesa, vous serez toujours le bien-venu à la cour d'Espagne.

Ayant ainsi parlé, le jeune comte d'Oropesa se retira.

Avec quelle impatience Mansfeldt n'attendit-il pas cette soirée qui allait encore le rapprocher de la reine! Enfin, la nuit vint, et il put se rendre au palais. Il trouva, à sa grande surprise, le roi parfaitement remis. On eût dit, pour employer une expression assez vulgaire, mais parfaitement appropriée à la circonstance, que Sa Majesté avait fait un nouveau bail avec la vie. Telle était, au surplus, l'opinion des médecins, et ils ne se trompaient pas, car nul n'ignore que Charles II, ce pâle météore qui jette une si triste lueur sur l'histoire d'Espagne, à la fin du XVIIe siècle, ne s'éteignit qu'avec ce siècle mémorable. Le roi reçut l'ambassadeur d'Autriche avec politesse, mais d'un air froid et contraint. Il était évident que la démarche du comte d'Oropesa, dans cette circonstance, avait été toute politique, et qu'en accueillant encore le comte de Mansfeldt, Charles II ne faisait qu'obéir aux suggestions, pour ne pas dire aux instructions de son conseil. On remarqua même qu'il affecta, pendant tout le temps que dura la visite de l'ambassadeur, de jouer avec une perruche qui était perchée sur un des bras de son fauteuil. Bien plus, l'envoyé de France, M. de

Rébenac, qui était présent, s'étant échappé à dire dans la conversation :

— Est-il vrai, monsieur le comte de Mansfeldt, que vous deviez bientôt nous quitter?

Le roi respira comme un homme à qui l'on vient d'enlever un lourd fardeau ; car Mansfeldt avait répondu avec un sourire plein d'une ineffable tristesse :

— Peut-être, Excellence.

Cependant la visite se prolongeait, Mansfeldt espérant toujours que Louise d'Orléans paraîtrait d'un moment à l'autre, comme elle en avait l'habitude à pareille heure; mais ne la voyant pas venir, il se leva et demanda avec un terrible battement de cœur s'il ne lui serait pas permis d'aller rendre ses devoirs à la reine. A ces mots, le roi redressa vivement la tête, et chassant par un geste plein de brusquerie la perruche avec laquelle il était en train de jouer :

— Monsieur le comte, s'écria-t-il avec des yeux presque menaçants, la reine n'est visible pour vous ce soir, ni pour personne.

Mansfeldt s'inclina sans mot dire, et sortit. Comme il se retirait, plein d'une tristesse mortelle, un page à la livrée de la reine vint à passer près de lui et le regarda fixement. Dans le premier moment, le comte, absorbé dans ses douloureuses rêveries, n'y fit point attention; mais le page continuant à marcher près de lui d'un pas égal au sien, il finit par s'inquiéter à son tour de ce manége. Au détour d'une galerie, ce jeune homme saisit rapidement le bord de son manteau, et lui fit signe de le suivre. Mansfeldt tressaillit, et s'engagea, sur les pas de son guide, dans un corridor sombre, au bout duquel se trouvait une porte qui s'ouvrit comme par enchantement. Cette porte s'étant refermée, il se trouva introduit dans une grande salle entièrement tendue en tapisserie, et dans laquelle un seul flambeau allumé répandait une lueur terne et douteuse, assez semblable à celle qui règne dans un caveau sépulcral. Dans le premier moment, Mansfeldt ne put s'empêcher de frémir; mais il se rassura bientôt en songeant que si l'on avait employé un si pâle et si maigre luminaire, c'était sans doute pour se ménager, en cas de surprise, une obscurité complète et instantanée. Au surplus, une circonstance qui, dans ses rêves les

plus audacieux, ne s'était peut-être même pas présenté à sa pensée, vint couper court à toutes ses réflexions.

Dans un angle obscur de la salle, une femme était assise lorsque le comte y entra. Cette femme s'était levée sans qu'il s'en fût aperçu. Elle s'était avancée vers lui, et maintenant elle se tenait debout à trois pas devant lui, les yeux baissés, tremblante et le visage couvert d'une vive rougeur. Cette femme, est-il besoin d'ajouter que c'était la reine?

— Mon Dieu! s'écria Mansfeldt, mon Dieu! faites que je ne rêve pas.

Et il demeura immobile et muet à son tour, les yeux fixés sur cette charmante apparition, dont il n'osait approcher, et respirant à peine, comme s'il eût suffi de son souffle pour la faire évanouir. Il est peu d'hommes qui, au moins une fois dans leur vie, n'aient connu l'amour; mais il faudrait, pour pouvoir peindre sous ses véritables couleurs celui du comte de Mansfeldt, avoir été, ainsi que lui, l'amant d'une jeune et belle reine; il faudrait avoir éprouvé, ainsi que lui, ce trouble délicieux que doit inspirer la première faveur d'une femme qu'on est habitué à entourer d'adoration et de respect, comme une sorte d'idole, comme une divinité sur la terre. Les anciens eurent peut-être la prescience d'un tel amour, lorsque leur voluptueuse imagination, évoquant dans leurs frais vallons, dans l'ombre de leurs bois, les divinités de leur Olympe, se plaisait à dévoiler leurs mystérieuses amours avec de simples mortels.

La reine, voyant Mansfeldt perdu dans cette extase pleine d'ineffables délices, crut devoir prendre la première la parole.

— Monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix qui, bien qu'empreinte d'une légère émotion, ne manquait pas cependant de fermeté, c'est une démarche bien coupable, je ne me le dissimule pas, que celle à laquelle j'ai recours en ce moment; mais Dieu, qui connaît la pureté de mes intentions, me pardonnera sans doute. Aussi bien, c'est un entretien suprême que celui-ci; car il faut que vous quittiez Madrid, et j'ai voulu vous en prier moi-même, pensant qu'une prière de moi aurait peut-être quelque pouvoir sur votre âme. Dites, monsieur de Mansfeldt, ne ferez-vous pas ce que je vous demande?

Ici Louise d'Orléans rougit encore davantage, et comme Mansfeldt baissait la tête et ne répondait pas :

— Écoutez-moi, ajouta-t-elle, je sais qu'en résistant à la prière que je vous adresse, vous penserez peut-être me sauver, malgré moi, des périls auxquels je vais être exposée, sans avoir désormais personne pour m'en défendre. Mais croyez-moi, monsieur de Mansfeldt, il est des périls plus terribles que ceux qui menacent le corps, ce sont ceux qui menacent l'âme, et vous ne voudrez point m'y exposer; vous ne voudrez point troubler davantage les derniers jours d'un monarque infortuné qui ne vous a jamais fait de mal et que j'aime, monsieur, que j'aime tendrement... car je l'ai promis devant Dieu. Oui, monsieur le comte, comme si ce n'était pas assez de cet état de langueur et de souffrance incurable qui dessèche lentement en lui les sources de la vie, Charles II est encore en proie à un autre supplice non moins épouvantable, celui de voir incessamment en vous l'ennemi mortel de la femme qu'il aime. Ah! il se trompe, je le sais, et il suffirait d'une parole peut-être..., mais si je lui disais cette parole, monsieur, ne verrait-il pas en vous un ennemi bien autrement mortel, non plus seulement pour la vie de la reine, mais pour son honneur? Je vous ai parlé à cœur ouvert, monsieur de Mansfeldt, comme je parlerais à mon frère, M. le duc de Chartres, si le Ciel me faisait la grâce de le voir; eh bien, soyez généreux, et me laissez subir ma destinée. Que si la politique des rois de l'Europe me réserve une mort violente, inattendue, la mort de ma malheureuse mère, qu'au moins, jusque-là, le roi puisse avoir quelques jours de repos, et de bonheur peut-être. Je ne vous parle pas de moi, monsieur le comte. Pour moi, ce bonheur n'existe plus dès longtemps; mais le repos, je puis le trouver encore dans l'accomplissement de mes devoirs d'épouse; et quant à vous, croyez que le souvenir de votre dévouement vivra toujours dans mon cœur, et que la place que vous n'aurez plus près de moi dans le palais des rois d'Espagne, vous l'aurez dans ma reconnaissance et dans mes prières.

Mansfeldt était profondément ému, et il y avait des larmes dans ses yeux; car à quelque âge de la vie qu'on soit parvenu, quelque fortement trempé, quelque endurci même qu'on puisse être, il y a toujours des larmes dans l'amour véritable. De

temps à autre, il attachait sur cette belle reine, dont le front était si candide et si pur, dont la voix avait tant de douceur et de charme, un regard brûlant, un regard plein d'amour et de désespoir. A la fin, il s'écria, comme le naufragé qui s'attache convulsivement à un débris du navire, dernière ressource offerte à son salut :

— O reine, reine ! ce que vous exigez de moi est impossible : que voulez-vous que je devienne maintenant loin de vous? Eh quoi ! après tant d'années de recherches vaines, je vous aurais retrouvée pour vous perdre encore, et pour vous perdre à jamais ! Oh ! par grâce, madame, ne me réduisez pas à un tel désespoir ! Quelles craintes puis-je inspirer au roi Charles II, moi qui, dans quelques jours, il faut bien que vous le sachiez aussi, ne serai plus ambassadeur ; moi qui n'aurai plus droit de paraître à la cour, à moins que je n'y sois convié? Eh bien ! reine, si tel est votre bon plaisir, je ne mettrai jamais le pied dans ce palais que vous habitez, j'éviterai même avec soin de me trouver sur votre passage, je m'y engage ; s'il le faut, je vous le promets ; mais au moins je vivrai près de vous, je respirerai le même air que vous, et quelquefois, confondu dans la foule, je pourrai vous apercevoir de loin, tandis que vous ne me verrez pas. Reine, ne me refusez pas le bonheur que vous accordez au dernier de vos sujets ! Ayez pitié d'un malheureux pour lequel il n'existe plus sur la terre qu'un seul bien ; ce bien, c'est votre vue : oh ! ne le lui enlevez pas !

Il y avait tant de naïveté dans le désespoir de Mansfeldt que la reine ne put dissimuler son attendrissement, et elle garda à son tour le silence pendant quelques instants. Il faut croire qu'un combat violent se livrait alors dans son âme, car la rougeur qui animait son visage avait soudain fait place à une pâleur mortelle, et on eût dit qu'elle était sur le point de défaillir. Tout à coup elle s'écria avec je ne sais quelle explosion fébrile :

— Oh ! je vous en supplie, monsieur le comte, fuyez Madrid, fuyez l'Espagne ! ce n'est plus pour le roi que je vous le demande... c'est...

— Par grâce, achevez !

— Écoutez, nous ne nous reverrons plus jamais ; eh bien ! je vous le demande... O mon Dieu ! il me semble que ma tête s'égare ! je vous le demande pour...

Dans ce moment solennel, on entendit à l'extrémité de la chambre comme un frémissement humain.

— Nous ne sommes pas seuls ici, s'écria Mansfeldt en portant la main à la garde de son épée et en contemplant pour la première fois avec une vive attention l'endroit où se passait cette scène.

Puis il se frappa le front ainsi qu'un homme surpris tout à coup par un souvenir et murmura tout bas :

— Il me semble que je suis déjà venu ici... mais non, c'est impossible ! pourtant cette ressemblance est bien étrange !

Enfin, dominé par une cruelle préoccupation, il ajouta à haute voix :

— Madame, où sommes-nous ici ?

— Dans le palais de Buen-Retiro, répondit la reine avec surprise. Qu'avez-vous donc, monsieur le comte ?

— Et vous ne redoutez aucune trahison ?...

— Oh ! je suis bien tranquille. La partie du palais dans laquelle nous nous trouvons en ce moment est fort retirée et n'est habitée que par une seule personne dont l'affection et le dévouement pour moi sont à toute épreuve. C'est auprès de cette personne, de cette amie fidèle, que le page qui vous a servi de guide a cru vous conduire. Il m'arrive souvent, quand mes femmes sont retirées, de venir souper avec elle, et ce soir encore nous avons soupé ensemble ; mais le roi en est instruit, et maintenant moins que jamais il est disposé à en prendre de l'ombrage ; car, s'il existe encore, sachez que c'est peut-être à elle qu'il le doit. Cette personne s'est adonnée à l'étude des sciences naturelles, qui est si fort à la mode dans mon pays, et elle possède des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de maux. C'est elle qui, hier encore, a donné au roi agonisant le breuvage qui l'a rendu à la vie.

Mansfeldt recueillait avec avidité chacune de ces paroles, et en même temps, par un instinctif pressentiment, chaque mot lui apportait une angoisse, chaque mot glaçait par degrés tout son sang dans ses veines.

— Et cette personne, balbutia-t-il d'une voix à peine intelligible, quelle est-elle ?

— C'est une Italienne.

— Une Italienne, s'écria-t-il ; puis il ajouta tout bas : Ce

n'est pas la comtesse; d'ailleurs, elle est partie hier; j'étais fou.

Mais la reine reprit :

— Quand je dis Italienne, elle est plutôt Française, car elle avait dix ans à peine quand elle est venue en France. C'est...

Louise d'Orléans parlait encore que déjà à l'un des angles de la salle une portière en tapisserie s'était soulevée et avait livré passage à la comtesse de Soissons. Elle était horriblement pâle, et dans l'ombre de cette vaste salle ses deux grands yeux noirs brillant d'un feu sombre eussent inspiré de l'effroi au plus intrépide. Elle s'avança avec une sorte de solennité jusqu'auprès de la reine, en attachant toujours sur le comte ce regard brûlant et inexorable qu'emprunte sans doute le fantôme de la victime lorsqu'elle s'en va la nuit troubler le sommeil du meurtrier. Mansfeldt tressaillit, et ne pouvant soutenir l'éclat presque surhumain de ce regard, il détourna la tête en tremblant comme un coupable devant son juge; mais la comtesse, avec une tranquillité non moins apparente :

— Pardonnez-moi, madame, de me présenter d'une manière si inopinée devant Votre Majesté, mais le roi vous demande.

— Loué soit Dieu, murmura tout bas Louise d'Orléans, mon secret m'est resté.

Puis se tournant vers Mansfeldt, dont le trouble ne lui avait pas échappé :

— Qu'avez-vous, monsieur de Mansfeldt? s'écria-t-elle. Est-ce que vous connaissez madame de Soissons?

Le comte interdit jeta sur Olympe Mancini un regard à la fois terrifié et suppliant; celle-ci répondit négligemment :

— J'ai eu plusieurs fois l'avantage d'apercevoir monsieur le comte de Mansfeldt à Paris et à Madrid; mais je ne crois pas être connue de lui.

— Adieu, comte, dit la reine en se rapprochant de Mansfeldt et en lui tendant la main; ferez-vous ce que je vous ai demandé?

— Je le ferai, madame, répondit tristement le comte en appuyant pour la dernière fois ses lèvres sur cette main palpitante où la reine sentit tomber une larme.

— Monsieur de Mansfeldt, ajouta Louise d'Orléans d'une voix brisée par la plus poignante émotion, je vous remercie... et je

voudrais pouvoir vous offrir une récompense; mais... il y a un Dieu au ciel. Peut-être un jour nous nous y rev...

Ici la voix lui manqua tout à fait, et soit par inadvertance, soit avec intention, elle laissa tomber un de ses gants brodés qu'elle tenait à la main, relique précieuse que Mansfeldt ramassa vivement et plaça aussitôt sur son cœur. Quelque rapide que fût le mouvement auquel il se livra, lorsqu'il se releva, la reine avait disparu, mais il n'était pas seul dans cette vaste et sombre salle, et à la place que tout à l'heure occupait Louise d'Orléans, il y avait la comtesse de Soissons. Mansfeldt se précipita à ses genoux.

— Maintenant, lui dit-il, vous savez tout, mais vous serez généreuse, n'est-ce pas? J'ai été bien coupable envers vous; je vous ai trompée, outragée, abandonnée, vous qui deux fois m'avez sauvé la vie; j'ai mérité vos reproches, j'ai mérité votre haine et vous pouvez m'en accabler, je ne me plaindrai pas; me voilà à vos genoux, repentant et demandant grâce non pas pour moi, mais pour elle qui est innocente, pour elle que vous ne voudrez pas punir d'une faute que moi seul j'ai commise, pour elle qui ne vous a jamais outragée...

— Achevez, monsieur le comte de Mansfeldt, pour elle que vous aimez et qui vous aime.

— Elle ne me l'a jamais dit, interrompit le comte.

— Mais elle vous l'a prouvé.

— Eh bien! je veux être sincère avec vous, je ne vous cacherai rien. Oui, je l'aime de toutes les forces de mon âme, cette reine, je le confesse, quoique cet amour soit une injure pour vous; mais cet amour, je l'avais déjà au fond du cœur lorsque je vous vis pour la première fois, comtesse; seulement je me croyais libre alors; aussi vrai que Dieu existe, je pensais ne la revoir jamais, elle dont je ne savais pas même le nom. C'est une inexorable fatalité que celle qui m'a fait retrouver en elle à la fois la reine d'Espagne et la victime marquée à mes coups.

— Cela était écrit dans les astres, monsieur le comte, et maintenant refuserez-vous encore de croire aux horoscopes de la Voisin?

— Oui, j'y croirai, car le malheur rend superstitieux et crédule, et le malheur s'est appesanti sur ma tête; mais, par

grâce, dites-moi que votre départ différé, que votre présence en ce lieu ne cachent pas quelque horrible projet de vengeance; répétez-moi ce que vous m'avez dit il y a plusieurs mois, que votre conscience est pure de tout crime et que vous n'avez pas mérité votre réputation. O comtesse, au nom de cet amour que vous me portiez jadis et dont je suis devenu indigne, soyez miséricordieuse et ne me laissez pas ainsi à vos pieds dans les angoisses d'un doute horrible qui m'oppresse et qui me tue.

Je ne sais quel sourire funeste vint effleurer les lèvres de la comtesse de Soissons, qui s'écria d'un ton plein de froide ironie :

— Relevez-vous, monsieur le comte; un Mansfeldt à genoux! Fi donc! vous oubliez, monsieur, que les comtes de Mansfeldt, vos glorieux ancêtres, n'ont jamais parlé à qui que ce soit au monde, fût-ce même à la mort, que la tête haute et debout. Encore si c'était devant une femme aimée; mais devant une femme que l'on hait, devant une femme à qui l'on vient demander grâce et merci! Fi! fi! vous dis-je. Que venez-vous me parler de faute et de châtiment? Vous m'avez aimée jadis, et vous ne m'aimez plus maintenant; vous préférez une autre femme qui est plus jeune, qui est plus belle et qui est reine. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Cela ne se voit-il pas tous les jours? Est-ce donc là une faute? Et quel châtiment si terrible cette faute pourrait-elle mériter? Allons, monsieur le comte, je vois que vous m'avez toujours mal jugée. Parce qu'il a plu à je ne sais quel poëte de mon pays d'apprendre au monde, en fort beaux vers, comment en Italie on se venge d'un rival, et de montrer une épouse adultère, la belle Françoise de Rimini et son amant frappés de mort ensemble dans une entrevue d'amour par un mari jaloux, vous avez pensé qu'Olympe Mancini voudrait renouveler en Espagne cette sanglante tragédie, et que c'était pour cela qu'elle avait différé son départ! Mais, monsieur le comte, vous oubliez que ces vengeances par le glaive n'appartiennent qu'à des hommes, et moi je ne suis qu'une femme. Vous oubliez encore que l'homme qui se vengeait avait des droits sur sa victime; un prêtre avait reçu les serments qu'elle lui avait faits : vous, c'est bien différent, vous n'aviez promis que devant Dieu. Allons, monsieur le comte, rassurez-vous, vous voyez bien qu'il n'y a ici aucune analogie; et au lieu de vous tenir ainsi devant moi triste et suppliant, rendez-

moi grâce avec un front joyeux, car c'est à moi seule, entendez-vous, que vous devez votre dernière entrevue avec la reine.

Pendant que la comtesse de Soissons parlait ainsi, Mansfeldt la contemplait avec des yeux hagards, et en la voyant si calme, si impassible et si résignée en apparence, il sentait germer dans son âme les plus sombres pressentiments. La colère d'une telle femme lui eût semblé cent fois moins terrible que sa froideur. Tout à coup la porte de la salle s'ouvrit, et un page à la livrée de la reine, ce même page qui avait servi de guide à Mansfeldt une heure auparavant, entra tout effaré et hors d'haleine.

— Madame la comtesse, s'écria-t-il, venez vite, la reine vous demande. Tout à l'heure, en vous quittant, Sa Majesté est tombée en défaillance, et maintenant qu'elle a repris ses sens, elle éprouve d'effroyables douleurs. Les médecins de Sa Majesté ne savent que penser de cette indisposition subite, le roi se désole; venez! venez!

Mansfeldt avait observé avec attention le visage de la comtesse, pendant que le page s'exprimait ainsi, et sous le funèbre reflet de l'unique flambeau qui éclairait la salle, il lui avait semblé voir ce visage se décomposer graduellement. Alors, un horrible soupçon lui brisa le cœur. Les cheveux hérissés, le front baigné d'une sueur froide, il saisit le bras d'Olympe Mancini, et l'entraînant à l'extrémité de la salle, il lui dit d'une voix sourde :

— La reine a soupé avec vous ce soir, et la reine est malade; vous l'entendez! Madame la comtesse de Soissons, voudrez-vous bien m'expliquer ce mystère?

— Monsieur, en vérité, je ne sais, balbutia la comtesse.

— Vous ne savez, reprit Mansfeldt avec un accent terrible. Eh bien! je vais vous le dire, moi.

Et se penchant à son oreille, il ajouta en accentuant chaque syllabe avec une impitoyable netteté :

— Madame de Soissons, vous avez empoisonné la reine!

— Monsieur le comte de Mansfeldt, reprit tranquillement Olympe Mancini, il est vrai que j'ai soupé avec la reine; mais il est vrai aussi que nous avons l'une et l'autre bu le même vin, mangé des mêmes mets, et si la reine était empoisonnée, je le serais aussi. Interrogez ce page qui nous a servies, il vous dira si je mens. Eh bien! regardez-moi, découvrez-vous dans mes

traits aucune trace des ravages du poison? Voyez, je suis calme... Ah! c'est que vous ne savez pas quelles tortures on éprouve quand on est empoisonné!

Et en même temps sa bouche grimaçait comme un sourire. Mansfeldt, en proie à toutes les angoisses du doute le plus poignant, gardait toujours le silence.

— Allons! ajouta-t-elle en cherchant à se dégager de l'étreinte de ce poignet de fer qui la retenait immobile et captive; vous voyez bien, monsieur le comte, l'injustice de vos soupçons. La reine m'attend, laissez-moi me rendre auprès d'elle.

A ce dernier mot, Mansfeldt tressaillit.

— Vous ne sortirez pas d'ici, s'écria-t-il; tant que la reine sera en danger, c'est vous qui m'en répondez, vous êtes ma caution, mon otage.

— Oubliez-vous, reprit la comtesse, qu'hier encore mon art a sauvé le roi?

— Et c'est pour cela qu'aujourd'hui vous voulez tuer la reine. Le panthéon de l'Escurial attendait un cadavre couronné, c'est un échange qu'il vous a plu de faire; mais cet échange ne s'accomplira pas, j'ai les moyens de l'empêcher.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que jadis vous fûtes bien imprudente, et qu'aujourd'hui vous êtes bien oublieuse; car c'est grâce à vous, comtesse de Soissons, que je porte toujours sur moi le plus efficace des contre-poisons connus, ressource merveilleuse due à la science combinée de vos dignes émules la Voisin et l'Italien Exili. Ah! vous avez frémi! vous vous souvenez maintenant!

En parlant ainsi, il s'élança vers le page. Celui-ci était resté muet et tremblant sur le seuil de la porte, écoutant ce funèbre dialogue qui tantôt sourd et mystérieux comme les bruits précurseurs d'une tempête, tantôt éclatant et terrible comme la tempête elle-même, n'arrivait que par lambeaux à son oreille.

— Enfant, lui dit Mansfeldt en tirant de son sein un flacon qu'il remit convulsivement dans la main du page, la comtesse de Soissons ne saurait se rendre en ce moment auprès de la reine; mais donne à Sa Majesté ce flacon. Il contient un remède souverain contre le mal qui vient de l'atteindre. Qu'elle boive, et elle sera guérie.

Et comme le page semblait hésiter :

— Fais ce que je te dis, ajouta-t-il, je te le demande en grâce, si tu aimes ta souveraine, si tu ne veux la voir mourir comme est morte jadis sa mère. Tu me le promets, n'est-ce pas? oh! tu me le promets! Va, cours, ne perds pas une minute, une seconde même. Enfant, que Dieu te guide, tu tiens entre tes mains les destinées de l'Espagne.

Dès que la porte se fut refermée sur le page, la comtesse poussa un cri de douleur et de désespoir, et se laissa tomber demi-morte sur le plancher de la salle. Mansfeldt épouvanté s'approcha d'elle; en voyant ses yeux sanglants, ses lèvres livides, il ne lui fut plus possible de conserver le moindre doute; il détourna la tête avec horreur. Elle aussi, elle était empoisonnée. Longtemps, avec un courage surhumain, elle avait étouffé dans son sein la voix de la douleur; comme jadis l'enfant de Sparte, elle était restée calme et impassible au milieu des plus atroces souffrances, pour ne pas laisser pénétrer son secret; mais maintenant qu'elle voyait lui échapper à la fois tout ce qui l'avait soutenue dans cette lutte effrayante avec le poison, la force morale et la force physique l'abandonnaient en même temps, et, par une réaction assez ordinaire, elle était déjà terrassée et pantelante sous la double étreinte du poison et du remords. C'est que la comtesse de Soissons, cette grande figure du XVIIe siècle qui présente parfois quelques traits affaiblis de la Médée et de la Cléopâtre antiques, était loin de posséder comme elles l'énergie nécessaire pour les grands crimes comme pour les grandes actions, ce quelque chose de sublime dans la férocité et dans la haine qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même en le maudissant. L'Italienne s'était faite Française; Olympe Mancini, la brune jeune fille hâlée par le soleil des campagnes romaines, était devenue la belle et élégante comtesse de Soissons. Le germe des plus brûlantes passions était resté en elle; mais, pour que ce germe fût fécondé, il ne lui avait manqué peut-être que le soleil du pays natal.

Il y eut un silence de quelques instants, silence vraiment funèbre, si l'on songe que dans cette chambre il y avait une agonie, et que, non loin de cette chambre, il y avait encore une agonie; mais l'homme qui était le témoin de la première était tout entier par la pensée présent à la seconde. On eût dit

que les sens de la vue et de l'ouïe avaient acquis en lui un développement soudain et surnaturel, et qu'il voyait et entendait à travers l'épaisseur des murailles, tant ses yeux fixés dans la direction que le page avait suivie étaient flamboyants, tant il y avait d'avidité dans sa façon de prêter l'oreille. Il y eut un moment pourtant où Mansfeldt sembla hors d'état de contenir son impatience. Il alla à une fenêtre et l'ouvrit. La nuit était sereine, et le ciel resplendissant d'étoiles. De cette fenêtre, on apercevait distinctement une bonne partie du palais, et à travers les fenêtres illuminées par la clarté intérieure des bougies, on voyait se projeter les ombres qui allaient et venaient avec rapidité. Tout à coup, à peu de distance, un bruit d'instruments s'éleva, et une sérénade se fit entendre. C'était un hommage rendu par un jeune hidalgo à quelque beauté du voisinage. Le son des mandolines arrivait joyeux et léger dans cette chambre mortuaire. Mansfeldt ferma la fenêtre avec une précipitation fébrile. Au même moment, la comtesse de Soissons se souleva péniblement sur ses deux mains, et levant vers lui un regard suppliant :

— Henri, s'écria-t-elle d'une voix faible et en s'arrêtant souvent comme pour reprendre haleine; Henri, ne détournez pas ainsi les yeux de moi. Allez! vous n'avez plus longtemps à être affligé de mon aspect; car mon heure approche... Oui, Henri, je vous le confesse; je vous aimais tant, que cet amour dédaigné, méconnu, m'a poussée à un crime horrible. J'ai voulu empoisonner celle à qui vous avez donné un cœur que vous m'aviez promis de me conserver, celle qui m'avait soutenue, protégée contre tous, ma bienfaitrice! la reine! Oh! c'est infâme! je le sais, et par ce seul acte j'ai justifié le sinistre renom qui s'attache à moi et que jusqu'ici je n'avais point mérité, mais je m'en suis punie aussi, et le même poison circule dans mes veines... Henri, je fus bien coupable, mais n'aurez-vous point pitié de moi? Oh! si vous saviez tout ce que j'ai souffert, Henri, quand je me suis vue trahie par vous, vous me plaindriez, j'en suis sûre; car vos outrages, vos insultes, votre abandon même, je vous eusse tout pardonné : mais savoir qu'une autre... oh! ma tête s'est perdue à cette horrible idée. Et puis, car il faut que vous sachiez tout, un homme est venu me trouver, un homme que vous connaissez, Henri, un gentilhomme de votre pays; il m'a

dit qu'en me vengeant, je servais les intérêts de votre ambition, que je vous assurais le plus brillant avenir, et alors je n'ai plus hésité... Oh! je me repens, je me repens. Henri, votre main! ne me laissez point mourir sans m'avoir tendu votre main; dites-moi que vous me pardonnez... Mon Dieu, comme je souffre! Henri, je me traîne à vos pieds, soyez miséricordieux. Grâce! grâce!

— Point de grâce, répondit Mansfeldt d'une voix sourde.

— Inexorable! s'écria la malheureuse femme en poussant un profond soupir. Seigneur, comme la mort est lente à venir!

A peine ces derniers mots expiraient dans sa bouche qu'un homme ou plutôt une apparition funèbre surgit dans la chambre. C'était le chevalier d'Oberstadt. Bien que Mansfeldt ne l'eût point revu depuis le jour où il avait reçu de lui sa funeste mission, il retrouvait toujours en lui le même homme. Aucun changement ne s'était opéré dans sa mise ni même dans ses traits pendant ce laps de neuf à dix mois. C'était toujours ce même gentilhomme au visage long et blême, à la barbe fauve et pointue, aux vêtements poudreux, botté, éperonné, comme si, semblable à ce personnage, création bizarre d'un des plus sombres romanciers anglais, il eût été condamné par la Providence à errer incessamment, sans repos et sans trêve, par les chemins du monde, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un homme assez criminel ou assez misérable pour prendre sa place. Le chevalier d'Oberstadt s'avança gravement jusqu'au comte, et mit un genou en terre devant lui sans proférer une parole.

— Qu'est-ce? que voulez-vous de moi, chevalier? dit Mansfeldt en reculant involontairement, ainsi qu'un homme qui rencontre sous ses pieds un reptile.

— Monseigneur, dit Oberstadt avec ce ton grave et plein de solennité qui lui était habituel, mais qui, cette fois plus que jamais, portait l'empreinte d'un profond respect, je viens à vous de la part de Sa Majesté l'Empereur, votre maître et le mien.

Et en même temps il tendit au comte un pli scellé de l'aigle d'Autriche, puis il ajouta :

— Comte de Mansfeldt, c'est au nom de l'Empereur que je vous salue président du grand conseil de guerre d'Autriche.

prince du saint-empire romain, feld-maréchal, gouverneur-général d'Illyrie, et le premier après notre souverain. Venez, prince, venez sans tarder davantage prendre à Vienne, auprès du trône impérial, le rang qui vous appartient désormais. Venez, votre carrosse vous attend, et l'Autriche entière a hâte de vous voir. Partons!

— Partir! s'écria Mansfeldt haletant, éperdu et comme pris d'un vertige; je ne le puis, monsieur, je ne le puis maintenant, il faut que je reste ici.

— Y pensez-vous, prince? Désobéir à l'Empereur! vous ne le voudriez pas, monseigneur; d'ailleurs, il faut tout vous dire, votre séjour à Madrid est devenu impossible. Le peuple ameuté menace de briser les portes de votre hôtel et vous cherche partout, pour vous mettre à mort.

— Pourquoi donc, monsieur, qu'ai-je fait? expliquez-vous. Vous voyez bien que vous me glacez de terreur.

— Ce que vous avez fait, monseigneur? Vous avez bien mérité de l'Autriche.

A ce moment, la cloche de la chapelle du palais sonna comme un glas de mort auquel ne tardèrent pas à répondre toutes les églises de Madrid. Oberstadt, qui était demeuré un genou en terre, se releva, ses joues blêmes s'animèrent, et il s'écria :

— Entendez-vous ces cloches, monseigneur? Ces cloches annoncent à Madrid, à l'Espagne entière, l'agonie de sa reine.

— La reine! la reine! s'écria Mansfeldt les bras crispés et comme s'il se fût réveillé en sursaut; vous vous trompez, monsieur, la reine est vivante, la reine ne mourra pas. Reprenez ce papier, il s'en exhale une odeur de sang. Je n'en veux pas! je n'en veux pas? Retournez près de l'Empereur, dites-lui que je ne suis plus ambassadeur, que je ne suis plus Autrichien, que je suis Espagnol maintenant, et que j'ai sauvé la reine.

Oberstadt, au comble de la surprise, se tourna vers la comtesse de Soissons, qui était parvenue à se mettre à genoux en s'appuyant contre la muraille et priait.

— Madame, lui dit-il, était-ce donc là ce que vous nous aviez promis?

Ce fut alors que, la porte par laquelle la reine était sortie, et qui communiquait avec l'intérieur du palais, roulant sur ses gonds, on vit paraître un quatrième personnage, à coup sûr inattendu pour tous ceux qui se trouvaient réunis dans cette salle. Ce personnage n'était autre que le roi Charles II. Soit qu'il fût en proie à l'une de ces crises par lesquelles la vie semblait se réveiller, à de longs intervalles, dans ce corps lymphatique et languissant; soit que le breuvage dont la comtesse de Soissons s'était servie comme d'une ressource désespérée pour l'arracher à la mort eût, en surexcitant les facultés physiques, porté dans les facultés intellectuelles une désorganisation profonde, la démence était empreinte dans ses yeux hagards, dans ses cheveux en désordre, dans la brusquerie convulsive de sa démarche et de ses mouvements. On eût dit un cadavre ranimé, pour quelques instants, par l'art magique de Volta. Bien que la chambre fût fort obscure, il marcha droit à Mansfeldt, en quelque sorte guidé par l'instinct de sa haine.

— Ah! traître, lui dit-il avec un accent presque sauvage, tu voulais empoisonner la reine! mais j'étais là, moi, toujours là, veillant près du chevet de ma Louise adorée, et j'ai voulu venir te dire moi-même que, si tu n'étais ambassadeur, je te briserais sous mes pieds comme je brise cette fiole empoisonnée. Tiens! tiens!

Et au même moment, on entendit retentir le bruit du flacon de cristal qui heurta violemment le plancher de chêne de la chambre et rejaillit en éclats. Mansfeldt ne poussa qu'un cri, mais un de ces cris dont nulle parole humaine ne saurait rendre l'expression, un cri qui fit tressaillir tous les assistants jusqu'à la moelle des os, et il tomba entre les bras d'Oberstadt. Celui-ci, sans perdre un instant, l'entraîna demi-mort dans le carrosse qui l'attendait sous les murs du palais. En le voyant partir, la comtesse de Soissons se souleva péniblement, et, le saluant d'un dernier regard, elle murmura tout bas :

— Ni à moi ni à elle!

Alors, on entendit retentir dans le palais de Buen-Retiro comme un écho agrandi de ce cri sinistre qui avait retenti dix-huit ans auparavant dans le palais de Saint-Cloud :

— La reine se meurt! la reine se meurt!

Charles II, apercevant Olympe Mancini, se précipita auprès d'elle en sanglotant :

— Ah! comtesse, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée et en s'attachant à elle par un effort désespéré, vous m'avez sauvé, vous la sauverez aussi, elle, n'est-ce pas? Et je vous donnerai tous les trésors des Indes et je vous adorerai comme Notre-Dame d'Atocha.

Mais il n'avait pas fermé la bouche que déjà l'écho apportait dans cette salle un autre cri plus lugubre encore :

— La reine est morte :

. . . . . .

Les trois personnages que ce trépas semblait devoir tuer aussi par un accord sympathique, survécurent pourtant à l'infortunée Louise d'Orléans.

Soit que, grâce à une étude constante des plus redoutables secrets de la chimie, la comtesse de Soissons en fût venue, comme ce roi de l'antiquité, à ne pouvoir, par ces secrets, trouver la mort; soit plutôt que la dose de poison qu'elle avait prise fût insuffisante pour sa forte constitution, elle traîna encore de longs jours, dans l'isolement et l'abandon, jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans un âge avancé, loin de l'Italie où elle était née, loin de la France qui l'avait adoptée, loin de sa famille qui l'avait reniée.

Le comte de Mansfeldt vit se réaliser complétement pour lui l'horoscope de la Voisin. Il atteignit à la plus haute fortune politique, et mourut, lui aussi, longtemps après, chargé d'ans et d'honneurs. Mais les stériles et froides jouissances de l'ambition lui firent-elles oublier le funeste dénoûment de ses amours?

Quant à Charles II, pendant le reste de sa triste existence, il ne cessa de pleurer cette charmante Louise d'Orléans, dont la grâce enfantine et le sourire à la fois mélancolique et doux l'avaient parfois distrait de ses sombres ennuis. Quelque temps avant sa mort, il se rendit à l'Escurial et voulut revoir encore une fois celle que vivante il trouvait si belle. Il fit ouvrir son cercueil en sa présence, et le suaire qui enveloppait la dépouille mortelle de la reine ayant été écarté, il se précipita en pleurant sur le cadavre, il l'étreignit de ses deux bras, en s'écriant :

— Louise, Louise, est-ce bien là toi que j'ai tant aimée?

Serait-ce donc en souvenir de cet impuissant amour que, brisant par son testament les espérances de la maison d'Autriche et tous les liens qui l'attachaient à elle, Charles II légua la couronne d'Espagne et des Indes à un enfant de France?

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

LA

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

AU XIXe SIÈCLE.

LETTRE A M. S. DE T...

Paris fait tant de bruit sur la terre, qu'à peine les villes qui en font beaucoup peuvent-elles se faire entendre : comment ne pas prendre pour muettes celles qui en font peu ? Nous ne le voyons que trop, hélas ! nous autres Espagnols, dont les cités, et la capitale même, se trouvent dans ce cas, je l'avoue à regret. Cette voix immense que Paris élève et renouvelle tous les jours par l'organe de ses mille journaux, de ses tribunes parlementaires, de ses théâtres, de ses livres, refoule au delà des Pyrénées la voix faible de nos hommes d'intelligence et de travail; voix faible, dis-je, parce que ces hommes sont peu nombreux, parce que tout encouragement leur manque, et partant tout enthousiasme. Ajoutez enfin que cette voix arrive aux frontières de France à moitié étouffée sous le bruit du canon et sous les gémissements des innombrables victimes de nos discordes civiles (1). Et ne croyez pas que ce soit là tout encore :

(1) Cette lettre fut écrite il y a environ six mois. Depuis lors, bien des événements se sont accomplis dans le monde littéraire comme dan

« Publier aujourd'hui un livre en espagnol, me disait souvent don José de Larra, un de nos écrivains les plus spirituels, publier aujourd'hui un livre en espagnol, autant vaut prendre des notes sur son portefeuille ! » Et il avait raison, car les livres imprimés aujourd'hui chez nous sont parfaitement ignorés pour la plupart dans le reste de l'Europe. Il fallait voir avec quel dépit amer Larra me disait ces paroles : c'est qu'il venait de faire une expérience dont son orgueil d'écrivain, orgueil fort légitime, il faut le dire, était sorti considérablement froissé. J'ai appris cela plus tard, car bien que nous fussions amis, jamais Larra ne m'en eût fait la confidence : ces petitesses de l'amour-propre sont trop communes chez les esprits les plus distingués pour que j'aie besoin de vous expliquer celle-ci. En 1836, Larra avait fait un voyage à Paris; son premier soin, en y arrivant, avait été de se présenter chez quelques-uns de ces écrivains célèbres qu'il connaissait par leurs ouvrages. Depuis sept ans, sous le pseudonyme de *Figaro*, Larra était un des publicistes les plus populaires de l'Espagne; il pensait que son nom devait au moins être *connu* à Paris, et certes cela aurait dû être. Cependant, cela n'était nullement, et Larra ne tarda pas à en acquérir la pénible certitude. Ce fut un mécompte bien poignant pour son âme fière. Toutefois, il ne put se résoudre à désespérer encore ; il se dit que son véritable nom de famille, son nom don Mariano José de Larra, sous lequel il n'avait publié que quelques drames, quelques poésies, un roman, des écrits auxquels enfin il attachait peu d'importance, pouvait bien être ignoré, mais son nom de bataille ! son pseudonyme *Figaro !* Ne pas connaître ce nom-là, c'eût été faire preuve d'une impardonnable insouciance en fait de littérature contemporaine. Un jour donc il se fit annoncer, sous le nom de l'immortel héros de Beaumarchais, chez un des plus spirituels feuilletonnistes de Paris. Je ne vous répéterai pas la réponse qui lui fut faite, telle du moins qu'on me l'a rapportée : Larra fut pris pour un mauvais plaisant.

le monde politique. Toutefois la situation intellectuelle de la Péninsule n'a pas subi de modifications profondes, et ce tableau de la littérature espagnole actuelle conserve encore aujourd'hui toute sa vérité.

Avant d'avoir appris cette anecdote, que je tiens de bonne source, je ne saisissais pas bien toute la justesse du mot de Larra, qui m'avait toujours paru une boutade dont l'explication se trouvait dans le caractère de celui à qui elle était échappée, caractère aigri par des peines de cœur, et d'ailleurs porté naturellement à l'exagération. J'aurai occasion, dans une autre partie de cette lettre, de vous raconter les travaux et la mort de Larra.

Cette petite anecdote ne vous paraîtra pas ici un hors d'œuvre quand je vous aurai dit que je me propose de constater dans cette lettre la véritable part de l'Espagne dans le mouvement intellectuel qui s'opère en Europe. Je devrais dire Madrid et non l'Espagne, car seulement à Madrid on écrit et on imprime autre chose que des bulletins d'armée et de petits journaux consacrés à de petits intérêts de localité. Il y a bien, dans certaines villes de province, quelques savants obscurs qui pensent beaucoup et écrivent fort peu, voire même rien du tout; il y a bien quelques lycées à l'instar de celui de Madrid; on publie bien par-ci par-là quelques recueils littéraires à Grenade, à Séville, à Valence surtout; mais il n'en est pas moins vrai que sous le rapport intellectuel, — plût à Dieu qu'il en fût de même sous tous les autres! — la centralisation est, en Espagne comme en France, un fait accompli.

Il est aussi malheureusement trop vrai que l'on ne sait pas en France, je dirai même en Europe, si nous avons ou non, aujourd'hui, une littérature. De ce qu'on n'en sait rien ou à peu près, on conclut pour la négative, et, je ne crains pas de le dire, on se trompe. Je vais tâcher de vous le prouver. Pour cela je passerai en revue nos principaux écrivains de ce siècle; je dirai ce qu'ils ont fait, et vous jugerez. Point de pompeuses jérémiades, point de pindariques retours vers nos siècles de gloire littéraire et autres. Rien, des faits, des noms, des dates, voilà ce que vous trouverez dans ma lettre. Pour de l'ordre, je tâcherai d'en mettre autant qu'il en faut pour que vous saisissiez aisément l'ensemble de mon sujet. Nous parlerons d'abord des écrivains politiques, et nous nous élèverons ensuite graduellement jusqu'aux poëtes : c'est, je crois, la marche la plus rationnelle.

Les deux fractions dont se compose, en Espagne, le parti li-

béral, comptent aujourd'hui des écrivains d'un mérite réel. L'*Eco del Comercio*, l'organe avoué des *exaltés*, est rédigé avec talent, on ne pourrait sans injustice soutenir le contraire; l'injustice serait d'ailleurs d'autant plus grande, que voilà le seul éloge que je saurais faire de ce journal. En effet, l'*Eco del Comercio*, à son insu peut-être, a été et est encore, je le pense du moins, et beaucoup d'autres avec moi, pour la cause de la reine, un fléau à peu près aussi terrible que Zumalacarregui et Cabrera. Parmi les hommes de l'opinion modérée, je puis vous signaler des publicistes de premier ordre : Olivan, Pacheco, Brabo Murillo, Perez Hernandez, Donoso Cortès et quelques autres, tous (ceux du moins que je vous ai cités), jeunes et courageux, nourris de fortes études, journalistes par vocation; et vous savez combien il faut d'énergie, de savoir, de dévouement à la chose publique pour bien faire ce rude métier. Les journaux qu'eux et leurs amis rédigent, *el Piloto, el Correo nacional, el Mensajero*, contiennent des articles où les plus saines doctrines sont répandues dans un langage d'une pureté irréprochable chez Pacheco et Perez Hernandez, d'une élégance extrême, mais parfois d'un désordre par trop lyrique, chez Donoso Cortès. *El Porvenir*, journal qui ne compta que quelques mois de durée, en 1836, et qui fut presque exclusivement rédigé par ce jeune écrivain, faisant souvent regretter que tant de bonnes choses si bien dites, qui eussent suffi et au delà pour remplir une œuvre sérieuse et durable, fussent ainsi jetées au vent dans une publication essentiellement passagère, dans des pages oubliées aussitôt qu'écrites! Qui lit aujourd'hui ces excellents articles de quelques-unes de nos feuilles libérales de 1820 à 1823, *el Imparcial, el Universal, el Censor*, où Burgos, Lista, Minano, Narganez, et tant d'autres célébrités de l'époque, jetaient à pleines mains, ceux-ci leur profond savoir, ceux-là leur esprit caustique? Personne, que je sache. C'est une grande et belle chose que la presse périodique, j'en conviens, mais il est fâcheux qu'elle affermisse sa puissance aux dépens de la littérature durable. Combien pourrait-on faire d'œuvres immortelles avec tout ce quelle absorbe d'activité, de talent, de génie! Faut-il s'étonner, après cela, que les œuvres immortelles deviennent si rares!

M. Alcala Galiano, ce fougueux patriote dont la parole acerbe

sait si bien aller au but et qui jadis encore... mais qui depuis sa participation à la politique de M. Isturiz est franchement monarchique, écrit aussi bien qu'il parle, et vous n'ignorez pas sans doute qu'il est l'homme le plus éloquent de l'Espagne, qui a pourtant produit l'ex-divin Argüelles. M. Galiano a longtemps écrit dans la *Revista Espanola*, qui n'existe plus, et il est aujourd'hui un des plus fermes soutiens du *Piloto*, qui n'existera pas longtemps, ni ses rédacteurs non plus peut-être, si leurs ennemis politiques viennent à triompher dans les prochaines élections (1), car le *Piloto* leur a dit une vérité bien dure, et c'est celle-ci : « Tous les hommes qui depuis six ans bouleversent l'Espagne (il n'est pas question des carlistes) tiendraient à l'aise dans un seul cachot. » Ce qui est à la fois et dévoiler leur faiblesse numérique, qui est réelle, et prononcer leur sentence, que vous qualifierez, monsieur, d'après vos opinions. De telles incartades ne se pardonnent pas, quand on tient surtout à imiter Danton et Marat.

Tous les écrivains que je vous ai cités, plus MM. Martinez de la Rosa, Puche y Bautista, le marquis de la Vallgornera, Morales de Santiesteban, Silvela, Pena y Aguavo, Benavides, Calderon Collantes, actuellement ministre de la *Gobernacion*, et quelques autres dont l'énumération rendrait cette liste trop longue, composent la rédaction habituelle de la *Revista de Madrid*, recueil politique, scientifique et littéraire, dans le genre des revues françaises et anglaises. Il est à regretter que cette intéressante publication ne soit pas répandue en France, ou qu'on n'en traduise pas au moins quelques articles de temps en temps. Elle ferait voir que nous avons des hommes auxquels les théories administratives, politiques et morales les plus avancées sont familières, ce dont on ne se douterait guère, n'est-ce pas? en voyant comment nous les mettons en pratique. Ce n'est pas la science spéculative qui nous manque, croyez-le bien, c'est le savoir-faire. D'hommes d'application, d'habiles praticiens, j'en connais fort peu en Espagne ; c'est bien le cas de dire :

. . . . . Si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

(1) Cette lettre fut écrite au moment où les dernières élections avaient lieu en Espagne.

Et cela sans plaisanterie, sans réticence étudiée. Les voilà : MM. Cea, Burgos et le comte de Toreno, un diplomate, un administrateur, un financier. Je pourrais tout au plus y ajouter un économiste qui a fait ses preuves, don Luis Lopez Ballesteros. Sa longue administration, si douce, si sage, a laissé les plus honorables souvenirs. Vous voyez que sur ce point je ne cherche pas à vous déguiser notre pauvreté, que la nationalité ne m'aveugle pas. Il est vrai que nous avons des hommes qui donnent de fort belles espérances, mais nous ne les avons pas vus à l'œuvre. Il faut attendre pour les juger. Parmi ces hommes, je vous citerai don Alvaro Florez Estrada ; à le juger d'après les livres qu'il a écrits, ce doit être un excellent économiste (1). M. de La Sagra (don Ramon), connu en France par son *Voyage en Hollande et en Belgique*, publié à Paris récemment, est remarquablement versé dans la science administrative. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, pour porter sur eux et sur bien d'autres que je pourrais vous citer un jugement définitif, il faut attendre qu'ils aient fait autre chose que des livres. Une coûteuse expérience ne nous a que trop appris à nous tenir bien en garde contre les promesses dites et écrites. Faites, faites, dirons-nous à ceux qui nous promettent des merveilles, et quand vous aurez fait nous verrons. Faites, nous croyons à votre talent, mais, *con verlo basta* (la vue suffit), comme dit notre charmant proverbe.

Dans le genre satirique et frondeur que le Français *né malin* a toujours tant aimé, Madrid compte aujourd'hui deux écrivains fort remarquables, MM. Segovia et Lopez Pelegrin, connus sous les pseudonymes *el estudiante* et *Abenamar*. Je comparerais volontiers, en me servant d'une figure un peu usée, le

(1) Voici les titres de quelques ouvrages de M. Florez d'Estrada : *Examen impartial de las discusiones de la America con la metropoli y medios de su reconciliacion*, 1 vol. in-4o, espagnol (in-8o, français) ; — *Paralelo del clero protestante y del clero catolico*, 8 vol. in-4o ; — *Proyecto para la constitucion politica de Espana* (*Projet pour la constitution politique d'Espagne*), 1 vol. ; — un traité d'*Économie politique*, 2 vol. ; — et enfin une *Representacion à Fernando VII*, en 1818, qui a été traduite dans toutes les langues d'Europe.

style du premier, vif, affilé, mordant, à une *bonne dague de Tolède*. Il s'insinue tout doucement dans les entrailles, sans presque effleurer la peau, comme ces légers vents glacés qui nous viennent de la sierra de Guadarrama, et qui vous assassinent tout bonnement, pour peu que votre bouche, dégagée un moment des plis de votre manteau, les laisse pénétrer dans votre poumon. Le style d'*Abenamar*, au contraire, ressemble à la lourde massue d'Hercule, il écrase. Je crois qu'*Abenamar* doit faire à ceux dont il flagelle à tour de bras la rapacité, la couardise et le faux patriotisme, l'effet d'une patte d'hippopotame qui leur marcherait sur le pied. Ces deux écrivains appartiennent au parti modéré, duquel ils ont certes bien mérité, car ce n'est pas seulement dans les armées qu'on risque sa vie à défendre les lois, dont le maintien assurera la stabilité du trône de notre jeune reine. Mais ils ne comprendront jamais cela, les partisans du *progrès rapide*. D'ailleurs en voilà assez sur nos écrivains politiques. Je doit seulement vous signaler, avant de quitter ce sujet, don Modesto Lafuente, plus connu sous le nom du fameux héros du P. Isla, *Fray Gerundio*, et qui jouit d'une grande vogue dans le genre satirique.

L'Espagne a produit dans ce siècle plusieurs travaux remarquables sur les matières religieuses. En 1834, l'actuel évêque d'Astorga, don Feliz Torres Amat, savant traducteur de la Bible, fit paraître à Madrid le *Diseno de la iglesia militante*, ouvrage posthume de son oncle, l'archevêque de Palmyre, auteur de plusieurs autres livres de piété, d'histoire et de droit canonique, parmi lesquels je ne puis m'empêcher de vous citer l'*Histoire ecclésiastique*, bien qu'imprimée en 1792. Cet illustre prélat, mort en 1824, et dont la vie écrite par son neveu ledit évêque d'Astorga (Madrid, 1835, in-4° espagnol), est elle-même un chef-d'œuvre, m'apparaît comme la plus éclatante lumière de l'Église d'Espagne dans ces derniers temps. Sa *Vie* est suivie d'un *appendice* qui fait un autre volume imprimé à Madrid en 1838. Les biographies de presque tous nos bons écrivains modernes s'y trouvent. L'évêque d'Astorga est en outre l'auteur d'un gros volume de *Mémoires* pour servir à la formation d'un dictionnaire critique des écrivains catalans. Ces mémoires furent imprimés à Barcelone en 1836. Vous trouverez, à la

page 18 du prologue, une charmante lettre adressée à l'auteur par le savant M. Tastu. Les excellents travaux sur l'*Espagne sacrée* des PP. Florez, Risco et Fernandez de Rojas furent continués par le savant P. M. Fray Antolin Merino, mort récemment, et le sont aujourd'hui par un des hommes les plus respectables du monde savant, l'ex-moine don José de la Canal. Le père la Canal faillit être massacré dans cette exécrable journée qui donna tant de chances de victoire à don Carlos, et dont je ne puis évoquer le sanglant souvenir, moi qui en fus témoin, sans un horrible dégoût. Ce vieillard, plus que sexagénaire, dut alors son salut à sa fuite précipitée par la fenêtre d'une mansarde, sur les toits des maisons contiguës à son couvent, envahi par une populace soudoyée. On s'est beaucoup occupé des moines, sans dire toutefois combien il y avait de vertus cachées et de profond savoir dans ces cloîtres tant calomniés, théâtre du plus grand crime de l'Espagne moderne. L'*Espagne sacrée* compte déjà 45 volumes, et est encore loin d'être terminée. Les deux continuateurs déjà cités, les PP. Merino et la Canal, ont en outre publié l'*Histoire de la ville de Léon, de ses rois, de son église et de ses monastères,* la *Vie du Cid* et la *Cantabria vindicada.* La *Vie de Jésus-Christ,* par M. Marina, le célèbre auteur de la *Théorie des cortès,* ce livre qui a exercé une si haute influence sur les destinées de l'Espagne moderne, est l'ouvrage d'un savant et d'un chrétien. Vous savez qu'on a reproché à nos libéraux d'être tous athées ou pour le moins sceptiques. M. Marina, qui en sa qualité de prêtre devait tenir à se laver de cette imputation, publia à Sarragosse, quelques années avant sa mort, sous la restauration, cet excellent ouvrage qui ne put toutefois suffire à mettre son auteur en odeur de sainteté auprès des hommes qui nous gouvernaient alors. On se rappelait toujours sa fameuse *Théorie des cortès.* Don Ramon Cabrera, don Juan Manuel Bedoya, don Manuel de Arjona, don Antonio de la Cuesta, et bien d'autres ecclésiastiques morts récemment, ont tous légué à ce siècle, qu'on fait si stérile, des trésors d'éloquence et d'érudition auxquels on rendra pleine justice dans la Péninsule, lorsqu'elle sera plus calme, dans les pays étrangers, lorsque ces ouvrages y seront connus, c'est-à-dire lorsqu'on les aura traduits dans une autre langue que la nôtre, en français surtout. Ce ne serait pas long, car ces

trésors sont, en vérité, peu nombreux ; mais aussi où n'en est-il pas de même aujourd'hui ?

Quelques bons ouvrages d'histoire ont encore été publiés en Espagne dans ce siècle. L'*Histoire de la guerre contre Napoléon,* écrite par le comte de Toreno, est fort connue en France, grâce à l'excellente traduction qu'en a faite M. Louis Viardot. Celle de nos deux révolutions de 1820 et 1836, publiée récemment en espagnol et en français, sans nom d'auteur, mais qui, je le sais, appartient à M. Minano, ne laisse rien à désirer sous le rapport du style, de la méthode et surtout de l'impartialité, chose bien difficile quand on a eu personnellement à souffrir de quelques-uns des événements qu'on raconte. Depuis longtemps M. Minano s'était placé au rang des premières notabilités de l'Espagne : ce dernier livre a mis le sceau à sa gloire littéraire, si bien acquise. Qui ne se rappelle dans la Péninsule ces admirables lettres d'un *pobrecito holgazon* et de *don Justo Balanza,* où l'on retrouvait tout ensemble et le langage de Cervantes et l'esprit profond de Quevedo? Qui a oublié ces brochures politiques, si hardies et si sages, qui auraient fait le tour du monde pour peu qu'elles eussent été écrites en français, et qui pourtant, bien qu'on s'en occupe peu maintenant, survivront, n'en doutez pas, aux circonstances éphémères qui les ont inspirées; car le talent et le style sont de tous les temps. Il en sera de ces brochures comme des écrits de Paul-Louis Courier. Ils firent grand bruit à leur apparition, alors que ce que l'on y admirait surtout, c'était l'à-propos. On les lit peu aujourd'hui, parce que les circonstances auxquelles ils se rattachent sont trop rapprochées de nous, et qu'il faut nous occuper surtout de celles qui nous poussent en avant. On ne lit pas les journaux de la veille. Mais dans cent ans d'ici, lorsque ces événements, que racontent si bien Paul-Louis Courier et Minano, seront de l'histoire, il faudra que nos petits neveux les étudient ; et où sera-ce? Non pas dans ces feuilles quotidiennes où nous les avons étudiés, nous, parce que nous les lisions, un à un, à vingt-quatre heures d'intervalle, comme ces lourds breuvages qu'on prend, puisqu'il le faut, par toutes petites doses, mais qu'on ne boira jamais tout d'une haleine. Ce ne sera pas non plus dans nos livres d'histoire contemporaine, écrits pour la plupart dans un style de gazette, et, ce qui est encore pire, sans impartialité

aucune. Où sera-ce donc, encore une fois? Ce sera, sans nul doute, dans ces rares écrivains politiques et moralistes dont l'esprit élevé réfléchit le véritable esprit de leur époque et dont la parole loyale ne rend jamais hommage qu'à la vérité; ce sera dans des écrivains comme Paul-Louis Courier en France, comme Minano en Espagne. On peut appliquer aux écrits du second ce que le premier a dit, avec raison, en parlant de ses lettres au *Censeur :* « Ce talent et ce courage nouveau d'un sincère ami du pays, dont l'esprit, élevé au-dessus de tous les préjugés, voit partout la vérité, et la dit de manière à la rendre accessible à tous.... Ajoutez à cela que, par un prodige tout à fait inouï, cet écrivain, qui semble ne chercher que le bon sens, s'exprime avec une pureté et une élégance de langage entièrement perdues de nos jours, et qui empreint ses écrits d'un caractère inimitable. »

S'il m'était permis, monsieur, de révéler ce que je tiens d'une confiance dont je suis fier, je vous citerais un ouvrage d'histoire contemporaine, fruit du travail de six années d'un exil volontaire; ouvrage dans lequel on étudiera aussi un jour l'époque où nous vivons, car l'auteur est encore, et il ne l'a pas prouvé dans ses écrits seulement, un de ces écrivains que Courier a peints, en se peignant lui-même, dans les paroles que je viens de vous citer. Cet écrivain, c'est M. Burgos, dont je vous ai parlé plus haut, l'un des trois hommes doués seuls en Espagne d'un véritable talent pour la science gouvermentale. Et pourtant, monsieur, voyez; aucun de ces hommes n'est aujourd'hui aux affaires. M. Burgos habite Paris depuis six ans; M. Toreno n'est de retour en Espagne que depuis quelques mois; M. Cea n'y retournera peut-être plus; il n'en vient pas moins, vous le savez, de rendre un grand service au pays. C'est que de pareils hommes, voyez-vous, ne font jamais un divorce définitif avec leur patrie, quels que soient les griefs qu'ils croient avoir. A son premier appel, ils répondront tous les trois. C'est à elle de se hâter, car on s'aperçoit qu'ils manquent : on commence même déjà à l'avouer.

M. Minano est l'auteur d'un ouvrage fort connu en France, où il lui a valu quelques distinctions très-flatteuses pour un étranger, la croix de la Légion d'honneur, le titre de membre de la société de géographie de Paris, etc. Je veux parler de son

excellent *Dictionnaire géographique d'Espagne et de Portugal.* On est étonné qu'un seul homme ait pu mener à bout, et avec un si incontestable succès, un ouvrage si long et si difficile, en Espagne surtout, où le manque de données statistiques et de tout genre de travaux préparatoires en rendait l'exécution presque impossible. Ce n'est qu'à l'aide d'une activité prodigieuse et des vastes connaissances spéciales dont témoignent toutes les parties de ce dictionnaire, que M. Minano a pu surmonter des obstacles devant lesquels avaient toujours reculé nos savants, nos sociétés géographiques et même nos académies. Le premier volume de ce dictionnaire fut imprimé à Madrid en 1826, et le dernier en 1829.

Puisque nous sommes sur cette voie, je dois encore citer un autre ouvrage capital, et qui aurait fait grand bruit dans le monde savant s'il eût été écrit en deçà de la Bidassoa : c'est le dictionnaire de l'Espagne ancienne, *Tarraconense, Bética y Lusitana*, par don Miguel Cortes y Lopez. Il n'est peut-être pas quatre personnes à Paris qui connaissent ce livre, et c'est pourtant un des plus riches dépôts d'érudition et de saine critique qui aient été publiés en ce siècle dans aucun pays, sans en excepter l'Allemagne, cette terre classique de la patience et du consciencieux savoir. Dans un genre différent, c'est encore un ouvrage des plus estimables que le *Dictionnaire des Architectes espagnols,* de don Eugenio Llaguno, publié en 1829 à Madrid, et enrichi d'excellents commentaires par don Juan Cea Bermudez, qui a en outre beaucoup écrit, et fort bien, je vous l'assure. Ceux qui ont lu sa *Description de la cathédrale de Séville,* son *Histoire de l'École de peinture à Séville,* et ses autres ouvrages, peuvent l'attester. J'ai connu en 1826, à Madrid, M. Cea Bermudez, vieillard aux cheveux blancs, qui, par son grand âge, appartenait au siècle dernier; mais je vous le donne pour contemporain, bien qu'il soit mort, car enfin c'est dans ce siècle qu'ont paru presque tous ses ouvrages archéologiques. Sa belle *Description de la cathédrale de Séville* est de 1804.

En parlant dictionnaires, je me suis insensiblement écarté de nos modernes travaux historiques, dont j'avais commencé l'énumération. Revenons-y. Le fameux jésuite Juan de Mariana, vieux maître en Sorbonne au XVIIe siècle, publia pour la pre-

mière fois en langue vulgaire, en 1601, à Tolède, son *Histoire générale d'Espagne* jusqu'aux rois catholiques, réimprimée du vivant de l'auteur, en 1608, 1617 et 1623. Cette histoire fut continuée par le père Minana, de l'ordre des trinitaires, jusqu'au règne de Philippe II. Cette continuation a été prolongée de nos jours, jusqu'à l'année 1803, par un des plus beaux et des plus souples talents de notre époque, don Alberto Lista, que je considérai plus tard comme poëte, et qui, soit dit en passant, est encore un profond mathématicien. On lui doit les meilleurs traités élémentaires que nous possédions sur cette science. M. Lista attache si peu d'importance à cette continuation de Mariana et de Minana, qu'il n'y a pas même mis son nom; mais elle est assurément un des plus importants travaux qui aient été faits récemment en Espagne (1).

M. le marquis de Miraflores, aujourd'hui notre ambassadeur à Paris, fit paraître à Londres, en 1834, un livre fort important, intitulé : *Apuntes historico criticos para escribir la historia de la revolucion de Espana, de* 1820 *à* 1823. Cet ouvrage se fait remarquer par un caractère soutenu d'indépendance et de vérité. Déjà, en 1833, M. de Miraflores avait publié un *Mémoire historique* sur la succession à la couronne d'Espagne, qui a été traduit en français. Ce fut le premier écrit de ce genre publié après la mort du roi.

L'*Éloge de la reine catholique*, par don Diego Clemencin, est encore un beau travail historique autant qu'un morceau de la plus pure éloquence. Il remplit le sixième volume des *Mémoires de l'Académie*. Jamais cette importante époque n'avait été envisagée d'une manière aussi philosophique. On ne l'avait jusqu'alors considérée que sous le point de vue politique et guerrier; M. Clemencin l'a considérée sous celui de la civilisation. Tout en étendant ses vues hors de l'Espagne, il s'est surtout attaché à constater l'influence de ces découvertes, de ces conquêtes merveilleuses, de ces réformes radicales conçues par la haute intelligence d'Isabelle et accomplies par la volonté inflexible de Ferdinand V, sur le pays lui-même, sur son ca-

(1) Ce travail remplit le 9me volume de l'*Histoire générale d'Espagne*, édition de Madrid, 1828.

ractère, sur sa civilisation. C'est aussi ce que vient de faire un Américain de beaucoup de talent, M. W. H. Prescott, dans sa belle *History of the reign of Ferdinand and Isabella*, dont j'ai sous les yeux la troisième édition. Il est un autre travail de M. Clemencin qui sans nul doute portera encore plus loin sa juste renommée d'écrivain laborieux et savant; c'est son *Commentaire du Don Quichotte*, commentaire bien plus long que l'immortel roman de Cervantes, et si bien fait cependant, si rempli de notes précieuses, d'éclaircissements indispensables, que la critique la plus malveillante trouverait à peine à en retrancher quelques pages. Ce commentaire a eu pourtant le sort de toute œuvre humaine; ainsi que cela arrive toujours, il n'a pu contenter tout le monde. Les grammairiens se sont récriés sur ce que les notes historiques, bibliographiques, etc., étaient trop nombreuses; les bibliophiles ont reproché au savant commentateur de s'être trop appesanti sur les remarques grammaticales, et ainsi de suite. Chacun voyant la question sous son point de vue particulier, et c'est ce que nous faisons tous plus ou moins, on a porté sur ce travail des jugements contradictoires, mais nul n'a pu cependant s'empêcher d'en reconnaître les qualités éminentes. M. Clemencin, *the late lamented secretary of the Royal Academy of History*, comme dit M. Prescott dans sa préface, étant mort du choléra en 1834, on craignait que son commentaire, dont il n'avait publié que ce qui correspondait aux quatre premiers volumes de l'édition du *Don Quichotte*, qu'il accompagnait, ne restât incomplet, ce qui eût été bien fâcheux, car il eût trouvé difficilement un digne continuateur; mais la fin du commentaire vient d'être publiée avec le dernier volume par les fils de M. Clemencin, qui n'ont fait pour cela que mettre en ordre les manuscrits de leur père. Déjà, en 1838, ils avaient publié le cinquième volume. Ils annoncent en outre, et c'est une nouvelle dont me sauront gré, je n'en doute pas, les amateurs de notre littérature, la prochaine publication d'un ouvrage auquel M. Clemencin a travaillé toute sa vie : c'est une *Bibliothèque chevaleresque espagnole*. Je dirai encore, pour en finir avec ce qui regarde M. Clemencin, qu'il est l'auteur de deux excellents traités de grammaire et d'orthographe castillane, et qu'il a laissé, outre ses nombreux mémoires académiques, quelques

traductions de Tacite, *la Germanie, la Vie d'Agricola*, et quelques morceaux de Salluste. M. Clemencin occupa en 1822 le ministère de *la gobernacion d'Ultramar*. Il était, à l'époque de sa mort, secrétaire de l'*Estamento* des *proceres*.

Le souvenir de ce mort illustre me rappelle un jeune écrivain, M. Trueba, qui était secrétaire d'un *estamento* aussi, mais de celui des députés, et que l'excès du travail tua en 1836, à la fleur de l'âge. Trueba est plutôt, vous le savez, un écrivain anglais qu'espagnol; aussi ne vous parlerai-je pas de ses ouvrages, qui ont presque tous été publiés en français par l'habile traducteur de Walter Scott, M. Defauconpret. Peu de temps après M. Trueba, un autre jeune écrivain, M. Lopez Soler, auteur de plusieurs romans et de quelques poésies de beaucoup de mérite, mourut à Madrid. Peu de temps après encore, M. Izaga, qui était non-seulement un excellent publiciste et un de nos premiers avocats, mais, ce qui vaut mieux, un noble cœur et un des plus honorables caractères de notre époque, mourut jeune à Madrid. Hélas! monsieur, que la mort moissonne cruellement toujours et partout dans les rangs des hautes intelligences! Tout récemment encore, elle vient de nous enlever un grand talent, M. Musso y Valiente, qui n'a presque rien publié dans sa vie, tout en ayant beaucoup pensé et beaucoup écrit. Il est à désirer que le jeune poëte M. Apezechea, qui possède aujourd'hui les précieux manuscrits de M. Musso, et qui est lui-même un homme de beaucoup de talent, les publie bientôt. On espère qu'il le fera. D'ailleurs, l'Académie doit publier quelques-uns de ces manuscrits dans le prochain volume de ses Mémoires. Ce ne sera pas le premier service de ce genre que ce corps savant aura rendu à la littérature et à la gloire nationale. C'est à l'Académie, par exemple, qu'on doit, avec la belle édition des œuvres complètes de notre illustre Moratin, la publication de ce magnifique travail qu'il laissa inédit : *les Origines du théâtre espagnol* (1).

Avant de passer outre, je dois faire une remarque qui, je le

(1) Ce beau livre, ainsi que l'*Histoire de la guerre de* 1808, par le comte de Toreno, se trouvent à Paris à la librairie européenne de M. Baudry.

sens, devient nécessaire. Pour que ce rapide aperçu de nos auteurs et de leurs ouvrages ne ressemble pas tout à fait à un catalogue, et n'en ait par conséquent ni la sécheresse, ni l'ennui, il faut bien que je vous dise quelque chose des hommes et des livres que je cite ; mais comme, d'un autre côté, si je voulais apprécier à fond chacun de nos écrivains, ma lettre deviendrait un livre, vous sentez que j'ai dû adopter un *mezzo termine*, qui consiste d'abord à ne vous citer que les auteurs et les ouvrages qui me paraissent les plus remarquables, et puis, à renfermer mes jugements sur eux dans le plus strict laconisme. Ayant à parler de beaucoup de choses, je ne puis faire autrement : mon sujet est à la fois *unus et multiplex*, comme on dit en langage scolastique. Puis, il peut se faire que, malgré mon bon désir de vous donner de notre littérature actuelle une idée avantageuse, j'oublie quelques ouvrages importants. Tout ce que je puis faire, c'est de n'avancer que ce dont je suis bien sûr. Faites donc la part de mes oublis, et il en résultera cette conclusion, à laquelle je ne suis pas fâché de vous faire arriver, que l'Espagne n'est pas aussi dépourvue qu'on veut bien le supposer d'écrivains de quelque mérite. C'est à présent surtout, lorsque je vais parler d'un livre qui me paraît admirable, que je sens le besoin de m'excuser de la brièveté forcée de mes analyses. Je crois n'avoir jamais assez de place pour l'éloge. Il est si doux et si rare de se donner ce plaisir sans restriction !

Don Feliz José Reinoso, né à Séville, publia en 1816 son *Examen de los delitos de infidelidad à la patria*. Je suis plein d'enthousiasme, je l'avoue, pour cet ouvrage; je n'ai cependant nulle raison personnelle pour le juger passionnément; les événements auxquels il se rapporte sont de l'histoire pour moi : c'est par conviction que je l'admire. Pour le style, je ne trouve rien dans nos meilleurs prosateurs du XVIe siècle qui puisse lui être préféré. Pour le fond, l'auteur s'y montre égal aux hommes les plus avancés dans la science politique, sans toutefois s'écarter un seul instant de la morale la plus pure. J'ai sous les yeux ce précieux plaidoyer en faveur de la justice et de la tolérance qui en découle, et j'avoue que je suis embarrassé pour vous citer ce que j'y trouve de mieux, soit sous le rapport du style, soit sous celui de la force du raison-

nement. Néanmoins, si jamais ce livre vous tombe sous la main, lisez d'abord le chapitre intitulé *de l'Amnistie*.

En 1816, la publication de ce livre fut un acte de grand courage en même temps qu'une bonne action. Vous savez combien les haines étaient alors vivaces contre les *afrancesados*, combien ce parti, ou plutôt cet assemblage de presque tout ce que l'Espagne comptait d'hommes véritablement éclairés était encore en butte aux persécutions les plus acharnées. Il en avait été de même sous le régime dit libéral des constitutionnels de Cadix, qui n'avaient fait, qui n'ont fait depuis et qui ne feront jamais que masquer sous d'autres couleurs les maximes inquisitoriales. *Le despotisme sans l'ordre*, voilà ce que l'Espagne a à attendre d'eux : l'expérience ne l'a que trop prouvé. L'*Examen des délits* eut le sort de tout livre qui dit la vérité alors que les passions mauvaises sont déchaînées, et Dieu sait si elles l'étaient en 1816 ! L'inquisition le mit à l'index : les démagogues le déclarèrent antipatriotique. Les extrêmes se touchent : c'est une vieille maxime d'une éternelle vérité. Ni les royalistes ni les soi-disant patriotes ne parvinrent cependant à réfuter sérieusement une seule ligne de l'ouvrage de M. Reinoso, car cela est toujours plus difficile que d'allumer des bûchers ou de cracher l'outrage.

Avant de passer à nos poëtes, je vous citerai encore quelques autres livres fort importants dus à nos prosateurs. En voici un fort connu en France, je crois même qu'il a été traduit en français : c'est la *Collection des Voyages et Découvertes sur mer par les Espagnols, depuis la fin du* XVe *siècle*, par le savant directeur de l'Académie espagnole, don Martin Fernandez de Navarrete. Ce laborieux écrivain a encore écrit sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages, de mémoires surtout du plus rare mérite, et dont la simple énumération remplirait une page au moins. M. Michaud, dont la France regrettera longtemps la perte récente, a rendu pleine justice à un des ouvrages de M. Navarrette (1) dans le quatrième vo-

(1) *Disertation historica sobre la parte que tuvieron los Espagnoles en las guerras de las Cruzadas*, insérée dans le 5me volume des *Mémoires de l'Académie espagnole*, en 1817.

lume, liv. XV, de sa grande et belle histoire des croisades. Outre ses travaux dans ce genre, M. Navarrete a publié en 1819 une excellente *Vie de Cervantes*, et un grand nombre de rapports littéraires, historiques et autres qui témoignent de ses connaissances aussi nombreuses que variées et de son infatigable activité. C'est un de ces hommes pour lesquels la vie se résume en étude : c'est le travail incarné.

Don Manuel José Quintana, qui doit jouir comme poëte d'une grande célébrité justement acquise par de beaux chants patriotiques, lors de la guerre de l'indépendance, a écrit en prose un ouvrage qui se recommande par une érudition solide et par un style des plus purs : c'est celui qui s'intitule *Vidas de Espagnoles celebres*, dont il n'a paru encore que quatre volumes, qui font regretter que l'auteur mette si peu d'empressement à publier la suite. Après tout, ce n'est peut-être pas sa faute, et je me garderai bien de lui en faire un reproche. Il ne faut pas vous imaginer, monsieur, que parce que en France et en Angleterre on s'enrichit quelquefois à faire de bons livres, il en soit de même en Espagne. Portez à un de nos libraires un ouvrage sérieux, et il vous demandera combien vous lui payerez, s'il vous l'édite ; c'est comme à Paris quand il y a ce qu'on appelle crise; seulement chez nous la crise dure toujours, et elle ne semble pas devoir jamais passer.

Ceci vous explique pourquoi il m'arrive souvent de ne pas citer des titres d'ouvrage à l'appui des éloges que je vous fais, en passant, de quelques-uns de nos hommes distingués. C'est qu'il y a plusieurs de ces hommes qui ne me sont connus que par des travaux inédits ou bien par des articles et des mémoires publiés à différentes époques dans quelques feuilles politiques ou littéraires, ou bien encore par les hauts enseignements que tous les jours ils développent du haut de nos chaires publiques. Ne croyez pas, monsieur, que ceci soit un subterfuge et encore moins un stratagème pour vous en imposer. C'est un regret que je ne puis m'empêcher d'exprimer en me rappelant combien est grand chez nous le nombre de ces hommes dont je viens de vous parler, et en songeant quelles sont les causes de cette déplorable situation.

Don José Llorente, l'auteur de l'*Histoire de l'Inquisition*,

mort à Paris, et le docteur Villanueva, mort à Londres tous les deux depuis peu de temps, sont deux penseurs dont l'Espagne moderne peut être fière à juste titre. Je me rappelle avoir lu un excellent ouvrage sur l'économie politique, imprimé à Paris en 1826, je crois; placez le nom de l'auteur, M. Vadillo, et celui de don Eusebe Maria del Valle, savant humaniste et professeur d'économie politique à l'Athénée de Madrid, sur la liste de nos bons écrivains. Je ne sais pas si M. Martinez de la Rosa a fini de publier son *Esprit du siècle*, dont le premier volume a paru à Madrid, en 1835, et dont je n'ai vu depuis que le second et le troisième. Il serait fâcheux que les soucis politiques de ce poëte homme d'État l'eussent empêché de terminer un ouvrage dont le titre piquant vous révèle suffisamment l'intérêt. Les trois premiers volumes en effet tiennent tout ce que le titre promet, plus même que ce que l'on attendait, il faut le dire, des antécédents de l'auteur. M. Martinez passe en effet, chacun se plaît à le reconnaître, pour un très-bon poëte, pour un très-bon prosateur, pour un orateur éloquent, pour un citoyen irréprochable, mais on lui refuse assez généralement, peut-être à tort, cette connaissance approfondie des hommes et des choses que semble réclamer un ouvrage de cette nature. La vie de Hernan Perez del Pulgar, *el de las Hazanas*, ainsi surnommé pour le distinguer du célèbre chroniqueur des rois catholiques, est un livre fort élégamment écrit. Ces deux ouvrages, un petit résumé de la guerre des *Comunidables* qui précède sa tragédie intitulée *la Veuve de Padilla*, et de longs et excellents commentaires à ses poëmes didactiques et à sa traduction de la poétique d'Horace, publiés à Paris en 1827, composent, je crois, tous les ouvrages en prose de M. Martinez de la Rosa. — On a reproché au livre de M. Hemossilla, *el Jacobinismo y los Jacobinos*, d'avoir paru dans un mauvais moment, alors que ceux contre qui il était écrit ne pouvaient y répondre. Quoi qu'il en soit, je vous le donne pour un des ouvrages les plus remarquables qui aient été publiés en Espagne pendant la décade écoulée entre la terrible réaction de 1823 et la mort de Ferdinand VII. *El Arte de hablar en prose y verso* du même auteur est un excellent travail. Don Ramon Mesonero y Romanos, connu sous le nom *el Curioso Parlante*, s'est aussi acquis une place fort honorable dans l'estime des amateurs de la bonne et saine littérature

par une instruction solide et un rare talent d'observation.

Il me reste à vous parler de Larra ; je vous ai promis quelques notices les travaux et la mort de cet écrivain. Et d'abord ne vous étonnez pas que je l'isole de nos autres écrivains, ce génie avorté qui a essayé tant de choses, politique, poésie, théâtre, roman, et qui n'a rien terminé, faute de temps. Ce fut vers les dernières années du règne de Ferdinand VII (alors un avenir plus prospère semblait s'ouvrir pour l'Espagne), que Larra commença à se faire connaître. Ses lettres d'un *Pobrecito hablador*, dans lesquelles on aimait à retrouver cette verve et cette finesse d'observation que nos écrivains du genre satirique avaient inutilement cherché à emprunter à Minano, leur maître à tous; puis ses charmants articles publiés dans la *Revista Espanola*, le placèrent d'emblée au premier rang parmi nos écrivains politiques et moralistes. En 1832, il publia un roman historique, *el Doncel de don Enrique el Doliente;* il donna au théâtre, outre de nombreuses traductions de pièces françaises arrangées avec une rare habileté pour notre scène, sa comédie *No mas mostrador,* qui bien qu'imité de *Mes Adieux au comptoir* de M. Scribe, a tout le mérite d'une excellente comédie originale et obtint un immense succès. En 1836, il fit jouer son drame *Macias.* Peut-être connaissez-vous la touchante histoire de cet ancien ménestrel dont il ne nous reste malheureusement que quatre pièces de vers. Macias, que nous appelons par antonomase *el Enamorado,* fut tué misérablement par le mari de celle qui aima toute sa vie d'un amour qui est devenu proverbial. Larra, par de malheureuses analogies de situation, affectionnait cette sanglante histoire d'amour comme un souvenir ou plutôt comme un pressentiment; aussi, après en avoir tiré le sujet d'un roman, la transporta-t-il sur la scène, et son drame, pour me servir d'une expression tout espagnole, est écrit *avec le cœur.* Bien qu'il affichât le plus froid scepticisme, Larra était doué d'une nature profondément impressionnable ; c'était une de ces âmes prédestinées au malheur sur lesquelles rien ne glisse sans y laisser des traces, et qui gardent éternellement l'empreinte de toute joie comme de toute douleur. Or les douleurs l'emportant toujours sur les joies, selon la loi commune, elles s'amassent dans le cœur jusqu'à ce qu'il éclate enfin et que la mort en déborde. C'est votre histoire à vous tous, Léopold

Robert, Gros, Larra ! J'ai vu, et je m'en souviendrai toute ma vie, M. Gros, dont j'étais alors l'élève, pleurer comme un enfant, parce qu'un jour il se crut, à tort, l'objet d'une *charge* d'atelier des plus innocentes. Il en pleurait pourtant comme d'un grand malheur, lui, le peintre de la *Peste de Jaffa* et de la coupole du Panthéon ! Ils sont faits tous ainsi, ces sublimes boudeurs : ils succombent tous, dévorés par ce qu'un de vos poëtes, M. Auguste Barbier, appelle si énergiquement *le venin du génie*.

Un soir du mois de février 1837, une dame voilée monta l'escalier d'une maison de modeste apparence, dans la rue de Sainte-Catherine, à Madrid. Cette maison était celle qu'occupait Larra qui, dans ce moment-là, se trouvait chez lui. Que se passa-t-il dans cette dernière entrevue des deux amans ? Nul ne le sait. Quelques voisins prétendent pourtant avoir entendu confusément des cris, des menaces, des reproches. Cela dut être en effet. Au bout d'une demi-heure, la dame sort d'un pas rapide ; mais, tout au bas de l'escalier, elle s'arrête : la détonation d'une arme à feu venait de frapper son oreille. Alors on prétend l'avoir entendue s'écrier avec un accent d'inexprimable angoisse : « Oh ! l'insensé ! il a tenu sa promesse ! » Lorsqu'on entra dans la chambre de Larra, on le trouva étendu roide sur le carreau, les tempes traversées par une balle, noyé dans une mare de sang, et tenant encore dans sa main un des deux pistolets que depuis longtemps on voyait toujours chargés sur sa table. Il fut constaté par le rapport des magistrats appelés à la hâte le soir même pour dresser le procès-verbal de ce funeste événement que, d'après la position dans laquelle se trouvait le cadavre, le malheureux suicidé dut accomplir à genoux son affreux projet. Et pourtant il ne croyait pas, et il ne s'en était jamais caché !

L'enterrement de Larra donna lieu à une innovation hardie, à cause surtout des circonstances particulières qui avaient accompagné la mort du poëte. Le corps fut porté sur un char funèbre au *Campo-Santo,* à travers tout Madrid, suivi de tout ce que la capitale comptait d'hommes distingués, artistes, écrivains, militaires, hommes politiques : ce fut une grande et belle solennité, d'autant plus imposante qu'elle était toute neuve chez nous. Jamais on n'avait rendu publiquement, à Madrid, un pa-

reil hommage à la mémoire d'un homme de lettres, ni même de qui que ce fût : toute cérémonie de ce genre s'était toujours bornée jusqu'alors au service funèbre et au *duelo,* à l'église ou dans la maison mortuaire.

J'ai rappelé cette solennité parce qu'elle donna lieu à la révélation subite d'un beau et jeune talent qui, depuis, s'est acquis une grande célébrité, toujours en Espagne, bien entendu. Comme si le sort eût voulu sanctionner en quelque sorte l'hommage rendu à Larra, la démonstration faite en son honneur fut signalée par un événement qui fera époque dans nos annales poétiques. Arrivés au cimetière, quelques amis du défunt improvisèrent, comme c'est l'usage en France, des vers et des oraisons funèbres. Le comte de las Navas fit entendre un de ces foudroyants discours qui ont si souvent ébranlé les murs du salon des cortès. MM. Roca de Togores, Diaz et bien d'autres exprimèrent leurs vifs regrets dans des chants poétiques plus ou moins beaux. Tout à coup, se faisant place difficilement à travers la foule groupée autour de la bière, un tout petit jeune homme, pâle, mince, aux longs cheveux flottants, à l'air inspiré, ses yeux noirs mouillés de pleurs, s'avança d'un pas ferme, un papier déroulé à la main. Il commença à lire des vers dictés par une inspiration vive et profonde. Que vous dirai-je, monsieur, de ces vers? Sous ce ciel sombre, à la chute du jour, en face de ce cadavre, le chant vague et bizarre de ce poëte inconnu nous remua les entrailles et souleva un enthousiasme universel. Plus tard, j'ai relu ces vers et je ne les ai pas beaucoup admirés. Le jour du convoi de Larra, il y avait sans doute une sorte de lien symphatique entre nos idées et l'inspiration du poëte. Nous étions tous frappés de l'idée de la mort, et de là, nous étions ramenés, par un enchaînement nécessaire, au néant, au chaos, c'est-à-dire au désordre, au bruit, aux contrastes bizarres, aux images inouïes. Or dans ces vers dont je vous parle, il y avait tout cela. Si cette poésie ne nous paraît plus aussi belle, c'est que nous ne l'écoutons plus dans les mêmes conditions. Vous avez vu ces statues du XIIIe siècle qui, tout étranges qu'elles sont, font un si admirable effet dans les sombres niches de nos cathédrales et de nos vieux monastères. C'est qu'elles y sont à leur place. Hors de là, quelle différence! L'auteur de ces vers était un jeune homme nouvellement arrivé du

fond de je ne sais plus quelle province, don José Zorrilla. Vous êtes curieux peut-être de savoir si ce jeune poëte a tenu tout ce que promettaient ses premiers vers? Là-dessus, je vous dirai qu'il a publié depuis sept ou huit gros volumes, outre quelques pièces de théâtre, dont une seule que je sache a eu beaucoup de succès, ce qui prouve qu'il a considérablement écrit, mais rien de plus. Il y a cependant dans ces volumes quelques pages qui rappellent le chant sur la mort de Larra.

Tout en vous faisant l'énumération de nos principaux prosateurs et de quelques-uns de nos hommes politiques, je vous ai nommé nos poëtes les plus distingués : Burgos, Lista, Reinoso, Quintata, Pacheco, etc., etc. Le premier de ces écrivains, que je n'ai à considérer ici que comme poëte, car les services qu'il a rendus au pays pendant son trop court ministère en 1833, appartiennent à l'histoire, don Javier de Burgos, n'a jamais publié ses poésies en volume, mais celles qui ont paru dans différents recueils prouvent que leur auteur mérite le nom d'excellent poëte lyrique. Sa traduction en vers des œuvres complètes d'Horace eût d'ailleurs suffi à elle seule pour lui assurer dans notre littérature un rang distingué. C'est, en effet, une des versions les plus élégantes et les plus fidèles qu'il soit possible de voir. En fait de traductions, notre littérature contemporaine est fort riche : je vous parlerai seulement des plus importantes. D'abord, il faut placer en première ligne, à côté de celle d'Horace, celle de l'Iliade, faite en vers par don José Gomez Hermosilla, qui s'occupait de mettre la dernière main à celle de l'Odyssée, lorsque la mort le surprit au milieu de ses doctes travaux. Elle n'a pas été publiée. Vos savants vous prouveront que cette traduction de l'Iliade est la meilleure qui ait jamais été faite de la sublime épopée d'Homère dans aucune langue. Je m'en remets à leur jugement, qui ne laisse pas d'être assez flatteur pour mon pays. La traduction en vers des psaumes de David par don Tomas Gonzalès Carvajal, mort aujourd'hui, rend admirablement dans notre langue les mystiques élans du roi prophète; et vous savez combien sont difficiles à traduire dans nos pauvres petites langues d'Occident ces inspirés de Dieu, qui parlaient ces larges et belles langues orientales!

De tout temps la poésie sacrée a été cultivée en Espagne avec un grand succès. MM. Lista et Reinoso, ces deux mélodieux

cygnes du Guadalquivir, sont de nos jours de dignes continuateurs d'Herrera et de Fray Luis de Léon. Les hymnes religieux du premier, le poëme la *Inocencia perdida* du second, ne seraient pas désavoués par nos plus grands maîtres du XVIe siècle. Ils unissent d'ailleurs tous les deux le mérite du penseur à celui du poëte. *L'Espagne poétique* de don J. Mauri, qui est lui-même un excellent poëte, vous a fait connaître l'esprit et le goût de MM. Quintana et Arriaza, les doyens de nos poëtes du jour, célèbres tous les deux par la solidarité de leurs efforts pour la cause de l'indépendance. Si je ne craignais pas d'être accusé de louer les vivants aux dépens des morts, contre l'usage, je vous dirais combien les poésies de M. Quintana me paraissent préférables à celles de M. Arriaza, sous le rapport de la profondeur philosophique et à bien d'autres égards.

S'il y avait un reproche à adresser à don Juan Nicasio Gallego, ce serait celui d'être si avare de ses belles et puissantes inspirations. Il est déjà sur le déclin de l'âge, et pour un talent tel que le sien, ce qu'il a publié peut être regardé à peine comme le fruit d'une année de travail. Une tragédie imitée du théâtre français, *Oscar*, quelques sonnets et une douzaine à peu près d'odes et d'élégies, la plupart de circonstance, mais toutes, il est vrai, du plus incontestable mérite, voilà tout ce qu'a publié ce poëte. Vous me répondez à cela que le nombre n'y fait rien, que quelques vers ont immortalisé Sapho. C'est bien; mais je n'aime pas ces arguments si commodes pour l'indolence, et qui sont toujours dans la bouche des fainéants. Lope de Vega et Voltaire n'en sont pas moins grands pour avoir beaucoup écrit.

Comme poëte lyrique et même épique, M. Martinez de la Rosa est encore plus estimé que comme prosateur : d'ailleurs, vous savez qu'on n'est jamais d'accord sur le mérite des auteurs vivants; chacun les juge comme il l'entend, jusqu'à ce que la postérité, seul juge compétent, après tout, vienne rendre à César ce qu'on doit à César.

M. Tapia (don Eugenio), connu par de sérieux travaux de jurisprudence, est encore un de nos bons poëtes lyriques. Je vous en dirai autant de don José Joachim de Mora. Le talent de M. de Jérica offre une singulière analogie avec celui de votre Piron. Depuis quelques années, M. de Jérica est d'ailleurs

citoyen français. Je lis dans une biographie de ce poëte, publiée à Paris en 1837, et insérée dans un recueil de poésies modernes castillanes (*Floresta de rimas modernas castellanas*), fait avec beaucoup d'intelligence par un Allemand, M. Wolf, que don Pablo de Jérica est naturalisé citoyen français depuis 1824. Si le nom de M. Wolf ne m'inspirait pas la plus grande confiance dans les notices qu'il donne, je m'abstiendrais de vous indiquer cette biographie, car je vous avouerai que ma foi dans la véracité des auteurs allemands a été un peu ébranlée par les faussetés étranges que je trouve dans les biographies de nos auteurs anciens et modernes qui accompagnent un ouvrage publié à Brême, en 1832, par M. Auber (*Spanisches Lesebuch*).

Tous ces poëtes que je viens de vous nommer, plus MM. Arjona, Sanchez Barbero, Castro, le comte de Norona et Roldan, tous morts depuis quelques années, appartiennent à ce que vous appelez en France la vieille école, bien que quelques-uns d'entre eux aient transigé dernièrement avec les idées nouvelles. Près d'eux se placent d'autres poëtes plus jeunes, plus nombreux, mais assurément nos meilleurs. Ils composent la nouvelle école à laquelle il n'y a qu'un reproche à adresser, c'est celui d'être tout aussi peu nationale que celle du siècle dernier, qu'on a accusé de n'avoir fait que travestir en castillan les idées et le goût français; à vous parler franchement, je trouve qu'il en est de même aujourd'hui. La différence n'est que dans le choix des auteurs imités, mais on imite toujours, et plus souvent encore on parodie. Hier, c'était Voltaire, Boileau, Le Brun; aujourd'hui c'est MM. V. Hugo, Lamartine, A. de Vigny, etc., etc. Il n'y a que les modèles de changés.

Je dois encore signaler une troisième nuance qui ne mérite pas le nom de parti, parce que ceux qui la représentent sont trop peu nombreux : elle est composée de ceux qui s'efforcent sérieusement de ressusciter l'ancienne et belle poésie castillane, et cette poésie, soit dit en passant, est toute dans les *Romanceros* et les *Cancioneros*. Or, il faut que vous sachiez que dans cette nuance, à laquelle appartient, je le crois, l'avenir de notre poésie, il y a des hommes des deux écoles. On y rencontre M. Lista, dont on a dit avec raison qu'il pense comme

Calderon, ce qui n'est pas peu dire, car Calderon est l'homme qui a le mieux manié notre langue poétique, et Rioja, qui a fait les *Ruines d'Italie* et l'*Épître à Fabio*, est un profond penseur. On y rencontre aussi le duc de Rivas, auteur du *Moro exposito*. Dans ce livre, qui a tout l'intérêt d'un roman de Scott, l'idéal s'allie au grotesque, le sentiment à la bouffonnerie, au milieu de beautés du premier ordre. MM. Roca, le duc de Frias, le baron de Biguëzal, Vega, les deux frères Bermudez de Castro, don Enrique Gil, Espronceda, Madrazo, Pastor Diaz, et quelques autres appartiennent à cette féconde nuance. Voilà, direz-vous, bien des noms et peu de détails. Oui, mais vous saurez que ces poëtes n'ont encore publié que fort peu de chose, et cela dans des recueils disséminés. C'est au point que je serais fort embarrassé pour vous renvoyer aux sources. Ainsi, j'ai lu quelque part deux ou trois odes magnifiques de M. le duc de Frias, quelques beaux fragments d'un poëme de M. Espronceda (*el Pelayo*), un petit poëme de M. de Biguëzal (*la Conquête de Zamora*, je crois), de délicieuses poésies de Vega; mais aucun de ceux que je viens de nommer n'a encore publié une de ces œuvres importantes sur lesquelles on peut juger un écrivain. J'ai donc dû me borner à citer leurs noms. Je ferai de même pour don Juan Floran, dont vous avez remarqué les excellents articles publiés dans quelques feuilles parisiennes, ainsi que les *Mémoires d'un Cadet de famille*. De 1820 à 1823, M. Floran, qui était fort jeune alors, fit preuve d'un beau talent oratoire dans quelques assemblées patriotriques, et notamment dans la fameuse *Landaburiana*. Don Juan Bautista Alonso, l'un de nos premiers avocats, est l'auteur d'un volume de charmantes poésies publié en 1836. M. Garcia de Villalta et M. Escosura, qui tous les deux méritent d'être comptés parmi nos jeunes poëtes de premier ordre, ont chacun écrit un très-beau roman historique, M. Villalta *el Golbe en Vago*, M. Escorusa *Ni Rey ni Roque*. Ces deux ouvrages sont remarquables surtout par la beauté du style; on est rarement bon poëte sans être bon prosateur. D'ailleurs, vous savez combien la poésie et le roman son étroitement liés ensemble : voyez Scott, voyez chez vous MM. de Chateaubriand, V. Hugo, de Vigny. Et cela a toujours été de même. Lope de Vega a bien fait des romans aussi!

Comme vous le pensez bien, monsieur, j'ai omis dans cette énumération de nos auteurs contemporains ceux que l'opinion publique n'a pas placés dans un rang distingué. Je ne vous ai pas dit un mot des notabilités trop peu nombreuses que comptent chez nous les sciences exactes, d'abord pour ne pas aborder trop de sujets à la fois, et puis surtout pour ne pas devenir trop long. A plus forte raison, je n'irai pas vous parler de cette foule de génies incompris, autrement dit de vulgaires rimeurs qui abondent dans tous les pays, dans ceux du midi surtout, par suite de la grande facilité avec laquelle se plient au vers les langues méridionales. Il y a un endroit à Madrid, le café *del Principe*, vulgairement dit *le petit Parnasse* (*el Parnasillo*), qui est comme le nid de ces tristes oiseaux. Pour le même motif, je me garderai de vous entretenir, à propos du théâtre auquel j'arrive en finissant, de cette autre foule dont le *Parnasillo* est encore la pépinière, qui semble n'avoir d'autre mission sur la terre que celle de traduire, avec une rapidité mille fois supérieure à celle des ballons et des chemins de fer, toutes les pièces, bonnes, médiocres ou mauvaises, indistinctement, qui se jouent sur tous les théâtres de Paris. Mais aussi quelles traductions ! C'est bien le cas de dire : *Traduttore, traditore.*

Notre théâtre est dans un état lamentable; j'en conviens; néanmoins, on n'y voit pas ce funeste symptôme qu'offre le vôtre, ce plat système de collaboration, ce signe d'impuissance qui rappelle la jolie fable d'Iriarte, *Cuatro lisiados* (les quatre estropriés), et qui prélude toujours aux décadences. Aussi notre théâtre ne descend pas, il monte. Tout bas qu'il est encore, il a des conditions de vitalité. D'ailleurs il n'est pas dit que nous ne comptions pas quelques poëtes dramatiques d'un grand mérite. Sans parler de Moratin, le Molière espagnol, qui tenta inutilement d'acclimater chez nous la comédie classique, but qu'on n'atteindra jamais (le génie de Moratin ayant échoué dans cette entreprise, qui peut espérer d'être plus heureux ?), je puis vous citer, en fait de poésie dramatique, quelques noms illustres, et cela heureusement, sans aller les chercher parmi les morts. M. Quintana a fait une tragédie, *Pelayo* (Pélage), qui, toute classique qu'elle est, et par conséquent contraire au goût du moment, chez nous comme en France,

produit toujours sur la scène un admirable effet. Son *Duc de Viseo,* autre tragédie classique, est bien plus faible. M. Burgos est l'auteur de *los Tres Iguales,* charmante comédie de mœurs dans laquelle on aime à retrouver, avec la régularité *moratinienne,* tout le mouvement, tout l'intérêt, toute la richesse de diction des pièces de notre vieux répertoire. Cette belle comédie est une preuve irrécusable que pour le véritable talent les règles ne sont pas des entraves, au moins pour la comédie. Je connais quelques autres pièces de M. Burgos, mais n'ayant vu jouer que celle que je viens de vous citer, je me bornerai à dire qu'à la lecture trois d'entre elles, *el Baile de Mascaras, el Optimista y el Pesomista* et *Desenganos para todos,* m'ont paru encore supérieurs pour l'intrigue et la richesse des vers à *los Tres Iguales.* M. Martinez de la Rosa occupe, vous le savez, un rang élevé parmi nos écrivains dramatiques; mais je ne vous engage pas à juger son talent d'après sa pièce française, *Aben-Humeya,* qui a été pourtant fort applaudie, je m'en souviens, au théâtre de la Porte-Saint-Martin 1830, et qui, pour avoir été écrite par un étranger, est réellement un ouvrage très-remarquable. M. Martinez de la Rosa a écrit grand nombre de pièces de théâtre dont voici les principales : *OEdipe,* dans lequel « Il a trouvé le secret, dit M. Louis Viardot, dans ses excellentes *Études sur l'Espagne*, d'être original, après Sophocle, Sénèque, Corneille, Voltaire, Lamothe et Dryden; » la *Nina en casa;* délicieuse comédie qui, sous le titre *la mère au bal,* a été jouée avec beaucoup de succès sur je ne sais plus quel théâtre de Paris; *la Conjuracion de Venecia,* beau drame dans le goût moderne, qui a donné en Espagne le signal de la régénération dramatique qui s'opère en ce moment. Ses autres pièces sont : la *Vadua de Padilla,* tragédie de circonstance, jouée à Cadix pendant le siége avec un grand succès, dû plutôt à l'à-propos du sujet et à la beauté des vers qu'à la contexture de la pièce, qui est des plus faibles; *moraïma;* tragédie qui offre une grande analogie avec *Mérope; Lo que puede un empleo,* et *los Celos infundados,* jolies comédies qui ne valent pas, il s'en faut bien, la *Nina en casa.* Il faut ajouter enfin, au répertoire de M. Martinez de la Rosa, une comédie nouvelle jouée dernièrement à Madrid.

Le duc de Rivas (don Angel Saavedra), est l'auteur de *Don*

Atraro ou la *Fuerza del Sino*, drame philosophique à grand spectacle, dans le genre de Calderon et de Shakspeare. C'est la seule des pièces de M. de Rivas qui soit en harmonie avec les idées littéraires qu'il a si bien exposées dans la belle préface de son *Moro exposito*. M. le duc de Rivas est à la fois un excellent écrivain et un homme d'État. Ministre de la gobernacion sous la présidence de M. Isturiz, M. de Rivas appartient aujourd'hui au parti conservateur. Remarquez, monsieur, en passant, combien le parti contraire compte peu de représentants dans la littérature : c'est qu'il est composé d'hommes d'*action* plutôt que de *pensée*. Tandis que leurs adversaires font de beaux discours et de beaux vers, ceux-ci font mieux, ils agissent ; ils *manient la matière électorale*, ils ébranlent la fidélité des régiments, et quand ils le faut, ils prennent un fusil et... Mais nous voilà bien loin de la poésie dramatique, car les parodies n'en sont pas. Ces scènes étranges feraient pourtant bien rire si elles n'aboutissaient pas si souvent à des assassinats réels.

M. Gil y Zarate, qui a été longtemps un des plus fermes soutiens de l'ancienne école dramatique, fit amende honorable il y a trois ans, alors qu'il nous montra sur la scène, dans son magnifique drame *Carlos II*, ce roi stupide gravement occupé à prendre son chocolat aux biscuits et discourant de la façon la plus niaise. C'est vous montrer combien M. Gil y Zarate a cru devoir sacrifier au goût nouveau. Peut-être a-t-il été entraîné par l'exemple de M. Casimir Delavigne. Quand ils sont le fruit d'une conviction réelle, comme dans ces deux cas, j'aime à le croire, ces changements me paraissent non-seulement légitimes, mais louables. Je ne conçois pas ces gens qui se vantent d'avoir la tête dure comme un roc, et d'être inaccessibles à toute idée nouvelle, fût-elle un progrès. M. Gil Zarate avait écrit avant son *Carlos II*, entre autres pièces fort belles, une tragédie purement classique, *dona Blanca de Castilla*, qui lui assurait une place élevée parmi les écrivains de cette école, mais persuadé sans doute qu'il y a salut aussi hors de la stricte observation des trois unités, il ne s'en est pas tenu à son essai romantique, qui a été un coup de maître; il vient de faire jouer un second drame non classique, *Rosmunda*, qui a été non moins applaudi que le premier. Je

voudrais bien voir, sur un théâtre de Paris, transporter ces deux drames d'un intérêt si saisissant, le *Charles II* surtout, grande page historique, peinture fidèle et affligeante de cette agonie misérable de la grande maison d'Habsbourg en Espagne. Le tableau de cette époque, toute remplie du génie de Louis XIV, intéresserait certainement un public français.

Vous vous étonnez sans doute que je ne vous aie pas encore dit un mot du plus fécond de nos poëtes dramatiques vivants, dont on vous a souvent vanté sans doute le prodigieux talent d'improvisation, M. Breton de los Herreros, qui, dans les piquantes *letrillas* politiques publiées par le journal *l'Abeja,* a fait dans le temps une guerre si plaisante à don Carlos et à ses partisans. M. Breton s'est créé un genre à lui tout seul, qu'on pourrait appeler le genre *qui fait rire.* Il ne faut pas chercher dans ses nombreuses comédies, hormis deux ou trois tout au plus, un plan bien médité, un but profondément philosophique, des caractères fortement rendus. Pour cela, renoncez-y. Mais de la *vis comica,* des situations inouïes, des traits d'esprit jetés dans chaque vers, vous en trouverez autant que dans Molière, Moreto et Goldoni. Il y a telle comédie en cinq actes de cet auteur qui a été jouée deux fois de suite, d'un bout à l'autre, dans la même soirée et sur les mêmes planches, par l'effet de la volonté énergiquement exprimée d'un public enthousiaste. *La Marcela,* comédie qui réunit toutes les qualités et tous les défauts de l'auteur, a reçu plus d'une fois cet hommage insolite. M. Breton a encore écrit une belle tragédie classique, *Merope*, et un drame intitulé *Élena,* qui est à mon avis le meilleur de ses ouvrages, dans le genre passionné. — M. Gorostiza (don Eduardo), homme d'État au service du Mexique, bien qu'Espagnol, depuis longtemps connu en France comme diplomate habile, a écrit avant et après son émigration dans sa nouvelle patrie quelques comédies charmantes, dont la plus estimée est celle intitulée *Indulgencia para todos.* Voilà déjà, avec M. Jerica, deux poëtes qui nous disent adieu. Ajoutez à MM. Gorostiza et Jerica M. Mora, fonctionnaire au service du Chili, et M. Blanco, qui depuis longtemps a quitté sa belle Séville pour la nébuleuse Albion. Que voulez-vous, c'est le sort des pays devenus pauvres d'être peu recherchés.

Deux poëtes nous ont été ravis par l'Amérique, mais elle

nous a donné en échange un autre poëte, M. Heredia, né à Cuba, que je revendique pour la mère patrie. M. Heridia, tout jeune encore, est connu par un volume de poésies; ce volume témoigne d'un génie privilégié, qui n'attend qu'un peu plus d'étude et un peu plus d'expérience pour se déployer dans toute sa force. Parmi nos bons poëtes lyriques, je dois encore vous citer MM. Somoza et Sérafin Calderon. Le frère de M. Gorostiza (don Pedro Angel) et M. Solis, qui portait (car il est mort) un nom célèbre dans notre histoire littéraire, méritent aussi une mention honorable à côté des auteurs de premier ordre dont je viens de vous citer les principaux ouvrages.

Voilà, monsieur, les écrivains qui ont déjà chez nous ce qu'en France vous appelez *un nom*. Avant de clore ma lettre, un mot sur quelques débutants dans la carrière de la poésie dramatique, qui jouissent déjà d'une réputation naissante.

Une scène assez semblable à celle dont M. Zorrilla fut le héros bienheureux sur la tombe de Larra, eut lieu au théâtre du *Principe*, à Madrid, dans la nuit du 1er mars 1836. Témoin et tant soit peu acteur dans celle-ci, comme dans celle-là, je vous en rendrai un compte aussi exact que ma mémoire me le permettra. On donnait ce soir-là la première représentation du *Trovador*, drame en cinq actes, premier ouvrage d'un jeune homme parfaitement inconnu. On savait seulement qu'il était très-malheureux; que, poussé par la misère et le patriotisme, il venait de s'engager comme volontaire dans l'armée du Nord, et qu'il n'attendait que le produit de sa pièce, pour s'équiper en soldat et pourvoir aux frais de son voyage en Navarre. Les affiches avaient dit quelques mots de cette position particulière où se trouvait l'auteur; les habitués des coulisses avaient dit le reste. Puis, on ajoutait que le *Trovador* avait été fort mal accueilli par l'administration des théâtres d'alors, qu'on accusait, comme cela se pratique toujours, d'être peu encourageante, et même assez mal disposée à l'égard des poëtes nationaux. Le jeune auteur, disait-on, avait eu à essuyer des refus, des humiliations sans nombre, etc. De tous ces bruits, il était parvenu quelque chose au public; mais enfin on voulait voir avant de juger. La pièce fut jouée : jamais triomphe ne fut ni plus complet ni plus éclatant. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu au théâtre l'enthousiasme poussé plus loin. Il y eut

des applaudissements délirants, des trépignements à briser les banquettes, des cris forcenés à faire crouler la salle. La pièce en effet était fort belle, et toutes les fois qu'elle a été jouée, elle a réussi sans contestation. C'est de cette soirée que date à Madrid l'usage de demander, après la représentation d'une pièce qui réussit, le nom de l'auteur ; et encore le public, ne trouvant pas suffisante cette démonstration inusitée, en improvisa une autre : il appela sur la scène l'auteur lui-même. Il voulait saluer ce génie naissant qu'il avait compris et presque deviné, il voulait le dédommager de ses longues souffrances. On eût dit que le public était content de lui-même, comme doit l'être un bon juge qui vient de rendre un arrêt équitable et sauveur. *Que salga el autor!* criait-on de toutes parts. L'auteur en effet, pâle, tremblant, parut entre deux acteurs, comme un condamné qu'on traîne au supplice. Il savoura dans sa plénitude cette immense ovation ; il fut enivré, ébloui. Quelques jours plus tard, un journal publia sa biographie et son portrait lithographié par un de nos premiers artistes, le jeune don Frederico de Madrazo, dont vous avez vu à Paris quelques beaux ouvrages. Le nom du poëte, don José Garcia Gutierrez, devint un nom fameux depuis Cadix jusqu'aux Pyrénées, depuis l'Estramadure jusqu'à Valence. Inutile d'ajouter que le jeune volontaire d'Isabelle II ne partit nullement pour l'armée du Nord. Malheureusement, M. Garcia Gutierrez en est resté là, et cependant il a fait d'autres pièces. Sauf le dénoûment, Dieu merci! son histoire a été celle du pauvre Victor Escousse, qui avait vu une ovation à peu près semblable accueillir son drame de *Farruck le Maure*. Peut-être y a-t-il des intelligences poétiques semblables à ces plantes qui ne fleurissent qu'une fois ; mais M. Garcia Gutierrez est fort jeune, et il faut attendre. Attendons.

Plus heureux, M. J. Eugenio Harzembusch, après avoir débuté par un coup de maître, en 1837, a donné au théâtre un second drame, *Dona Mencia*, qu'on dit de beaucoup supérieur au premier, *los Amantes de Teruel*. Je n'ai pas vu jouer *Dona Mencia*, et ainsi je ne puis établir de comparaison entre les deux ouvrages ; mais quant aux *Amants de Teruel*, je vous assure, monsieur, que c'est une des plus belles choses qu'on ait écrites depuis longtemps en Espagne, et, j'ose à peine le dire,

même en France. Le sujet des *Amants de Teruel*, touchante et poétique tradition du XIIIe siècle, a été traité par Rojas et par Montalvan, qui tous les deux ont échoué devant les difficultés qu'il offre pour la scène. Figurez-vous que le sujet se réduit à un amant qui expire de douleur en retrouvant sa fiancée mariée à un autre; sa fiancée le suit dans la tombe. Tout cela sans poignard, sans poison, sans mari jaloux, sans père inflexible, sans rien de ce qui peut aider la mise en scène. C'est le sentiment isolé, l'amour céleste. Il faut voir quel parti M. Harzembusch a su tirer d'une donnée si simple.

Dona Maria de Molina, par M. Roca de Togores, est un drame parfaitement versifié et d'un puissant intérêt historique. C'est une large et belle peinture des premières années de Ferdinand IV, époque turbulente et désastreuse, pendant laquelle brille d'un si noble éclat dans notre histoire la reine régente dona Maria, surnommée *la grande*. — J'aime beaucoup l'*Alfredo* de M. Pacheco, qui pourtant a été peu goûté sur la scène. L'*Alfredo* me rappelle les drames du théâtre allemand, auxquels il ressemble par la simplicité antique et par le sentiment vif et profond : c'est beau comme Schiller. Le *Fray Luis de Leon, ou le Cloître et le Siècle*, de M. de Castro y Ovozco, n'a pas été non plus très applaudi; mais ce drame, dont le défaut est d'être trop lyrique, n'en restera pas moins comme un admirable poëme. — *Antonio Perez et Felipe II*, par don José Munoz Maldonado, serait un excellent drame, si le dernier acte n'était pas si inférieur aux autres. — M. Diaz (don José) est l'auteur de deux drames intitulés, je crois, *Philippe II et Elvire*.

Me voici, monsieur, au bout de ma récapitulation, je souhaite que vous ne la trouviez pas trop longue. Vous le voyez, nous ne manquons pas de prosateurs distingués et de poëtes d'un grand mérite. Encore me suis-je abstenu de vous parler de plusieurs écrivains qui pourraient, à la rigueur, être considérés comme appartenant à ce siècle. Parmi ces écrivains se seraient trouvés les noms de Capmani, Jovellanos, Campomanes, Munoz, Melendez, Cienfuegos.... Je puis donc vous dire, comme don Ruy Gomez de Silva à Charles-Quint, ces fières paroles : « *J'en passe et des meilleurs.* »

EUGENIO DE OCHOA.

Critique Littéraire.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU LANGUEDOC,

PAR DOM CLAUDE DE VIC ET DOM VAISSETTE (1).

La librairie se meurt! la librairie est morte! ce n'est qu'un cri partout. Les déceptions de la grande invasion romantique l'ont abattue; la contrefaçon belge l'a tuée, l'indifférence du public l'a portée au tombeau. Son papier n'a plus de valeur dans les bureaux d'escompte, et du haut de la tribune nationale, un ministre homme de lettres, comme il le disait lui-même, a déclaré qu'il la mettait en dehors des *industries solides*. Et cependant cette pauvre morte agit et marche avec plus d'activité que jamais; elle remplit le monde de ses livres et de son nom. Cette industrie sans crédit et sans *solidité* ne recule devant aucune entreprise, si gigantesque qu'elle semble. Les collections de classiques, les encyclopédies et les grands monuments historiques surgissent de toutes parts. La librairie agonisante réimprime le *Moniteur universel;* elle s'attaque aux bénédictins et à leurs immenses recueils, et je ne vois pas que les acheteurs manquent nulle part aux livres. Jamais on n'a tant imprimé que depuis que la librairie est condamnée à

(1) Réimprimée à Toulouse par J.-B. Paya.

mort ; jamais on n'a tant lu que depuis que le public est devenu froid.

C'est que la librairie, tant ancienne que moderne, n'est pas encore si près de sa ruine qu'on nous l'assure. Elle a ses traditions qu'elle conserve religieusement, et notre voisinage avec la Belgique nous permet encore de trouver des fortunes sans tache ou de grandes infortunes qui éveillent toutes nos sympathies. Laissons escarmoucher les coureurs d'aventures, et ne confondons pas les grandes, les vieilles maisons de librairie avec ces boutiques d'éditeurs au jour le jour, dont la ruine n'a qu'une chose qui puisse étonner, c'est qu'elle se fasse attendre si longtemps.

Surtout, il ne faut pas mettre sur la même ligne les publications sérieuses, dont le placement est, pour ainsi dire, certain, avec les mille productions de cette littérature nuageuse et stérile qui n'a plus même maintenant le mérite de la jeunesse, cette *beauté du diable*, et qui s'en va criant partout au crétinisme et à l'impiété, parce que le monde refuse aujourd'hui de prêter l'oreille à l'écho fastidieux de ce qu'il a déjà entendu cent fois. Les ouvrages utiles, les œuvres véritables, les livres de fonds, pour emprunter ici le langage de la librairie elle-même, le monde ne s'en est jamais lassé, si vieilles que soient les œuvres, si surannés en apparence que le temps et le progrès nécessaire de l'esprit humain aient pu rendre les livres. Témoin cette vaste réimpression de l'*Histoire du Languedoc*, risquée en quelque sorte par un librairie de Toulouse, et qui a trouvé déjà, sans sortir du pays, des sympathies assez nombreuses pour être presque à l'abri de toute chance défavorable.

L'*Histoire générale du Languedoc* est peut-être de tout ce qu'a enfanté l'érudition de cette fameuse congrégation de Saint-Maur, l'œuvre la plus complète, sinon la plus consciencieuse et la plus savante, car elles le sont toutes avec une si glorieuse égalité qu'on les croirait faites par un seul homme. Ce ne sont plus ici des recherches partielles, des collections de matériaux, de la science en disponibilité pour ainsi dire, comme on la rencontre le plus souvent chez les bénédictins. C'est de la science en action ; c'est un travail positif et d'une application immédiate ; et qui que nous soyons, historiens au jour le jour, arrangeurs de chroniques et de travaux tout faits, nous ne pou-

vons nous empêcher de rougir un peu en songeant de quelle manière se faisait alors ce que l'on appelait une histoire. Ce fut au mois de janvier 1709 que M. de la Berchère, archevêque de Narbonne, vint soumettre aux états du Languedoc, assemblés à Montpellier, l'idée qu'il avait eue d'une *Histoire complète du Languedoc, où, en détaillant tous les faits, on n'oublierait rien de ce qui concerne les mœurs, les coutumes et le gouvernement politique des peuples.* Votée par acclamation, l'*Histoire du Languedoc* fut confiée à la congrégation de Saint-Maur, qui nomma dom Gabriel Marchand et dom Pierre Auzières, « deux religieux de mérite, et très-capa- » bles de cette entreprise, » dit dom Vaissette dans sa modeste et simple préface. Les deux religieux vinrent travailler six ans dans la province, allant de ville en ville, de bibliothèque en bibliothèque, et déjà les mémoires s'entassaient; mais sentant que l'âge s'avançait, et qu'ils ne suffiraient point au travail, ils demandèrent à le remettre entre des mains plus jeunes. Le général de Saint-Maur choisit alors dom Vic et dom Vaissette, tous les deux enfants de la province, élevés tous les deux dans le monastère de la Daurade, à Toulouse, au milieu des monuments de tous les peuples qui ont occupé le pays à tour de rôle. Ceux-ci reprirent le pèleriuage scientifique entamé par leurs devanciers, et le poursuivirent pendant quinze ans, au bout desquels le premier volume de leur histoire parut enfin. On était en 1730 : vingt et un ans s'étaient écoulés depuis le vote des états de Montpellier. Dom Vic mourut en 1734, au moment où le second volume venait d'être publié, et dom Vaissette, resté seul pour mener à terme le laborieux édifice, y travailla onze ans encore avant d'en placer la dernière pierre. Mais ce ne fût pas tout. Ces trente-six années d'études ne suffisaient pas à rassurer la conscience de l'historien du Languedoc. Afin d'achever, comme il le disait, son ouvrage, il continuait encore, onze ans après, ses recherches pour faire une *description* de la province, quand la mort vint le surprendre sur ses livres, en 1756, à l'âge de soixante et onze ans.

Cette intervention des puissances du temps, ce livre soumis comme un projet de loi au vote d'une assemblée, ces quatre hommes succombant à l'œuvre ou mourant sur leur tâche, les uns après les autres, cette seconde religion de la science, pres-

que aussi superstitieuse que l'autre, et ne croyant jamais en avoir fait assez, tout cela donne à l'*Histoire générale du Languedoc* je ne sais quel aspect solennel et monumental en présence duquel on serait tenté d'abord de s'en tenir à la contemplation naïve, et de regarder toute critique comme une profanation. Et cependant, en refeuilletant dans l'édition nouvelle ces pages lentement écloses, dont chaque ligne est le fruit d'études longues et sévères, peu s'en faut que le premier sentiment ne ressemble presque à du dédain. Il faut le dire aussi, c'est un terrible épreuve pour les quatre bénédictins que cette reproduction de leur vieille œuvre, dépouillée de tout ce qui fait la joie du bibliophile, de tout ce qui impose le respect au lecteur. A la voir ainsi descendue de son piédestal in-folio, rajeunie, blanchie, emprisonnée entre deux feuilles de papier vert-pomme, lavée de sa poussière et de son parfum de vétusté, le respect tombe involontairement, et la critique reprend sans façon ses droits qu'elle abdiquait par vénération.

Il est vrai que l'embarras est grand quand on veut se mettre à formuler une opinion sur cet immense travail. On ne sait vraiment où s'y prendre, et c'est le premier reproche que la critique puisse lui adresser; c'est même le plus grave. Les auteurs entrent brusquement en matière : « La Gaule, dans les temps les plus reculés, n'était connue des anciens que sous le nom général de Celtique ou pays des Celtes, etc. » Puis ils partent de là sans regarder devant ni derrière eux, s'emparant à fur et à mesure de tout ce qui se rencontre, couchant les faits côte à côte, mais sans les enchaîner autrement que par des transitions oratoires, peu soucieux que tout se tienne, se coordonne et s'éclaire, pourvu que tout entre et arrive à sa date : ouvriers laborieux, mais sans amour-propre, qui s'acquittent bravement de leur tâche et ne la raisonnent pas. On dirait des mineurs attachés à la tranchée, qui se font place avec la pioche et avancent dans l'obscurité, ne s'inquiétant de rien au delà du point qu'ils fouillent, et ne se retournant jamais. Il suit de là que, de cette longue trouée historique qui part des Gaulois pour venir déboucher au milieu du XVIIe siècle, il ne reste en dernière analyse qu'un vaste abatis de faits qu'on peut discuter, si l'on veut, en détail, mais dont l'ensemble échappe à la critique, par cela même qu'ils n'ont pas d'ensemble. Or, ce n'est

pas ainsi que nous concevons l'histoire. Tout en faisant bon marché de ces grandes théories philosophiques qui ne voient dans une époque qu'une idée, dans une nation qu'un système, et classent méthodiquement les faits dans de petites cases apprêtées d'avance, même en ne voyant dans l'histoire que ce quelle est en effet, c'est-à-dire un spectacle, une représentation du passé qui se joue devant le présent, encore faut-il que l'action se déroule, encore faut-il, quand un peuple paraît sur la scène, que le spectateur puisse toucher au doigt toutes les phases de sa vie, et que dans ce drame interminable auquel chacun des jours qui se succèdent vient sans cesse ajouter quelque nouvel acte, il y ait au moins, à défaut du dénoûment, le mouvement et l'unité. Si la direction, si le *mens agitat molem* manque à l'œuvre, si les acteurs viennent défiler les uns après les autres, sans se parler et se connaître, l'histoire n'est plus un spectacle, ce n'est plus qu'une procession.

Qu'est-il advenu de cette mise en scène incohérente, de ce travail fait avec la patiente insouciance du bœuf qui trace un sillon? C'est que pas un personnage ne se détache, pas un fait ne se trouve en relief, pas une époque ne conserve sa couleur et son allure. Tout est placé sur le même plan; une seule teinte uniforme est répandue partout. Que ce soit le tour de César ou du tétrarque Ortiagon, que des Gaulois on passe aux Romains ou des Romains aux Barbares, rien ne change dans le récit, rien n'émeut le compilateur; tout est pour lui matière historique au même titre et dans la même proportion. La bataille de Vouillé, qui amena toute une révolution dans le sort du midi de la France, est racontée du même ton que la fondation de l'abbaye de la Grasse. Waïfre, le Vitikind de l'Aquitaine, n'intéresse pas plus l'historien du pays qu'Agilbert et Oliba, ou tel autre de ces petits seigneurs insignifiants desquels on sait à peine qu'ils ont vécu. Aussi c'est en vain que vous chercheriez dans ces pages si nourries de science, le moindre vestige de couleur locale, cet assaisonnement obligé de toute histoire, sans lequel le récit n'a plus ni intérêt, ni grâces, et dégénère en dissertation. Et pourtant qui était plus à même de verser la couleur locale à pleines mains que ces hommes qui avaient tout lu, tout comparé, qui compulsaient un *in-folio* pour en tirer une phrase, qui savaient à quelle page du Martyrologe ils trouve-

raient un détail inconnu sur saint Théodard, quels vers d'Ausone ou de Fortunat pouvaient leur apprendre un nom nouveau, une circonstance ignorée, qui n'écrivaient pas une ligne sans s'entourer de chartes et de chroniques? C'est que tout chez eux avait été sacrifié à l'érudition, non pas à la grande et légitime érudition, à celle qui cherche à rétablir une époque méconnue ou laissée dans l'ombre, à rectifier par une étude plus approfondie des sources quelqu'un de ces jugements que l'on se passe de main en main sur un homme ou sur un fait, mais à cette érudition placide et bourgeoise qui chemine tranquillement à la suite des faits, qui s'arrête à tous les accidents de la route, et s'enfonce volontiers de droite et de gauche dans chacun des petits sentiers qui se présentent. Ce qui préoccupe avant tout le bénédictin, c'est l'exactitude et le complet. Il accumule événements sur événements, personnages sur personnages : batailles, conciles, siéges de villes, élections d'évêques, crimes, miracles, ambassades, généalogies et vies des saints, tout lui est bon, tout s'entasse pêle-mêle sous sa plume, tout vient s'emmagasiner en quelque sorte dans cette encyclopédie historique. Chaque chose s'y étale en raison de son volume, abstraction faite de sa valeur et de sa portée. Jamais on n'abandonne un fait que la liste de ses accessoires ne soit épuisée. Si Charles le Chauve, en assiégeant Toulouse, délivre une charte ou un diplôme, vous pouvez être sûr que dom Vaissette vous dira à qui et pourquoi. Du siége lui-même il n'a rien à raconter; mais, en revanche, il vous donnera deux longues colonnes de détails sur le comte Suniarius et le marquis Sunifred, avec leur histoire et leur généalogie, le tout parce qu'ils ont examiné une affaire portée devant le roi franc.

On conçoit alors qu'avec ces préoccupations matérielles, cette minutieuse susceptibilité de recherches, il ne reste plus à l'historien ni le temps ni la force pour s'occuper des grandes lignes, pour aborder les questions vitales, pour faire une place, non pas à la théorie, mais à la critique. L'absence de critique, voilà le principal défaut de l'*Histoire générale du Languedoc;* mais, pour être juste, il ne faut pas s'en prendre à dom Vaissette. On ne saurait faire le procès sur ce point à son livre sans le faire en même temps à toute l'école érudite du XVIIIe siècle, école matérielle au suprême degré, qui s'acharnait sur la lettre

de l'histoire, qui dépensait toute sa science à retrouver le lieu d'une bataille, la date d'un événement, et qui se réjouissait bien plus d'une inscription déchiffrée que d'une époque mieux jugée. En regard, et comme pour faire la contre-partie, se place naturellement l'école contemporaine de Voltaire, si pleine de dédain pour les savants en *us*. Ici la lettre de l'histoire n'est rien, ou peu s'en faut : on ne s'attache plus qu'à la glose. L'interprétation poussée à son tour à ses limites les plus absolues a tout envahi. L'histoire, tout à l'heure champ paisible que défrichait un labeur honnête et persévérant, est devenue une arène brûlante où de fougueux combattants s'agitent et se démènent en mille sens. Ce calme immuable des bénédictins, qui va jusqu'à l'insensibilité, est remplacé par une passion qui se prend à tout, depuis les formules les plus innocentes du code féodal, jusqu'aux bulles des papes et aux ordonnances des rois, depuis les menus détails du déshabillé des héros, jusqu'aux grands actes de la vie des peuples; qui revêt toutes les formes et se trahit sous toutes les enveloppes, que Diderot lui prête sa phrase déclamatoire et colorée, Montesquieu sa roideur dogmatique, ou Voltaire les grâces perfides de son style incisif et moqueur. Certes, à qui voudrait juger de haut le XVIIIe siècle historique, et sous ce point de vue de généralisation idéale si commode à établir, quand on ne prend ses exemples que d'un côté, il y aurait là une difficulté grave, un passage malaisé à franchir. Où est, je vous prie, l'élément qui domine? Est-ce la critique? est-ce l'érudition? est-ce le calme ou la passion? Si l'*Essai sur les mœurs* n'est qu'une longue suite de jugements trop souvent sans preuves, le livre dont nous parlons en ce moment, pour choisir un exemple entre mille, n'est-il pas à son tour une série de preuves sans jugements? Si le bénédictin accepte tout sur parole, le philosophe ne bat-il pas tout en brèche? La parole brève et animée de celui-ci a eu plus de retentissement dans le monde; mais l'autre a laissé des traces plus profondes dans la science, et puisqu'il s'agit ici de science, il vaut bien la peine qu'on s'occupe aussi de lui. Cette grande école dont la congrégation de Saint-Maur ne formait qu'une fraction, et qui se recrutait à la fois dans l'université, dans le parlement, à l'académie des inscriptions, et jusque dans cet ordre multiple des jésuites, où la science avait droit de cité côte à côte avec

les rêves politiques et le prosélytisme religieux, toute cette vaillante phalange des Ducange, des Baluze, des Mabillon, qui marchait à rangs serrés, étendant ses conquêtes au long et au large, a certes le droit d'entrer en parallèle avec une bande d'escarmoucheurs, qui poussait des reconnaissances et voltigeait sur les flancs de l'histoire. Curieux spectacle que ces deux marches en sens inverse, accomplies simultanément par des hommes de la même époque et de la même société! Nouvelle preuve, après tant d'autres, qu'un siècle n'est pas fait tout d'une pièce, pas plus que le genre humain, pas plus que la nature, et que les oppositions, qui se rencontrent de toutes parts, se concilient mal avec ce besoin d'une unité factice que l'on veut satisfaire partout!

Au reste, nous devons, nous autres, une part égale de reconnaissance à ces deux écoles si différentes du XVIIIe siècle. Toutes deux nous ont frayé le chemin, chacune du côté qu'elle avait choisi; et nous ne sommes si riches aujourd'hui que pour avoir hérité des travaux de l'une et de l'esprit d'investigation de l'autre. Sans Voltaire et les siens, nous serions encore à tâtonner dans nos essais de critique; sans leur bon sens novateur, nous n'aurions pas cette indépendance et cette libre allure; et quant à la passion qui anime leurs jugements, nous devons nous trouver bien heureux qu'ils aient essuyé le premier feu de l'attaque contre des puissances qui ne sont plus, contre des idées qu'ils ont mises hors de combat. Nous serions plus hostiles à la féodalité, si ses derniers représentants tenaient encore le haut du pavé dans nos rues, et faisaient bâtonner les gens par leurs laquais; moins indulgents avec les rois d'autrefois, si ceux d'aujourd'hui avaient toujours des lettres de cachet à leur service; et tel qui s'en rit tomberait encore parfois dans la phrase déclamatoire contre l'influence cléricale, si monseigneur l'archevêque de Paris donnait ses livres à brûler au bourreau. D'une autre part, croyez-vous que ce grand déploiement d'érudition, que nous signalions tout à l'heure, ne donne pas le secret de bien des livres contemporains, dont la science aurait quelque chose d'étourdissant, quand on songe aux habitudes de vie de ceux qui les ont composés, si l'on n'en trouvait la matière préparée d'avance dans ces immenses recueils où tout est rassemblé, étiqueté, classé,

n'attendant plus que la main-d'œuvre de l'ordonnateur? Non, après tout ce qu'ont fait nos devanciers, ce n'est pas chose difficile que d'être un savant aujourd'hui! Huit jours de travail dans la première bibliothèque venue nous en apprennent plus long à cette heure sur un sujet donné, qu'ils ne pouvaient, eux, en savoir après avoir retourné, pendant des mois entiers, un fatras indigeste de mauvaises chroniques, de chartes, la plupart du temps insignifiantes, et d'indéchiffrables manuscrits. Je sais bien qu'il y a encore parmi nous une race de rudes travailleurs qui ne veut pas de science toute faite, qui reprend les fouilles en sous-œuvre pour son compte et va s'inspirer aux sources. Sans parler d'Alexis Monteil, ce bénédictin égaré dans le XIXe siècle, pour lequel l'Académie des Inscriptions s'est jugée trop haut placée, et dont la réputation semble attendre qu'il soit mort pour prendre enfin le rang qui lui appartient; d'Augustin Thierry, ce glorieux martyr de l'étude; de Guizot; que le présent a enlevé trop tôt au passé; de Michelet, le poëte de l'érudition, et de tant d'autres, l'on pourrait former une liste imposante de tous les hommes de notre époque qui ont attaché leur nom à des œuvres de science sérieuse et personnelle. Mais pour ces hommes-là encore, que ne doivent-ils pas à ceux qui ont pris le soin d'aller pour eux à la chasse des preuves et des autorités, de leur trier les parchemins, de leur commenter les chartes, de leur mettre pour ainsi dire le doigt sur chaque passage important? Avec ces collections de matériaux, ces notes, ces indications, le chemin était tout tracé; nos historiens n'avaient plus qu'à marcher droit devant eux. A Dieu ne plaise que nous cherchions à rabaisser la gloire de qui que ce soit, surtout quand c'est une gloire légitime et de bon aloi, comme celle des gens dont nous allons parler. Mais demandez à M. Amédée Thierry ce que lui aurait coûté sa belle et savante histoire des Gaulois, s'il n'avait pas eu toutes les données de l'antiquité rassemblées comme en un faisceau dans la *Collection des Historiens de France;* demandez à M. Sismondi quelle part revient à Muratori dans son excellent travail sur les républiques italiennes, à Tiraboschi dans son livre de la littérature italienne? L'histoire du midi de la France qui vient de ranger M. Fauriel au nombre de nos meilleures historiens, est certes bien supérieure, comme résultat, à l'*His-*

toire générale du Languedoc de dom Vaissette, et pourtant il est permis de douter que M. Fauriel fût arriver si vite et si bien, si dom Vaissette ne lui eût aplani les voies.

C'est là ce qui lave le bénédictin des reproches que nous lui adressions tout à l'heure, quand nous faisions la critique de son livre en raison de sa prétention à être une histoire faite, une œuvre achevée. Pris ainsi, c'est quelque chose de décousu et d'incomplet, par son abondance même; c'est un ouvrage de petite portée, c'est presque un méchant livre : Dieu et l'Académie des Inscriptions nous pardonnent cette expression sacrilége! Mais il faut l'envisager sous un autre point de vue. Pour apprécier la valeur réelle, l'usage véritable de ce grand monument; ne voyez en lui qu'un travail préparatoire, une œuvre d'attente, une mine à exploiter. C'est un livre d'étude, et non pas de lecture : on ne doit le lire que la plume à la main. Alors tous ces défauts qui le déparaient deviennent autant de qualités. L'absence totale d'enchaînement et de critique vous laisse l esprit plus libre en présence des faits; leur nudité même et l'aridité du récit font que vous ne subissez d'aucune façon l'influence du narrateur : vous échappez d'autant mieux à sa forme qu'elle n'a rien de séduisant. Ses digressions continuelles, cette profusion de petits détails, cet amour de la difficulté vaincue qui engage l'historien de préférence dans les recherches les plus ardues et les plus stériles, tout cela prend un prix inestimable aux yeux de l'homme qui poursuit la solution d'un problème, et l'on ne trouve jamais qu'un auteur en dit trop, quand il répond à toutes les questions. Si nous avons bien pu dire, il n'y a qu'un instant, que l'histoire de dom Vaissette était presque un méchant livre, hâtons-nous d'ajouter que c'est avec ces méchants livres-là que se font les bons livres.

Il y a encore une remarque à faire, c'est que bien des choses nous intéressent peu dans cette histoire, qui font grand plaisir aux gens pour lesquels elle a été faite. Peu importe à la science que dom Vaissette rétablisse ou non la suite des évêques de Carcassonne, mais cela importe beaucoup à l'église de Carcassonne; elle le tiendrait quitte, au besoin, du reste de son second volume pour la page où il lui apprend que les quatre Guimera inscrits par Gérard de Vic dans la liste de ses évêques ne font qu'un seul et même Guimera. Le travail voté par les états de

Montpellier était avant tout un travail d'intérêt local, et puisque la province en faisait la dépense, faut-il s'étonner que les ouvriers employés par elle aient consulté ses goûts? Envisagé de la sorte, le travail des bénédictins peut être présenté comme un modèle du genre. Noblesse et bourgeoisie, châteaux et communes, corporations civiles et religieuses, tout y retrouve son histoire, son origine et ses titres. Cela forme peut-être, en résultat, un ensemble rebutant pour le lecteur du public; mais cela satisfait éminemment le lecteur du pays, et va chatouillant tous les petits amours-propres, chacun à son endroit. Il n'est point de livre dont puisse s'accommoder plus volontiers cette religion du clocher de village et du donjon voisin, que l'on comprend facilement pour peu qu'on ait vécu de la vie de province, vie sur place et sans horizon, où l'écho des choses du monde, qui vous arrive parfois affaibli et lointain, ne couvre guère le bruit des choses du lieu. L'*Histoire générale du Languedoc*, tout en conservant sa spécialité et sa valeur locale, n'en demeure pas moins cependant un livre national, et doit rencontrer d'autres sympathies que celles de la province qui en a fourni la matière. On se rappelle encore ce vœu de l'homme qui, le premier chez nous, a introduit l'art dans la science, et qui, tombant tout à coup au milieu de cette école historique sans chaleur et sans haleine, dont les chefs reconnus étaient Anquetil et Velly, a ranimé le sentiment éteint de la couleur locale, et a enseigné, en prêchant d'exemple, quel parti l'on pouvait tirer d'une chronique, quel rôle le détail naïf pouvait jouer dans les plus grandes pages. M. Augustin Thierry, en terminant ses *Lettres sur l'Histoire de France*, s'écrie, avec un accent de conviction profonde, que jamais on ne parviendra à élever au passé de notre pays le monument qui lui manque, tant que chaque province n'aura pas elle-même pris le soin de recueillir ses traditions, de raconter tous les incidents de sa vie privée, et la part qui lui est échue dans le grand mouvement de la vie nationale. Ce ne sera qu'en réunissant ces études éparses qu'on pourra reconstruire un tout intelligent et complet; et que de temps encore avant que la lumière ait été portée sur chacun des points, avant que toutes ces voix partielles viennent à se fondre en une voix générale, avant que de Lille à Marseille, de Bayonne à Strasbourg, on s'entende d'un concert unanime

pour apporter les matériaux à la main prédestinée qui doit les mettre en œuvre ! Pour le Languedoc, les matériaux sont prêts, ou peu s'en faut, puisque les bénédictins ont passé par là. Ce qui pouvait manquer encore se retrouve dans les notes savantes du chevalier Al. Dumège, qui, sans toucher au livre, l'a mis au courant de la science moderne, en puisant surtout à deux sources ignorées des bénédictins, ou plutôt dédaignées par eux, les Arabes et les romans du moyen âge.

Le travail du chevalier Dumège, rejeté modestement à la fin de chaque volume, rappelle, par son érudition solide et tranquille, la manière des anciens mémoires de l'Académie des Inscriptions. C'est le même respect pour les médailles, des inscriptions et les monuments, le même amour des petites restaurations de noms et de lieux ; c'est presque la même facture, plus le souffle de la critique contemporaine, qui anime et vivifie la dissertation. Nous ne lui adresserons qu'un reproche, c'est d'avoir cité des pages entières écrites dans le dialecte du pays et d'avoir oublié de les traduire, ce qui nous rend à nous autres profanes, qui ne comprenons rien au patois du Midi, ses citations complétement inutiles. Il est vrai que le chevalier Dumège s'abandonne quelque part à de très-longs développements dans le seul but d'établir que le langage méridional est une langue et non un patois, ce qui ne le dispensait pas encore de traduire.

Mais on aura beau dire et beau faire, tant que le Midi sera français, et nous ne croyons pas qu'il éprouve d'ici à longtemps le besoin d'une nationalité plus glorieuse que celle-là, il faudra bien qu'il se résigne à parler français. Si *les Turcs, possesseurs de la Grèce,* comme le dit, non sans quelque colère, l'historien méridional, *ne l'ont point obligée à renoncer à sa langue encore si harmonieuse,* il y a une grande différence entre deux peuples dont l'un est le vainqueur, l'autre le vaincu, et deux fractions inégales d'une même population qui ont les mêmes lois, les mêmes mœurs, le même esprit, dont les gloires sont en commun, la gloire littéraire aussi bien que les autres. L'élément le plus fort assimile à soi le plus faible ; il n'y a là ni oppression ni violence, et il ne faut pas aller remuer les cendres de Waïfre et des héros de la guerre des Albigeois, quand il s'agit d'une conquête tout intellectuelle et morale. Patois ou non, les habitants du Midi n'élèveront jamais leur

langage à la hauteur d'une langue, même à leurs yeux, par cela même qu'ils ont déjà une autre langue qui est la leur, quoi qu'ils fassent, et qu'une nation ne saurait avoir deux langues à la fois. Voyez plutôt si, pour leur propre compte, ils ne sont pas plus fiers de Montesquieu et de Mirabeau, que du boulanger de Nîmes ou du perruquier d'Agen, qu'ils intitulent leurs poëtes nationaux ! Il serait aussi par trop bizarre, si notre français, qui s'implante aujourd'hui à Berlin, à Rome, à Saint-Pétersbourg, que les Bédouins eux-mêmes vont bientôt être forcés d'apprendre, était vaincu sur son propre terrain par un souvenir des troubadours ; et si, pour avoir été un patois latin en l'an 1000 et au delà, il se trouvait devenir une langue en 1840.

A part ceci, qui n'est au reste qu'un accessoire parfaitement en dehors de la question, on ne saurait, sans injustice, méconnaître le mérite réel des consciencieuses recherches du Ch. Dumège. Il a osé se mesurer avec les bénédictins, et, au grand honneur de l'érudition du XIXe siècle, il a soutenu noblement la lutte. Pour la soutenir jusqu'au bout, il doit reprendre leur récit là où il s'arrête, à la mort de Louis XIII, et le pousser jusqu'en 1830. Sans attendre de cette continuation périlleuse les proportions gigantesques du travail de dom Vaissette, la sagesse et la fermeté de ce début nous permettent d'espérer quelque chose de judicieux et de savant. Puisse cet exemple avoir du retentissement dans nos provinces ! Toutes n'ont pas eu des historiens comme dom Vaissette ; mais presque partout il existe, enfouies sous la poussière et oubliées sur les rayons des bibliothèques, des histoires sérieuses et d'un remaniement facile. Pour ceux qui voudraient les remettre en lumière, il y aurait, avec un bénéfice plus que probable, une renommée certaine, et le sentiment d'un grand service rendu. Nous compléterions ainsi, bien mieux qu'avec du marbre et des toiles peintes, un musée vraiment national, et nous pourrions arriver à la certitude qu'aucune de nos gloires n'échapperait à la reconnaissance de la patrie.

J. Macé.

MARIE VAN OOSTERWYCH.

Pourquoi rougissez-vous en me parlant de lui, Marie? Est-ce que vous ne pensez plus que l'amour des arts doit être votre seul amour?

— Toujours, mon maître; mais ce jeune homme a du talent, et j'aurais voulu pour lui que vous eussiez consenti à l'accepter comme élève.

— Pour lui seulement, Marie?

La jeune fille courba la tête, et le vieillard continua en la baisant au front :

— Ma noble enfant, je regrette de lui avoir interdit l'entrée de mon atelier, car je t'aime trop pour te faire de la peine, même dans la personne d'un autre.

Et sans attendre la réponse de Marie, celui qui parlait ainsi, posant une palette et les pinceaux qu'il tenait à la main, courut vers la porte de l'atelier, et, l'entr'ouvrant, il appela plusieurs fois une personne qui descendait l'escalier.

Ce maître tout paternel, ce vieillard qui comprenait si bien un cœur de jeune fille, c'était Jean-David de Heem, peintre célèbre d'Utrecht, à qui tous les souverains de l'Europe avaient envoyé des lettres de noblesse, et qui excellait à peindre les fleurs et les vases précieux où elles s'épanouissaient.

L'artiste avait fondé à Utrecht une école renommée, où les talents naissants venaient se développer. L'œil du maître savait deviner le génie encore en germe, et l'élève qui possédait ce don précieux était initié par lui à tous les mystères de l'art. Mais David de Heem avait été longtemps sans trouver un dis-

ciple en qui il espérât revivre. Il se voyait vieillir, et il éprouvait une tristesse mêlée d'orgueil de n'avoir pu former un élève qui l'égalât ; il lui semblait qu'il mourait sans postérité. Un jour, en terminant un chef-d'œuvre, cette douloureuse pensée attira une larme au bord de sa paupière. Comme il rêvait ainsi, on frappa un léger coup à la porte de son atelier, et un de ses domestiques vint lui annoncer qu'un ministre de l'Église réformée, accompagné d'une jeune fille, demandait à lui parler. Le peintre quitta son ouvrage et donna ordre qu'on introduisît les étrangers. Il se leva pour recevoir un homme de quarante ans, tenant par la main une jeune fille qui paraissait en avoir quinze. Cet homme avait un maintien grave, noble et modeste à la fois. Il était entièrement vêtu de noir, et ses habits sans ornements annonçaient un ecclésiastique. Sa physionomie calme et sereine semblait un reflet de l'Évangile, dont il professait les saintes doctrines. C'était le père de la belle enfant qu'il conduisait. La jeune fille avait une robe de laine brune qui serrait sa jolie taille bien dessinée, et sa belle chevelure blonde était emprisonnée dans une de ces coiffes de soie et de dentelle noire que les femmes de la bourgeoisie hollandaise portaient alors. Son jeune visage, autour duquel serpentaient quelques boucles dorées, ressortait plus frais et plus vermeil encore sous le cadre noir de ce bonnet monastique. Elle tenait ses grands yeux bleus timidement baissés ; elle les leva à une parole de son père, et en souriant elle laissa voir ses petites dents perlées, éblouissantes de blancheur. Cet angélique visage attira le regard de David de Heem, qui toucha la main de la jeune fille avec bonté et demanda avec empressement à son père ce qu'il désirait de lui. Le ministre protestant prit sous le bras de sa fille un portefeuille de dessins, et, l'ayant ouvert, il en tira plusieurs esquisses qu'il montra au grand artiste.

— L'enfant que vous voyez là, dit-il, a peint ces fleurs sans maître, en secret, malgré la défense de sa mère, qui eut préféré la voir travailler à des ouvrages à l'aiguille. Moi-même j'ai combattu son goût pour les arts ; car je pensais que la vie d'une femme, pour être calme et heureuse, doit être cachée, que l'éclat du talent ne sied pas à la jeune vierge, et que, surtout pour elle, il y a moins de joie que de douleur à briller en ce monde. Mais ses inclinations triomphèrent de mes efforts ;

toutes les fleurs de nos champs renaissaient sous ses mains inexpérimentées, qui devinaient le dessin sans l'avoir appris; et en voyant ses imitations égaler la nature, je me dis que c'était la volonté de Dieu, et que le talent dont il l'avait douée ne lui serait pas fatal.

— Dites qu'il fera sa gloire et sa fortune, s'écria David de Heem en parcourant avec un visage rayonnant les esquisses qui étaient devant lui. L'enfant qui a peint ces fleurs est destinée à illustrer son pays.

— Approche, Marie, dit le père, heureux malgré lui de l'avenir promis à sa fille; demande à notre plus grand peintre de te recevoir pour élève, et dès ce jour aime-le et respecte-le comme un père.

— Et dès ce jour, reprit David de Heem en embrassant la jeune fille et en pressant affectueusement la main du ministre protestant, cette enfant sera traitée dans ma maison comme mon propre enfant, et je lui découvrirai tous les mystères de mon art.

Quelques larmes coulèrent sur les joues de Marie, mais elle ne trouva pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance. La famille de David de Heem devint la sienne, ses filles la traitèrent comme une jeune sœur; entourée d'amour, encouragée par de doux éloges, il lui semblait déjà goûter les prémices de cette belle vie d'artiste que son maître lui avait présagée.

David de Heem avait deviné l'âme tendre et enthousiaste de Marie; il versa sur elle toute sa paternelle bonté. Afin qu'elle sentît moins l'absence de sa famille et qu'elle pût se livrer avec ardeur à l'étude de la peinture, il développa en elle cet amour de l'art qui l'avait saisie tout enfant, et bientôt le monde entier se concentra, pour la jeune fille, dans l'enceinte de l'atelier, où ses travaux se confondaient avec ceux de son maître. David de Heem bénissait le ciel d'avoir trouvé une élève digne de lui. Parfois le bon vieillard prenait plaisir à faire terminer par Marie un de ses propres ouvrages, et il était fier comme un père lorsque les amateurs auxquels il montrait son tableau ne distinguaient pas la touche de Marie de sa propre touche. Sous un pareil maître, qui, loin de redouter la rivalité, l'encourageait, les progrès de Marie furent rapides. Après un an d'études, elle avait pénétré toute la science et égalé l'exécution du peintre;

elle en savait assez pour se passer de leçons, mais David de Heem n'aurait pu se passer d'elle : elle faisait la joie et l'orgueil de ses vieux jours, et souvent, dans ses élans de reconnaissance, elle avait promis au vieillard de ne jamais le quitter.

C'était un tableau plein de charme que celui qu'offrait l'atelier de David de Heem. Le noble vieillard, la palette à la main, debout devant une grande toile destinée à quelque souverain de l'Europe, était entouré de ses filles, bonnes et simples femmes, qui causaient gaiement avec Marie. La jeune artiste inspirée faisait naître les fleurs sur la même toile que son maître. Qu'elle était belle ainsi, cette jeune fille de dix-sept ans! Son œil bleu toujours si doux brillait alors de tous les feux du génie; ses joues, colorées par l'animation du travail, contrastaient avec la blancheur de son cou, sur lequel ses cheveux tombaient follement. Sa taille était d'une flexibilité pleine d'élégance, et ses mains fines et rosées, qui tenaient la palette et les pinceaux, semblaient avoir été formées pour servir de modèle. C'était une créature toute poétique, qui réalisait pour son vieux maître la muse de la peinture.

Des corbeilles de fleurs naturelles, qui servaient de modèles, répandaient leurs parfums; des vases précieux et des bronzes antiques venus d'Italie charmaient la vue. Les portraits de tous les souverains de l'Europe, appendus aux murs, attiraient les regards; parmi eux, la noble tête de Louis XIV se détachait pleine de fierté; le roi de France avait lui-même envoyé son portrait à David de Heem, et les autres princes avaient suivi son exemple. Ainsi, l'atelier du peintre était décoré des dons que la royauté fait au génie, comme de puissance à puissance.

Combien elle était noble, cette vie d'artiste! qu'il était riant et gracieux, cet intérieur d'atelier! Parfois les heureux travailleurs étaient interrompus par quelques visiteurs illustres, qui venaient rendre hommage à leur talent et acheter leurs tableaux. Alors seulement parvenait dans ce sanctuaire quelque bruit du dehors; mais, d'ordinaire, le monde n'était pour rien dans ce bonheur paisible. Souvent Marie chantait avec son maître quelque cantique grave et touchant, que les filles de David de Heem répétaient en chœur. On riait, on priait, on admirait un effet de lumière que le pinceau cherchait à rendre, et le jour présent

s'écoulait aussi heureux que la veille, et le lendemain ramenait le même bonheur.

Trois ans de la vie de Marie s'étaient passés ainsi ; trois ans qui n'avaient fait éclore dans son âme que des sentiments purs et calmes, ou de ces vivifiantes inspirations de l'art qui réchauffent le cœur sans le dévaster. Il est vrai que l'organisation poétique de Marie était tempérée par cette nature candide et un peu froide qui fait que le cœur d'une Hollandaise ne bat jamais qu'à demi. La pensée de Marie se perdait dans ses rêves, et ne lui demandait rien au delà ; d'ailleurs, parmi les élèves de David de Heem, aucun n'était admis dans son intimité, aucun ne s'était attiré les éloges du maître, et n'avait été distingué par lui. Marie les confondait dans son indifférence ; jamais son regard ne s'était arrêté sur aucun d'eux, et elle pouvait dire, comme la Miranda de Shakspeare, qu'aucun homme encore ne lui était apparu.

La veille du jour où commence ce récit, Marie peignait auprès de son maître, lorsque la porte de l'atelier s'entr'ouvrit. Un jeune homme demanda à parler à David de Heem.

— Entrez, mon ami, dit l'artiste avec bonté. Mais tu ne m'es pas inconnu, continua-t-il après l'avoir regardé; je t'ai vu déjà dans mon atelier?

— Oui, et vous n'avez pas pris garde à moi, répondit le jeune homme avec assurance, et c'est pour cela que je prends la liberté de venir me recommander moi-même en vous montrant cette ébauche.

Et il plaça triomphalement devant le maître un tableau de fleurs extrêmement remarquable.

— Tu peins largement, avec fermeté, mais trop vite ; il y a du *furioso* dans ton faire.

— Maître, c'est que je suis paresseux.

— Singulière explication du défaut que je te reproche! C'est par paresse que tu vas trop vite ?

— Oui, maître ; je fais vite pour ne plus rien faire après.

— Et quel charme trouves-tu à l'inaction.

— Quand je me repose, je voyage, je rêve et je bois.

A ce dernier mot, Marie leva la tête, et jeta un regard d'étonnement dédaigneux sur celui qui venait de le prononcer. Il continua sans paraître troublé et en s'adressant à elle :

— Oui, mademoiselle, cela vous surprend? cela vous paraît bizarre? Une demi-ivresse jette dans mon cerveau des rêves enchanteurs; alors je suis entouré de tableaux plus exquis que ceux de nos plus grands maîtres; je contemple des monuments qui défient les plus magnifiques monuments de l'antiquité; j'aime et je suis aimé par de jeunes filles presque aussi belles que vous, mademoiselle.

Il dit cela avec assurance et en arrêtant ses longs yeux noirs pleins de hardiesse sur le regard de Marie, qui se baissa tout à coup.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon garçon, dit David de Heem; tu as du talent; si tu veux travailler avec plus de suite, tu peux acquérir un jour fortune et renommée.

— Va pour la fortune. Quant à la renommée, c'est, voyez-vous, comme le brouillard qui passe sur nos fleuves; j'aimerais tout autant l'eau qui coule en dessous, quoique, à vrai dire, l'eau et moi, nous soyons de francs ennemis.

— Trêve à ces plaisanteries vulgaires, dit avec une demi-sévérité David de Heem. Si vous voulez que je vous trouve digne d'être admis dans mon atelier, il faut que vous réformiez votre langage et votre conduite. La nature vous a bien doué; mais il y a beaucoup à faire encore pour aider la nature.

— C'est vraiment admirable! s'écria Marie, qui s'était approchée depuis quelques instants pour regarder l'esquisse du jeune homme.

Et comme se parlant à elle-même, elle ajouta à demi-voix: Je n'ai jamais rien fait d'aussi bien.

— Entendez-vous cet éloge? dit David; il doit vous rendre bien fier, car celle qui l'a prononcé est Marie van Oosterwych, un de nos plus grands peintres.

— Je savais cela, répondit le jeune homme; mais ce que j'ignorais, et ce qui vaut mieux, Marie est sans contredit la plus belle femme du monde.

En parlant ainsi, il regardait avidement la jeune fille.

— Est-il enfant! dit David en souriant; et, ne pouvant cacher la satisfaction paternelle qu'il ressentait des éloges qu'on donnait à Marie: J'aime ta franchise, mon ami; parle moins, sois modeste, et reviens travailler dans mon atelier, ajouta le bon

maître en lui frappant légèrement sur l'épaule... Mais quel est ton nom ?

— Guillaume van Aelst.

— Ah ! je connais ton oncle ; peintre de talent, mais aimant trop le cabaret et le rien faire.

— C'est un mal de famille.

— Mais qu'on peut déraciner, reprit David ; promets-moi de ne plus boire et de renoncer au *far niente*, mauvaise herbe venue d'Italie.

— Ici je n'aurai plus besoin de l'ivresse que donne le vin, répondit Guillaume en regardant de nouveau Marie, les beaux rêves naîtront d'eux-mêmes ; mais avec ces rêves, oh ! que le *far niente* serait doux ! Le travail contrarie la pensée dans ses vagues excursions.

— Bah, bah, interrompit David.

— Ne peut-on travailler en rêvant? dit à son tour Marie ; ce furent les seuls mots qu'elle prononça ; ils lui échappèrent comme l'expression involontaire d'une espérance.

— S'il faut travailler pour vous plaire, maître, je travaillerai, dit vivement Guillaume ; et son regard s'adressait à Marie.

— Eh bien ! à demain ; je garde ton esquisse pour mieux l'examiner.

Le jeune homme s'inclina et s'éloigna lentement en retournant la tête à chaque pas ; il ne rencontra point le regard de Marie.

— Quelle charmante figure a ce jeune homme ! s'écria le vieux peintre.

— Quel beau talent ! dit Marie.

— Très-bien, ajouta David avec un malin sourire ; je fais la remarque que tu aurais dû faire, et toi celle qui me convenait ; tu parles comme le vieillard, et moi comme la jeune fille.

— Que voulez-vous dire, maître?

— Que tu devais remarquer plutôt la figure de ce jeune homme que son talent, et moi plutôt son talent que sa figure.

Et l'heureux maître riait de ses paroles et de l'embarras de la jeune fille.

— Mais, dit elle, j'ai remarqué l'un et l'autre.

— Et, en ce cas, qu'en penses-tu ?

— J'ai trouvé son visage agréable et son talent merveilleux.

Ces fleurs ne sont-elles pas surnaturelles? dit-elle, en désignant l'esquisse de Guillaume; ce cactus aux fleurs pourpres, aux feuilles grasses et épineuses, cet aloès aux grappes d'albâtre, hérissé de lances, ne sont-ils pas admirables? On dirait ceux qu'on conserve à Amsterdam dans les serres du stathouder.

— Quoi! dit le maître avec plus de gaieté, ces grands yeux noirs voilés de cils flottants et surmontés de deux arcs d'ébène, ce front pur et intelligent, cette brune et épaisse chevelure onduleusement bouclée, cette bouche à moustaches coquettes, embellie par des dents éblouissantes, cette taille élégante qu'un justaucorps de velours noirs dessine à plaisir, tout cela ne fait-il pas un charmant cavalier? Ah! ah! ah! tu vois que j'ai de bons yeux?

Marie ne riait pas. Elle se jeta tout émue sur le sein paternel de David, et lui dit presque en tremblant :

— Maître, vous voulez donc que j'aime ce jeune homme?

— Et pourquoi pas, s'il devient un de nos plus grands peintres, si je puis le rendre digne de toi? Dès demain nous commencerons son éducation.

En achevant ces mots, il sortit pour quelques affaires, et laissa Marie avec une nouvelle pensée, avec une émotion qui ne s'était pas encore éveillée dans son âme. Elle ne comprenait rien à la rêverie inconnue qui s'emparait d'elle; elle ne s'expliquait pas pourquoi elle avait abandonné ses pinceaux et restait pensive devant l'esquisse de Guillaume. Cette esquisse était bien belle, elle l'avait d'abord admirée avec enthousiasme, mais maintenant elle ne la voyait plus; au lieu de ces fleurs de l'Asie aux couleurs tranchées et aux formes gigantesques que le jeune peintre avait choisies à dessein pour pouvoir développer les touches larges et animées de son pinceau, Marie ne voyait plus derrière les touffes de fleurs que la tête passionnée et expressive de Guillaume. Elle resta ainsi plusieurs heures, absorbée dans une sorte de contemplation intérieure. Lorsque David de Heem rentra dans l'atelier, il la gronda doucement de sa paresse, car, en regardant son ouvrage, il s'aperçut que depuis son départ elle n'avait pas travaillé.

— Vas-tu faire comme Guillaume? Vas-tu imiter sa paresse et rêver pour ne rien faire? dit le bon peintre en riant.

— Oh ! demain je réparerai le temps perdu, répondit-elle tout émue, mais aujourd'hui je souffrais.

Et la pauvre enfant rougit; elle croyait mentir, et pourtant elle disait vrai, elle souffrait; une souffrance profonde et douce à la fois jetait son corps et son âme dans une molle langueur. Pour la première fois de sa vie elle fut silencieuse et pensive à la veillée, et la nuit ses cils blonds ne s'abaissèrent pas sur ses joues rosées; ce fut sa première insomnie.

L'amour est donc une douleur, puisque dès son éveil il s'exprime par la tristesse et les larmes? Ses ravissements passionnés, ses ardentes extases, ses félicités les plus enivrantes sont mêlées d'ombres funèbres et de mélancoliques sourires. On ne jouit pas de ce bonheur poignant; on le rêve, on le désire, on l'appelle, on croit le saisir lorsqu'on n'atteint que son fantôme, et, lorsqu'on pense l'avoir perdu, on le pleure comme si on l'avait possédé. Ce n'est qu'un mirage céleste, mais qui vaut mieux que toutes les oasis de la terre. Souvent celui qui fait naître en nous cette vision mensongère ne s'en doute point ou en est indigne; alors l'âme, qui se trompe elle-même, est la proie de ses propres rêves, et se consume dans les tourments qu'elle se crée. L'amour, ce sentiment tyrannique, enchaîne souvent l'un à l'autre des cœurs que rien ne devait rapprocher : il attire les pensées virginales de la jeune fille sur l'homme impur qui les profane, il mêle une vie calme et douce à une existence orageuse et effrénée, il jette le dévouement à l'égoïsme, comme un martyr aux lions du cirque.

Marie n'avait point ces pressentiments qui empoisonnent l'amour; mais elle s'étonnait, dans son innocence, que sa pensée pût s'arrêter sur ce jeune homme aux manières et aux paroles effrontées. Il était beau, mais d'une beauté vulgaire. Il avait du talent, mais de la présomption sans noble orgueil; il était vaniteux, il n'était pas véritablement artiste, artiste inspiré, fier et modeste à la fois. Il ne croyait pas à son génie et l'avait reçu de Dieu sans en comprendre la grandeur. Marie sentait tout cela vaguement; mais, dans l'entraînement de son cœur, plus fort que sa raison et sa pureté, elle s'accusait de juger trop mal et trop vite celui qui, après tout, avait reçu du ciel deux symboles de prédilection : la beauté et le génie.

Le lendemain, les joues de Marie avaient pâli; néanmoins elle

avait retrouvé son calme extérieur, et peignait auprès de son maître en causant avec sérénité. Elle éprouvait pourtant une vague inquiétude : il était plus de midi, et Guillaume n'arrivait pas.

— Notre jeune homme est en retard, dit son maître comme s'il eût deviné sa pensée. Il ne s'est pas vanté à faux, il est paresseux et inexact.

Marie ne répondit pas.

— J'ai pris quelques informations sur son compte, continua David de Heem ; on m'a dit qu'il avait une conduite déréglée, qu'il travaillait seulement quand le besoin le pressait ; mais que comme pour le lazzarone napolitain, vivre était pour lui ne rien faire.

— Il nous avait fait l'aveu de tous ses défauts, dit Marie, et vous aviez l'espérance de l'en corriger.

— J'y ai réfléchi, et cela me paraît difficile.

— Quoi ! même avant de l'avoir entrepris ?

— Pauvre enfant ! murmura David ; et il demeura silencieux et parut rêver tristement.

Avant d'admettre Guillaume dans l'intimité de son atelier, David de Heem s'était informé de sa conduite. D'abord il avait été séduit malgré lui par sa franchise, par l'énergie de son talent et par son visage si beau; mais, en voyant que Marie avait reçu les mêmes impressions, il voulut s'assurer si celui qui les faisait naître en serait véritablement digne. Le bon vieillard songeait à l'avenir de Marie, il le rêvait aussi calme et plus brillant que sa vie présente, et il se serait reproché comme une trahison de ne pas avoir assuré le bonheur de l'ange envoyé par Dieu à sa vieillesse. Il avait appris dans la ville que Guillaume, enfant indiscipliné, avait quitté sa famille depuis l'âge de douze ans. Vagabond et paresseux, il ne cultivait le talent dont la nature l'avait doué que pour satisfaire ses passions, le vin et le jeu. A peine avait-il dix-neuf ans, et déjà on le citait à Utrecht, où il n'était arrivé que depuis six mois, comme un habitué des tavernes. En apprenant la conduite de Guillaume, David de Heem regretta d'avoir trop vite et trop légèrement consenti à donner au jeune peintre des leçons particulières, et à l'admettre dans la chaste compagnie de sa chère Marie; il se reprochait presque d'avoir été imprudent, et il rêvait aux moyens de

réparer sa faute, lorsque Guillaume parut. Il salua d'un air dégagé. Ses cheveux étaient en désordre, ses habits sentaient le vin, on devinait qu'il sortait du cabaret. Marie n'osa pas le regarder, et David lui jeta un coup d'œil investigateur.

— Je vous ai fait attendre, dit-il sans embarras; pardon, mon maître, mais avant de me cloîtrer, il fallait bien dire adieu à mes condisciples, et je viens de leur jurer amitié éternelle le verre à la main.

— C'est un jeune homme de talent et non un ivrogne que j'avais pensé admettre dans mon atelier, dit le vieillard en arrêtant sur Guillaume un regard sévère.

Le jeune homme soutint ce regard avec assurance, et répondit en souriant :

— Pensez-vous, maître, que l'amour du vin empêcha Schoorel et Mabuse d'être de grands hommes?

— Je pense, continua David à moitié irrité, que c'est leur talent et non leur vice qu'il faut imiter. Rubens, l'aigle de la peinture, avait autant de grandeur dans les sentiments que dans le génie, et jamais il ne fut souillé par ces habitudes ignobles que vous appelez des délassements. Si la vie de Mabuse vous tente, choisissez un maître qui lui ressemble, je ne vous conviendrais pas.

— Est-ce un congé que vous me donnez?

— Eh bien! oui, sortez, dit David avec quelque émotion; nos habitudes paisibles ne sont pas les vôtres.

— J'aurais pu m'y faire et y trouver du charme.

Le vieux peintre secona la tête.

— C'est bien, reprit Guillaume avec fierté; j'emporte mon esquisse et je vous dis adieu. Adieu, mademoiselle.

Marie ne répondit point, elle ne leva pas la tête, elle eût craint qu'il ne vît tomber une larme suspendue à ses longs cils. Mais quand Guillaume fut sorti, elle essaya de le justifier; et ce fut alors que le bon peintre, qui ne savait pas résister à un désir de Marie, se reprochant sa sévérité, comme il s'était reproché d'abord son indulgence, rappela le jeune homme, qui déjà avait franchi l'escalier. Guillaume revint lentement et rentra dans l'atelier en triomphateur.

— Vous avez réfléchi, dit-il, et je crois que vous avez raison; je vaux mieux que mes dehors. je vous ferai peut-être honneur.

Et, sans attendre une parole du maître, il posa son esquisse sur un chevalet et se mit à peindre. Alors, ceux qui étaient là semblèrent avoir disparu pour lui; il peignait ardemment, avec fougue : on eût dit qu'il était maîtrisé par son travail. Les plantes qu'il reproduisait de souvenir naissaient sans modèle sous ses pinceaux comme sous la main de la nature. Marie et David de Heem le regardaient avec admiration. Quand il eut parfait selon sa fantaisie son esquisse, déjà fort avancée, il repoussa du pied le chevalet, jeta ses pinceaux et son appui-main, et, croisant les bras, il resta immobile à contempler Marie. Le travail avait animé ses traits et les avait empreints de noblesse et d'inspiration; son œil noir, calme et radieux avait un rayon pénétrant qui attirait le regard de la jeune fille; sans le vouloir, Marie regardait Guillaume et se sentait heureuse en le voyant si beau. Guillaume souriait comme un homme en extase; mais bientôt sa physionomie perdit, par degré, toute trace d'enthousiasme; une sorte d'affaissement se peignit dans ses traits, et sa tête se courba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent, il sembla dormir.

— Il s'évanouit, s'écria Marie, avec une sorte d'effroi.

— Il s'endort, dit avec calme David de Heem.

— C'est la fatigue du travail et de l'inspiration, ajouta Marie presque avec respect.

— C'est la fatigue de ses rêves voluptueux, murmura le maître qui avait observé Guillaume avec la sagacité d'un vieillard.

Et emmenant Marie, il laissa le jeune homme endormi dans son atelier.

Après quelques heures de lourd sommeil, Guillaume se réveilla, et emportant le tableau qu'il avait terminé dans la journée, il sortit. Il se sentait un appétit de vingt ans, et comme il n'éprouvait pas le besoin de passer la nuit à dormir, il la passa à faire bonne chère. Le lendemain matin, en sortant de la taverne, il entra chez un brocanteur, où il vendit pour quelques florins le chef-d'œuvre qu'il avait fait la veille. L'hôte de la taverne l'attendait à la porte, et il prit dans les mains de Guillaume l'argent qu'on venait de lui compter. Resté sans ressources pour la journée, Guillaume songea à travailler de nouveau, et regagna la maison de David de Heem; elle semblait

encore endormie, aucun bruit n'en sortait; mais comme la porte du jardin qui précédait la maison était entr'ouverte, Guillaume se rendit à l'atelier, où tout encore était silencieux.

Il entra furtivement et fut quelques instants avant d'apercevoir Marie, qui lisait avec recueillement un livre de prières; elle-même n'avait pas entendu le bruit des pas, et Guillaume restait à la contempler sans qu'elle eût levé la tête. Elle avait cessé de lire, et demeurait assise sur un de ces brillants fauteuils de bois d'ébène à sculptures gothiques, devenus si précieux de nos jours. Vêtue d'une robe blanche, les bras et les épaules à demi nus, les cheveux flottant en boucles d'or sur son front calme et sur ses joues pâlies, ainsi accoudée, rêveuse et triste, elle était semblable à un de ces esprits éthérés chantés par Moore ; créatures célestes qui ne soupçonnaient point nos misères, et qui y furent initiées par l'amour. Marie avait passé une douce nuit : la veille, Guillaume lui était apparu comme un noble et studieux jeune homme plein de génie et de ferveur pour les arts; elle ne repoussait plus son image. Les dernières paroles que son maître avait prononcées n'étaient pas parvenues à son oreille, et, les eût-elle entendues, elle n'en aurait pas deviné le sens. Elle admirait Guillaume et ne pensait point qu'elle dût se défendre de l'aimer. C'était un frère que Dieu lui envoyait, et à cette pensée elle avait prié pour lui. Elle leva tout à coup son œil bleu si limpide et si pur; mais elle ne vit point Guillaume. Son regard s'arrêta sur la fenêtre en treillis près de laquelle elle était assise, et elle tendit machinalement la main pour saisir une clochette des plantes grimpantes qui formaient sur le grillage une mosaïque de fleurs et de verdure ; ne pouvant l'atteindre, elle se leva pour la cueillir. Le vent du printemps, soufflant dans l'atelier à travers les arbres du jardin, fit flotter la robe de Marie, et, agitant ses cheveux sur son visage, empreignit ses joues d'une teinte rosée aussi pâle que la corolle du liseron qu'elle tournait dans ses doigts. Les étincelles du soleil faisaient planer sur sa tête comme un cercle d'or; elle avait une expression tellement sainte, qu'il eût fallu la bénir et l'adorer avec respect; mais la beauté de Marie était en même temps si jeune et si émouvante, qu'elle jeta des flammes dans le sang de Guillaume. Il s'élança vers la jeune fille, et, l'entourant de ses bras comme pour l'empêcher de fuir, il s'écria :

—Oh ! Marie, que vous êtes belle !—Et il effleura d'un baiser son bras nu. Enfant candide, elle ne le repoussait point ; elle le regarda avec bonheur et lui dit sans rougir : — C'est vous, ah ! c'est vous, Guillaume, qui êtes beau ! — Et leurs regards se mêlaient avec ivresse. Marie devenait pâle et froide ; Guillaume posa ses lèvres brûlantes sur les siennes. Alors, comme si une révélation mystérieuse et soudaine eût pénétré dans son cœur, elle se dégagea de l'étreinte de Guillaume ; puis, revenant à elle avec dignité, à son tour elle posa sa bouche sur le front du jeune homme, et lui dit d'une voix tremblante : — Guillaume, vous êtes mon fiancé, vous êtes le premier dont les lèvres ont touché les miennes ; Guillaume, vous serez le dernier... — Et, chancelante d'émotion, elle tomba évanouie.

L'effroi fit oublier à Guillaume que cette jeune fille était en sa possession, qu'il pouvait l'emporter dans ses bras et la faire renaître sous ses baisers ; la crainte le rendit respectueux. En la voyant si pâle, en la sentant si froide, la terreur s'empara de lui ; il crut qu'il l'avait tuée. Il allait sortir pour demander du secours, lorsque David de Heem apparut. Devinant la vérité et allant même au delà, il sembla retrouver les forces de sa jeunesse pour terrasser Guillaume et le chasser de son atelier.

— Misérable ! qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il en levant le bras sur lui.

— Rien, répondit Guillaume d'un ton de franche candeur. Je l'aime.

— Vous l'aimez et vous l'avez insultée ? s'écria le vieux peintre ; sortez : je veux savoir d'elle la vérité.

Guillaume s'éloigna. Marie revint à elle sans souffrances. Tourmenté et abattu comme un père, David de Heem n'osait d'abord l'interroger. Mais lorsqu'il vit le sang circuler et colorer de nouveau ses joues, il la plaça sur son sein, et essuyant une larme, il lui demanda instamment la vérité. Elle répondit par des pleurs ; puis l'aveu de son amour lui échappa par ces mots : Je l'aime, et je le lui ai dit.

— Et lui ? reprit avec vivacité le vieux maître.

— Oh ! lui, il m'aime aussi, dit-elle ; et elle fit avec candeur le récit de la scène d'amour que nous avons décrite.

David comprit cette expansion spontanée d'un sentiment qu'il avait connu autrefois ; mais il en devina tout l'entraînement et

tout le danger. Il fit comprendre à Marie qu'elle devait résister, non aux élans de son cœur, qui serait toujours chaste, mais aux désirs de Guillaume qui pourrait l'égarer. Il lui fit sentir ce que la pudeur et l'innocence naturelle ne révèlent qu'à demi : que l'amour doit se cacher dans le cœur d'une femme jusqu'au jour où une sanction sacrée vient, pour ainsi dire, l'éterniser en le consacrant. Elle comprit que jusque-là, avouer son amour, c'était le profaner, et elle fit le serment à son maître que, sans rétracter des paroles échappées à son ignorance, jamais elle n'exprimerait à Guillaume ce qu'elle éprouvait pour lui, — jusqu'au jour, ajouta-t-elle, où vous me direz : Tu peux l'aimer, et où je sentirai que cet amour n'est plus en désaccord avec mes autres sentiments ; car, il faut que je vous l'avoue, mon maître cet amour je ne l'aurais pas choisi; il est venu à moi, il m'étonne, il est contraire à ma nature ; mais je lutte en vain : il triomphe, il m'enivre et bouleverse le calme de ma vie.

— Ce n'est pas l'amour qu'il faut vaincre, reprit David, c'est celui qui l'a fait naître qu'il faut changer ; il y a du bon dans Guillaume, et s'il doit devenir mon enfant en s'unissant à toi, je veux le traiter désormais comme si j'étais son père. Allons, rappelle-le, qu'il vienne reprendre son travail. Tu le verras tous les jours, à toute heure, mais jamais sans moi.

Marie comprit les saintes pensées du vieillard, et elle tomba à ses genoux pour le bénir. Puis, selon son ordre, elle rappela Guillaume qui se promenait impatient dans le jardin ; il franchit d'un bond l'escalier, et se précipitant dans l'atelier, il dit avec effusion :

— Eh bien ! chère Marie, allez-vous mieux?

— Si bien, dit David avec calme, qu'elle va reprendre ses pinceaux ; allons, mes enfants, mettez-vous tous les deux à l'ouvrage.

Au maintien de Marie, à son doux sourire, à sa rougeur émue, Guillaume fut rassuré ; il n'osa prêter au vieux peintre une pensée de dissimulation. Marie, enhardie par la présence de son maître, adressa la première la parole à Guillaume.

— Mais où donc est votre tableau ? Je ne l'ai plus retrouvé, lui dit-elle.

Guillaume rougit.

— Va le chercher si tu l'as laissé chez toi, ajouta David de

Heem; j'en ai parlé à un marchand qui t'en donnera un bon prix.

— Maître, murmura Guillaume, faisant un effort sur lui-même et voulant brusquement sortir d'embarras, il n'est plus temps, je l'ai vendu par nécessité.

David de Heem ne lui fit pas un reproche, mais il continua avec une bonté que Guillaume ne pouvait s'expliquer :

— Mon enfant, cela ne sera plus ainsi; je veux que tu habites désormais ma maison : tu y trouveras toutes les douceurs de la vie, et tu pourras travailler alors pour la gloire, et non pour quelques misérables florins dont les brocanteurs payeraient ton talent.

Cette indulgente bonté confondit Guillaume ; il regarda Marie pour en deviner le sens; le visage de la jeune fille exprimait la reconnaissance, et ses larmes bénissaient silencieusement l'affection providentielle du vieillard.

C'est une étude curieuse que celle des caractères de la plupart des peintres flamands ; il en est qui joignent à un talent plein de verve et d'inspiration un esprit inculte et somnolent qui semble incessamment engourdi par l'ivresse où les plongent leurs appétits grossiers. Diamants bruts à écorce rude, ces génies bizarres n'ont que des étincelles de grandeur; leur art les fait toucher au sublime, leur nature à la bassesse; et quand la jeunesse a consumé ce feu passager d'une intelligence incomplète, ils s'éteignent accroupis et avinés sur une table de cabaret. Guillaume n'en était pas encore là, mais le noble David de Heem, qui avait vu parmi ses condisciples des exemples des déréglements et des souillures du génie, découvrait avec effroi les inclinations basses du jeune peintre : il était né avec l'instinct du bien, mais il n'en avait jamais eu la conviction. Parfois il était ému par l'exemple d'une grande action ou d'un grand sentiment, mais jamais il n'en concevait l'inspiration, la pensée première. Ayant brisé dès son enfance le joug salutaire et saint de la famille, il s'était livré sans contrainte à tous les penchants qui le sollicitaient, et les libres habitudes qu'il s'était données le liaient d'autant plus fortement, qu'il avait une sorte d'orgueil de son indépendance. Guillaume percevait encore par les sensations, presque plus par l'âme. La beauté le frappait, une parole d'amour le faisait tressaillir; le spectacle d'une grande

douleur et un mot de désespoir sorti du cœur l'auraient trouvé froid Il lui restait une vivacité accidentelle qui venait du sang, mais il était si apathique pour le bien, qu'il n'avait jamais un élan spontané pour la gloire ou la vertu. Déjà sa belle tête devenait moins belle; tout en conservant encore la vie de la jeunesse et de la santé, elle perdait par degré cette expression intellectuelle qui a tant de charme sur le visage humain.

Pourquoi Dieu ne donne-t-il pas à la femme, à l'heure où il lui envoie l'amour, un des rayons perçants de ses regards, qui pénètrent jusqu'au fond les misères et les souillures! Pourquoi tant d'âmes croyantes et naïves vont-elles se livrer fatalement à des esprits impurs qui les profaneront! La lumière leur manque pour chercher le bonheur; mais elle rayonne et les frappe comme un sarcasme dans l'abîme des douleurs où, privées d'elle, elles se sont jetées. Marie, c'était l'âme; Guillaume, c'était la matière; lui l'aimait pour sa beauté, elle pour la foi qu'elle avait en son génie et pour les sentiments qui, pensait-elle, devaient en découler. Mais, éclairée par David, cette foi était devenue moins aveugle. Marie comprenait que la nature de Guillaume n'était pas identique à la sienne, et elle redoutait la même inégalité dans leur amour que dans leurs autres penchants. Cependant un charme si puissant l'attirait vers Guillaume, qu'elle éprouvait une joie profonde en songeant qu'il allait devenir l'hôte de son maître et le compagnon assidu de ses travaux.

Durant les premiers jours de son installation dans la maison du vieux peintre, Guillaume ne quitta pas l'atelier. Il avait commencé une nouvelle esquisse, mais il peignait à peine; son tempérament paresseux l'emportait sur son faible vouloir. Il passait des heures à regarder Marie, à répondre aux paroles de la jeune fille par des gestes d'amour; il ne trouvait pas d'autres expressions, car il n'avait rien dans l'âme. Elle, heureuse de le voir, causait gaiement d'un accent plein d'ardeur et de vivacité: elle parlait art, tendresse, bonheur. Elle peignait avec plus de sentiment et d'enthousiasme; l'amour semblait doubler ses facultés, tandis qu'il avait engourdi celles du jeune homme. Un mot d'amour direct et brûlant échappait-il à Marie, s'il frappait le cœur de Guillaume, il n'en faisait pas jaillir un sentiment traduit par une tendre et respectueuse parole, les lèvres

du jeune homme s'agitaient, mais c'était un baiser qu'elles auraient voulu donner; il se penchait vers la jeune fille comme pour l'embrasser. Aimante et craintive, elle fuyait alors; son cœur était triste et humilié, et elle pleurait en se disant : Il ne m'aime pas! Le vieux maître observait avec douleur la lutte de ces deux natures contraires qui se heurtaient en cherchant à se rapprocher; il eût voulu les séparer à jamais, mais l'amour, par une fatalité bizarre, les appelait l'une à l'autre.

La maison de David de Heem était un calme sanctuaire, cloître saint, où la vertu fixait la paix, et les arts, cet enthousiasme qui embellit et anime la vertu. La fortune que le vieillard avait acquise par son talent répandait autour de lui un honorable bien-être; mais point d'éclat, point de ce luxe vaniteux qui cherche à se produire au dehors aux dépens du bonheur et du calme intérieur. David de Heem avait marié ses filles; il ne lui restait plus que son enfant d'adoption, que sa chère Marie, et parfois il pensait, dans les bonnes heures de Guillaume, qu'il serait heureux de les unir ensemble et de mourir entouré de leurs soins. Ce rêve consolant s'évanouissait chaque jour; celui qui l'avait fait naître semblait chercher à le détruire. L'hospitalité du noble peintre paraissait gênante à Guillaume. Il trouvait chez David une table abondante, mais les liqueurs fortes dont il s'abreuvait d'ordinaire, et qui l'abrutissaient, n'y paraissaient jamais. Le soir, quelques hommes distingués de la ville, quelques voyageurs célèbres, quelque prince qui passait à Utrecht, venaient visiter le grand peintre. On causait, on s'animait sur quelque question d'art, et jamais, pour ce distraire, on n'avait recours au jeu, à cette autre passion mauvaise, toute-puissante dans l'âme de Guillaume. Enchaîné par la beauté de Marie, qu'il couvait chaque jour du regard, il résista durant plusieurs semaines à l'appel de ses habitudes invétérées; mais il ne put les vaincre, car il était sans volonté. Il avait terminé un second tableau : ce n'était plus, comme le premier, un chef-d'œuvre; c'était un ouvrage où la vie manquait. Un soir, il emporta ce tableau, et ne reparut pas au souper. Marie redoutait pour lui quelque malheur, et pleurait. Son vieux maître prévoyait une faute, il restait triste et silencieux. La veillée se prolongea fort tard; on attendit en vain Guillaume, il n'arriva pas.

— Prends courage, ma noble fille, lui dit son maître en la quittant, cet homme est indigne de toi.

Et ces dernières paroles, qui frappèrent son cœur, l'assaillirent toute la nuit. Elle eût voulu rejeter une affection si vive et si tyrannique, mais elle se sentait dominée par elle, et ne pouvant l'étouffer, elle s'y abandonna. Le jour suivant, David de Heem sortit dans la matinée pour se rendre auprès de l'ambassadeur de France, qui l'avait fait appeler. Marie entra pâle et découragée dans l'atelier désert. La vie lui semblait morne et pesante; elle se rappelait tristement l'époque où elle voyait les jours s'écouler pour elle si légers et si riants. Elle s'arrêta devant le tableau qu'elle avait terminé la veille; c'était une couronne de fleurs d'oranger et de roses blanches, une couronne de fiancée, destinée à la fille de Mme de La Vallière, à Mlle de Blois, qui allait épouser le prince de Conti.

Quoique en guerre avec leur patrie, Louis XIV protégeait les artistes hollandais, et il avait fait commander ce tableau à Marie van Oosterwych, dont la réputation était parvenue jusqu'à la cour de France. La jeune fille l'avait exécuté avec amour, car, en tressant sous son pinceau cette guirlande virginale, elle pensait involontairement au jour où son front pur en ceindrait une pareille. Sur une urne d'or ciselée, Marie avait drapé un de ces voiles magnifiques de dentelle de Flandre, dont les ombres onduleuses embellissent encore un visage de mariée. Son pinceau avait rendu toutes les finesses du riche dessin de ce tissu précieux, et sur cet ornement nuptial, elle avait gracieusement posé les fleurs pudiques qui en complètent la parure. Chaque bouton d'oranger, chaque rose de la couronne, était un long et précieux travail. Marie tenait à cet œuvre par le cœur, elle n'eût pas voulu s'en séparer; mais l'ambassadeur de France la réclamait. Encore quelques jours, et elle serait perdue pour elle. Elle désirait en faire une copie, le courage lui manquait. Les sentiments tumultueux qui bouleversaient son âme altéraient le calme nécessaire à ces œuvres exquises de l'art.

Elle contemplait encore cette couronne, qu'elle avait faite sous les yeux de Guillaume et en pensant à lui, lorsque la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement. Il se précipita vers elle, les cheveux en désordre, les traits décomposés et portant l'empreinte du désespoir.

— Marie, chère Marie, s'écria-t-il, vous seule pouvez me sauver du déshonneur, et je viens à vous avec confiance. Je me suis éloigné de vous un seul jour, de vous, mon ange gardien, et la mauvaise vie m'a repris corps et âme. J'ai joué, j'ai perdu; j'avais joué sur parole, et je serais baffoué, foulé aux pieds, si je ne payais pas. On m'attend, on ne m'a donné que quelques heures : Marie, voulez-vous me sauver?

— Que faut-il faire? dit-elle, heureuse de le revoir et oubliant presque ses torts. Guillaume voulez-vous que je parle à mon maître? Il est généreux et bon, il viendra à votre aide. Voulez-vous ce que je possède? mes petites économies vous suffiront-elles? J'ai trois cents florins; prenez-les, Guillaume, je vous en prie.

— Hélas! ce n'est pas assez, dit-il en faisant un effort sur lui-même; je dois huit cents florins.

— Eh bien! j'implorerai mon maître, et, s'il ne peut vous donner cette somme, Guillaume, j'ai le médaillon de diamant que m'a envoyé l'empereur Léopold : je le mettrai en gage chez un juif.

— Dans une heure, cela ne se peut, Marie; les formalités prendraient trop de temps. Je suis perdu, Marie; adieu, pardonnez-moi le mal que je vous fais.

— Oh! que parles-tu de mal? s'écria-t-elle; je te bénis, car, lorsque tu es là, je ne souffre plus, je suis heureuse. Ne me quitte plus, trouve un peu de bonheur auprès de moi, et prends ma vie, s'il te la faut. Oh! dis-moi, Guillaume, que dois-je faire pour te rendre la paix?

Et les yeux de la jeune fille exprimaient la passion. Elle serrait les mains de Guillaume avec une tendresse indicible. En ce moment, elle oubliait que celui qui l'implorait était indigne d'elle. Le revoir était un enivrement si doux que toutes ses craintes étaient effacées.

— Marie, répondit Guillaume, le sacrifice est trop grand; je n'ose l'exiger.

— Mon Dieu, Guillaume, vous me demanderiez ce tableau destiné au roi de France, ce tableau qui ne m'appartient plus : je manquerais à ma parole et je vous le donnerais.

— Qu'avez-vous dit, Marie? m'avez-vous deviné? C'est ce tableau qu'il me faut, je n'osais vous l'avouer; l'autre jour,

un brocanteur, qui était venu l'admirer, l'a estimé mille florins; il disait qu'il en donnerait huit cents.

— Et c'est la somme que vous avez perdue? Guillaume, emportez-le, je le referai de souvenir, je passerai les nuits au travail. Guillaume, allez vite, vous arriverez trop tard.

Et, comme si elle n'avait pas fait un immense sacrifice, joyeuse, elle remettait entre ses mains le chef-d'œuvre destiné à la fille de Louis XIV.

— Marie, je ne mérite pas vos bienfaits, je ne suis pas digne de vous bénir; que Dieu vous récompense!

Il allait sortir, mais, s'arrêtant tout à coup, il sentit une sorte de remords :

— Je suis bien coupable, bien lâche; pour me sauver, je vous expose au ressentiment du roi de France; que dira-t-il de la vente publique de ce tableau destiné à sa fille?

— Eh, que sont pour moi de pareilles craintes! Oh! Guillaume, vous ne comprendrez jamais mon amour.

Et, entraînée par son émotion, elle se suspendit à son cou et se prit à pleurer; puis, s'en détachant violemment :

— Partez! s'écria-t-elle, et que je vous revoie calme et dégagé de mauvais souvenirs.

Quand il fut sorti, elle se jeta à genoux et demanda pardon à Dieu de son idolâtrie. Guillaume franchit l'escalier rapidement, et il heurta, sans le voir, David de Heem, qui rentrait chez lui. Le vieux peintre l'avait reconnu, et lorsqu'il trouva dans l'atelier Marie tout en larmes, il devina tout.

— Et tu l'as laissé emporter ce tableau? s'écria-t-il avec une sorte d'effroi.

— Maître, son honneur était engagé; pour venir à son aide, j'aurais donné ma vie!

— Ma fille, reprit David profondément affligé, le malheur est entré dans notre maison avec cet homme.

— Oh! dites plutôt le bonheur! s'écria-t-elle avec une candeur passionnée; quand je le vois, je suis heureuse à en mourir. Tout à l'heure, c'est de joie que je pleurais. Je lui ai rendu le repos par un sacrifice qui m'a paru doux.

— Tu lui as rendu le repos en détruisant celui de ton vieux maître. Oh! Marie, l'amour m'efface en ton cœur, et ton père adoptif n'est plus rien pour toi!

— Ne m'accusez pas ; puis-je m'empêcher de l'aimer? Vous avez vu mes combats : j'ai lutté avec mon cœur, j'ai été vaincue; mais cet amour n'est pas impie ; s'il fallait le briser pour vous, mon père, vous savez bien que je le briserais, dit-elle avec résignation.

— Marie, le sacrifice qu'il t'a arraché nous entraînera dans de grands malheurs : l'armée française est à nos portes, Louis XIV se dispose à entrer en vainqueur dans notre ville ; au plus léger mécontentement, il peut nous traiter en ennemis. Jusqu'à ce jour, il nous a protégés comme artistes ; si nous l'irritons, il nous persécutera comme Hollandais et protestants. L'ambassadeur de France vient de me faire appeler, il m'a appris les nouveaux succès de l'armée française : « Vous allez voir notre puissant monarque, a-t-il ajouté, il vient rétablir la religion catholique dans vos provinces conquises. Vous qu'il a nommé son peintre, vous qu'il a anobli, vous devriez donner l'exemple de la soumission en retournant au giron de l'Église. » J'ai gardé le silence, et l'ambassadeur a compris mes pensées de révolte. Il m'a assuré froidement de sa protection ; puis, comme j'allais le quitter, il m'a rappelé pour me parler de toi, Marie : « Vous avez, m'a-t-il dit, une élève habile à qui notre grand roi a commandé un tableau ; cet ouvrage est attendu à la cour ; est-il terminé? — Oui, monseigneur. — Eh bien ! je l'enverrai chercher aujourd'hui, et j'irai moi-même voir si votre élève sera moins rebelle que vous aux désirs de Louis le Grand. — Marie van Oosterwych est la fille d'un ministre protestant, ai-je répondu, elle ne pourrait renier sa religion sans donner la mort à son père. — L'évêque d'Utrecht, que la France vient de nommer, lui fera comprendre qu'il est une autorité encore plus sacrée que celle d'un père ; c'est celle d'un roi, émanée de celle de Dieu. » Et en prononçant ces mots, il m'a quitté brusquement. Tu le vois, mon enfant, nous avons tout à craindre de ces dispositions hostiles. Il faut ravoir ce tableau si imprudemment livré à Guillaume.

Et, sans attendre la réponse de Marie, David de Heem donna des ordres pour qu'on fût à la recherche du jeune homme.

— Mon maître, dit-elle avec fermeté, c'est moi seule qui suis coupable, et je veux subir seule la colère de l'ambassadeur ;

tout ceci s'est fait sans vos conseils ; ah ! je serais trop punie si vous en souffriez.

— N'es-tu pas ma fille? dit David avec tendresse ; nos douleurs comme nos joies ne peuvent se diviser. Si l'infortune nous visite, nous la recevrons ensemble.

Guillaume revint, il était pâle et défait comme un criminel.

— Je vous ai fait rappeler, dit gravement David.

— Il n'est plus temps, répondit Guillaume en baissant la tête.

— Je vous remettrai huit cents florins.

— Il n'est plus temps, vous dis-je, le tableau est vendu.

— Ne pourrai-je, avec de l'or, l'arracher au brocanteur?

— Il n'est plus en sa possession.

— Et à qui l'a-t-il revendu?

— A l'ambassadeur de France, s'écria Guillaume avec désespoir. Oh ! pardonnez-moi ce nouveau malheur, j'ai été trompé par l'avidité de cet homme, il a profité de ma détresse ; mais, croyez-moi, oh ! croyez-moi, j'ignorais ses intentions.

Le vieux David de Heem était atterré, mais il lisait tant de souffrance sur les traits de Guillaume, qu'il ne trouvait pas de reproches à lui adresser. Marie prit la parole pour les consoler ; elle pressa la main de son maître et celle du jeune homme.

— Pourquoi vous affliger ainsi? leur dit-elle ; aider ses amis dans la peine procure des joies plus douces que la faveur des rois. Je vais écrire à l'ambassadeur, essayer de me justifier. Si je ne puis l'apaiser, eh bien ! maître, nous vivrons dans l'obscurité durant l'occupation des Français ; aussi bien les triomphes des ennemis de notre pays doivent-ils nous humilier, et leur protection nous paraître amère.

— Noble enfant! murmura David.

Guillaume ne paraissait pas comprendre cette sublime fierté. Comme ils se consultaient sur les moyens à prendre pour éviter la persécution, un ami de David de Heem, un échevin de la ville d'Utrecht, entra dans l'atelier et dit tristement au vieux maître : « Quel délire vous a donc pris de résister ostensiblement au roi de France? Pourquoi fournir à nos ennemis des prétextes pour nous persécuter? Les faibles doivent se soumettre en attendant qu'ils soient assez forts pour se révolter. » Et l'échevin, pressé de questions sur ce qu'on avait à craindre, apprit à David de Heem qu'il était arrivé chez l'ambassadeur

de France comme il venait d'en sortir, et qu'il l'avait trouvé fort irrité de la résistance qu'avait opposée le peintre à ses idées de prosélytisme catholique. L'ambassadeur eût voulu convertir quelques notables habitants de la ville, et les voir suivre l'entrée triomphale qu'on préparait à Louis XIV. Il n'avait pas réussi dans sa tentative auprès du peintre, et il songeait à s'en venger, lorsque le brocanteur juif auquel Guillaume avait vendu le tableau de Marie demanda à lui parler. Ce brocanteur faisait un grand commerce d'objets d'art; il possédait en magasin des richesses immenses, et déjà il songeait à se mettre à couvert du pillage des vainqueurs, en captant à l'avance la protection de l'ambassadeur. D'autres juifs, pour échapper aux pertes de la guerre, avaient donné l'exemple d'un tribut d'argent considérable envoyé à la France. Le brocanteur avait songé à une offrande de tableaux rares, pensant flatter ainsi le souverain qui s'était déclaré le protecteur des arts. Lorsque Guillaume eut livré au juif le chef-d'œuvre de Marie, celui-ci comprit tout le profit qu'il pouvait tirer de cet ouvrage, en le portant lui-même à l'ambassadeur de France, et en le lui offrant sous la forme respectueuse d'une restitution. La démarche du juif avait eu le succès qu'il en espérait. L'ambassadeur, apprenant que le tableau venait de l'atelier de David de Heem, avait promis au brocanteur de récompenser son désintéressement. En même temps il s'était répandu en menaces contre l'arrogant artiste qui, disait-il, osait se mettre en révolte contre Louis le Grand. En écoutant le récit de cette scène, David comprit toute l'imminence du danger qui le menaçait; cependant il espérait échapper à la persécution en menant une vie retirée pendant le séjour des Français à Utrecht. L'échevin hocha la tête.

— Vous n'êtes pas un homme qu'on puisse oublier, lui dit-il; si vous vous étiez soumis en esclave aux volontés du roi de France, il vous aurait comblé d'honneurs; vous avez osé résister; bien plus, en apparence, vous avez osé le braver; Louis XIV vous persécutera, il le fera pour l'exemple. Vous êtes célèbre, il pensera rendre son autorité plus imposante par la sévérité qu'il déploiera envers vous.

— Le repos de mes vieux jours est détruit, dit tristement David de Heem. Que faut-il faire?

— Partir avec moi, mon maître, répondit Marie : nous irons

auprès de ma famille, à Delft, dans ma ville natale, ville obscure, que la persécution n'aura pas visitée. Là, nous retrouverons la paix et la sécurité nécessaires au travail. Mon maître, partons et ne regrettons rien, puisque nous ne nous séparerons pas.

Elle regarda Guillaume; il paraissait réfléchir.

— Cette jeune fille a raison, dit l'échevin, il faut partir, il faut vous éloigner le plus tôt possible. Quand vous ne serez plus là, je saurai soustraire votre maison au pillage; j'obtiendrai des garanties. Mais partez, sauvez votre repos. Tous vos arrangements peuvent être terminés dans la journée; demain, soyez loin d'Utrecht; fuyez la persécution, qui, n'en doutez pas, se prépare pour vous.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, dit avec résignation le vieux David; si mes derniers jours doivent être mauvais, du moins qu'il veille sur ceux de cet enfant. Mon ami, je suivrai vos conseils; je partirai demain avec Marie.

— Et avec Guillaume, s'écria-t-elle, pleine d'amour.

— S'il veut partager mon sort, reprit le maître.

Guillaume parut sortir de l'état de somnolence où il était plongé.

— C'est moi qui ai troublé votre vie si belle et si tranquille, dit-il; mais si vous me pardonnez, si vous ne redoutez pas l'influence de mon intimité, je ne vous quitterai jamais.

— Jamais! dit Marie, et nous serons heureux partout.

Elle ne contenait plus son amour, il débordait malgré elle. Le départ était décidé. David donna quelques ordres à Guillaume, qui sortit pour les exécuter, et durant son absence il disposa avec Marie tout ce qui était nécessaire pour leur émigration. En faisant ces tristes préparatifs, la physionomie du vieux peintre paraissait s'empreindre d'une mélancolie plus sombre; mais, par un contraste qui existait pour la dernière fois entre les sentiments du maître et ceux de l'élève, le beau visage de Marie rayonnait d'une joie involontaire tandis qu'elle s'occupait activement de tous les apprêts du départ. David remarqua cette émotion et s'en plaignit doucement.

— Quand je quitte tristement la maison où je suis né et où je devais mourir, dit-il, sans espoir d'y revenir jamais, pourquoi ne partages-tu pas mon affliction, toi, ma fille, qui comprenais autrefois tous mes sentiments?

— Et vous, mon maître, répondit-elle, pourquoi ne devinez-vous pas que je suis heureuse de vous donner du bonheur à tous; à vous, à mon père, à ma famille, que nous allons revoir, à la petite ville que nous habiterons? Oh! il me semble que notre vie sera désormais une longue fête. Guillaume m'aime; ce malheur qui nous frappe, et dont il est cause peut-être, m'a fait connaître son amour. Vous l'avez entendu, mon maître, il nous l'a dit lui-même, il ne nous quittera jamais. Le repentir l'a rendu bon, et vous voulez que je m'afflige d'une infortune qui me donne son cœur?

— Mon Dieu! faites qu'elle soit heureuse, car une déception la tuerait! dit tout bas David avec ferveur. Oui, ma fille, ton bonheur me fera oublier mes tribulations. Puisse ce bonheur être aussi grand que je le désire!

— Il m'aime, je ne souhaite rien au delà.

— Permets à mon expérience de sonder le cœur de Guillaume sur cet amour; laisse-moi l'interroger. Si je le trouve digne de toi, dès ce soir il deviendra ton fiancé. Mieux que moi, pauvre vieillard, il te protégera contre les périls qui peuvent menacer notre voyage, et s'il se montre noble et bon, à notre arrivée chez ton père, votre union s'accomplira.

— Mon maître, le voici, s'écria Marie, qui entendit un bruit de pas. Ah! laissez-moi écouter ce que vous lui direz : mon cœur comprend mieux le sien que vous ne pourrez le faire, et je veux entendre ce qu'il vous répondra.

Puis, comme Guillaume approchait, sur un signe d'assentiment de son maître, elle se cacha à l'angle du balcon de pierre sculpté sur lequel s'ouvrait la fenêtre de l'atelier.

Guillaume avait été absent durant plusieurs heures, mais il n'avait pas employé tout ce temps à remplir les ordres que lui avait donnés son maître. Il avait rencontré sur son chemin les compagnons de ses orgies bachiques, ceux qui, la veille, lui avaient gagné huit cents florins. Il eût voulu les fuir; mais, enlacé par eux, il avait de nouveau cédé à cet ascendant humiliant que le vice impose à l'homme lorsqu'il est assez faible pour accepter cette domination. Guillaume fut entraîné au cabaret.

— C'est un adieu que je vous fais, dit-il en vidant un verre qu'on venait de lui remplir; je pars demain, je quitte Utrecht pour longtemps.

— Quoi ! tu pars quand les plaisirs arrivent ? s'écrièrent tous ses amis.

— Vous appelez plaisir l'entrée triomphale de nos ennemis dans cette ville, qu'ils pilleront à cœur joie ?

— Il n'y a d'ennemis que l'ennui et la misère, dirent-ils en riant; unissons-nous aux vainqueurs, et nous cessons d'être vaincus. Une ville prise ou qui ouvre ses portes ! mais c'est une mine de jouissances pour les artistes : bruyantes saturnales, faciles amours, richesses conquises et dispersées follement, tout est à celui qui sait jouir, et le rien faire, le doux rien faire, nous est assuré durant ce bon temps.

Guillaume était alléché par ces séductions; cependant il résistait encore faiblement.

— J'ai promis de partir, dit-il, et je partirai.

— Voyons, le sort en décidera, dirent quelques voix; allons, saisis les dés; pour enjeu : *Tu pars* ou *tu demeures*. Tu pars si tu gagnes; tu demeures si tu es battu : tu le vois bien, toutes les chances sont pour toi; en perdant, tu gagnes encore, car ton départ est une pénitence qui t'est sans doute imposée et dont nous te délivrons. Vive Dieu ! partir au moment d'une invasion militaire, c'est renoncer aux joies des tavernes et s'en avouer indigne. Allons, saisis les dés, et que le sort triomphe de ton indécision !

Guillaume hésitait encore, il céda aux railleries qui l'accablèrent; il agita le cornet, et comme les dés volèrent en l'air :

— Ceci engage ta parole, lui dit-on; si tu perds, tu restes; c'est sur l'honneur.

— Soit, murmura-t-il.

Les dés étaient tombés, Guillaume avait perdu, il était vaincu.

— Et maintenant il nous faut ton serment, tu nous resteras.

— C'est convenu, je n'ai jamais manqué à une promesse de jeu; mais j'aurais dû ne pas la faire; j'avais consenti à partir, et je n'ose aller me dégager.

Guillaume disait vrai; couard et timide dans toutes ses actions, il n'était ni assez fier ni assez fort pour résister aux impressions d'autrui, et lorsqu'il les avait subies, il n'avait pas le courage d'avouer hautement qu'il les acceptait. Pour éviter toute explication avec David de Heem, pour fuir surtout la présence de Marie, il eut la pensée de les laisser partir tous deux

sans les revoir; mais un reste de délicatesse le retint; il avait reçu de l'argent du vieux peintre pour faire quelques emplettes, il fallait lui en rendre compte.

On lui fit jurer de nouveau qu'il ne partirait pas, et ce serment, il devait le tenir; car lui, qui violait les devoirs les plus sacrés, se croyait lié par un serment fait au jeu pendant l'ivresse. — Au revoir, répéta-t-il; et il s'achemina lentement vers la tranquille maison de David de Heem, que la nuit voilait déjà.

En entrant dans l'atelier, il fut heureux de ne pas apercevoir Marie.

— Mon fils, lui dit David avec bonté, tu as bien tardé?

— Maître, voilà vos emplettes : ces couleurs, ces huiles, ces pinceaux, demandaient un choix, il m'a fallu longtemps. Voici les dépenses que j'ai faites, voici l'argent qui vous revient.

— C'est bien, mon ami.

— Adieu, maître ; j'ai maintenant une course à faire pour moi.

Et déjà il avait repassé le seuil de la porte.

— L'affaire qui t'appelle n'est pas tellement pressée que tu ne puisses m'entendre?

—Maître, je reviendrai.

Il cherchait à éviter une explication par un mensonge. David l'arrêta par le bras.

— Guillaume, c'est du bonheur que je veux te donner. Tu aimes Marie?

— Elle est si belle! dit vivement le jeune homme, qui dans cette femme, la plus noble des créatures, ne comprenait que la beauté.

— Mais l'aimes-tu? reprit le maître. Comprends-tu bien ce qu'elle vaut par l'âme et le génie?

— Je comprends que je l'aime en la regardant.

— Et quand tu penses à elle, le comprends-tu?

— J'aime mieux sa présence que son souvenir, une parole d'amour que sa bouche me dit, qu'une parole d'amour qu'elle pourrait m'écrire ; un baiser qu'elle me donnerait me serait plus doux que ses actes de dévouement; mais Marie ne comprendra jamais cela : elle est froide comme les vierges de marbre de nos temples.

Éternel reproche de l'homme corrompu à la femme pudique, de l'homme qui prend le feu du sang pour la chaleur de l'âme, et ne croit pas à l'amour qui se noie dans les larmes, mais à celui qui éclate avec impudeur.

— Marie t'aime assez, reprit David, pour te donner tous les bonheurs, ceux qu'elle rêve dans son âme virginale et ceux que tu voudrais obtenir d'elle.

— Elle m'aime à sa manière, qui n'est pas la mienne; je dois renoncer à elle.

— Renoncer à elle! s'écria douloureusement le vieillard, comme si le coup qui allait frapper Marie l'avait atteint. Tu te reconnais donc indigne de Marie? tes vices sont donc tellement invétérés, que l'amour ne pourrait te les faire vaincre? Guillaume, reprends la bonne voie, il en est temps encore : un ange et un vieillard au cœur droit peuvent te guider dans la vie; ne les repousse point, tu tomberais dans la fange.

— Je suis indigne de vous, je suis indigne d'elle.

— Indigne par faiblesse, indigne parce que tu n'aimes pas, car l'amour rend fort et renverse tous les obstacles; il rend facile ce qui paraît impossible à celui qui n'aime pas. Il adoucit l'âme à sa bonté, il l'élève à sa grandeur, il l'éclaire à sa lumière. Guillaume, l'amour de Marie doit rayonner en toi et te régénérer. — Le vieillard parlait avec chaleur, et le jeune homme demeurait froid, il ne pouvait le comprendre. — L'amour de cet ange va changer ta nature, poursuivit David; c'est du bonheur qui t'attend pour toute ta vie; le mal te fuira quand tu l'auras fui, tu reviendras pur auprès d'elle; que ce jour efface tes jours passés. Chasse le souvenir des images du vice; tu n'es plus le jeune vagabond indiscipliné; Guillaume, dès ce jour tu es le fiancé de Marie. Dis, te sens-tu assez d'amour pour la rendre heureuse? te sens-tu assez fier et assez fort pour la protéger contre les dangers durant notre fuite? Après ce noviciat de bonheur, tu deviendras son époux : voilà le but, il dépend de toi de l'atteindre.

Guillaume ne répondait point. David crut un instant que l'ivresse qui avait saisi son âme le rendait muet.

— Viens que je te bénisse, lui dit-il, je veux appeler Marie, je veux vous passer au doigt l'anneau des fiançailles; cette consécration ouvrira pour toi une nouvelle vie.

— Je reviendrai; murmura Guillaume en baissant la tête de honte.

— Quelle est ta pensée ? murmura violemment David, qu'un doute poignant vint pénétrer. Si tu as un dessein infâme, ose l'avouer du moins.

— Je ne puis partir, murmura Guillaume.

— Ah ! je le savais, dit David en se jetant sur lui, tu es un lâche ; tu as attiré le malheur sur la jeune fille et sur le vieillard, tu les as dépouillés, et maintenant tu les abandonnes. Tu m'as tué mon enfant, tu es un lâche, reçois ma malédiction ; je voudrais ta mort.

Guillaume se dégagea de l'étreinte vigoureuse du malheureux peintre, et quitta honteusement cette demeure où il avait porté le désespoir. Alors David se rapprocha instinctivement de Marie; il avait entendu la chute d'un corps, et il avait compris que c'était sa fille bien-aimée qui se mourait. Comme on tombe sous un coup de poignard qui brise la vie, Marie était tombée sous l'atteinte d'un mot qui avait brisé son cœur. La commotion qui frappa le vieillard fut aussi violente, mais tout intérieure. En voyant la lâcheté de Guillaume, cette lâcheté naïve qui agissait sans remords, il eût voulu l'étouffer comme un reptile, et quand ses bras retombèrent sans force, il regretta sa jeunesse et pleura. Cette heure douloureuse, cette lutte de sentiments amers avait rendu tout à coup David centenaire. La veille encore, sa vieillesse vigoureuse et fleurie lui promettait de belles et nombreuses années. La pensée qu'il pouvait mourir ne venait point à ceux qui le regardaient. Un changement subit, une décomposition, foudroyante comme celle d'une attaque d'apoplexie, s'était opérée en lui. Pâle, défait, le teint terne et mat, on eût dit que son sang s'était pétrifié dans ses veines et qu'il n'y circulerait plus ; en le regardant, on aurait compris que sa vie approchait à son terme. Quand Marie revint à elle, elle arrêta ses regards sur son maître, qui pleurait et la soutenait dans ses bras. Elle fut frappée de l'horrible altération de ses traits, et s'arrachant à la douleur qui la tuait elle-même : « Oh ! parlez-moi ! dit-elle au vieillard ; ne restez pas ainsi morne et désespéré, ne pleurez pas sur moi, ces larmes vous tuent. Voyez, je suis forte, je vivrai pour vous, mais vivez pour moi. Mon maître, mon père, oublions ce rêve douloureux, et retrouvons ce calme

évanoui que nous avions autrefois. » Et elle cherchait à le consoler, elle qui était inconsolable; elle paraissait se rattacher à l'espoir, elle qui n'espérait plus : elle parlait de vivre, elle qui portait la mort dans son sein; car ses regards avaient été subitement dessillés. Ce vieillard qui l'avait entourée d'amour paternel et de vrai bonheur pouvait à l'instant tomber inanimé auprès d'elle, frappée par une douleur qui était la sienne, et qu'il ressentait dans ses entrailles aussi vivement qu'elle en était atteinte. Elle comprit cette immense affection, elle la vit dans toute sa profondeur, et l'idée que celui qui la versait chaque jour sur elle pouvait mourir lui fit paraître impie le sentiment fatal, l'amour qui amenait ce malheur. Elle refoula violemment l'image de Guillaume au fond de son âme; elle déchira son sein pour l'y ensevelir, et sourit au vieillard, que ses souffrances avaient atterré.

— Nous devons partir demain avant le jour, dit-elle avec calme; mon maître, prenez du repos; je terminerai avec vos domestiques les préparatifs du départ. Voyez, je suis bien maintenant; mais vous, vous souffrez? Reprenez les forces nécessaires au voyage. — Et comme il voulait la consoler : Ne craignez rien, dit-elle; Dieu m'a guérie.

David s'endormit d'un sommeil lourd et pénible. Marie veilla toute la nuit, tantôt auprès de son chevet, tantôt occupée à donner des ordres. Durant cette veille douloureuse, une agitation fébrile s'empara d'elle; ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête brûlante, et des images funèbres passaient devant ses yeux. Tantôt elle croyait rêver, il lui semblait que son esprit s'égarait dans un infini mystérieux et lugubre, cercle éternel formé dans l'espace par la douleur. Elle avait d'étranges visions, des extases qui l'anéantissaient. Il lui semblait que son corps était dissous et que son âme souffrait seule d'un incessant supplice. Elle n'avait plus la perception distincte de ce qui l'avait jetée dans ce délire mental. Guillaume se mêlait aux larves de son imagination torturée, et passait tour à tour devant elle sous la forme séduisante de l'ange et sous la forme impure du reptile. La nuit et le malheur firent glisser devant elle tous leurs fantômes; quand le jour, qui commençait à blanchir, vint dissiper ses sombres rêves, elle fit un effort surnaturel pour s'arracher à la douleur, mais elle la traînait après

elle. Elle quitta le chevet de son maître, qui dormait encore, et cherchant avec une étrange avidité des sensations amères, elle voulut revoir une dernière fois l'atelier où ses belles années s'étaient écoulées si calmes et si doucement remplies. Elle s'appuya sur cette fenêtre à treillis où le liseron et la clématite entrelaçaient leurs fleurs. Le soleil jetait un premier rayon à l'orient, et ce jet de lumière brillait dans le feuillage, encore parsemé de perles de rosée. Des chants d'oiseaux et des parfums de fleurs montaient du jardin et s'épandaient autour d'elle. Saisie par les émanations et par les bruits harmonieux de la terre à son réveil, elle se rappela tout à coup que, par une matinée semblable, il y avait deux mois, Guillaume l'avait trouvée rêvant à lui, à cette même place; un mot et un baiser s'étaient à la fois échappés de leur âme et confondus sur leurs lèvres ; la vie de Marie s'était donnée dans ce baiser; elle avait cru qu'un monde nouveau s'ouvrait pour elle, elle l'avait peuplé de merveilles et de félicité, et aujourd'hui ce monde était nu et dépouillé, la douleur y jetait ses ronces.

— Détrompée si vite, ô mon Dieu! s'écria-t-elle. Qu'avais-je fait pour mériter cette immense douleur? — Elle pleura, puis se mit à prier pour se résigner. Pâle et consternée comme la Madeleine de Canova, il n'y avait plus rien de terrestre sur ses traits touchants; la fraîcheur de la jeunesse et de la santé avait quitté ses joues; une nuit avait suffi pour la vieillir; et elle aussi eût été effrayée du changement de ses traits, si elle eût songé à se regarder. La prière ouvrit son âme à la résignation, à cette vertu régénératrice dont le culte remplit une moitié de la vie des femmes, et succède à leurs jours d'espérances déçues. La jeune chrétienne se releva grave et triste. Elle se rendit près de son maître pour l'aider à revêtir un habit de voyage, et, soutenant le vieillard défaillant, elle le fit monter dans la modeste voiture qui devait les conduire loin d'Utrecht. Un serviteur fidèle guidait l'attelage ; quand il franchit l'enceinte de la maison, Marie sentit son cœur faiblir, mais elle retint ses larmes. Le vieux peintre n'eut pas la même énergie, il pleura ; il comprenait que l'adieu était éternel. Ils allèrent quelque temps en silence sans se parler l'un à l'autre : ils craignaient que toute leur émotion ne se trahît dans leurs paroles. Le vieillard épargnait la douleur de son enfant, l'enfant celle du vieil-

lard ; enfin l'attendrissement les vainquit, il déborda par des sanglots; ces crises d'affliction, qui se renouvelèrent plusieurs fois durant leur voyage, achevèrent de briser les forces du peintre mourant.

Le jour même où les deux exilés s'éloignèrent si tristement de la ville endormie, elle s'éveilla joyeuse, bruyante et en habits de fête, pour ouvrir ses portes au roi de France, qui l'avait vaincue.

« Louis, dit Voltaire, fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur et l'archevêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux catholiques. L'archevêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque temps établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes. »

En arrivant à Delft, Marie conduisit son vieux maître à la maison qu'habitait sa famille; mais là une douloureuse épreuve l'attendait encore. Aucun bruit ne sortait de la demeure animée autrefois par les petits frères et les jeunes sœurs de Marie; tout était triste et morne à l'entour; les animaux domestiques ne rôdaient plus au pied de ces murs jadis si vivants. Les émigrés frappèrent à la porte avec une pensée d'effroi, et quand une vieille servante qui avait élevé Marie vint leur ouvrir :

— Mon père, ma mère? murmura la jeune fille, dont l'émotion altérait la voix.

— Quoi! vous ne savez pas? répondit la servante. Quoi, vous n'avez pas reçu la lettre où ils vous apprenaient leur fuite, en vous disant de revenir à Delft veiller près de votre grand-père mourant qui ne pouvait les suivre? C'est donc le ciel qui vous a inspirée en vous conduisant ici. Venez, mon enfant, venez voir votre aïeul. il vous attend.

Marie suivit la bonne femme près du chevet du vieillard paralytique, dont le visage portait déjà l'empreinte de la mort; en reconnaissant la fille de son fils, Jean van Oosterwych fit un mouvement, il eût voulu tendre les bras à Marie, et, ses forces le trahissant, une larme d'attendrissement et de douleur lui échappa.

— Que sont-ils devenus? lui dit-elle avec angoisse; pourquoi vous ont-ils laissé seul?

— Je les ai forcés à s'éloigner, répondit faiblement le vieillard, à se dérober par la fuite à la persécution catholique qui les menaçait. Ils sont allés rejoindre leurs frères d'Angleterre; là, la protection de tout un peuple leur refera une patrie. Ton père ne voulait pas me quitter : comme Énée, il eût désiré emporter son vieux père dans ses bras; mais, sentant que je n'avais que peu de jours à vivre, je n'ai pas voulu que mon corps fût enseveli dans une terre étrangère, et j'ai compté sur toi pour me fermer les yeux.

En écoutant le vieillard, Marie tenait sa belle tête courbée sur sa poitrine; l'expression triste et calme de son visage disait que son âme était résignée. Dieu l'avait frappée sans ménagement, il avait éteint tout à coup l'auréole de jeunesse qui parait son front, et tari le foyer de bonheur qu'elle avait dans l'âme. Il avait jeté la douleur à la jeune vierge sous toutes ses formes, et elle, dans sa sublime vertu, l'avait acceptée sans murmurer. Hier encore sa destinée était brillante et heureuse; la beauté et le génie resplendissaient en elle, la gloire l'appelait à ses triomphes, l'amour à ses félicités; aujourd'hui, abattue par les déceptions et par les souffrances, elle était penchée comme un ange entre deux vieillards mourants; car le contre-coup de toutes ses douleurs avait anéanti David de Heem, et le vieux peintre, en regardant mourir Jean van Oosterwych, se disait qu'il touchait aussi à la tombe.

Quelques jours après son retour dans la maison paternelle, Marie ferma les yeux à son aïeul, et quand son cercueil fut scellé, femme forte et pieuse, elle revint veiller près de la couche où languissait son vieux maître. Les facultés de l'artiste avaient été suspendues par le malheur; on eût dit que son intelligence, autrefois si vive, n'avait plus d'activité que pour souffrir. Tout son passé brillant semblait s'être effacé de son esprit; il n'avait gardé que le souvenir de cette heure douloureuse où Guillaume l'avait frappé mortellement en détruisant le bonheur de son enfant adoptif. Quand il sentit approcher ses derniers moments, ce souvenir se réveilla plus amer et plus poignant. Toute la lucidité de ses pensées parut lui revenir; il parla longuement de Guillaume à Marie, sans haine, froidement, avec cette sagesse éclairée que les mourants déploient en parlant des passions.

— Ma fille, lui dit-il en baisant paternellement le front de Marie de ses lèvres déjà livides, ma fille, ta carrière sera longue encore, tu l'illustreras par ton talent: tu en reviendras à aimer la gloire, qui, tout enfant, t'a souri comme une mère, et alors ton front, rasséréné par elle, retrouvera la jeunesse et la beauté que la douleur efface. Cette heure des consolations arrivera pour toi, et ta destinée redeviendra belle; alors, l'homme qui a troublé ta jeunesse, lassé de sa vie vagabonde et misérable, voudra s'abriter sous ton existence glorieuse et honorée. O mon enfant, alors souviens-toi qu'il t'a frappée au cœur, moins par cruauté que par faiblesse. Souviens-toi que Guillaume n'a pas pu se vaincre lui-même et renoncer au vice pour se rendre digne de toi, et s'il te dit que le malheur l'a changé, ne suis point l'élan de ta bonté et de ton amour. Marie, si tu l'aimes encore quand tu le reverras, si tu sens que sa vie est nécessaire à la tienne, exige une épreuve de repentir, exige qu'une année entière d'un travail assidu t'assure du changement de sa vie déréglée. Le travail ennoblit l'homme et l'épure. Si Guillaume t'aime assez pour dévouer une année de sa vie au travail, la séve de la vie, la vertu, peut renaître dans son âme. Ma fille, tu m'entends, un an d'épreuve, un an, durant lequel l'amour ne te fera pas faiblir: tu seras sévère envers l'enfant prodigue; comme un père irrité, tu cacheras ton pardon et ta tendresse dans le fond de ton âme; tu te souviendras de moi, et tu puiseras dans ce souvenir des forces pour résister. Jure à ton vieux maître mourant que sa volonté sera accomplie, et il quittera avec moins de trouble la terre où il te laisse sans lui. Le serment que tu vas me faire te protégera, et tu ne pourras en être déliée que par le bonheur.

Marie, attendrie par la prévoyante tendresse du peintre mourant, jura de ne jamais appartenir à Guillaume s'il n'accomplissait l'épreuve exigée par son maître. Une expression de sérénité éclaira un instant le front du vieillard, et comme si sa dernière pensée eût été exprimée, il cessa de parler, et quelques instants après, il avait cessé de vivre.

La tâche de Marie était accomplie; qu'avait-elle à faire sur la terre? L'isolement de sa vie, le vide de son cœur lui faisaient désirer de se reposer près de ceux qu'elle avait perdus.

Elle ne songeait pas à reprendre ses pinceaux ; elle oubliait son art ; le malheur avait tout effacé, et cette distraction puissante qu'elle eût trouvée autrefois dans la peinture, elle ne la cherchait plus ; l'abattement enchaînait sa pensée, elle restait courbée sous le poids de sa douleur comme sous une condamnation du ciel. Elle était dans cet état de marasme lorsqu'elle reçut une lettre de sa famille, émigrée en Angleterre. Son père, qui avait appris la mort des deux vieillards, appelait auprès de lui sa fille bien-aimée ; il lui disait que le roi d'Angleterre lui avait offert pour elle le titre de peintre de la cour ; il lui parlait de renommée et de fortune ; mais ces biens n'étaient plus rien pour Marie. D'ailleurs ses parents, qu'elle avait quittés depuis son enfance, comprendraient-ils bien les souffrances qui la tuaient? Ils ne savaient des événements qui l'avaient frappée que la double mort dont elle avait été le témoin ; ils ne soupçonnaient pas le drame plus déchirant qui s'était passé dans son cœur. Dans sa douleur pudique, Marie n'aurait pas voulu révéler ses intimes tourments ; son maître seul les avait appris en les partageant, et il en avait emporté le mystère dans la tombe. Marie ne se sentait pas la force d'avouer à son père cet amour qui arrêtait sa vie et sa carrière d'artiste. Puis il lui semblait que ses jours étaient près de s'éteindre, et elle se serait reproché de porter dans sa famille, qui l'attendait comme une consolation, le spectacle de l'agonie de son cœur. Elle répondit à son père qu'elle resterait en Hollande pour y terminer quelques travaux, et que, voulant mériter la protection que lui accordait le roi d'Angleterre, elle allait travailler à un ouvrage digne de lui, qu'elle irait elle-même lui offrir plus tard. Cette réponse, qui lui laissait du temps, le temps de mourir, pensait-elle dans le recueillement de sa douleur, était inspirée par un sentiment qu'elle ne s'avouait pas : quitter la Hollande sans revoir Guillaume, sans connaître son sort, son avenir, c'était impossible à son cœur, qui s'était donné tout entier. D'ailleurs cette terre où elle avait souffert, où elle avait aimé, lui était chère ; comme son aïeul, elle voulait y être ensevelie. Malgré le découragement qui l'accablait, elle s'imposa comme un devoir de remplir la promesse qu'elle faisait à son père, et elle commença avec les lenteurs d'une inspiration abattue le tableau destiné au roi d'Angleterre ; mais

le travail, comme un doux bercement, calma ce que sa douleur avait d'aigu et d'irritant. Son âme, nourrie d'images tristes et de souvenirs funèbres, se fit à la mélancolie comme à un état de recueillement par lequel nous devons passer avant de nous élever à Dieu. Cette sérénité que le travail lui rendit, répandait autour d'elle une atmosphère de paix qui ressemblait au bonheur, et bientôt Marie fut citée non-seulement comme la femme la plus honorée et la plus célèbre, mais aussi comme la femme la plus heureuse de la petite ville qu'elle habitait. On ne savait rien de ses peines intérieures; la vieille gouvernante qui l'avait vue naître, et qui l'entourait encore de ses soins, ne devinait pas la cause de sa tristesse, et, en la voyant calme et résignée, elle pensait que les images de deuil que la mort avait fait passer devant elle commençaient à s'effacer. Elle reprit ses pinceaux, d'abord avec découragement; puis le besoin d'une vie active lui revint et réveilla ses forces assoupies. Elle peignit plusieurs petits tableaux, dans lesquels elle reproduisit des fleurs mélancoliques et modestes, créations auxquelles elle semblait donner une âme, et où se reflétait sa douleur. Sa réputation attirait à Delft des princes et des voyageurs illustres. Elle fuyait le monde, mais le monde la cherchait. On lui imposait des travaux en la comblant de munificences. L'impératrice d'Autriche et la reine d'Angleterre lui envoyèrent leur portrait enrichi de diamants. On jettait à sa vie des distractions qu'elle n'eût pas cherchées, on étourdissait sa douleur; mais la plaie qu'elle cachait à tous restait toujours vive et saignante. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Elle avait espéré mourir, et elle languissait au milieu d'un monde qui l'encensait et la croyait heureuse. Ah! qu'importait la gloire à sa jeunesse, sans amour. Elle se sentait vieillir sans avoir trouvé le complément de sa vie. Elle était belle encore, mais d'une beauté attristée, qui semblait froide et digne lorsqu'un sentiment affectueux n'y jetait pas le reflet de son âme.

En vain elle avait cherché à découvrir ce qu'était devenu Guillaume depuis cinq ans, depuis ce jour où il avait flétri si douloureusement sa vie par son abandon, et du même coup frappé de mort son malheureux maître. Depuis ces funèbres événements, elle n'avait rien appris sur son sort. Dans ses longs jours de solitude et de travail, elle luttait contre elle-

même : elle eût voulu étouffer un sentiment qui lui paraissait coupable; elle se reprochait comme un remords le souvenir qui l'enchaînait à Guillaume ; mais elle ne pouvait s'en détacher. Il est des femmes dont l'âme ne se donne qu'une fois, et le corps jamais; ce sont des anges de pureté et d'amour que Dieu exile pour un temps et qui reviennent vers lui sans que la terre les ait souillés.

Marie habitait une maison charmante, modeste et élégante à la fois : modeste pour la construction, que son père avait autrefois dirigée et qui convenait à la simplicité d'un ministre de l'Évangile; élégante par les œuvres d'art dont Marie l'avait embellie et par les jardins qui l'entouraient, et dont les fleurs les plus rares jetaient à l'entour une atmosphère de parfums. L'atelier de Marie s'ouvrait sur ces jardins; par ses soins, cet atelier était devenu presque semblable à celui où elle peignait à Utrecht, près de David de Heem. En mourant, son maître lui avait légué tous les objets précieux qui décoraient le sanctuaire de ses études, et lorsque le travail eut rendu un peu de calme à Marie, elle s'entoura de tous ces souvenirs; elle cherchait à faire revivre le passé. Le portrait du vieux peintre lui-même la regardait comme autrefois avec tendresse, et semblait l'encourager au travail dans ses heures d'abattement et de douleur. Dans un cadre couvert d'un voile qu'elle seule soulevait était une autre tête dont l'empreinte était restée dans son âme et que son pinceau avait reproduite avec une vérité miraculeuse; c'était celle de Guillaume, beau, jeune, impétueux, comme il lui était apparu d'abord. Ce portrait, elle demandait pardon à Dieu et à son vieux maître de l'avoir fait, mais un désir irrésistible l'avait entraînée : elle avait besoin de le revoir en image, en rêve; il lui fallait palper du regard ce fantôme qui avait échappé à son amour. Ainsi, pour cette femme si illustre, si jeune et si belle encore, le présent, l'avenir, n'étaient rien; sa vie se résumait dans ses jours évanouis; désormais vivre n'était plus pour elle que se souvenir.

En face de la fenêtre de l'atelier où Marie passait ses jours, de l'autre côté du jardin qu'elle dominait, s'élevait une petite maison dont les croisées, toujours fermées, attiraient dans ses moments de repos et de rêverie ses yeux tristement distraits. Elle savait que cette demeure inhabitée avait autrefois appartenu à un

ami de son père, mort depuis quelques années; les héritiers avaient cherché à s'en défaire, mais ils n'avaient pas encore trouvé d'acquéreur. Une porte, donnant sur le jardin de Marie, attestait l'intimité qui avait régné entre les deux propriétaires des maisons qui se regardaient; mais depuis bien longtemps cette porte de communication, que la mort avait fermée, ne s'était pas ouverte, et le lierre qui croissait sur ses joints enlaçait déjà la demeure abandonnée. Marie se disait parfois : « Pourquoi ces fenêtres demeurent-elles éternellement fermées? Pourquoi quelque visage riant et ami ne vient-il pas se pencher à ces balcons de pierre pour me regarder? Un sourire, un regard me feraient tant de bien; mon cœur a froid dans cet isolement. Pourquoi, dussé-je en mourir, ne revois-je pas Guillaume? S'il habitait là, cette maison mortuaire s'animerait. Je le verrais glisser derrière ces vitres, où je ne vois que le vide. Je l'aimerais sans le lui dire; mais je le sentirais près de moi, et ma solitude serait peuplée, et les tourments d'une vie agitée vaudraient mieux que les tortures du repos où je m'ensevelis. Oh! reviens, dût ta présence être la mort; reviens, car il est des heures où j'ai besoin d'aimer, et je ne puis aimer que toi. Cet amour, pourquoi le combattre? Mon Dieu, vous le voyez, la mort de mon vieux maître n'a pu l'éteindre. Cet amour, mon Dieu, c'est un malheur dont vous m'avez frappée et que je dois subir en courbant la tête. » A ces réveils ardents de l'âme succédait un abattement plus profond. La santé de Marie s'altérait, et elle trouvait une sorte de charme à voir décroître ses forces, à compter les heures de sa vie qui s'éteignait. Un jour d'été, vers midi, elle était à demi couchée sur un banc de gazon ombragé par deux acacias en fleurs. L'air autour d'elle était tout empreint du parfum exquis exhalé par les grappes d'albâtre pendantes aux rameaux des arbres. Marie aspirait cet air et cherchait à se réchauffer aux pâles rayons du soleil du Nord. Elle sentait une sorte d'affaiblissement plein de mollesse et exempt de douleur; elle appelait le repos, et sa pensée se voilait comme lorsque le sommeil s'abaisse sur nous. Cependant elle voyait tout ce qui était autour d'elle; ses yeux ne s'étaient pas fermés, son âme seule avait cessé de percevoir. Elle entendit un bruit de pas, elle vit le feuillage s'agiter, un homme apparut devant elle; elle se leva, elle le regarda quelques instants

sans paraître le reconnaître : puis, comme si son âme fût sortie du néant :

— Guillaume! s'écria-t-elle ; — et elle tomba dans ses bras, elle l'étreignit durant une seconde avec l'énergie d'un bonheur longtemps attendu ; puis, le repoussant tout à coup comme un remords : « Oh ! vous m'avez tué mon maître ! » s'écria-t-elle. Le choc de ses sensations l'avait rappelée à la vie. Le souvenir du serment qu'elle avait fait au vieillard s'élevait entre elle et son amour qui débordait. La douleur lui rendit le calme ; elle se rassit, et tendant la main à Guillaume : « Soyez le bienvenu ; j'avais besoin de vous revoir pour vous pardonner. Guillaume, je ne vous en veux pas. Êtes-vous heureux ? » Et les larmes de Marie trahissaient son attendrissement. Guillaume était tombé à ses pieds ; il eût voulu s'humilier devant elle, et il ne trouvait pas d'expressions pour rendre les sensations confuses de repentir et d'amour qu'il était encore donné à sa nature incomplète d'éprouver ; il la regardait comme autrefois, mais avec moins de tendresse peut-être ; elle lui paraissait moins belle. Guillaume ne pouvait admirer cette beauté languissante, reflet mouvant de l'âme, et qui frappe peu d'élus. Pourtant ce charme divin enchaînait encore son désir terrestre, et il lui dit avec amour :

— Marie, je reviens à vous après plusieurs années de malheurs et de folies ; j'expierai le passé, si vous ne me repoussez point ; car, je le sens, près de vous je peux me faire à tout ce qui est bien.

Il prononça ces paroles avec cet accent simple et vrai qui fait naître la conviction.

Guillaume aussi était changé. Si le visage de Marie portait les traces des sentiments élevés, passionnés et purs qui se partageaient son âme, le sien avait comme le stigmate des inclinations grossières qui abaissaient sa vie. Ses yeux n'avaient plus d'éclat, son front était sillonné d'une ride précoce ; épaisse et voluptueuse, sa bouche semblait avoir gardé l'empreinte des liqueurs fortes et des propos de taverne ; l'affaissement et la mollesse de ses joues pendantes altéraient la noblesse et la pureté de ses traits. Il était beau encore, mais d'une beauté déchue, qui n'allait plus à l'âme. Quand celle dont il avait flétri la vie le regarda, elle se demanda si c'était bien là l'être

idéal qui depuis cinq ans embrasait son âme, l'homme dont la puissance fatale avait enchaîné toutes ses facultés, celui pour qui elle mourait chaque jour. Désenchantée par sa présence, elle se sentit forte pour résister à Guillaume, elle qui, dans le délire de sa passion, dans le désespoir de la solitude, s'était livrée éperdue à son image, qu'elle invoquait. L'ascendant qu'elle reprit sur son propre cœur la rendit douce et calme; elle parla à Guillaume avec l'intérêt d'une sœur; elle lui demanda où il avait passé ces années d'absence, quels étaient ses vœux pour l'avenir. Lui, ému dans ce qui lui restait de cœur par cette voix où vibrait tant de bonté, répondit avec entraînement que l'avenir pour lui, c'était elle, elle qu'il ne voulait plus quitter, elle qu'il voulait entourer d'amour et de soins. « Ah! laissez-moi unir ma vie à votre vie, disait-il, et je deviendrai meilleur. Que votre ombre m'abrite, que je vous sente toujours sur mes pas, et je suivrai une noble voie. Marie, ne me repoussez plus; vous m'avez nommé un jour votre fiancé, aujourd'hui nommez-moi votre époux. » Ces paroles, que Guillaume prononçait avec conviction, frappèrent le cœur de Marie et lui rappelèrent de fraîches illusions. Cependant, dans le sentiment qui les dictait à Guillaume, il y avait plus d'égoïsme que de véritable amour. Depuis qu'il était resté à Utrecht, abandonnant lâchement au malheur le vieillard et la jeune fille, sa vie vagabonde avait passé par les rudes épreuves de la misère et de la honte; son tempérament paresseux l'empêchant de travailler pour satisfaire à ses besoins et à ses passions vicieuses, il s'était trouvé réduit parfois à tous les dénûments de la pauvreté. Compromis par ses pertes au jeu et par ses disputes de taverne, il avait partagé la geôle des malfaiteurs. Enfin, il avait souillé à toutes les immondices de la terre le génie dont le ciel l'avait doué. Il s'était lassé de cette vie, parce que sur un grabat d'hôpital ou de prison la sensualité manquait au vice; et alors, la sensualité qui l'avait poussé au mal l'avait ramené au bien. Il avait voyagé en Italie, fait quelques tableaux commandés par des princes, séjourné à la cour de Toscane, où il avait été comblé de munificence par le grand-duc, qui un jour, en admirant un de ses ouvrages, lui avait remis comme preuve de satisfaction une chaîne d'or et une médaille d'honneur. Relevé de sa bassesse et revenu à lui-même, Guillaume s'était

rappelé Marie et avait désiré revoir sa patrie. Marie, qui faisait la gloire de la Hollande, avait acquis par son talent la fortune et l'indépendance. En unissant sa vie à celle de cette noble femme, un bien-être sans travail, pensait-il, lui était assuré, et sa nature apathique le poussait instinctivement à ce calcul. Sans pénétrer au fond de cet égoïsme involontaire, Marie, résistant à son émotion, se souvint des avis de son maître mourant, de l'épreuve qu'elle avait promis de faire subir à Guillaume avant de mêler sa pure destinée à son existence souillée. Résolue d'opposer son serment à l'entraînement de son cœur, elle répondit aux paroles passionnées de Guillaume : — Je crois à votre amour; le sentiment qui a rempli ma vie ne pouvait rester étranger à la vôtre; le passé nous lie, et il dépend de vous que l'avenir ne nous sépare plus. Vous voyez cette maison fermée et inhabitée? dit-elle en désignant l'habitation abandonnée que nous avons décrite; cette demeure attendait un hôte. Dès ce soir achetée pour vous, elle vous appartient; cette solitude, qui attristait mes regards, s'animera par votre présence. Je me suis longtemps nourrie de cette espérance comme d'un rêve : Dieu l'a réalisé. Nous serons là l'un près de l'autre; deux sympathies fécondes, celle du travail et celle de l'amour, nous feront vivre de la même pensée. Aux heures de délassement, cette porte toujours fermée s'ouvrira; vous viendrez près de moi, Guillaume, respirer l'air si doux de ce jardin, regarder le ciel si beau quand des regards qui se comprennent s'y arrêtent ensemble. Nous parlerons du bonheur qui nous attend quand l'épreuve sera accomplie.

— Quelle épreuve? s'écria Guillaume; le temps marche à pas rapides : pourquoi retarder l'heure des félicités?

— Pour les goûter plus entières ! Je te veux aimant et glorieux. Tu m'aimes, m'as-tu dit; eh bien ! acquiers la gloire à laquelle ton génie te donne droit : un an de travail, et ma vie t'appartient !

— Un an, murmura Guillaume, un an perdu pour le bonheur !

— Un an, s'écria Marie avec douleur, un an de douce espérance, de soumission, d'amour; un an en expiation de cinq années de tortures que j'ai subies pour toi, dis, est-ce trop, Guillaume ?

Il voulut lutter et entraîner l'infortunée, mais elle fut inébranlable ; le malheur l'avait roidie : il lui fallait une félicité complète ou la mort, l'âme de Guillaume régénérée ou son abandon.

Le soir même Guillaume prenait possession de la maison déserte. Par les soins de cette femme angélique, l'appartement qui donnait sur le jardin fut activement transformé en atelier et meublé d'objets d'art. Marie installa elle-même son ami dans cette habitation achetée pour lui, et dont elle lui faisait don. Guillaume voulait l'y retenir et lui parler d'amour : elle le repoussa ; puis, s'approchant du balcon parallèle à celui de la maison voisine où s'ouvrait son atelier : « Durant nos heures de travail, lui dit-elle, nous nous verrons l'un l'autre, nous échangerons des regards d'encouragement, et, si vous m'aimez, Guillaume, vous ne faillirez pas à l'épreuve. Selon le vœu de mon maître mourant, vous devez chaque jour, pendant une année entière, consacrer huit heures d'étude à votre art ; vous devez exécuter les chefs-d'œuvre dont vous concevez la pensée, mais que votre pinceau paresseux se refuse à produire. Vous devez renoncer à ces passions mauvaises dont l'entraînement nous a fait tant de mal. Adieu ; ce sera là votre initiation au bonheur. »

En faisant un effort pour s'arracher d'auprès de lui, elle franchit bientôt la porte de communication qui donnait sur le jardin, et la referma sur elle. Alors Guillaume, toujours penché au balcon, en la voyant disparaître sous l'ombre d'une allée, s'écria avec irritation : « Femme froide, en toi l'orgueil a tué l'amour ! » Ces paroles frappèrent le cœur de Marie comme une sanglante raillerie : ses forces faiblirent sous son émotion ; elle s'appuya contre le tronc d'un arbre et se prit à pleurer. « Froide, s'écria-t-elle à son tour d'une voix sourde ; froide, parce que je ne cède pas à son désir ; froide, quand je meurs d'un amour qu'il n'a jamais compris. Mon Dieu, hâtez pour moi cette heure où les passions s'éteignent ! Mon sang et mon âme brûlent ; j'ai besoin de repos. Mon Dieu, rendez-moi froide par la mort ! — Et, couvrant son visage de ses mains, elle resta longtemps immobile sous l'assaut de ses véhémentes pensées. En revoyant Guillaume, en le comparant à son souvenir passé, à son image qu'elle avait embellie dans ses rêveries passion-

nées, d'abord il lui était apparu comme un être déchu auquel elle se sentait la force de résister; mais lorsque Guillaume avait parlé de bonheur et d'amour, lorsqu'il avait fait revivre en elle de fraiches espérances évanouies, le jeune homme vieilli hâtivement s'était rajeuni tout à coup sous le feu de ses propres paroles; sous le regard de Marie, son visage était redevenu beau; et, lassée de souffrir et de redouter, elle s'était rattachée avec ivresse à une illusion. « Pour te faire croire à mon amour, faut-il que je m'abandonne tout entière? pensait-elle; faut-il que je renonce à ces sentiments qui me viennent de Dieu? Eh bien! souille-moi, profane mon âme, fais-moi mourir de douleur et d'humiliation; puisque tu ne peux me rendre heureuse, tue-moi. Viens, je ne te résiste plus!... » Et le délire était dans sa tête, et elle demandait une heure de bonheur au prix de son éternité. « Viens, dis-moi que tu m'aimes, et je prendrai l'ivresse de tes sens pour la tendresse de ton âme; j'ai besoin d'être trompée, j'ai besoin de sentir ma vie confondue avec la tienne, et de mourir en croyant que tu m'as aimée. » Son cœur se brisait sous cette aspiration ardente, son front brûlait dans ses mains : elle leva la tête pour sentir la fraîcheur de la nuit. Ses yeux, mouillés de larmes brûlantes, s'arrêtèrent sur la lune calme et radieuse qui semblait lui sourire La nature et le ciel étaient dans un harmonieux repos; en face de cette imposante sérénité, Marie se sentit humiliée de l'agitation qui la dévorait. La contemplation du ciel lui rappela l'âme de son vieux maître qui veillait sur elle. Raffermie par cette pensée, elle s'éloigna rapidement de ce lieu trop voisin de la demeure de Guillaume; et, quand elle fut dans sa chambre virginale, et que, penchée à sa fenêtre, elle chercha du regard le jeune homme sur le balcon de la maison déserte où elle l'avait laissé, elle ne l'y vit plus. Guillaume n'éprouvait pas la délirante insomnie qui avait accablé Marie. Les paroles qu'il avait prononcées et qui avaient atteint si profondément le cœur de la pauvre femme, ne lui étaient pas échappées comme un cri de l'âme, mais comme une plainte d'égoïste, qui voit s'éloigner les biens dont il espérait jouir. Cependant, heureux du bien-être dont il se voyait entouré, il prit la résolution de travailler selon le vœu de Marie, moins pour répondre à son amour que pour s'assurer une position dont il savourait déjà les douceurs.

Durant près d'un mois Guillaume travailla avec zèle ; chaque matin Marie, entr'ouvrant la fenêtre de son atelier, l'apercevait le pinceau à la main, assis devant la toile qu'il peignait. Ils se saluaient de loin avec un signe amical, ils s'envoyaient quelques paroles d'amour, puis ils se disaient adieu et reprenaient leur ouvrage ; et quand le soir arrivait, ils passaient ensemble quelques heures dans ce jardin, dont l'espace les avait séparés tout le jour. Marie parlait alors de l'avenir, elle disait à Guillaume ses rêves de femme et d'artiste, le bonheur et la gloire qui les attendaient, tout ce qu'elle ferait pour lui ; il répondait avec reconnaissance, et ce sentiment prêtait de la tendresse à l'accent de sa voix. Mais l'émotion n'était plus dans son cœur ; l'émotion, pour Guillaume, c'était, nous l'avons vu, une sorte de désir qui ne s'éveillait plus en présence de Marie, chaque jour plus languissante et plus pâle. Elle semblait mourir dans l'attente du bonheur. Son corps frêle et maladif n'avait plus cette beauté de sang et de vie qui avait frappé l'organisation grossière du jeune homme et lui avait arraché autrefois des paroles passionnées. Marie s'aperçut bientôt de ce changement dans les sensations qu'elle lui inspirait. Jamais elle ne s'était sentie aimée avec conviction, mais parfois du moins quelques expressions d'amour prononcées par Guillaume avaient réveillé ses illusions. Maintenant ces lueurs d'espoir, ces clartés mensongères, ne venaient plus même la tromper ; désabusée en face de celui qu'elle avait tant aimé, elle eût voulu le fuir pour mieux souffrir. Elle sentait avec une sorte de consolation que sa vie décroissait. Un jour elle dit à Guillaume que le repos lui était nécessaire pour rétablir ses forces et qu'elle ne le reverrait pas avant quelque temps Sans doute il ne comprit pas que cette femme allait mourir, car il la quitta sans attendrissement. Les premiers jours de cette réclusion qu'elle s'imposa, Marie épiait avec ardeur cette maison en face de la sienne où vivait Guillaume ; elle le suivait du regard dans son atelier, elle comptait ses heures de travail, et lorsqu'il était fidèle à sa promesse, un faible espoir renaissait dans son cœur, mais le lendemain emportait cette illusion de la veille. Bientôt elle n'aperçut plus Guillaume que quelques instants ; il oubliait même de se mettre au balcon pour la saluer ; enfin il cessa tout à fait d'y paraître ; il ne vint plus à la demeure de sa bienfaitrice s'informer si sa

vie se ranimait, et Marie, lassée de souffrir et d'espérer en vain, implorait la mort comme une délivrance.

Un soir la fièvre la dévorait; elle quitta son lit, et, ouvrant sa fenêtre, elle s'exposa à demi nue à l'air froid de la nuit. Penchée sur le balcon, elle arrêta son regard sur la maison qu'habitait Guillaume; une fenêtre était éclairée, son œil ardent y plongea avec avidité; elle crut voir glisser deux ombres derrière les vitres : l'une d'elles était celle de Guillaume, l'autre.... elle se pencha hors du balcon comme si ce mouvement eût pu lui faire franchir la distance..... l'autre, c'était l'ombre d'une femme!

Poussée par des émotions de rage et de jalousie dont sa nature chaste et résignée n'avait jamais senti les atteintes, retrouvant des forces dans l'excitation de sa douleur, Marie s'élança dans le jardin, dévora l'espace, dépassa la porte de communication de la maison autrefois déserte, et d'un bond franchissant l'escalier, se plaça comme une ombre sur le seuil de la chambre éclairée. Pâle, debout, elle ressemblait à un spectre dont l'œil hagard vient interroger les vivants. On eût dit qu'elle demandait compte à cet homme de la profanation de sa vie. Il était là misérablement accoupri sur une table couverte de bouteilles vides. Le visage pourpre, l'œil aviné, la lèvre pendante et hébêtée, il souriait à une jeune villageoise assise près de lui, vigoureuse, belle, mais d'une beauté toute charnelle. A l'entour d'eux, les meubles étaient en désordre ; les objets d'art les plus précieux avaient été profanés; sur les tableaux d'un grand prix gisaient quelques restes d'aliments; des vases étrusques étaient remplis de liqueur et de vin, et cet appartement orné avec amour par une noble femme était maintenant souillé par l'orgie et la débauche. Marie restait immobile, la consternation lui ôtait la voix, elle se croyait folle. Tout à coup Guillaume leva les yeux; il vit cette forme blanche, ce visage où il n'y avait plus de vie; il eut peur. La fille qui était auprès de lui tourna son regard du même côté, et, pleine d'effroi, se pressa contre Guillaume en disant : « Que nous veut ce fantôme? » Marie demeurait sans mouvement, Guillaume tremblait : « Pardonne, s'écria-t-il d'une voix altérée, je savais que tu allais mourir, que tu étais morte, et j'ai choisi dans la vie une femme qui te ressemble; vois, cette fille est belle comme tu l'étais quand je te vis à

Utrecht ; elle me donne le bonheur que tu m'as toujours refusé. Je l'aime avec ton souvenir. Oh ! Marie, ne me maudis pas !... » L'ivresse plongeait Guillaume dans une sorte d'hallucination qui lui montrait comme un spectre échappé du tombeau celle qu'il avait tuée par ses outrages. A ces paroles, Marie dirigea son œil flamboyant sur la jeune fille qui reposait sur le cœur où elle, hélas ! ne devait jamais reposer ; elle regarda avidement ses traits, et, se rappelant son propre visage avant que la douleur l'eût flétri, elle reconnut la ressemblance qu'avait remarquée Guillaume : c'était le même incarnat, la même forme, les mêmes contours ; mais le sceau du sentiment et de l'intelligence manquait à cette effigie. Marie comprit lucidement alors de quel amour Guillaume savait aimer ; et jetant sur l'homme de chair un dernier regard, un regard de pitié pour lui-même, elle lui dit lentement : « Je te pardonne, adieu..... » — Puis elle s'éloigna comme une ombre. A ces mots, qu'ils crurent prononcés par un spectre, frappés de terreur, Guillaume et celle qu'il soutenait tombèrent évanouis.

Marie van Oosterwych mourut la nuit même ; sa main s'était roidie en écrivant l'acte de ses dernières volontés : elle laissait à sa famille la moitié de sa fortune, et léguait l'autre moitié à l'hospice de Delft, sous la réserve qu'on payerait chaque année une pension alimentaire à Guillaume van Aelst, en lui laissant toujours ignorer de quelle main venait ce bienfait. Elle ne voulait pas que celui qu'elle avait tant aimé passât par les derniers degrés de la misère et de la honte.

Mme Louise Colet.

L'AMITIÉ DU ROI.

Quelques semaines avant la mort de la reine-mère Anne d'Autriche, la faculté déclara que, les progrès du cancer ne laissant aucun espoir, il n'y avait plus qu'à donner à la malade des potions assoupissantes, afin de la mener de vie à trépas par le plus doux chemin qu'il fût possible. M. Vallot, le premier médecin du roi, fit administrer tant de pavots que la reine demeura plusieurs jours de suite comme en léthargie; mais, au bout de cela, elle sortit de ce mauvais sommeil pour crier et se lamenter plus fort qu'auparavant, et donna nuit et jour tant de peines à sa maison, que tout le monde en était harassé. Les femmes se donnaient à tous les diables; parmi ceux-mêmes qui devaient perdre le plus à la mort de la vieille reine, couraient à demi voix ces tristes rumeurs auxquelles on reconnaît que les moribonds tardent trop à rendre leur âme pour laisser derrière eux aucuns regrets. La première femme de chambre, qui se nommait Mme Beauvais, était la seule dont la patience n'eût point fait de faux-pas; on n'aurait point osé murmurer devant elle, car on le savait aussi implacable pour les méchants serviteurs qu'elle était chaude amie pour ceux qui partageaient son zèle et son dévouement. A force de se creuser l'esprit à chercher des soulagements aux douleurs de la reine-mère, Mme Beauvais s'imagina un matin que la musique était propre à faire oublier le mal en charmant les oreilles; cette idée plut à la malade. Le confesseur eût préféré qu'elle offrît à Dieu ses souffrances; mais on jugea qu'elle en avait de reste à offrir, et l'on appela messieurs de la symphonie du roi.

En ce temps-là, les petits violons, qui n'étaient encore qu'au nombre de douze, étaient déjà commandés par le fameux Lully. Malgré leur envie de bien faire et le soin qu'ils prirent de jouer leur musique le plus doucement qu'ils purent, ils n'allèrent pas au bout du premier morceau sans que la reine-mère leur dît de finir, et qu'ils lui fendaient la tête avec leur vacarme. La symphonie se retira fort triste de son peu de succès; Mme Beauvais tenait pourtant à son expédient; elle jugea que si ce grand nombre d'instruments ne valait rien à une personne malade, un seul musicien faisant moins de bruit réussirait mieux. Or, le baron de Beauvais, son fils, avait pour ami et compagnon un petit gentilhomme nommé Fromentel, qui chantait bien, et s'accompagnait à ravir du luth ou de la guitare. La reine ayant agréé la proposition d'entendre ce jeune homme, on alla chercher Fromentel.

Jean de Bethoulat, chevalier de Fromentel, était un estimable garçon qui avait le malheur d'être brouillé mortellement avec la fortune. On le prenait souvent pour un Espagnol, tant il était brun de visage; ses traits n'avait rien de beau, mais sa taille était admirablement bien faite, et il avait les talents, les manières et les complaisances qu'on aime en compagnie. Le trait dominant de son caractère était une probité fière, qui non-seulement ne lui permettait d'employer aucun moyen malhonnête de se produire, mais qui l'empêchait même d'avouer sa misère à personne.

Il n'était pas rare alors de voir de ces gentilshommes sans argent, pour qui l'éclat de leur nom et le respect d'eux-mêmes n'étaient qu'un embarras de plus et une chance de mourir de faim, avec une réputation sans tache. Ne voulant point s'abaisser au négoce ni à des états de roture, ils n'avaient qu'une avenue ouverte à l'ambition : c'était la cour et la faveur du roi; mais alors Louis XIV, âgé de vingt-cinq ans, vivait un peu au dedans avec ses maîtresses, et ne prenait pas encore ce soin vigilant qu'il eut plus tard de tendre une main secourable aux gens de la noblesse qui étaient dans la peine. Fromentel, sans aucun parent et ne possédant pas à la lettre un sou vaillant, n'avait pour amis et soutiens que Mme Beauvais et son fils, qui le logeaient chez eux et pourvoyaient à ses besoins en usant de ménagements infinis pour ne point blesser sa délicatesse.

Lorsqu'on dit à Fromentel que la reine-mère souhaitait de l'entendre, il n'en éprouva point de frayeur, car il avait de l'assurance raisonnablement. On ne voit pas d'un bon œil les gens timides en compagnie, soit qu'on ne veuille pas se fatiguer à découvrir un mérite qui se cache, soit qu'on prenne la timidité pour le sentiment d'un mauvais esprit qui se trahit. Fromentel n'avait pas ce fâcheux défaut qui nuit à tant d'autres; mais dans son caractère étaient bien des empêchements à son bonheur, comme on le verra par cette histoire. Notre jeune homme mit donc un habit que lui prêta le petit Beauvais, pour paraître devant la reine-mère, accorda son meilleur luth, et monta dans un carrosse qui l'était venu chercher. La première femme de chambre le prit par la main, et l'introduisit auprès du lit de la malade. Anne d'Autriche, appuyée sur des coussins, poussait des gémissements à fendre l'âme, et sa figure, étrangement bouleversée par les douleurs, offrait un spectacle horrible à voir. Fromentel se retira d'abord au fond de la chambre, et préluda sur son luth; puis il chanta de ces romances d'Espagne, qui ne ressemblent à nulle autre musique. Outre qu'il s'en acquittait le mieux du monde, et que sa voix avait beaucoup d'agrément, ces chansons eurent un prix particulier pour les oreilles de la vieille reine, qui reconnut les airs de son pays. Elle se rappela son enfance, et le temps heureux où Dieu lui donnait la santé avec la jeunesse; elle versa des larmes dont la plus grosse part venait d'un retour sur les maux qui l'accablaient, mais il y en eut aussi quelques-unes données aux souvenirs que les chansons réveillaient. Quand Fromentel essaya d'autres airs non moins beaux et plus à la mode, la reine le pria de retourner aux boleros et aux seguidilles. Une grande heure s'écoula ainsi pendant laquelle les souffrances éprouvèrent un relâche qui se prolongea encore après le départ du musicien.

Il faisait bon être des amis de Mme Beauvais; aussitôt que Fromentel se fut retiré, la bonne dame parla de lui favorablement à la reine-mère, et demanda si elle ne le voulait pas récompenser de l'adoucissement qu'il avait donné à ses maux. Anne d'Autriche promit qu'elle ferait compter à ce jeune homme une somme de six cents livres par son trésorier, et commanda qu'on tînt l'ordonnance prête, pour la signer le lendemain, quand le musicien reviendrait. Elle parla aussi d'ajouter un legs pour

lui sur son testament; mais, une fois que l'argent se met à ne point vouloir entrer dans la poche d'un honnête homme, il invente mille subterfuges pour s'en détourner. Le lendemain, la reine-mère était si malade qu'on ne pouvait laisser pénétrer personne ni lui présenter à signer des écrits. Le jour d'après, elle souffrait plus encore, et, jusqu'à sa mort, le mal ne fit aucune trêve. A ses derniers moments, Anne d'Autriche regretta pourtant d'avoir oublié le jeune musicien; elle tira de son doigt une bague où était une perle fine qu'elle remit à Mme Beauvais, pour la donner à Fromentel. Le présent était d'une grande valeur, notre jeune homme le conserva précieusement en mémoire de la reine, et, lorsqu'on lui conseilla de le vendre, il n'en voulut jamais rien faire. A l'ouverture du testament, il y eut un legs magnifique pour la Beauvais et les autres femmes; mais le nom de Fromentel ne s'y trouva point. La vie de ce gentilhomme est pleine de ces grossières malices par lesquelles il semblerait qu'un hasard implacable s'amuse à tourner en dérision la droiture et la probité, tandis qu'il est souple et bassement complaisant pour la cupidité ou l'intrigue.

Cependant on n'est jamais très malheureux à vingt ans, et la fortune, dans ses humeurs cruelles, a toujours quelques sourires pour la jeunesse; elle se comporta, vis à vis de Fromentel, comme font ces coquettes perfides et sans âme, qui promettent leurs faveurs sans les jamais donner, et qui vous montent l'esprit afin de vous mieux accabler plus tard. Le roi, qui était au fort de sa passion pour la belle La Vallière, entendit parler des talents de notre gentilhomme, et pensa qu'il serait agréable à sa maîtresse de l'entendre. Le valet de chambre Bontemps vint un jour chercher Fromentel; il le conduisit aux petites réunions qui se tenaient chez la favorite, et où les confidents du roi étaient seuls admis. Ces intimes étaient MM. de Guiche, de Lauzun et de Vardes, le poëte Benserade et le petit Dangeau, qui, avec des ridicules et un esprit borné, tira, comme on sait, un merveilleux parti des bontés de Louis XIV. On a tant écrit sur Mlle de La Vallière, et ces réunions sont choses si connues, que nous n'en parlerons guère. Fromentel y plut autant par l'aimable simplicité de son caractère que par ses chants et son luth. La favorite, qui avait le meilleur cœur du monde, apprécia ses bonnes qualités, et se prit d'amitié pour lui. Les intimes et

le roi firent de même, et Fromentel se trouva en si beau chemin pour parvenir, qu'il n'était pas un courtisan qui ne lui eût envié sa position.

Il ne se passait guère de jours sans que l'un des confidents du jeune monarque profitât du laisser-aller de ces petites réunions pour obtenir quelque faveur. Vardes et Lauzun, ambitieux comme des démons, visaient aux dignités, Benserade à l'argent, et Dangeau à tout ce qui se présentait, honneurs ou gratifications. Le roi, étant généreux, s'amusait de leurs ruses et tout en se moquant d'eux, leur donnait beaucoup ; il en arriva qu'il prit habitude de ne pas songer à celui qui avait la folie d'être discret et modeste. Depuis six mois, Fromentel pouvait se dire, à plus juste titre que personne, l'ami du roi, et il ne possédait encore ni place ni pension. Les choses auraient pu demeurer dix ans en cet état, si la cour ne se fût transportée un matin à Fontainebleau. L'étiquette n'accordait pas l'entrée dans les carrosses aux gens qui n'avaient point de charges ; on s'avisa tout à coup de penser que Fromentel ne pouvait être du voyage, et Mlle de La Vallière demanda au roi un emploi pour lui dans les hôtels avec l'argent nécessaire pour en faire l'acquisition. Nous ne savons pas même quel fut ce premier emploi donné à Fromentel ; mais il faut croire que ce n'était pas considérable, puisqu'on ne l'acheta que vingt mille livres : bien entendu, cela ne rapportait rien, en sorte que, le prix une fois payé, notre gentilhomme se trouva aussi pauvre qu'auparavant. Il y gagna pourtant la table et l'appartement au château, c'est-à-dire qu'on lui accorda enfin, par grande faveur, ce qui est strictement nécessaire à la subsistance d'un homme.

Mme Beauvais était la seule personne à qui Fromentel osât confier ses embarras ; elle sut par lui combien il lui était malaisé de joindre les deux bouts de l'an, combien il lui fallait d'efforts pour suppléer aux frais de toilette, à la privation d'équipages, et à cent menues dépenses auxquelles la vie des cours vous entraîne. Souvent la bonne dame le chapitrait sur sa ridicule discrétion, lui reprochait son orgueil, et lui disait qu'on se devait faire chartreux et non pas courtisan lorsqu'on avait le mépris des richesses. Les sermons et les prières ne servirent à rien ; Fromentel avait du crédit, l'amitié du roi, la protection de la meilleure et de la plus obligeante maîtresse

qu'ait eue Louis XIV, et, avec tant de moyens entre les mains, il demandait quelquefois pour les autres, jamais pour lui-même. Mme Beauvais n'allait pas souvent chez le roi, mais elle avait conservé un grand empire sur l'esprit de Sa Majesté; les uns l'attribuaient aux souvenirs du temps où elle l'avait bercé sur ses genoux; les autres, qui étaient les mauvaises langues, disaient qu'elle avait été jadis la première à recevoir les preuves que le cœur du prince avait passé l'âge de l'innocence. Quoi qu'il en fût, elle appelait familièrement Sa Majesté *mon cher enfant*, et on la respectait pour cette raison.

Un matin que la cour était à Saint-Germain, Mme Beauvais se rendit au cabinet du roi, et lui représenta qu'il était fort mal de laisser dans la gêne un gentilhomme qui n'avait pour tout bien que sa délicatesse et son honnêteté; elle assura que Fromentel ne demanderait jamais rien si on n'allait au-devant de ses besoins, et qu'il mourrait de misère quelque jour, au milieu du luxe et des plaisirs. Louis XIV parut tomber des nuages en apprenant le fâcheux état d'un homme qu'il aimait; il promit de réparer son oubli, mais Mme Beauvais, allant au chemin le plus court, se hasarda jusqu'à dire que, si on voulait lui donner sur-le-champ une bonne somme d'argent, elle la porterait à Fromentel. Sans perdre le temps d'écrire à des trésoriers, le prince se fit apporter une bourse contenant mille écus en or. Au moment de partir avec ce beau coup de filet, la respectable dame eut idée que le jeune homme prendrait cela pour un subterfuge, afin de lui faire accepter le présent comme venant du roi, elle pria donc Sa Majesté de joindre à la somme un billet de sa royale main, ce qui fut fait à l'instant.

Le lendemain, au sortir de la messe, le roi, voyant Fromentel dans la foule, l'appela par son nom, et l'emmena contre une fenêtre :

— J'ai su, lui dit-il, que vous n'aviez pas de bien. Lorsque vous aurez connaissance d'un emploi vacant et qui vous convienne, faites-moi ressouvenir de vous l'acheter. Vous avez eu tort, monsieur, de me laisser ignorer votre position. Il ne faut pas que mes amis soient malheureux, et vous êtes de ceux que j'aime le plus.

Louis XIV ne disait pas souvent de ces mots affectueux; en revanche, il les savait dire avec une grâce inimitable. Fro-

mentel en fut ému, et mettant le genou en terre pour baiser la main que le roi lui présentait :

— Sire, dit-il d'un ton pénétré, je ne donnerais pas pour un million les paroles que je viens d'entendre; elles sont gravées dans mon cœur, et y entretiendront jusqu'à ma mort une joie au-dessus des revers de la fortune.

Un an après cela, Fromentel demanda la capitainerie d'une petite province; on venait de la promettre à un autre; un emploi s'offrit dans la garde-robe, mais le comte de Guitry, qui était grand-maître, l'avait sollicité pour son neveu. Le gouvernement de Melun demeura vacant un mois durant : Fromentel fut porté sur une liste de six candidats, où le roi l'eût choisi, sans M. Colbert, qui eut cette liste un instant dans les mains, et qui raya le nom. Notre gentilhomme n'en ressentit ni dépit ni colère, mais il ne s'exposa plus à des refus, et se tint en repos. Les réunions de la duchesse de La Vallière eurent bientôt une fin : Vardes fut exilé, Lauzun devint grand seigneur, Benserade fut perclus de la goutte, la favorite se vit supplantée par la Montespan; Fromentel resta isolé. N'ayant pas ses entrées chez le roi, il ne rencontrait Sa Majesté qu'au passage, et ne lui parlait que de loin en loin à la volée, entre mille témoins. On le mit aux oubliettes, où il serait encore sans une rencontre qui le tira de son néant.

Un soir que la Beauvais avait chez elle quelques femmes de ses amies, Fromentel y vint chanter et amusa la compagnie avec sa musique. Lorsqu'il fut parti, la maîtresse du logis raconta les infortunes de son protégé, le grand dommage que lui causait sa discrétion, et l'abandon où le laissait le roi. Une certaine dame de Quelen écouta cette histoire avec grande attention; elle fut touchée de voir un bon gentilhomme dans une condition aussi triste, et déclara tout haut que, si Fromentel la voulait épouser, elle le tirerait de sa peine. La Beauvais prit cette idée au bond; il y avait là une dizaine de bonnes âmes qui se mirent en tête de nouer ce mariage le soir même; moitié au sérieux, moitié par plaisanterie, on envoya un laquais après le jeune homme, pour le prier de revenir. Lorsque Fromentel rentra, la Beauvais le mena tout droit à Mme de Quelen :

— Mon ami, dit-elle, voici une aimable et excellente dame qui s'est prise d'un penchant pour vous; elle est veuve et riche,

je la connais depuis son enfance ; elle est la vertu et la douceur mêmes. Votre malheur l'a émue d'une tendre compassion ; nous vous offrons sa main. Regardez-la, et dites-nous s'il vous plairait de l'épouser ?

— Ne le prenez pas ainsi au dépourvu, interrompit Mme de Quelen. Il faut au moins que M. de Fromentel sache bien que j'ai quinze ans de plus que lui, et qu'il aurait en moi une mère plutôt qu'une épouse.

Fromentel leva les yeux sur ceux de la dame. Elle n'était plus jolie, mais on lisait sur son visage l'extrême bonté de son cœur ; elle le regardait avec un intérêt qui approchait de la tendresse, et il en sentit un plaisir si vif que les traits de l'amour ne l'eussent pas remué davantage.

— Madame, dit-il, si l'on m'a souvent reproché de ne vouloir pas plier mon orgueil devant la fortune, c'est qu'elle exigeait des sacrifices dont une âme honnête doit rougir ; cette fois, au contraire, je serais un ingrat de repousser ses avances. J'accepte, madame, l'offre de votre main ; je vous donne en échange le peu que je possède, c'est-à-dire ma jeunesse et mon nom. Ce n'est point un fils que je veux être pour vous, mais tout au moins un frère et un ami. Je saurai bien contraindre l'estime et la reconnaissance que vous m'inspirez à se convertir en un sentiment plus tendre.

— Ne forcez pas votre cœur, monsieur, reprit la dame en souriant, laissez la reconnaissance et l'estime comme elles sont ; n'y changez rien, de peur de les détruire ; ce sont des sentiments précieux et solides ; je n'en demande pas d'autres, et nous pourrons, à leur aide, vivre ensemble heureusement.

— Non, ce n'est pas assez pour tant de vertus ! s'écria Fromentel ; j'aurai de l'amour pour vous, madame ; je vous jure que mon cœur s'enflamme déjà, et quand je dirai les raisons qui me font vous aimer, est-il une seule personne qui puisse en être surprise ?

La Beauvais et ses amies applaudirent fort à ces élans, et attisèrent le feu autant qu'elles purent. Mme de Quelen en vint aussi à se monter par degrés, si bien qu'elle donna le baiser d'accordailles à Fromentel, en lui disant de l'aimer comme il l'entendrait.

Dès le lendemain, on vit notre gentilhomme accourir à Saint-

Germain, pour demander audience à Sa Majesté. Il exposa au roi, dans un style fort passionné, avec des larmes dans les yeux, les bontés de Mme de Quelen. Il sollicita la permission de se marier, et y mit une chaleur qui l'aurait mené loin, s'il avait su l'appliquer à l'ambition.

— Je n'ai garde, dit le roi, de mettre empêchement aux belles actions que l'on veut faire; j'admire autant votre empressement que la générosité de la dame. Comme M. de Quelen portait le titre de comte, je vous le donne à cette occasion, et je signerai votre contrat.

Peu de jours après, Fromentel épousa Mme de Quelen. Il prit le nom de comte de Lavauguyon, d'une terre que possédait sa femme, et malgré la différence d'âge qui existait entre les époux, tout le monde approuva cette union.

Lavauguyon vécut paisiblement sans être fort recherché à la cour, mais recevant des caresses du roi toutes les fois qu'il le voyait. On a dit qu'aussitôt après son mariage, il était devenu amoureux d'une demoiselle fort belle, et qu'alors il avait eu beaucoup de mélancolie; cependant, jamais on n'a pu éclaircir ce point, tant il demeura ferme dans ses devoirs envers sa femme. Pour une âme comme la sienne, la pratique du bien était naturelle; il aurait fallu des circonstances étranges pour l'en faire sortir. Dans le vulgaire, on dit que le cœur ne connaît point de maître, et que l'amour n'a point de lois; il n'en est pas de même pour les caractères trempés fortement, lorsque c'est dans la droiture et la vertu qu'ils puisent leurs forces. Si Lavauguyon a senti, étant marié, de l'amour pour une demoiselle, il n'est pas surprenant que personne au monde ne l'ait su, car il aura certainement enfermé ce secret sous une triple écorce au fond de son cœur, et c'est à peine s'il aura osé se l'avouer à lui-même; comment donc pourrions-nous en parler autrement que sur des suppositions qui feraient injure à sa mémoire? Malgré tout le romanesque et l'agrément qu'une telle situation répandrait sur cette histoire, l'amour de la vérité nous oblige de n'en tenir compte.

Pour ceux qui ne savent point se glisser dans les défilés d'une cour, les champs de bataille sont un moyen de se produire. La guerre de 1668 éclata bientôt. Il va sans dire que personne n'imagina que Lavauguyon, jeune, robuste et dévoué, pût être

bon à quelque chose. La campagne était commencée lorsque notre gentilhomme s'équipa complétement en armes et chevaux, et courut rejoindre l'armée du prince de Condé, comme simple volontaire. Au siége de Besançon, il dessina le plan des fortifications fort habilement, et avec un sang-froid merveilleux, à travers les balles de l'ennemi, ce qui lui donna tout à coup un grand relief. Le 7 février, la ville fut prise, et l'on vit encore Lavauguyon des premiers au feu. Le roi étant arrivé le 25, dernier jour de la campagne, M. le prince, qui avait de bons yeux pour reconnaître les gens de mérite, prit le jeune volontaire par la main, et le conduisit à Sa Majesté en disant :

— Voilà, sire, un gentilhomme qu'il faut employer. Nous ne lui avons guère donné de besogne, mais, dans le peu qu'il a fait, il a prouvé qu'il avait du cœur et de l'intelligence.

— Eh ! c'est notre ami Lavauguyon, répondit le roi ; je ne m'étonne point que l'on m'en dise du bien.

— Mais, reprit M. le prince, puisque Votre Majesté connaissait son mérite, comment ne lui a-t-elle pas donné tout au moins une compagnie?

— Est-ce qu'il n'a pas une compagnie? demanda le roi d'un air distrait.

— Il n'est que volontaire, sire, et vous sert à ses frais.

— Vraiment? nous y mettrons ordre. Achetez une compagnie, mon cher Lavauguyon ; il ne faut plus que vous demeuriez volontaire.

Ce jour-là, les officiers qui s'étaient distingués dans la campagne eurent l'honneur de dîner à la table de Sa Majesté. Ce fut M. de Bellefonds qui en dressa la liste : il n'y porta point Lavauguyon, non par méchanceté, mais par ce lâche et ingrat oubli qu'on a pour le mérite modeste, dont on ne craint point les cris et les réclamations. Le repas était mangé, quand M. le prince, frappant du poing sur la table, s'écria :

— Pardieu ! sire, on ne vous a point amené le gentilhomme de ce matin. Quelqu'un l'a donc desservi auprès de vous?

— Nullement. C'est qu'on n'y aura point songé, répondit le roi fort tranquillement.

— Mais il doit être au désespoir. Je vous supplie de réparer cette négligence par quelque honneur particulier.

— Volontiers, mon cousin; j'aime Lavauguyon, et je veux reconnaître ses services.

Le roi partit pour Gray au point du jour. M. le prince s'en mordait les lèvres, car il avait horreur de l'injustice. Il s'approcha de Lavauguyon, quand il le vit en ligne avec les troupes, et, l'appelant par son nom :

— Vous avez été oublié hier, monsieur, lui dit-il avec des yeux brillants; j'en ai parlé au roi, et je ne lui laisserai paix ni trêve qu'il ne vous ait rendu ce que l'on vous doit. Soyez-en assuré; je vous ai logé dans ma mémoire.

— Je suis aise que l'on m'ait oublié, répondit Lavauguyon, puisque cela me procure un compliment du plus grand capitaine de ce siècle.

— Oui, morbleu! reprit le prince du même air que s'il eût été fâché. Je vous fais compliment, et parce que vous le méritez, entendez-vous? Il ne sera pas dit que l'on ait maltraité un gentilhomme à qui je voulais du bien. Ah! l'on vous oublie! Eh bien! moi, je vous récompenserai de ma main, si vous voulez le permettre.

M. le prince sauta en bas de son cheval.

— Monsieur, ajouta-t-il, je vous supplie d'accepter cette bête, pour l'amour de moi; je vais achever ma revue à pied, et, ventre-bleu! si quelqu'un s'en étonne, je saurai lui dire pourquoi.

En effet, le grand Condé parcourut le front des troupes sur ses jambes, répétant à tous venants avec cette brusquerie qui le faisait adorer du soldat :

— J'ai donné mon cheval au jeune Lavauguyon, qui s'est bien battu à Besançon et que l'on n'avait point récompensé. Entendez-vous cela, bonnes gens? il s'appelle Lavauguyon; souvenez-vous de son nom, et sachez qu'avec moi l'on obtient toujours justice.

Une fois en sa vie, le roi pensa de lui-même à Lavauguyon; ce fut un jour qu'il avait besoin de ses services. Il fallait envoyer secrètement à Aix-la-Chapelle un homme sûr et discret, pour préparer le traité de paix avec l'Espagne. Louis XIV voulait charger de cette mission l'un des favoris, et proposait à M. Letellier d'employer Lauzun ou Villeroi; mais le ministre jugea prudemment que c'étaient là des amis de circonstance, dont

l'ambition faisait tout le dévouement, et que d'ailleurs on devinerait leurs projets aussitôt qu'on saurait leurs noms. Après avoir bien cherché, Sa Majesté trouva enfin que Lavauguyon était son affaire. Notre gentilhomme partit pour l'Allemagne; il réussit dans ses entreprises, précisément à cause de sa modestie et du peu de soin qu'il prenait de se mettre en évidence. On s'étonnait à Saint-Germain de lui voir tant de zèle et d'habileté. Un jour qu'on parlait de lui au petit lever, le prince de Condé demanda au roi s'il lui voulait céder Lavauguyon, disant que, si Sa Majesté consentait à le lui donner, il en ferait son bras droit; mais Louis XIV, qui était un peu jaloux de M. le prince, répondit avec humeur que c'était une raison pour lui de garder ce gentilhomme, puisque son cousin de Condé paraissait l'estimer si fort. Le roi donna aussitôt à Lavauguyon l'ambassade de Danemark, et c'est à une boutade contre M. le prince que notre gentilhomme a dû cette grande élévation.

Le temps où le comte de Lavauguyon fut heureux n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il se conduisit en homme de sens, et que les ministres se louèrent assez de l'avoir employé. Comme il était rare dans la noblesse qu'on sût les langues étrangères et que Lavauguyon parlait fort bien l'espagnol, il passa de l'ambassade de Danemark à celle d'Espagne. Il demeura ainsi à Madrid, jusqu'à la grande ligue que cette puissance forma contre la France avec l'empereur et les Hollandais.

S'il eût été possible de rejeter dans l'oubli un ambassadeur, il est à croire qu'on n'y eût pas manqué; mais on ne pouvait pas laisser dans une humble condition une personne qui avait représenté le roi lui-même. Lavauguyon fut nommé conseiller d'État; Sa Majesté lui en donna la nouvelle devant la cour, et lui accorda en même temps les entrées grandes et petites, ce qui était une faveur considérable. Un soir que le roi préparait une promotion de chevaliers de l'ordre, il s'approcha de Lavauguyon, et lui demanda quel âge il avait :

— Hélas! sire, répondit le scrupuleux gentilhomme, je n'ai que trente-quatre ans, et il en faut avoir trente-cinq pour recevoir l'ordre.

Le roi passa outre, et revint au bout de quelques pas :

— Mon cher Lavauguyon, dit Sa Majesté, vous êtes trop hon-

nête homme; il ne tenait qu'à vous de vous vieillir d'une année. Je vous porte sur la liste, et je veux que l'on fasse une exception à la règle, pour vous seul.

Lavauguyon, conseiller d'État et décoré des ordres du roi, semblait alors au comble des honneurs et de la fortune. On le croyait bien ainsi, et en effet, tout autre que lui eût été inexpugnable dans cette position; cependant c'est de cet instant même que datent les revers qui l'ont mené au tombeau.

Mme de Lavauguyon avait, de son premier mari, un fils qui atteignit sa majorité; il demanda ses comptes, et du caractère dont était son beau-père, on devine qu'il ne lui fut pas fait tort d'une obole. Les biens de Lavauguyon se trouvèrent tout à coup réduits des trois quarts. Il s'apprêtait à vendre son équipage et à vivre étroitement, lorsqu'un laquais lui vint apporter une lettre de sa femme :

« Mon ami, lui écrivait la bonne dame, je touche à mes cinquante ans, et à cet âge on se passe aisément des plaisirs et des fêtes; personne, excepté vous, ne s'apercevra de mon absence à Versailles Nous n'y pourrions demeurer ensemble que fort à la gêne. Un carrosse vous est nécessaire pour suivre le roi. Souffrez que je me retire dans notre terre de Lavauguyon, et que je vous laisse tout notre petit revenu. Ce n'est encore que bien peu de chose; mais au moins, avec de l'économie, vous pourrez conserver une figure convenable à la cour. Je vous connais assez pour savoir que vous ne demanderez jamais rien à Sa Majesté. Dieu me garde de vous faire un crime de votre discrétion; si c'est un défaut, il est léger, et vous le rachetez par bien d'autres vertus. Je ne vous ai pas dit adieu, parce que vous m'auriez voulu retenir, et que ma résolution est irrévocable. Venez une fois tous les ans me voir pendant une semaine à la campagne, et si je vous sais heureux le reste du temps, je vivrai tranquille et contente de mon sort. »

Malgré tous les efforts que fit Lavauguyon pour ramener sa femme à la cour, elle n'y voulut jamais consentir, et sans doute elle eut raison, car, en laissant à son mari ce qui restait de sa fortune, il n'avait que le nécessaire. Hors l'argent, Lavauguyon avait tous les avantages d'un fort grand seigneur : il était des *Marly* et des petits dîners. Ce n'était point pour des mérites vulgaires que Sa Majesté lui portait de l'amitié : c'était parce

qu'il avait les manières douces, qu'il ne parlait point trop haut, et qu'il n'était jamais enrhumé; Louis XIV détestait les rhumes, les voix fortes et la brusquerie. Avec des dons si précieux de la nature, notre gentilhomme aurait fait un beau chemin, s'il n'eût point manqué totalement de l'esprit d'intrigue. Souvent le roi lui demandait, pendant la toilette, ces petits services que l'étiquette ne peut prévoir, et dont le premier valet de chambre ni les gentilshommes ordinaires n'avaient le droit de réclamer le privilége. Chose merveilleuse, ces faveurs marquées ne lui attirèrent qu'à peine des jalousies d'un instant, et point d'inimitiés sérieuses. Toujours le premier au lever du roi et le dernier au coucher, on ne remarqua jamais que Sa Majesté se lassât de voir son visage, ce qui était arrivé pourtant à de plus puissants que lui. On l'aurait craint beaucoup, s'il eût été méchant, et l'on disait de Lavauguyon qu'il avait, plus réellement que personne au monde, l'amitié du roi.

Comme il ne parlait jamais du triste état de ses affaires, et qu'on n'a guère le loisir dans les cours de s'occuper des voisins, on ne soupçonna point ses peines secrètes; mais il souffrait cruellement à l'intérieur de ne pouvoir pas se montrer généreux comme le ciel l'avait fait, et d'en être réduit à compter soigneusement ce vil argent qu'il méprisait de toute son âme. Son domestique se montait à trois personnes, dont un cocher; ses chevaux étaient vieux et maigrement nourris; son carrosse n'était pas fort bien entretenu; mais il avait encore le luxe des habits. Lavauguyon se serait allé noyer plutôt que de souffrir que la mauvaise fortune envahît jusqu'à ses vêtements, et jamais il n'eût mis le grand cordon bleu de l'ordre sur une étoffe usée.

L'un de ses ennuis les plus amers lui venait du jeu, dont la mode faisait une nécessité. Les cartes sont toujours contraires aux gens qui auraient besoin de leurs faveurs, et souvent il fallait un mois de privations extrêmes, pour réparer les pertes d'une soirée. Parmi les magnificences de Versailles, le roi aimait à voir que l'on jouât grandement; il payait volontiers les dettes contractées de la sorte. Le duc de Lafeuillade se fit ainsi donner des sommes considérables; mais les subterfuges que l'honorable duc employait pour les obtenir, vinrent augmenter encore l'invincible répugnance de Lavauguyon pour les impor-

tunités et les demandes d'argent. Heureusement notre gentilhomme avait trop de raison et de saine philosophie pour songer à ses embarras dans les moments où ils ne le prenaient pas à la gorge ; il trouvait à l'ordinaire un beau dédommagement dans la part qui lui revenait des plaisirs de Versailles. Pendant quelques années, il mena une vie assez paisible ; mais le sort acharné lui vint enfin retirer sa dernière ressource, en le frappant d'un coup plus terrible que tous les autres ; il perdit sa femme. Le comte de Quelen entra en possession de tous les biens, et Lavauguyon se trouva dans un dénûment complet, c'est-à-dire que ses places lui valaient à peine six mille livres par an, ce qui n'était pas assez pour payer ses habits de cour seulement.

Lorsqu'on vit Lavauguyon porter le deuil, on parla des perles qu'il venait de faire, et chacun, en lui disant ses compliments de condoléance, ajoutait :

— Il faut exposer au roi le fâcheux état où ce malheur vous met. Ayant l'amitié de Sa Majesté, vous deviendrez bientôt aussi riche qu'il vous plaira de l'être.

Le roi, qui ne manquait jamais à donner des consolations aux gens dans la peine, demanda de lui-même à Lavauguyon si les biens de sa femme lui restaient. L'occasion était trop favorable pour reculer ; Lavauguyon répondit catégoriquement, en disant que cette mort lui enlevait tout, et que le plus mince secrétaire, le dernier des officiers de bouche, étaient plus à l'aise que lui.

— Nous y pourvoirons, dit Sa Majesté.

— Faites-le, sire, reprit Lavauguyon, car il serait déplorable qu'un homme honoré de vos bontés fût aux prises avec les sergents, et si vous m'abandonniez, j'en serais à ce point dans fort peu de temps.

— Soyez tranquille, répéta le roi, nous y pourvoirons.

Après ce louable effort, notre gentilhomme se reposa entièrement sur les promesses de Louis XIV ; mais on trouve souvent chez les princes une indifférence particulière dont l'égoïsme est la source, et qui consiste à croire que tout le monde a pour le moins le nécessaire, parce qu'ils sont dès l'enfance gorgés de biens superflus. Si Lavauguyon avait eu besoin de cent mille écus pour donner une fête, on les lui eût peut-être envoyés le

lendemain ; il demandait de quoi vivre, et cela ne méritait pas qu'on y songeât. La ligue d'Augsbourg, l'arrivée de Jacques II en France, auraient suffi pour distraire le roi de ses promesses ; il n'en fallut pas tant : ce fut une gronderie de la Maintenon ou un tir dérangé par la pluie qui donnèrent à Sa Majesté trop de mauvaise humeur pour s'occuper des maux d'autrui.

En attendant l'effet des paroles du roi, Lavauguyon se servait du carrosse du petit Beauvais, et prenait à crédit chez ses fournisseurs. Moitié par nécessité, moitié pour se contraindre lui-même à demander encore, et se réduire au pied du mur, il emprunta trente mille livres pour lesquelles il donna sa signature, ne doutant pas qu'il n'eût les moyens de rendre cette somme avant un an. On lui en eût prêté le double, tant on avait de foi dans l'amitié du roi ; mais il se trouva que Lavauguyon avait signé son arrêt de mort, en contractant cette dette.

Au bout de six mois, ayant compris que le roi l'avait oublié, les créanciers commençant à le harceler et les besoins allant leur train, le comte de Lavauguyon s'arma de son grand courage, et se rendit un matin de bonne heure au petit lever. Il choisit le moment où l'on préparait la toilette, pour dire au roi résolument :

— Votre Majesté me pardonnera-t-elle de l'importuner, en lui parlant de mes affaires ?

— Parlez, mon cher Lavauguyon, répondit Sa Majesté, je vous écoute.

— Vous m'aviez promis, sire, de venir à mon secours.

— C'est toujours mon intention. Est-ce que vous doutez de ma parole ?

— Non, sans doute, sire, et pour vous montrer combien je m'y suis fié, je vous dirai que j'ai là-dessus emprunté de l'argent.

— Vous avez bien fait.

— Mais cet argent, il faudra bientôt le rendre, et vivre encore après.

— La somme est-elle forte ?

— Trente mille livres.

— C'est une bagatelle.

— C'est beaucoup pour moi, qui ne suis pas de ceux qui dorment sur les deux oreilles avec des dettes.

— Nous connaissons votre délicatesse ; on vous mettra en mesure de remplir vos engagements.

— Je vous en prie bien fort, sire, car cette position m'humilie, et me trouble au point que j'en perdrai la raison, ou que je me brûlerai la cervelle.

Par malheur, tandis que Lavauguyon prononçait cette phrase, le roi mettait sa chemise derrière le rideau, en sorte qu'il n'entendit pas les derniers mots.

— Nous allons nous occuper de vous tirer de ces ennuis, dit Sa Majesté.

Quelques personnes entrèrent qui interrompirent la conférence. Le roi n'eût pas manqué sans doute à sa parole, si, ce jour-là même et quelques heures après cette conversation, ne fût arrivée la fameuse aventure du voyage à Marly, où la duchesse de Bourgogne fit une fausse couche. Sa Majesté, qui était cause de cet accident et ne pouvait s'en prendre à personne qu'à elle-même, en eut tant d'humeur et de dépit qu'on ne l'approcha plus sans frayeur pendant une semaine. Les intérêts de Lavauguyon furent rejetés bien loin ; notre gentilhomme continuait cependant à faire sa cour et à remplir assiduement ses devoirs. On le vit durant trois mois entiers, debout chaque matin auprès du lit de Sa Majesté, au lever et au coucher ; il ne disait mot, et attendait avec une patience incroyable qu'on daignât se ressouvenir de lui. Pas une fois, le roi n'y songea.

Lavauguyon était naturellement doux et bienveillant ; il fallait donc que son chagrin fût extrême, pour qu'on ait remarqué de l'amertume dans son langage. M. Bontemps qui l'aimait, l'entendit un jour parler étrangement de l'amitié des princes.

— Ce sentiment-là, disait Lavauguyon, n'est point fait pour les têtes couronnées. Après les flatteurs et les maîtresses, il n'y a plus rien pour les rois, et cela doit être ainsi, car l'amitié ne se manifeste véritablement que dans le malheur, et ils n'en ont guère d'assez grands pour être abandonnés des maîtresses et des flatteurs. Les ambitieux leur offrent un dévouement qui leur suffit ; les ministres partagent leurs travaux ; les confidents intéressés ont toujours l'oreille ouverte, et se disputent leurs secrets ; un ami est donc un meuble superflu, qu'on abandonne dans un coin, et dont on espère bien n'avoir jamais besoin.

— Mais, demanda Bontemps, ne faites-vous pas une exception

à cette règle, en faveur du roi, vous qui avez plus que personne son amitié?

— Il est vrai que le roi m'aime d'une façon toute particulière. Vous saurez ce que j'en pense le jour de ma mort.

Tant que ses créanciers le laissèrent en repos, Lavauguyon prit le mal en patience; mais, la crainte d'un éclat et de cet injuste déshonneur qu'on attache aux revers d'argent lui faisait tourner le sang. Lui, qui était le plus calme et le plus silencieux des hommes, on le voyait quelquefois gesticuler tout seul, quand il ne se croyait point observé. Souvent son valet de chambre l'entendait parler à haute voix pendant la nuit, et d'un ton où l'on reconnaissait un désespoir fort exalté; l'infortuné sentait approcher le moment où son nom allait recevoir une tache : et il avait une âme trop délicate pour supporter une pareille crise. Au lieu de se soutenir entre eux contre les coups du sort, les hommes ont la lâcheté de se ranger du parti de la mauvaise fortune, contre celui qu'elle frappe, et d'attacher une odieuse infâmie à la pauvreté. Quand donc verrons-nous un siècle où l'on puisse garder toute la considération qu'on mérite, en perdant son bien? où l'on parlera d'une personne ruinée avec le même respect qu'avant son malheur? Jamais sans doute, et les gens à venir qui tomberont dans les mêmes abîmes que Lavauguyon, seront traités comme lui. Mais n'avons-nous pas nous-mêmes notre part de ce sentiment inique, en contant l'histoire de ce personnage intéressant avec une légèreté que nous n'aurions pas, si le comte de Lavauguyon eût été le plus riche seigneur de cette vieille cour de Louis XIV?

Malgré tous les soins qu'il prenait à cacher sa position fâcheuse, M. de Lavauguyon crut reconnaître un jour, par une circonstance assez étrange, qu'on l'avait devinée. Il allait souvent jouer aux cartes chez la veuve du président Pellot, qui recevait la meilleure compagnie. Un soir que le jeu avait duré fort tard et qu'on était en petit nombre, cette dame poussa M. de Lavauguyon sur un brelan qu'elle avait, et l'appela poltron pour n'avoir pas voulu tenir une forte somme contre elle. Le malheureux comte s'imagina qu'on lui voulait faire sentir, par cette plaisanterie cruelle, qu'on connaissait sa pauvreté. Il devint fort sombre et demeura chez Mme Pellot jusqu'à ce que tout le monde eut quitté la place. Aussitôt que la dernière per-

sonne de la réunion se fut retirée, il s'approcha de la maîtresse du logis avec tous les signes d'une colère approchant de la folie.

— Savez-vous, madame, lui dit-il d'une voix terrible, à quoi vous vous exposez en me raillant sur ma misère? Vous avez surpris mon secret; mais, si vous étiez un homme, je l'ensevelirais dans votre cœur en vous tuant ici de ma main. Je suis ruiné, il est vrai. J'ai été assez poltron pour ne pas oser livrer au caprice des cartes ce qui doit prolonger ma vie de plusieurs mois; mais si l'on doit rire de ma pauvreté, que ce soit par derrière et non en face de moi, car je ne puis le souffrir. Vous rirez à votre aise quand j'aurai succombé entièrement; jusque-là, croyez-moi, gardez le silence, ou sinon, toute femme que vous êtes, vous y périrez.

— Bon Dieu! mon cher Lavauguyon, s'écria Mme Pellot bien effrayée, je vous jure que j'ignorais votre état. Je vous ai appelé poltron en badinant et sans mauvaise pensée. Vous me voyez aussi surprise qu'affligée de votre infortune. Puis-je vous être utile? Disposez de moi, de mon crédit et de ma bourse.

— Grand merci! répondit M. de Lavauguyon avec des yeux flamboyants, je ne demande point de services d'argent par les menaces. Je n'accepte rien que de la main du roi.

— Mais je suis de vos amis...

— Prouvez-le donc par votre discrétion; c'est tout ce que je réclame de vous. Je ne m'embarrasse point de savoir si vous mentez en assurant que vous n'aviez pas de mauvaise intention; je vous le répète seulement une dernière fois: malheur à vous, si vous dites un mot de tout ceci! Ne vous jouez pas à une infortune comme la mienne, car je vous emporterai avec moi dans la tombe.

Mme Pellot voulut renouveler ses protestations; mais le comte lui imposa silence d'un geste impérieux et sortit en disant:

— C'est assez, madame; vous m'avez entendu: le reste vous regarde.

Le secret fut observé scrupuleusement, car Mme Pellot avait bien compris qu'il n'eût pas fait bon y manquer. M. de Lavauguyon retourna chez elle comme s'il ne fût rien arrivé; il joua le même jeu que par le passé, sans qu'on eût aucun soupçon de son état désespéré.

Pendant plusieurs semaines encore le comte de Lavauguyon garda sa mine sombre, puis on le vit un beau jour changer de manières sans qu'on en pût saisir la raison. Il montrait partout un visage riant, et marchait à grands pas en chantant les airs à la mode, comme un homme qui n'a point de soucis. Il recherchait les plaisirs et parlait de sa fortune, des achats qu'il voulait faire en équipages, en chevaux et en propriétés. Personne ne s'en étonna, hormis le petit Beauvais, qui savait bien où en étaient ses affaires.

A quelque temps de là, dans un corridor étroit du château, notre gentilhomme rencontra M. de Courtenai, qui était une personne affable et polie.

— D'où vient, dit le comte avec brusquerie, que vous me fermez le passage?

— Ce n'est pas ma faute, répondit M. de Courtenai, si la place manque; mais je vais me serrer contre le mur.

— Il me faut la place entière, répliqua M. de Lavauguyon; retournez en arrière, s'il vous plaît, où tirez l'épée contre moi.

— Monsieur, reprit Courtenai, vous me faites une mauvaise querelle.

— Eh bien! monsieur, battons-nous, vous dis-je, car je ne vous céderai point le passage.

— Monsieur! je ne me battrai pas avec un fou.

A ces mots le comte poursuivit son homme l'arme haute jusqu'à une galerie où Courtenai s'enferma heureusement au double tour. Le roi, qui était seul alors dans son cabinet de travail, entendit un tumulte au dehors, et s'apprêtait à demander d'où venait ce bruit, quand Lavauguyon éperdu entra tout à coup et se jeta aux pieds de Sa Majesté. Les sursauts et les éclats étaient fort désagréables au roi.

— Qu'avez-vous, monsieur, dit-il d'une voix émue.

— Je vous supplie, sire, d'ordonner qu'on m'arrête et qu'on me juge, car j'ai tiré l'épée dans votre maison. M. de Courtenai m'a insulté en face, et je me suis égaré jusqu'à vouloir le tuer.

Le roi, qui visait avant tout à se débarrasser d'un homme qu'il voyait furieux et hors de lui, commanda doucement à M. de Lavauguyon de sortir, en disant qu'il examinerait l'affaire pour savoir lequel était l'agresseur. On arrêta ensuite les deux

gentilshommes, et on les conduisit à la Bastille, où ils demeurèrent six mois enfermés. Chacun rejetait les torts sur l'autre, et comme il n'y avait eu aucun témoin de la scène, il était impossible de connaître la vérité. On les relâcha enfin et on leur permit de rentrer à la cour.

Au milieu de ces esclandres, on ne devinait point encore que la tête de M. de Lavauguyon était troublée, quoique la chose devînt tous les jours plus claire.

Il est une sorte de folie contre laquelle personne n'est assuré, c'est celle causée par les persécutions d'un mauvais destin. Il y a dans le malheur de certains degrés que l'on ne supporte point; c'est plus pour les uns et moins pour les autres, mais il n'est pas de raison dont l'acharnement du sort ne puisse triompher. A force de se voir déçu dans ses espérances et de souhaiter des biens qui n'arrivaient pas, le comte de Lavauguyon se paya par des idées chimériques des injustices de la réalité. Par une singulière faiblesse de l'esprit, il s'imagina un beau jour que ses désirs étaient satisfaits, que le roi l'avait comblé de richesses, et qu'à la cour il n'était plus de fortunes au-dessus de la sienne. Cependant la vérité se présentait encore à lui par moments, et dans ses courts intervalles sa folie se tournait en fureur et en désespoir. Quelques observateurs avaient déjà soupçonné le dérangement de sa cervelle. Une dernière extravagance plus forte que les autres vint dissiper tous les doutes à cet égard.

En se promenant à pied un matin dans les avenues de Versailles, M. de Lavauguyon rencontra un valet du prince de Condé, qui menait un cheval. Il aborde poliment cet homme, lui fait compliment sur la beauté du cheval et lui demande à l'essayer, en disant que M. le prince ne le trouvera pas mauvais. Le palefrenier, voyant un seigneur richement vêtu et qui portait le grand cordon bleu, n'ose point résister. M. de Lavauguyon monte en selle et part au galop pour Paris, laissant son homme fort étonné. Il arrive à la Bastille, fait appeler le commandant et le prie de lui donner une chambre, en assurant qu'il a eu le malheur de déplaire au roi. Le commandant déclare qu'il ne peut emprisonner personne sans un ordre, et il en résulte une discussion d'une rare espèce. Par suite d'un accommodement, on envoie chez M. de Pontchartrain pour savoir si l'on peut contenter le comte et le mettre sous les verroux. Pontchartrain

va au cabinet du roi, et l'on comprend alors qui avait eu les torts dans l'affaire de M. de Courtenai.

Le petit baron de Beauvais courut à Paris, et eut toutes les peines imaginables à emmener M. de Lavauguyon dans son carrosse. Cette affaire fit un bruit considérable. Lorsque le comte reparut à la cour, on s'écartait de lui avec effroi comme s'il se fût échappé des petites maisons. Le roi lui parlait cependant avec bonté, sans avoir l'air de le fuir, et ne lui retira aucun de ses priviléges; mais ce qui va sembler incroyable, il ne s'informa point des causes de son mal, et laissa noués pour son ami les cordons de sa bourse, où tant d'autres puisaient à pleines mains! Sa Majesté se serait peut-être fait scrupule de se mettre en dépenses pour un homme qui n'allait bientôt plus avoir besoin que d'une place à l'hôpital des fous. C'est ainsi que le malheur ressemble à ces marécages perfides où le terrain s'enfonce davantage à chaque pas et d'où on ne sort plus, une fois qu'on s'y est avancé un peu loin.

Les choses ne pouvaient plus demeurer longtemps ainsi. La position de M. de Lavauguyon n'était plus tenable à Versailles, car il vit bien qu'on le craignait comme un pestiféré. Un dimanche, vers dix heures du matin, il envoya ses gens à la messe, et s'enferma dans sa chambre. On ne sait point ce qu'il fit pendant deux heures qu'il resta seul, si ce n'est qu'on trouva sur sa table une lettre adressée au roi. Lorsque l'horloge du château sonna midi, on entendit à la fois deux coups de pistolet. On courut à l'appartement du comte et on enfonça les portes. M. de Lavauguyon était dans son lit et sans mouvement. Son pouls battait encore faiblement; mais les médecins n'essayèrent point de le rappeler à la vie. Les deux balles avaient traversé la poitrine de part en part.

M. Beauvais porta la lettre au roi. Elle contenait ce qui suit :

« SIRE,

» Ce ne sont point des reproches que je vous adresse; mais, au contraire, l'humble prière de me pardonner mon dernier acte de folie et de désespoir. Il n'importe guère que vous m'ayez

laissé perdre une vie que j'aurais désiré employer utilement à votre service. Assez d'autres sont prêts à vous donner la leur; mais il ne faut pas les abandonner comme moi, de crainte qu'il ne vous meure trop de vos gentilshommes. La pauvreté est une dangereuse conseillère, sire. Elle pousse les gens où je suis, et il ne faut plus souffrir qu'elle entre dans vos palais. Pendant bien des années vous l'avez eue à côté de vous en ma personne. Elle a mangé à votre table; elle s'est tenue dans votre compagnie, et elle a promené son triste visage au milieu de vos fêtes. Elle a pénétré jusqu'au chevet de votre lit, et votre royale main a daigné plus d'une fois presser la sienne. Ne permettez plus cela, sire; pensez que sans elle j'avais encore vingt ans à vous consacrer. Je l'ai supportée jusqu'au jour où elle allait jeter une souillure sur mon nom. Arrivé à ce point, j'ai dû me défaire d'elle avec la vie pour l'honneur de Votre Majesté. Si Dieu s'irrite de mon dernier crime, vous intercéderez un jour pour moi, sire, et vous demanderez dans un monde meilleur à revoir auprès de vous

» Le comte DE LAVAUGUYON. »

Louis XIV eut quelques regrets en recevant cette lettre. Le rouge lui monta au visage. Il jeta le papier au feu et n'en parla point; mais on lui remarqua de la tristesse jusque vers trois heures de l'après-midi. Le fortuné marquis de Dangeau, qui ne savait pas encore la nouvelle, s'inquiéta de l'air fâché qu'avait le roi, et en demanda la cause assez haut pour que Sa Majesté l'entendît.

— Ce que j'ai, monsieur, dit le prince, vous allez le savoir : je suis affligé de la mort du seul d'entre vous qui m'aimât véritablement. Je suis mécontent de vous tous, qui m'arrachez sans cesse des faveurs que vous ne méritez point, sans que pas un m'ait jamais parlé pour M. de Lavauguyon, qui était trop discret pour vous imiter, et qui avait besoin de mes libéralités plus que personne. Je suis en colère contre moi-même, qui vais donnant tout à des ambitieux, et qui n'ai point une fois ouvert les mains pour celui qui était le meilleur et le plus honnête.

Après avoir ainsi parlé, le roi partit pour le tir aux oiseaux. Heureusement, il faisait un temps magnifique, et la chasse

fut si belle, que Sa Majesté abattit jusqu'à six-vingt pièces de gibier, en sorte qu'on rentra au château en fort bonne humeur. Les vingt-quatre petits violons jouèrent pendant le souper des airs nouveaux les plus jolis du monde, et Mme de Maintenon ne gourmanda personne, ce qui était un vrai miracle. On se coucha fort gaiement à Versailles, et on dormit sur les deux oreilles, sans songer qu'il avait manqué aux fêtes un homme appelé Lavauguyon.

PAUL DE MUSSET.

LES POËTES

DE

MADAME DE POMPADOUR.

L'ABBÉ DE BERNIS.

C'était Babet la Bouquetière parmi les gens de lettres, le Pigeon patu parmi les gens de cour; enfin, pour le reste du monde, c'était François-Joachim de Pierres, ou l'abbé de Bernis. Il est né à Saint-Marcel, près de Narbonne, au mois de mai 1715. Sa famille, qui était de la plus ancienne noblesse, avait des parentés avec le roi par la maison de Rohan, ce qui ne l'empêchait pas d'être des plus pauvres. Comme on n'avait rien à donner à Joachim, on en fit un abbé. Il vint très-jeune à Paris, tout comme Bernard, confiant dans son étoile, souriant à tout venant, afin de ne rencontrer que des sourires. C'était un garçon de belle allure et de bonne façon, l'œil agaçant, la bouche animée, le cœur sur ses gardes, l'esprit sur les lèvres. La nature l'avait fait à l'image d'Hercule, ni plus ni moins; ici

(1) Voyez tome VI, page 205.

le style n'était pas l'homme, non plus que chez Bernard. Ne vous étonnez pas trop que ce garçon-là, si bien fait de corps et d'esprit, soit devenu, au XVIIIe siècle, ministre, cardinal, presque roi de France, en admettant la dynastie de Mme de Pompadour ; on deviendrait tout cela à moins.

Il passa un hiver à Saint-Sulpice ; mais, comme Boufflers un peu plus tard, loin de chanter les divins cantiques, il s'avisait de gazouiller sur Thémire ou Climène. Au bout de l'hiver il fut nommé vicaire d'un petit bourg de son pays.—Vicaire ! la belle affaire, s'écrie-t-il. Je ne veux pas me déranger pour si peu.— Bientôt il fut nommé abbé de Bernis, mais sans vouloir faire un pas de plus. Il demeura donc à Paris, sans argent mais sans souci, plein de confiance en son étoile. Cette étoile, qui fut des meilleures, lui apparut pour la première fois sous la forme allègre et souriante d'une marchande de modes. Il y avait dans la rue de la Comédie, côte à côte, deux boutiques agaçantes pour les jeunes gens comme Bernis, qui cherchaient la poésie et l'amour : une boutique de livres et une boutique de modes. Notre petit abbé passait souvent devant ces boutiques-là, et point n'est besoin de vous dire qu'il aimait mieux avoir affaire à la marchande qu'au libraire. Celui-ci avait à son service les poésies du profane abbé de Chaulieu, les contes du gai La Fontaine, les satires du joyeux Régnier ; mais celle-là n'avait-elle pas des petites joues pleines de roses, des yeux bien éveillés par l'amour, une bouche pleine de perles et de sourires ? En vérité, tout cela vaut mieux que le plus beau livre du monde; car tout cela est le sommaire de ce poëme du cœur que Dieu écrit en lettres d'or. Bernis, qui était déjà un garçon d'esprit, n'eut garde d'entrer chez le libraire.

La marchande ne vit pas sans émoi le culte de notre languissant abbé ; elle y prit plaisir ; à la douzième œillade elle sourit ; après avoir souri, elle soupira ; enfin tout alla à merveille. Bernis lui écrivit une épître dans le goût du temps : « Ah ! cruelle Célise, qu'as-tu fait de mon cœur ? » La cruelle Célise (qui s'appelait Chloé) répondit sans bégayer : « Venez demain dans l'après-midi, nous verrons cela ; mais ne me regardez plus à la fenêtre, vous m'empêchez de voir clair à ce que je fais ; voilà pourquoi je ne fais plus rien de bien. »

Ces amours-là durèrent toute une belle saison ; c'étaient des

amoureux de bonne mine et de bon cœur. Quand on est jeune et beau, disait Bernis, on ne fait avec l'amour qu'un péché véniel. Il roucoulait dans l'arrière-boutique, ne confiant au dehors ni ses vers ni sa bonne fortune ; mais la marchande était si fière de son poëte qu'elle l'affichait partout. Un soir elle le conduisit à la comédie, où elle rencontra Mme Lenormand d'Étioles, qu'elle avait l'honneur de coiffer. Le lendemain elle fut appelée par cette femme, déjà célèbre par sa beauté. — Voulez-vous me faire un chapeau, Chloé? Je vous ai vue hier avec un beau garçon; c'est votre cousin? — Non, madame; c'est mon amant. — J'ai imaginé un bonnet précieux qui sera joli au possible. Ah! c'est votre amant? En vérité! Et que fait-il de bon? — Pas grand'chose, madame; il fait des vers. — Un faiseur de vers! c'est amusant. N'oubliez pas mon bonnet. Dites donc à votre poëte qu'il vienne me voir.—C'est trop d'honneur, madame.

Bernis alla voir et revoir Mme Lenormand, qui l'accueillit avec toutes les grâces du monde. La pauvre marchande de modes n'eut bientôt plus qu'à se mordre les lèvres, ces lèvres si agaçantes que le volage avait animées! Elle eut beau faire et beau dire, elle fut délaissée. Elle se maria bientôt par dépit; elle n'en fut pas plus heureuse, ni son mari non plus.

Pour Mme Lenormand, elle avait surnommé Bernis son pigeon patu; c'était tout ce qu'il voulait alors, c'était beaucoup. Peu de temps après, Voltaire le surnomma Babet-la-Bouquetière, d'abord à cause des fleurs en bouquets de sa muse, ensuite à cause de la ressemblance qu'il avait avec une grosse bouquetière de ce nom qui offrait son jardin voyageur à la porte de l'Opéra. L'abbé de Bernis, le cardinal de Bernis même aimait cette plaisanterie. Ainsi, il écrivait à Voltaire : « A l'égard des *Saisons* de Babet, il paraît qu'on les a furieusement estropiées.» Voltaire répondait : « Le vieux de la montagne ne sera pas longtemps le vieux de la montagne, mais pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes. Il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que vos *Quatre Saisons*. Je n'ai osé l'envoyer à un prince de la sainte Église romaine; autrefois, je l'aurais présenté à Babet, et je l'aurais priée d'y jeter quelques-unes de ses fleurs. »

Délivré de sa marchande de modes, Bernis n'en était pas plus

riche, mais il riait gaiement de sa misère, en homme d'esprit qui pressent déjà la fortune. Il habitait toujours la petite mansarde que la marchande de modes avait embellie de ses beaux yeux. Le soleil y venait le matin lui jeter un rayon d'espérance. Que faut-il de plus à un poëte qui cotoie encore la verdoyante avenue de la jeunesse? Et puis, quand le soleil était parti, il survenait quelquefois, non plus par la fenêtre, mais par le sombre escalier, quelque beauté compatissante qui avait bien aussi ses rayonnements, séduite, disait-elle, par les agréments de l'esprit de notre abbé, séduite, disait-il, par les agréments de ma figure. Il faisait à merveille les honneurs de son logis. Avec de l'esprit et du cœur, on se tire toujours d'affaire. La mansarde était dans le délabrement, l'abbé avait un mauvais lit couvert de quelques housses de mulets que M. Ferriol venait de rapporter de Constantinople, une table chancelante parsemée de livres et de bouquets fanés, un vieux fauteuil vermoulu; mais à quoi bon toutes ces choses de la terre quand on peut s'envoler au ciel sur les ailes de l'amour! La bourse de notre abbé n'était pas mieux garnie que sa mansarde; tout le monde le savait, à tel point que Senac de Meilhan raconte ceci : « Quand l'abbé de Bernis allait souper en ville, on lui donnait en sortant un petit écu pour payer son fiacre. On avait d'abord imaginé ce don comme une plaisanterie, quand l'abbé de Bernis refusait de rester à souper en objectant qu'il n'avait pas de voiture; mais cette plaisanterie se perpétua quelque temps. »

Notre abbé ambitieux ne s'en tint pas à l'amour pour faire son chemin, il agaça la poésie, qui fit pour lui comme avait fait la marchande de modes. Il présenta sa muse à Mme la princesse de Rohan, qui était bien quelque peu sa cousine. La princesse, qui cherchait à se distraire, s'attacha l'abbé et sa muse de diverses façons. Il fut dans l'hôtel de Rohan tout ce qu'il voulut être. Cet hôtel était alors le rendez-vous des hommes d'esprit et des femmes aimables; notre abbé fut bien venu de tous : tous les cœurs et toutes les portes s'ouvrirent devant lui. On raffolait de Bernard, on raffola de Bernis. Voltaire, qui caressait la jeunesse, écrivait en vers à tous les deux, Duclos parlait de leur esprit, Helvétius leur donnait à souper, les femmes faisaient le reste.

Bernis ne fut mal venu que du cardinal de Fleury. Il voulait une abbaye pour complaire à la princesse de Rohan, qui était accusée de trop faire pour lui. Le cardinal fut sourd à la supplique. — Monsieur l'abbé de Bernis, vous êtes indigne par vos débauches des faveurs de l'Église; tant que je serai en place, vous n'obtiendrez rien. — Eh bien! monseigneur, j'attendrai.

Cette repart e fut un événement; elle fut répétée et applaudie partout, jusque devant le roi. Chacun la raconta à sa guise; on alla même jusqu'à métamorphoser le cardinal en Mme de Pompadour. Suivant des mémoires du temps, Mme de Pompadour aurait dit à Bernis : Vous êtes le dernier homme à qui j'accorderai mes faveurs. Et Bernis aurait répliqué : — Eh bien! madame, j'attendrai. Cette version est la plus jolie, mais elle n'est que le roman, l'autre version est l'histoire. Mme de Pompadour avait ses raisons pour ne pouvoir parler ainsi à Bernis.

Ce fut avec ce bon mot, une Épître aux *Grâces*, son petit poëme *le Palais des Heures* et deux odes anacréontiques, que notre aimable abbé se présenta à l'Académie. Les femmes voulaient que l'abbé fût de l'Académie, les académiciens le voulurent. Il fut accueilli là comme ailleurs, en enfant gâté. — « Maintenant, dit-il à la princesse de Rohan, voilà que je marche sur la terre ferme. » Ce qui voulait dire : Jusqu'à présent j'ai vogué dans l'île de Chypre avec les femmes, j'étais soumis aux tempêtes de l'amour; à cette heure, me voilà sauvé de l'amour, j'ai un marche-pied plus solide pour mon ambition.

Mme de Pompadour venait d'être reconnue reine de France par un royal baiser. La princesse de Rohan daigna lui écrire pour son cher abbé, en ayant soin toutefois de glisser une petite méchanceté dans sa lettre. « Madame la marquise, vous n'avez point oublié M. l'abbé de Bernis; vous daignerez, j'espère, faire encore quelque chose pour lui, il est digne de vos faveurs. » A propos de cette lettre, Mme de Pompadour écrivait celle-ci à je ne sais quel ministre de la cour : « J'ai oublié, mon cher nigaud, de vous demander ce que vous avez fait pour *l'abé de Berny* (Mme de Pompadour faisait presque autant d'accrocs à la grammaire qu'à la vertu); mandez-le moi, je vous prie, car il doit venir dimanche. » Mme de Pompadour, qui avait de l'esprit comme Voltaire, avait aussi la manie de

baptiser tout le monde à sa guise ; le roi lui-même figurait plusieurs fois dans son calendrier grotesque.

Mme de Pompadour présenta son cher poëte à Louis XV avec un sourire. Bernis se présenta avec son ode sur les Poëtes Lyriques. Le roi Louis XV fut si charmé du sourire de la marquise qu'il offrit à Bernis de prime-abord un appartement aux Tuileries et une pension de 1,500 livres. Il faut bien dire que l'ode sur les Poëtes Lyriques finit par ces vers :

Enfants d'Horace et de Virgile
Immortalisons les vertus,
Et peignons le roi le plus juste,
Ami des beaux arts comme Auguste,
Et bienfaisant comme Titus.

Notre abbé alla si loin dans l'esprit du roi et dans le cœur de Mme de Pompadour, qu'après deux ans de séjour au château, il fut nommé ambassadeur à Venise. Une chanson du temps, qui peut bien être de Panard, s'égaya alors sur l'abbé et sa pénitente :

Ambassadeur mon maître,
Voilà ce que c'est d'être
Un beau *pigeon patu*,
Turlututu !

N'en croyez pas Casanova sur le séjour de Bernis à Venise, car là il trouva qu'il n'y avait *rien à faire*. Alors on était ambassadeur pour son compte personnel, pas le moins du monde pour le compte de la France. Il demanda son rappel à Mme de Pompadour. Il revint, et supplia sa belle protectrice de le laisser jusqu'à la mort assister au spectacle de ses grâces. C'est à son retour qu'il fit une épître, devenue célèbre dans le monde, dont voici le début :

On avait dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avait perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire

Où va rêver la jeune Pompadour.
Il était seul ; le flambeau qui l'éclaire.
Ne brillait plus ; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'amour.

C'est vers le même temps qu'il imagina ce petit conte anacréontique dont je vous laisse à juger la grâce charmante :

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour,
A deux jolis trous sur la joue ;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, et la prit pour Psyché.
Qu'elle était belle ! à l'instant il s'embrase,
Sur ses genoux il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente ;
Et pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante,
Heureux encor de mourir son vainqueur.
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles ;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire ;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire :
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

L'abbé de Bernis fut, dix années durant, l'ombre de Mme de Pompadour ; il la suivait partout, même quelquefois trop loin. Louis XV le rencontrait à tout venant dans les petits comme dans les grands appartements de son palais, ce qui lui faisait dire quelquefois : « Où allez-vous, monsieur l'abbé ? » M. l'abbé s'inclinait en souriant. Un jour que Mme de Pompadour s'ennuyait, et qu'il ennuyait Mme de Pompadour, elle le nomma ambassadeur à Madrid. Il n'eut garde d'aller en Espagne : « Je n'aime pas les châteaux en Espagne, madame la

marquise; un petit coin de votre tabouret ferait bien mieux mon affaire. » Il fut si suppliant que Mme de Pompadour daigna le laisser soupirer sur ses mules couleur de rose. En sa qualité d'abbé, il écoutait aux portes, disant que ce château des Tuileries n'était pour lui qu'un grand confessionnal. Il finit par tout savoir et par tenir conseil avec le roi et la marquise. Certes il y a une jolie comédie à faire sur ce conseil-là : un roi qui s'ennuie, un abbé qui s'amuse, une femme qui, avec ces deux amants, n'a le cœur distrait que par les affaires de l'État. Le roi de Prusse vint troubler la comédie : dans un jour de gaieté, Frédéric s'avise de dire *Cotillon II*, au lieu de dire *madame la marquise de Pompadour;* et puis il fait une satire sur monseigneur l'abbé de Bernis, comte de Lyon, ambassadeur à Madrid : *Évitez de Bernis la stérile abondance.* Frédéric se préparait par là la bataille de Rosbach. En effet, la vengeance de Mme de Pompadour et de l'abbé de Bernis commencèrent peut-être la désastreuse guerre de sept ans.

A peu près vers ce temps-là, c'est-à-dire au beau milieu de ses labeurs politiques, il advint à notre abbé une aventure assez bizarre, racontée sous d'autres noms dans un curieux libelle : *Les Ministres de la Folie*, écrit à Amsterdam par une petite fille de la célèbre Mme Dunoyer.

Un matin le valet de chambre du ministre lui remet une lettre qu'il dit avoir ramassée dans l'antichambre. L'abbé de Bernis brise le cachet avec insouciance, mais pourtant avec une soudaine curiosité :

« Son excellence monseigneur le ministre ne peux pas m'empêchée d'élever mon cœur jusqu'à lui. Celui qui fut le plus aimable des abbés est sans doute encore sous l'empire de ses enciennes habitudes... Je serai seule ce soir à onze heures, dans la petite maison du comte de Berthould. Son excellence aura-t-elle la cruauté de me laissée seule plus de cinq minutes ?

» J'ai d'ailleurs de graves confidances à faire touchans la sûreté de l'État.

» En attendant, je suis avec une amitié très-profonde, de monseigneur le ministre, la très-humble servante.

» Zoé. »

— Que vais-je faire à cela? dit le ministre. Si je n'étais encore qu'un petit abbé, à la bonne heure! Cependant une belle femme qui vous attend, — une femme d'esprit par-dessus le marché. C'est une écriture assez vulgaire; il y a bien quelques fautes d'orthographe, mais tout cela est à la mode, c'est-à-dire de bon goût. Quand on écrit avec l'amour, on a le cœur sous la main, et non pas la grammaire. Mais si Mme de Pompadour le savait? D'un autre côté, il y a bien longtemps que je suis abîmé sous le sceptre de la marquise.

L'abbé de Bernis alla au rendez-vous à ses risques et périls.

Dès que son carrosse arriva devant la maison du comte de Berthould, la porte s'ouvrit, comme une porte bien entendue à ces choses-là. Toute la maison semblait dans les ténèbres; l'abbé fit passer son valet en avant et saisit le pommeau de son épée avec un petit frisson d'abbé. Cependant on était venu à sa rencontre; on lui prit la main dans une petite main caressante, et, sans mot dire, on le conduisit dans un boudoir où la lune jetait un pâle sillon de lumière. On le fit asseoir sur un canapé, tout en souffrant un baiser sur la petite main. Sans plus de préface, on lui parla du beau temps de sa jeunesse, ce beau temps où il était très-haut placé, sinon dans les splendeurs de la fortune, du moins dans le cœur des femmes. Ici l'abbé de Bernis fit un peu la grimace; car, puisqu'on lui parlait avec si bonne mémoire de 1736, c'est qu'on était jeune en 1736. Il se résigna d'assez bonne grâce; il débuta par un madrigal.

— En vérité, madame, je suis ravi d'avoir affaire à vous, surtout s'il ne s'agit pas des choses de l'État.

— Pas le moins du monde, monsieur l'abbé, c'est-à-dire monseigneur le ministre.

— Dites monsieur l'abbé, j'aime mieux cela; il me semble que par là je rattrape mes vingt ans : *Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.*

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis là-dessus.

— Qu'importe! si vous êtes toujours de mon avis ailleurs. Vous avez une voix délicieuse, madame, qui me rappelle..... je ne sais quoi..... mais c'est un souvenir du cœur.

— On a beau faire, monsieur l'abbé, on a beau vieillir et gouverner la France, il y a des hasards qui vous ramènent à

la jeunesse, surtout quand on n'est pas bien vieux encore.

— Comme vous dites, madame, on a beau passer le fleuve de l'oubli, on emporte partout un lambeau de ses vingt ans. Ah! que ce lambeau là vaut mieux qu'un manteau de pourpre! Mais, en vérité, madame, je ne sais où j'en suis.

— Vous êtes en mauvaise rencontre tout simplement, cher abbé.

— Je sais que l'amour est aveugle et je ne veux pas soulever le bandeau; mais, à défaut de lumière, si je savais à peu près...

— Mon nom? mon titre? n'est-ce pas? à quoi bon? D'ailleurs j'ai laissé tout cela à la porte.

— A votre aise, madame. Du reste nous ne sommes pas tout à fait dans les ténèbres, comme dirait Gentil-Bernard; vos yeux brillent comme de petits soleils, et je ne parle pas des éclairs de votre esprit.

— A merveille, monsieur l'abbé; je suis charmée de voir que vous êtes toujours galant.

— Mieux que cela, madame la marquise.

— C'est bien; vous croyez parler à Mme de Pompadour.

— Non pas, en vérité; je ne vais pas si loin pour parler à la marquise; et puis, il y a si longtemps que nous n'en sommes plus sur ce chapitre-là. Mais quelle jolie main vous avez, madame la duchesse.

— Duchesse ou baronne si vous voulez, cela m'est égal. Dites-moi, mon cher abbé, vous n'êtes point ici à confesse ni moi non plus; cependant, monsieur, si vous tenez un peu à mon am...itié, faites-moi sans trop bégayer l'aveu de vos premières amours.

— Est-ce que je n'ai pas entendu un bruit de pas, le pas léger d'une femme dans la salle voisine?

— Nenni! nenni, nous sommes seuls, comme dans un confessionnal.

— Mais, madame la comtesse, cette confession n'en finirait pas; et puis mes premiers péchés sont à présent indéchiffrables dans mon souvenir.

— Allons, je vois bien que vous êtes de mauvaise foi; si vous faisiez un acte de contrition et le *mea culpa* des pénitents, bien de jolies images oubliées avec vos jolis péchés repasseraient

bien vite devant vos yeux : 1° L'image d'une belle Tourangeaise rencontrée dans votre premier voyage à Paris.

— Je ne répondrai pas à l'appel de celle-là, car j'ai bien oublié l'histoire ancienne.

— 2° L'image d'une petite brune fort enjouée qui essayait sur votre jolie tête les chapeaux de sa boutique.

Ici l'abbé partit d'un éclat de rire un peu forcé.

— Il n'y a pas de quoi rire, en vérité, reprit l'inconnue.

Et au même instant, comme l'abbé voulut saisir la petite main, deux larmes tombèrent sur la sienne. Il ne sut que dire à cela ; un nuage traversa son esprit.

— Chloé ! murmura-t-il comme en se parlant à lui-même ; vous avez connu Chloé, madame ?

— Ah ! traître ! ah ! chef-d'œuvre de perversité ! tu ne me reconnais pas ! Hélas ! monseigneur, j'ai bien pleuré depuis ce temps-là.

— Quoi ! c'est Chloé ? dit l'abbé avec dépit, mais en même temps avec une petite secousse de cœur.

Il songea tout de suite à se tirer au plus vite de ce mauvais pas et de cette mésaventure.

— Ainsi, ma chère Chloé, vous avez fait fortune de votre côté ? j'en suis bien aise. Adieu, je viendrai vous revoir ; mais de grâce n'en disons rien à personne ; l'amour aime le silence.

— Méchant ! Avez-vous bien le cœur de me quitter si tôt après une pareille absence ?

— J'ai des ordonnances à faire signer ce soir. Et puis d'ailleurs, madame, j'imagine que vous êtes enchevêtrée dans le mariage ?

— Pas encore, monseigneur ; je vous attends.

L'abbé se mit à rire, de concert avec Chloé.

— A merveille ! attendez. Vous êtes donc en attendant la maîtresse de M. de Berthould ? Dieu et l'amour vous gardent. Si jamais je dis une fois la messe, comptez sur moi. Bonsoir.

L'abbé se leva pour la seconde fois.

— De grâce, encore une petite minute.

Ici Chloé sonna d'une main et de l'autre retint l'abbé par les basques de son habit.

— Vous êtes toujours alerte comme au beau temps. Volage ! vous avez bien changé.

Une lumière soudaine éclaira le boudoir. Du premier regard le pauvre abbé vit la figure sillonnée et flétrie de sa première maîtresse.

— Ah ! s'écria-t-il, comme nous avons changé tous les deux. Mais mon Dieu ! madame, à quoi bon cette lumière ? Nous n'avons rien à gagner au grand jour.

— Cette lumière ! c'est pour voir clair à ce que vous faites, monsieur l'abbé.

— Je m'en vais, et je m'en serais bien allé comme j'étais venu.

— Mais moi je veux faire les honneurs de la maison. Avant de vous quitter je veux vous dire deux mots encore : vous vous passeriez bien des affaires de l'État, mais à coup sûr les affaires de l'État se passeraient bien de vous. C'est le bruit du monde. Un abbé poëte ne voit pas plus loin que le bout de son nez ; il a bien assez des affaires du ciel sans s'occuper de celles de la terre. Dites des *Oremus*, monsieur l'abbé, faites des chansons, monsieur le poëte. Ce que je vous dis là est pour vous préserver d'une dégringolade ; rappelez-vous ces saintes paroles prophétiques : *Ceux qui s'élèvent...*

L'abbé n'écoutait pas ; il promenait son regard avec inquiétude.

— Mais le temps des sermons est passé ; voilà votre chemin, monsieur l'abbé.

Et Chloé indiquait la porte d'un salon illuminé.

— Mais il y a quelqu'un dans ce salon.

— Ce n'est rien ; c'est Mme la comtesse avec Mme de Cerny ; elles ne prendront pas garde à vous.

— Mais elles me connaissent !

Le pauvre abbé était effrayé comme un moineau qui cherche à s'envoler d'une cage.

— Dame ! ce n'est pas de ma faute si vous êtes connu de toutes les belles femmes.

— Pourquoi m'avoir attiré ici ? Il était si simple de m'appeler ailleurs.

— C'est qu'ici c'était pour moi plus simple qu'ailleurs ; ici, en ma qualité de femme de chambre...

— Femme de chambre !

— Dame de compagnie quand madame s'habille, si vous voulez.

L'abbé recula jusqu'à la porte du salon.

— C'est un guet-apens, dit-il tout bas en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Eh bien! monsieur l'abbé, vous n'êtes pas encore parti? Il me semble que vous êtes bien lent à vous décider.

L'abbé revint vers Chloé.

— Voyons, je ne puis passer par là.

— Ma foi, monsieur l'abbé, il faut passer par là ou par la fenêtre; il n'y a point de milieu.

Chloé s'avança à la porte du salon.

— Allez, monsieur, j'ai pitié de vous.

Et, d'un air naïf s'adressant à la comtesse :

— Madame, ne regardez pas, s'il vous plaît? C'est M. François-Joachim de Pierres, abbé de Bernis, poëte de cour, ministre d'État, qui va passer dans votre salon.

L'abbé était dans le feu de l'enfer; il avait saisi la main de Chloé et la brisait dans la sienne. Enfin, dominant sa colère, il reprit ce sourire moqueur qui nous est resté dans ses portraits; il s'avança avec une grâce un peu sèche vers les deux dames :

— A coup sûr, mesdames, dit-il en s'inclinant, il y a là-dedans du somnambulisme.

— Allons, allons, monsieur de Bernis, dit Mme de Berthould, vous êtes en bonne fortune. Ne vous inquiétez pas : faites comme chez vous.

Et la jolie comtesse poursuivant son babil avec Mme de Cerny, eut l'air d'oublier que l'abbé était là. Il se mordit les lèvres, et promit de se venger de cette petite comédie de paravent dont il était victime. Mais, avant la vengeance, il voulut riposter par un bon mot.

— En bonne fortune, madame la comtesse? On n'est jamais en bonne fortune chez vous, quand on n'est qu'un abbé.

Il était alors beaucoup question dans le monde de la tendresse de Mme de Berthould pour les gardes du corps. La comtesse eut l'air de ne pas entendre; l'abbé de Bernis partit sans dire un mot de plus. Chloé le suivit jusqu'à la porte :

— Dites donc, monsieur l'abbé, puisque vous allez faire signer des ordonnances, ne m'oubliez pas.

Cette petite comédie avait été préparée par la comtesse, qui

avait à se plaindre du ministre à propos d'un cousin (à la mode de Bretagne et d'autres pays). Elle avait depuis trois ans à son service la pauvre petite marchande de modes, qui depuis son veuvage et même avant son veuvage confiait à tout venant son aventure avec l'abbé. On lui avait appris son rôle. Comme on vient de voir, elle ne l'avait pas trop mal joué. Il est vrai qu'elle jouait dans l'ombre. Elle avait mis beaucoup de bonne volonté à tout cela; elle se vengeait d'un infidèle, et là-dessus, femme qui se venge, dit le proverbe, n'y va pas de main morte. Cette femme mourut à quelque temps de là, au château de Cerny, où Mme de Berthould passait la belle saison. — Le diable, disait-elle gaiement la surveille de sa mort, a toujours sa belle part de deux amants; mais, grâce à mon cher abbé, je n'aurai rien à débattre avec le diable.

Le lendemain de la comédie, le ministre fit dire à la charmante comtesse, par une Mme de Bussy, qu'il avait depuis longtemps sur son compte une épigramme assez verte, mais qu'il venait de la jeter au feu. La comtesse fit répondre à monseigneur le ministre qu'elle regrettait bien de ne pouvoir brûler aussi l'épigramme de la veille. L'histoire en resta là; le cousin en question n'y perdit pas, bien entendu. A la mort de Mme de Berthould, il épousa une orpheline, ce qui voulait souvent dire alors une fille naturelle d'un grand personnage; à cette heure, c'est une veuve de quatre-vingt-deux ans, s'il faut l'en croire sur son âge, qui raconte avec beaucoup d'esprit ce que je viens de raconter.

Me voilà bientôt au bout de l'histoire de l'abbé de Bernis. Au ministère, il commença par être battu en brèche à grands coups de chansons et d'épigrammes. Le comte de Tressan l'accabla surtout par une satire des plus violentes. Il ne put y tenir longtemps. Tout le monde se lassa de lui, même la présidente du conseil; c'était là son coup de grâce. M. le duc de Choiseul, après l'avoir remplacé dans le cœur de Mme de Pompadour, le remplaça dans son portefeuille. Par contre-coup, on lui donna le chapeau de cardinal; de là ce couplet:

On dirait que Son Éminence
N'eut le chapeau de cardinal
Que pour tirer sa révérence.

Ensuite on l'exila à Vic-sur-Aisne. La grandeur finissait toujours par l'exil ; on allait effacer son éclat dans la pénitence : c'était se conformer à l'Évangile ; c'était apaiser la voix du peuple. J'ai vu à Cœuvres, il n'y a pas quinze jours, une cabaretière, née en 1738, qui se souvient à merveille de *la bonne mine* du cardinal de Bernis. A Vic-sur-Aisne, son exil fut des plus gais ; il lui survenait toutes les semaines des promeneurs aimables de Paris et de la province ; le château, qui est encore debout, était une cour charmante où rien ne manquait, pas même un roi, pas même une reine. Cependant, dans ce joli village éparpillé sur la rivière, entre deux montagnes verdoyantes, il rappela sa pauvre petite muse tout effarouchée par l'éclat des grandeurs ; elle lui chanta quelques stances contre les vanités humaines, mais elle eut beau chanter !

Il fut nommé archevêque d'Alby, mais, suivant sa coutume, il n'a jamais paru dans son diocèse. En vérité, les fidèles ne s'en plaignirent pas, ils se passèrent à merveille de ses bénédictions. En 1769, il partit pour Rome, ambassadeur au conclave pour la nomination de Clément XIV, ce prêtre si gai, si doux et de tant d'esprit, qui a écrit que les gens tristes sont des buissons qui ne fleurissent jamais. Pape et cardinal s'entendirent bien. Notre cardinal ne revit pas la France : il avait trouvé à Rome une seconde patrie, douce à sa vieillesse comme l'avait été la France à sa jeunesse. Il habitait un palais magnifique où il vivait avec splendeur. Ce fut longtemps le refuge hospitalier de tous les voyageurs français. Tout le monde y était bien accueilli depuis l'humble prêtre, depuis le pauvre artiste jusqu'aux princes et princesses du sang. Comme il le disait lui-même, il tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. Bernis avait pris pour modèle son ami le pape Clément XIV ; aussi il fut jusqu'à l'heure de la mort le cardinal le plus aimable. Il mourut en 1794, fidèle à son roi et à son Dieu, maudissant la révolution française, qui l'avait dépouillé de son demi-million de revenu, et qui avait balayé avec mépris toutes les jolies fleurs artificielles de sa poésie. Il mourut seul et pauvre, non pas comme il a vécu.

Aussitôt sa mort, un libraire de Paris publia ses œuvres, « marquées, selon la préface de ce libraire, du sceau de l'immortalité. » J'ai raconté la vie du petit abbé, de l'ambassadeur,

du ministre, du cardinal; je vais passer à vol d'oiseau sur les œuvres du petit poëte, qui n'auront rien à débattre avec l'immortalité, quoi qu'en ait dit le libraire.

En tête des œuvres du cardinal (puisqu'il y a cardinal), on trouve son Discours sur la Poésie. C'est un discours d'écolier qui sait raisonner avec grâce, mais plutôt en rhéteur qu'en poëte naïf. Suivant sa parole : « La poésie imite le charme de la peinture par les images, et les accords de la musique par l'harmonie. » Et partant de là il s'abandonne à la muse, plein d'ardeur pour la métaphore et pour la sonorité des rimes. Il est à peu près le seul des poëtes aimables du XVIIIe siècle qui eût, en dépit de Voltaire, considéré la rime pour quelque chose. Par malheur pour lui, il consultait plus souvent le dictionnaire de rimes que le dictionnaire de la poésie, qui est le cœur du poëte.

Une fontaine, un vert *gazon*,
Ombragés par un chêne *antique*,
Voilà la petite *maison*
Où l'amour, en habit *rustique*,
Venait passer chaque *saison*,
Sans trop de rime ni *raison*.

Dans ce discours, il s'indigne contre les poëtes qui parlent de la campagne d'après Théocrite. « Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage du zéphir. Leurs draperies dérobent les Grâces sans les orner. » Dans sa jeunesse, Bernis avait vécu à la campagne, plutôt en poëte qu'en chanoine; la plupart des lettrés du siècle ne voyaient la nature qu'au travers des Géorgiques; il eut le bonheur de voir par-ci par-là la nature telle que le bon Dieu l'a faite, avant de la voir telle que Virgile l'a copiée. En feuilletant notre gentil abbé, on trouve souvent des traits heureux dérobés à la campagne; ainsi, dans l'épître sur l'amour de la patrie :

. . . . . Sur ces rives fertiles
Le Rhône ouvre ses bras pour séparer nos îles.

Et ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchit un pont bâti sur ses flots courroucés.
. . . . Au couchant ces vignes renommées
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées,
Tandis que vers le nord les chênes toujours verts
Affrontent le tonnerre et bravent les hivers.

Plus loin dans les *Quatre Saisons*, aux premiers jours de l'été :

Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets,
Plus loin, leurs meules entassées,
Élèvent un trône à Cérès.
Le ver à soie ourdit sa trame.
Les fraises parfument les bois,
L'épine agite la groseille...

Vient l'automne, et

Lasse de ramper sous les treilles,
La vigne élève ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front timide des ormeaux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés et de pavis.
Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis.
L'amour, que l'automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.

En face de ces jolis tableaux où l'art ne gâte presque pas la nature, en voici d'autres de l'école de Watteau et de Boucher.

LE MATIN.

Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau,
Et mêle sa voix langoureuse
Au frémissement du rameau.

Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naïdes dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.

Bien qu'une pudeur ingénue
Donne du lustre à la beauté,
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.

Ou bien encore :

Vole sur l'aile du mystère,
Amour! c'est l'heure de régner;
Vénus se promène à Cythère
Et les Grâces vont se baigner.
Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et suivant une pente douce,
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour
La dérobent à *l'œil du jour;*
Un buisson fleuri l'environne,
La tubéreuse et l'anémone
Entourent ses bords séduisants;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisants.
Que Plutus, d'une main fantasque,

Orne les bains de Danaé!
Thalie, Euphrosine, Aglaé,
N'aiment que les beautés sans masque.

Bernis n'a jamais l'air d'être amoureux; il est loin de suivre son précepte :

Les vers sont enfants de l'ivresse,
Il faut pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que dans les bras de sa maîtresse.

Il y a bien çà et là une Glycère, une Éléonore, une Thémire qui s'épanouit dans ses vers, mais non pour aimer. Autour de toutes ces déesses profanes du poëte, ce ne sont que chansons et folâtreries; enfin les amours et non l'amour. Ainsi *baiser* rime toujours avec *refuser, soupirs* avec *désirs* ou *plaisirs, ivresse* avec *tendresse, lyre* avec *délire* et *martyre* par redoublement.

Bernis n'était fait ni pour l'élégie ni pour l'églogue; il ne savait ni aimer ni rêver. Le petit conte galant, l'ode anacréontique, l'épître aimable (trop raisonneuse), par-ci par-là une jolie fantaisie, voilà à peu près son domaine dans le pays des Muses. Comme fantaisie, ce petit tableau n'est-il pas charmant?

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau
La prend pour la fille de l'onde.
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'air d'enivrer son monde.

L'ode anacréontique et l'épître de Bernis rappellent trop le souvenir de Lamothe et de Voltaire; mais du moins, en cela, le cardinal profane fut de son temps leur plus aimable héritier; c'est bien là l'esprit de l'épître, c'est bien là surtout le tour galant de l'ode anacréontique.

Dans sa première épître sur le Goût, il commence par ce cri de tous les poëtes qui finissent :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Mais par malheur il finit comme tous les poëtes qui commencent. La seconde épître sur les Mœurs est d'une belle indignation. Il s'adresse à M. de Montmorency. — Si vos aïeux sortaient de leurs tombeaux, que diraient-ils en voyant nos amours qui font des grimaces, notre religion qui est un paradoxe, nos mœurs Hétries avec tant de grâce ;

S'ils voyaient F... errante, A... à demi nue
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égarements,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amants?

Alors ils vous diraient, ces ombres indignées : De notre temps

Les titres étaient dans nos cœurs.

Vient ensuite l'épître sur l'Indépendance; ici le cardinal, qui est exilé, a l'air de s'indigner contre lui-même; car à quel autre mieux qu'à lui peuvent s'adresser ces vers :

Vous, intrigants obscurs, ambitieux reptiles
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels.

Et puis dans l'épître sur l'Ambition :

Moi je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

Mon cher cardinal, tout cela était bel et bon à dire avant d'avoir été ministre.

L'épître aux Grâces est la plus jolie et la plus ingénieuse ; elle est pleine de vers charmants.

L'Amour à travers son bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache.
. . . . . .
Sans vous, que serait la beauté?
C'est par les grâces qu'elle attire,
C'est vous qui la faites sourire.
. . . . . .
La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que, pour vivre,
L'enjouement vaut mieux que l'esprit.
. . . . . .
Que de volages enchaînés
Avec la ceinture des Grâces!

Gentil-Bernard a chanté les Grâces dans le même style.

Les petits poëmes de Bernis sont un aimable babil un peu monotone qui berce l'esprit sans trop l'endormir. Il arrive qu'à propos de l'été et de l'automne les petits vers de Bernis valent bien les grands vers de Saint-Lambert. Il y a de jolis tableaux au pastel dans le goût du temps, mais qui cependant ne sont pas toujours de mauvais goût. En outre, notre cardinal a fait un grand poëme en dix chants sur la religion ; mais ici quel mauvais poëte et quel mauvais chrétien ! Il a beau faire : pas un rayon du ciel ni des muses ; tout cela est froid, sec, pénible, sans éclat, sans couleur, enfin sans foi et sans poésie.

Bernis a écrit en prose sur la poésie, sur l'amour, sur la métromanie, sur la curiosité, sur le goût de la campagne. Il a voulu faire un peu comme Labruyère ; mais en poésie, vouloir n'est pas pouvoir, comme en amour. Il parle de la poésie en homme qui n'est pas poëte. il déraisonne assez joliment sur l'amour, je ne sais plus ce qu'il dit de la métromanie, et j'imagine qu'en parlant de la curiosité et du goût de la campagne, il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait dire. Sa prose est laborieuse, ce n'est pas là cet élan si léger et si gracieux des gens du monde ; le lecteur subit tout le mal que l'auteur a pris pour

être sérieux et pour ne rien dire. Il était plus heureux dans ses lettres, surtout dans celles à Voltaire.

On peut dire de Bernis comme de Bernard ce que disait Ovide : *Sunt voces prætereaque nihil*. C'est un léger ramage qui passe dans le bruit du vent, une ombre gracieuse qui fuit à la lumière, des fanfreluches de poésie, les échos d'une chanson, des fleurettes qui n'ont même pas brillé l'espace d'un matin. Vous voyez que Voltaire avait raison de surnommer *Gentil Bernard*, l'auteur de tous ces jolis riens et de toutes ces gentillesses d'esprit, et *Babet la bouquetière* l'auteur de tous ces bouquets artificiels éclos loin du soleil, loin du cœur, loin de la nature, parfumés par la muse et non par le souffle et par la rosée du ciel, fabriqués dans un boudoir, devant un bon feu, par un homme qui ne regardait même pas par la fenêtre. Oui, Babet la bouquetière, oui, Gentil Bernard : une rose fanée, un demi sourire voilà tout.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LES ROCHERS.

Ce n'est ni un éloge ni une appréciation de Mme de Sévigné qu'on veut entreprendre ici. L'éloge de Mme de Sévigné n'est plus à faire. Quant à une appréciation nouvelle de l'illustre marquise, il n'en peut être non plus question. Ce sujet a été depuis longtemps épuisé par des esprits dont la critique ne laisse rien à glaner après soi. Les prétentions bien plus modestes de ce récit se bornent à rassembler quelques souvenirs d'un pieux pèlerinage fait à Vitré et aux Rochers, dans le coin de la Bretagne où Mme de Sévigné a passé tant d'années à être heureuse, ou, ce qui revient au même, à désirer le bonheur, qui était pour elle à Grignan.

Et d'abord, par où faut-il aller à Vitré? Mon Dieu! tout simplement par le chemin de La Fontaine, par le plus long; c'est presque toujours le chemin le moins ennuyeux d'un point à un autre. Mme de Sévigné a d'ailleurs tracé elle-même un itinéraire qu'elle a plusieurs fois parcouru, et qu'il n'y a plus qu'à suivre religieusement. C'était par les plus beaux jours de septembre, ces jours de cristal où l'on ne sent ni chaud ni froid, qu'elle arrivait à Orléans, accompagnée du *bien bon* abbé de Coulanges, son oncle. Là sa voiture ne cessait de rouler sur la grande route que pour couler sur la Loire, dans un bateau dont le patron était de préférence un garçon bien fait, qu'avaient recommandé son procédé engageant et sa moustache. Voyez-vous l'agréable façon de voyager? La marquise seule avec l'abbé dans ce carrosse devenu bateau, sur de bons coussins, bien à l'aise, bien à l'air; le reste de son équipage, bêtes et gens.

étalés sur de la paille tout à l'entour. Dans ce carrosse le temps se passait doucement pour elle à lire, à admirer, à rêver. Avait-elle assez de son livre, elle reposait ses yeux sur les paysages enchantés des rives de la Loire, enfermés de chaque côté par ses portières dans un cadre mobile; puis elle ramenait ses regards distraits sur l'onde, en comptait les plis, et pensait bientôt à sa fille, à la distance infinie qui l'en séparait. Dieu seul alors aurait su tous les pays qu'elle battait, tous les chemins que faisait son imagination; mais tous la menaient à Grignan; sa tête allait toujours y chercher son cœur.

Elle vivait dans ces rêveries jusqu'au moment où le bateau abordait pour la nuit à Amboise d'abord, puis à Tours, aujourd'hui à Saumur, demain à Angers, enfin à Ingrande, à moins qu'elle ne résolût de hâter son voyage et de naviguer la nuit, auquel cas le bateau s'engravait immanquablement après une ou deux heures de marche, et il fallait demander l'hospitalité sur le rivage à de pauvres cabanes de pêcheurs, où l'on dormait sur la paille auprès des vieilles filandières.

Il y avait un soir enfin où l'on arrivait à Nantes, au pied du grand château, à l'endroit même par où s'était enfui le cardinal de Retz; et aussitôt M. de Lavardin, lieutenant général du roi pour la province de Bretagne, sortait par la petite porte au-devant de la marquise, avec cinq ou six flambeaux de poing et en compagnie de plusieurs nobles.

Tel était l'itinéraire d'après lequel je m'étais dressé comme un thème cabalistique. C'était sous la même conjonction d'astres que je partais, c'était par les mêmes jours de septembre que j'arrivais à Orléans pour y descendre la Loire, mais là devait s'interrompre déjà cette fidélité aux analogies. De tous les cultes, le plus difficile à exercer, que je sache, est le culte du passé. Il ne fallait plus penser à s'embarquer sur une *cabane* pareille à celle que Mme de Sévigné avait nolisée. C'est en bateau à vapeur qu'elle monterait elle-même aujourd'hui, et sa préférence, à défaut d'autre raison, se justifierait aisément par celle-ci : le patron de ces embarcations nouvelles se nomme Larochejacquelin.

C'est une belle chose, en vérité, que la navigation par la vapeur, et mon humble témoignage est ici d'autant moins suspect qu'il est tout désintéressé : je ne descendis la Loire qu'en dili-

gence. Ces bateaux à vapeur de la Loire étaient une éclatante démonstration de la lutte partout victorieuse que l'industrie humaine soutient contre la nature. Construits de manière à braver tous les caprices du fleuve, tour à tour torrent vagabond et ruisseau dormeur, ils ne tiraient que six pouces d'eau et avaient pu remonter triomphalement de Nantes à Orléans, au milieu des acclamations de tous les riverains. Il est vrai que la Loire ainsi défiée avait usé de sa prérogative en disparaissant tout à fait, et ce n'était qu'en tirant six pouces de sable que les braves steamers avaient atteint leur destination. Cette épreuve surmontée avait fait assez voir de quoi ils étaient capables pour qu'il leur devînt inutile de la renouveler. Un sentiment de dignité personnelle leur commandait d'attendre que la Loire revînt à eux, et ils attendaient. Mais il n'y a guère de désappointements qui ne s'oublient lorsqu'on entre en Touraine, et on n'a plus qu'à bénir le bienheureux contre-temps auquel on a dû de voir Blois, Chambord, Amboise, la pagode de Chanteloup, et surtout cette inexprimable féerie de Chenonceaux, palais-pont sous les arches duquel passe en bouillonnant le Cher, et où la dame du lieu, nommée Diane de Poitiers ou Catherine de Médicis, est toujours attendue par un gardien fidèle, M. le comte de Villeneuve, qui tient ses appartements tout prêts à la recevoir.

Les voyageurs s'accordent à rapporter des exemples nombreux de la cécité que produit parmi les Arabes la vue continuelle des sables brûlants qu'ils traversent. La triste vérité de cette assertion m'apparut lorsqu'à Tours j'osai de nouveau jeter les yeux sur la Loire, dont je côtoyai les rives. Ai je à parler de ces rives tant vantées? elles me semblent un de ces préjugés accrédités dont il serait temps de faire justice : est-il possible en effet de concevoir des rives sans rivière? Ce sont bien de riches coteaux couronnés de vignes, des rideaux tremblants de peupliers, des prairies entrecoupées d'osera es assez fraiches pour que la naïade du fleuve ait pu se réfugier à leur abri. Mais que deviennent ces paysages d'une beauté déjà si langoureuse et si uniforme, s'ils ne trouvent pas à se refléter dans les grands miroirs devant lesquels la nature s'anime, devient coquette et prend comme l'envie d'être belle? Que signifient ces ponts sans prétexte jetés sur des grèves arides, et ces oasis altérées qui de-

mandent un peu d'eau pour mériter le nom d'îles? Çà et là apparaissent, il est vrai, dans un lointain insaisissable, des surfaces limpides sur lesquelles glissent doucement des flottilles de bateaux aux grandes voiles latines!... Ces rafraîchissantes visions sont le phénomène qu'au désert on appelle *mirage*.

A Angers, on trouve enfin un bateau à vapeur sous ses pieds, lequel a de l'eau sous sa quille. J'eus l'imprudence de faire hautement honneur à la Loire de cet heureux changement, et la mortification d'apprendre d'un de mes voisins que j'étais sur la Mayenne. Quelques lieues plus loin, on ne tarde pas en effet à s'apercevoir de l'instant précis où l'on retombe dans ce qu'on appelle la Loire. La tour ruinée d'Ingrande, Ancenis, Varades et la colonne funéraire de Bonchamp, se succèdent à l'horizon, qu'ils empreignent de leur aspect riant ou mélancolique. D'Ancenis à Nantes, à mesure que la Loire gagne en profondeur, grâce à la Mayenne et à quelques ruisseaux ses tributaires, ses rives se transforment et se durcissent. Les vignobles et les opulentes prairies de la Touraine sont remplacés par les schistes bretons gris et nus étalant leur pauvreté fière. Tout se heurte et se déchire : la falaise escarpée se dresse là où se penchait le coteau ; l'arbre se rabougrit ; le gazon devient mousse. La Sailleraye offre sous un point de vue grandiose cette physionomie nouvelle. Nous voici à Nantes; je sens bien que je n'ai aucun prétexte de vous en parler ; ainsi sortons vite de cette belle ville. Ne me permettrez-vous pas cependant d'aller à Clisson, la forteresse du connétable Olivier, illustre entre tous les monuments des temps féodaux? On a souvent à déplorer l'abandon dans lequel dépérissent ces chroniques et ces légendes de pierres qui couvrent le sol de notre France. Clisson profite d'une bienheureuse exception à cette mortelle indifférence. Une foule de monographies détailliées répandent au loin son histoire, reproduisent tous ses aspects, disent comment ses tours baignent leurs pieds dans la Sèvre, racontent la forme de ses voûtes, comptent ses pierres, et, par une magique intuition du passé, relèvent une foule de salles, de corridors et de tourelles là où le voyageur, avec la meilleure volonté, ne découvre plus d'autre plafond que le ciel et d'autre plancher que l'herbe. Clisson est un pèlerinage obligé, convenu, pour quiconque met le pied en

Bretagne, et afin que rien ne lui manquât, l'auteur d'un livre beaucoup lu vient d'y promener les ennuis et d'y faire commencer les représailles du cœur de sa Marianna. Ce n'est pas tout : grâce à l'affluence de ces admirateurs, le château de Clisson a pu, sinon se rebâtir lui-même, au moins rebâtir en entier la ville de Clisson, qui lui témoigne une reconnaissance assez maladroite pour réconcilier avec l'ingratitude. Cette petite ville, à laquelle une charmante fantaisie de ses premiers architectes a donné une apparence italienne, en a abusé pour convertir tous ses habitants en *ciceroni ;* ils ont tous à un insupportable degré le fanatisme de leur château. Pénétrez dans leurs intérieurs : le seul portrait de famille qu'on y trouve est la vue de leur château. Ce château est donc une ruine préméditée, prévue, choyée, où il est impossible de rien surprendre et surtout de rien esquiver. On ne peut pas s'asseoir que ce ne soit sur une vignette ; on ne regarde rien qui ne soit une lithographie. En général, l'amour immodéré que l'on professe pour les ruines au début d'un voyage ne tarde pas à se refroidir au glacial contact de l'expérience. Après les avoir emportées presque d'assaut, on en vient à ne les plus aborder qu'avec une extrême discrétion. Il y a certains châteaux qui sont pour les bourses modestes d'un abord aussi dangereux que l'était Corinthe : telle porte à ouvrir est d'un prix fou ; la vue des oubliettes, celle de certains crocs auxquels se pendaient les prisonniers, ont des tarifs exorbitants. Les ruines reviennent très-cher en voyage, et je ne regarde plus les châteaux démantelés qu'à portée de canon, hors de l'atteinte des concierges.

Je me permets ici ces réflexions, parce qu'elles n'ont rien de personnel pour le concierge de Clisson, vieux soldat dont le type original n'a pas été étudié jusqu'ici. Sur les bords de la Loire, j'avais retrouvé fréquemment ces physionomies de *grognards* dont le vaudeville a tant abusé, belles et bonnes figures que Charlet et Bellangé nous montrent mouillées de larmes devant une statuette de plâtre qui a les bras croisés. A Clisson, j'ai rencontré le pendant du grognard impérial, c'est le grognard vendéen : même sensibilité, même candeur, même narines aspirant la poudre. Seulement, au lieu de parler de *l'autre,* il dit Bonchamp, Charette, d'Elbée, Cathelineau. L'âge, sans lui rien faire perdre de ses convictions, en a adouci l'expression :

ainsi le vieux Vendéen se passionne encore pour les *gars*, mais sans haine contre les *bleus*.

Il faudrait pourtant bien songer aux Rochers et arriver au moins à Rennes. Mais connaissez-vous l'Erdre? Un inimitable rêveur ne demandait pas avec plus d'admiration que moi : Avez-vous lu Baruch? Voici comment se fait cette charmante découverte : On a retenu sa place pour Rennes au bureau des Messageries; et, à l'heure du départ, au lieu de monter dans une de ces lourdes voitures, *lasciate' ogni speranza* du voyageur, ironiquement décorées du titre menteur de service des dépêches, on descend par un des plus beaux quais de Nantes sur un bateau à vapeur, qui se met à remonter une rivière pleine d'eau nommée l'Erdre.

On ne saurait dire tout ce que cette rafraîchissante apparition emprunte de charmes au voisinage et au contraste de la Loire. Mais elle se présente si brusquement, avec de si étranges raffinements de grâces et d'élégance, qu'on a peine à la prendre au sérieux, et qu'on parvient à se tirer d'admiration par un blasphème : que l'Erdre me le pardonne, mais il arrive à Nantes comme une rivière d'opéra. Ce peuple de femmes qui le couvre, ces blanchisseuses apportant leur linge à la ville sur des bateaux qu'elles conduisent à la rame et à la voile, ne paraissent exister qu'en vertu d'une riche mise en scène. Ces paysannes qui passent sur d'autres embarcations, toutes dans des poses ravissantes, les unes assises, les autres debout et portant sur leur tête avec un large plateau d'osier des fruits, quelques légumes et une jarre, ont l'air de paysannes de l'Académie royale se rendant de Portici au marché de Naples avec une apparence d'éventaire; et ce qui ajoute à l'invraisemblance, c'est qu'en remontant l'Erdre, on ne voit pas s'y jeter de ruisseaux sales et savonneux, ni s'y profiler de hameaux aux chaumières rabougries et difformes. Ses rives, aussi variées dans leurs aspects qu'il est capricieux dans son cours, ne sont couvertes que de châteaux majestueux, devant lesquels il s'étend et s'arrondit comme un lac. Aux approches de Niort, à mesure qu'on le remonte, l'Erdre, qui s'est donné parfois jusqu'à une lieue de large, se resserre en canal, tandis que ses côtes s'aplanissent et prennent les grandes lignes et la tranquillité lumineuse des paysages flamands. Les châteaux ont disparu avec les collines;

ce ne sont plus de chaque côté que d'immenses prairies tachetées au loin de petites maisons blanches. Çà et là une vache, les jambes dans l'eau, parmi les roseaux du rivage, regarde d'un air étonné le bateau qui s'avance, et quelque canard effarouché plonge, pour témoigner de son mécontentement contre les fâcheux qui le dérangent. C'est pendant une navigation de huit lieues à peine que tous ces tableaux se succèdent, que les jouissances présentes effacent de l'esprit le souvenir des déceptions passées, et qu'enfin on pardonne à la Loire en faveur de l'Erdre. Je me retiens depuis longtemps pour ne pas déprécier au profit de ma découverte les bords du Lignon et tant d'autres réputations usurpées de rivières pastorales ou chevaleresques, et je voudrais pourtant bien faire apprécier l'Erdre par une autorité moins contestable que celle de ma parole. Boccace aurait voulu y placer le Décaméron, et, ce qui est certain, c'est que la reine de Navarre a écrit la plupart de ses contes au château de la Gâcherie, sur ses bords.

Me voilà si heureux d'avoir pu vous parler de l'Erdre, que je me sens capable d'arriver tout droit à Rennes, sans tourner la tête du côté de la Trappe de la Meilleraye, et sans regarder autrement qu'à vue de relais le château et la tour dorée où la dame de Châteaubriant fut, dit-on, mise à male mort par son rigoureux seigneur et maître. A Rennes, on s'aperçoit bien vite qu'on est entré dans la véritable capitale de la Bretagne ; on n'est plus en France. Nantes doit à ses hôtels du quai de la Fosse, bâtis dans le goût du siècle dernier, avec mille caprices de balcons sculptés et couronnés, d'œils de bœuf, de coquilles et de chimères, une certaine physionomie élégante et débraillée de ville de la régence. On s'y rappelle involontairement le jabot de dentelles taché de tabac d'Espagne, l'épée de baleine et l'habit pailleté des derniers marquis. Rennes n'a rien de ces airs évaporés. C'est une ville de robe, sérieuse et grave, et à laquelle la teinte sombre de ses maisons de granit donne un air d'obstination et d'inflexibilité tout à fait breton. C'est bien la ville des rigides parlementaires qui osèrent les derniers tenir tête à Louis XIV, jeune encore et victorieux. Le palais de justice, véritable palais, date de l'époque du grand roi, et le soleil que Louis XIV avait pris pour emblème se trouve fréquemment reproduit parmi les ornements de ses lambris. La porte de la salle qu'occupe

aujourd'hui la deuxième chambre de la cour royale est surmontée d'un aigle d'or qu'il serait facile de prendre pour une audacieuse allégorie. Peut-être le parlement voulait-il dire par cet aigle qu'il saurait comme lui regarder le soleil en face. Avec cette physionomie gravement frondeuse que ses édifices ont conservée, Rennes serait une ville d'un aspect peu séduisant, si elle ne s'embellissait pas, au moins pour celui qui va aux Rochers, du charme tout particulier des souvenirs. Elle a été la résidence de beaucoup de personnages mêlés de près à la vie de Mme de Sévigné ; la marquise y vint souvent elle-même, et son fils plus souvent encore, jusqu'à ce que son mariage avec Mlle de Brehant l'y eût tout à fait fixé. Mais, malgré son apparente immobilité, Rennes n'est pas si bien retenu au passé qu'on puisse encore s'y croire au temps de M. le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne; il y règne un parfum de pouvoir municipal et de treizième division militaire qui sent un peu son XIXe siècle. Ce n'est qu'à Vitré que l'illusion est complète et qu'on revit en arrière. Par exemple, ne croyez pas vous y arrêter au siècle de Louis XIV ; c'est en pleine forteresse et baronnie féodale que vous allez arriver.

Vitré, d'après les livres d'itinéraire et les guides des voyageurs, est une ville triste, malpropre et mal percée, où l'on déplore l'absence totale de constructions modernes. Sans doute ses habitants en jugent de même; mais pour le voyageur, c'est peut-être la plus belle, car c'est peut-être la plus curieuse des villes bretonnes. Son enceinte de remparts crénelés, flanqués de tours et couronnés de machicoulis qui disparaissent çà et là sous le lierre, ses portes surmontées de deux tourelles, ses marchés construits de charpentes à jour, ses maisons en encorbellement et qui, d'un côté de chaque rue à l'autre, se rejoignent presque à leurs étages supérieurs. son château, ses couvents, son église Notre-Dame avec sa chaire extérieure en pierre sculptée, d'où l'on prêchait en plein air le peuple agenouillé, lui font une parure originale et d'un plus haut prix historique que ne le seraient des maisonnettes badigeonnées et des monuments de carton-pierre. La ville de Vitré a pris, au reste, pour la conservation des plus remarquables de ses vieux édifices, une mesure dont il faudrait souhaiter que l'exemple se répandît : elle les a mis, par leur destination actuelle, sous la sauve-

garde de l'utilité publique. C'est ainsi qu'un ancien cloître de bénédictins réunit aujourd'hui la sous-préfecture, le tribunal civil et la mairie, et que le château, ancienne résidence des La Trémouille, sert maintenant de prison. Une telle mesure, tout imparfaite qu'elle est, mériterait bien d'être recommandée à l'attention des conseils municipaux. A Châteaubriant, par exemple, une partie seulement du château sert d'hôtel à la gendarmerie, et si la tour dorée est confiée à l'admiration intelligente du maréchal des logis qui l'occupe, il n'en est pas moins vrai qu'une autre tour est abandonnée au vandalisme présumable du menuisier qui y met ses planches ; et cela, à la face des Académies qui ont si souvent lancé d'éloquents anathèmes contre les paysans grecs qui se bâtissent des chaumières avec les marbres sculptés des temples.

Les habitants de Vitré et les paysans des environs portent des sayons de peau de chèvre qu'on a trop de fois célébrés pour que j'aie rien à en dire. Seulement le premier Breton qu'on aperçoit ainsi affublé n'éveille aucun des sentiments chrétiens que doit nous inspirer la vue de notre semblable. On ne songe qu'à se demander où est le reste du troupeau. Tel est cependant l'empire de l'habitude, qu'après avoir commencé par ne se figurer rien de plus laid que ces sayons, on en vient à surprendre chez quelques-uns je ne sais quelles beautés relatives, à découvrir une sorte de majesté opulente dans un sayon neuf enrichi de toute sa fourrure, lorsqu'on a pu le comparer à l'effet effroyable des sayons usés jusqu'à la peau et dégarnis en divers endroits.

Après avoir traversé les rues étroites de la ville basse, sous des maisons penchées et menaçantes, parmi des mendiants aux longs cheveux, coiffés de bonnets peut-être rouges, et mal vêtus du costume sauvage que j'ai décrit, on jouit d'un contraste merveilleux et inattendu lorsqu'on s'avise d'entrer dans la chapelle de l'hôpital Saint-Nicolas ou des Rochards. Il serait difficile d'imaginer rien de plus poétique que cette petite chapelle, décorée avec la pompe religieuse la mieux entendue, et où la lumière ne pénètre, à travers des vitraux et d'épais rideaux rouges, qu'avec une teinte solennelle qui dispose au recueillement. Le maître-autel, d'une richesse incroyable, a la forme d'un dyptique, et est accompagné des statues enluminées

de saint Augustin et de Saint-Nicolas. Des deux côtés du tabernacle règne une galerie dorée du travail le plus exquis et divisée par niches qui contiennent les statuettes des douze apôtres. A gauche de l'orgue, dans la muraille, est un tombeau sur lequel repose la statue peinte d'un abbé avec surplis et chasuble. Plus loin, auprès de l'autel, s'étend une voûte en ogive fermée par d'énormes barreaux derrière lesquels se tient, pendant la messe, la confrérie des Augustines, qui desservent l'hôpital. Outre cette grille, les saintes filles sont défendues contre les regards profanes par un rideau de crêpe noir qui ne s'ouvre qu'au moment de l'élévation, quand tous les fronts touchent la terre.

De tels tableaux d'un caractère si étrange ne sont pas cependant ce qui étonne le plus à Vitré. Ils sont là si naturellement, si bien à leur date et à leur place, qu'il faut les admettre sans difficulté. Mais ce qui s'éloigne de toute vraisemblance, c'est que dans une ville si fort de son temps et si peu du nôtre, il puisse se convoquer parfois un collége électoral, à l'effet de nommer un député de la France constitutionnelle. C'est, au reste, un fait hétérogène qui, transplanté sur cette terre féodale, ne s'y acclimate pas, y végète pauvrement et ne porte aucun des fruits ordinairement prompts à éclore sous les rayons de l'astre qu'on nomme un siége au parlement. Je veux dire que vous ne découvririez pas à Vitré le moindre pont avec ou sans tablier, le moindre canal, la moindre fontaine, le moindre chemin macadamisé, la moindre statue de grand homme qui trahît la possibilité, sinon l'existence d'un des députés.

Que les États de Bretagne s'y soient tenus sous la présidence de M. le duc de Chartres, comme Mme de Sévigné l'affirme, passe encore : l'anachronisme est moins choquant. Il n'est pas facile toutefois de se figurer comment la noblesse bretonne parvenait à s'y entasser tout entière. Ceci vaut en effet la peine d'être remarqué : tandis que les gentilshommes des autres provinces du royaume s'empressaient à la cour sous le regard du maître, y portaient sur leur dos, comme à un nouveau camp du drap d'or, leurs prés, leurs moulins et leurs vignes, y achetaient chèrement du prix le plus clair de leurs seigneuries les charges de domesticité du palais, et échangeaient contre les

faveurs du souverain les redevances de leurs vassaux, la noblesse bretonne, gardienne jalouse de son indépendance, résistait à l'entraînement général, et se tenait enfermée dans ses châteaux. « Il n'y en a pas un seul à la cour ni à la guerre, écrit Mme de Sévigné, il n'y a que le petit guidon (son fils), qui peut-être reviendra un jour comme les autres. » Et la prophétie se réalisa : M. de Sévigné ne tarda pas trop à revenir. C'est à peine, dit-elle ailleurs, si on reconnaît par ici nos mariages avec Charles VIII et Louis XII. » Il est vrai qu'à ces états de Vitré, l'enivrement des honneurs qu'on lui rend, des santés qu'on porte à sa fille, l'empêche un instant de suivre et d'apprécier cette disposition des esprits; sa clairvoyance ne tient pas contre son amour-propre satisfait de femme et de mère. Elle ne peut y voir d'abord qu'une infinité de présents pour le roi, pour M. de Chaulnes, M. de Lavardin, M. de Molac, M. de Coetlogon, pour tout le monde : des pensions, des réparations de chemins ou de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande *braverie*, voilà les états. Mais elle se lasse bientôt des bals, de la comédie, des visites, de la chère excessive, des plats exquis, qu'on remporte tout entiers Elle ne pardonne qu'à ces pyramides de fruits qui cachent tout un côté de la table à l'autre, ce dont l'autre est souvent bien aise. Elle meurt de faim devant tout ce régal des yeux, si bien qu'un jour elle propose à M. de Promenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné, pour minuit, en revenant de chez Mme de Chaulnes. Elle a besoin de manger, besoin de dormir, besoin de se taire; qu'on la ramène aux Rochers : son abbé, sa chienne, son mail, son jardinier Pilois, ses maçons, tout cela lui est uniquement bon.

Quant à son enthousiasme pour la générosité des états, il n'est pas tout-à-fait aveugle : il ne l'empêche pas non plus d'entendre un Bras-Breton s'écrier qu'il pensait que les états allaient mourir, à les voir ainsi faire leur testament et donner leur bien à tout le monde. « Ce n'est pas que nous soyons riches, pense-t-elle aussi, c'est que nous avons du courage, que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure nous ne savons pas refuser nos amis. » A cette heure, en effet, les trois ou quatre cents pipes de vin de M. le duc de Chaulnes

s'épuisent grand train. « Nos Bretons sentent un peu le vin, dit-elle à sa fille, mais les vapeurs de vos fleurs d'orange ne font pas de si bons effets. » Il y a fin à tout cependant. Peu d'années après, la Bretagne est à jeun, écrasée de taxes. Le sourd mécontentement de la noblesse passe dans le peuple, qui murmure et se rassemble. M. de Chaulnes est poursuivi à coups de pierres. Mme de Chaulnes est retenue prisonnière à Rennes. Cinq ou six mille révoltés, répandus dans les campagnes, y portent le pillage et l'incendie. Un corps nombreux de gens de guerre, sous le commandement de MM. de Forbin et de Vins, entre en Bretagne pour pacifier la province, et achève de la ruiner : ce qu'a bien commencé la gabelle.

Mais nous allions aux Rochers, si je ne me trompe ; eh bien ! décidément nous n'y arriverons pas encore. Je vous ai déjà dit un mot de la tour de Sévigné à Vitré ; il est fréquemment question de cette tour dans les lettres. Elle appartenait à la marquise et lui servait de pied à terre toutes les fois qu'elle venait en ville. Ne convient-il pas que je vous en parle? Je m'étais donc mis à la recherche de cette tour. C'est une maison qu'on m'a désignée comme la demeure de Mme de Sévigné, une petite maison modeste, adossée à l'ancien rempart, dans lequel ses fenêtres sont tout bonnement percées, et qui a pour jardin le vieux fossé d'enceinte. Il est vrai que cette maison s'élève entre deux tours : deux tours pour une, ce qui en fait plus que la tradition ne permettrait d'exiger. Embarrassé déjà de me prononcer sur leurs prétentions respectives à être la vraie tour de Sévigné, j'étais entré dans la maison pour y découvrir au moins quelques traces du séjour de son illustre maîtresse, et j'avais frappé discrètement à une porte qui se trouve à gauche, sous le vestibule. Le monsieur qui vint m'ouvrir me regarda d'un air défiant ; et quand je lui eus demandé de la voix la plus attendrie : « Monsieur, est-ce ici que demeurait Mme de Sévigné? » il me répondit, en fermant la porte sur moi : « C'est ici le bureau du percepteur des contributions. » Là se bornent des renseignements que j'ai pu recueillir sur la tour de Sévigné.

Un jour que Mme de Chaulnes était attendue à Vitré, elle y arriva à pied, à onze heures du soir, en si méchant équipage

que les gens de la ville « pensèrent que ce fût des bohêmes, » et faillirent tirer sur son escorte. Elle avait laissé son carosse à une demi-lieue de là, pris entre deux rochers qu'il fallut élargir pour lui faire passage.

Une autre fois Mme de Sévigné partit de Rennes à dix heures du matin, et elle arriva dans son château des Rochers à minuit. Il y a un peu plus de neuf lieues de Rennes aux Rochers, et la marquise aurait couru risque de n'y arriver jamais, tant les ornières et les bourbiers redoublaient à chaque instant de profondeur, si Pilois n'était pas venu à son aide avec une douzaine de gars. Pilois est ce jardinier des Rochers qu'elle a donné pour rival de célébrité au jardinier de Versailles Lenôtre, et à Antoine, gouverneur du jardin d'Auteuil. A différentes reprises, Mme de Sévigné mande à sa fille que tous les paysans de la baronnie ont été requis par corvée de travailler aux chemins.

Après ces illustres témoignages de la barbarie des routes bretonnes, si on tenait à juger des progrès dont les a dotées une succession d'époques civilisatrices, il me faudrait alléguer l'exemple vulgaire d'un obscur voyageur contemporain, qui n'a mis guère plus de dix heures à franchir les douze lieues que l'on compte entre Rennes et Dinan. Il est juste d'ajouter qu'il effectua ce trajet dans l'aventureuse voiture chargée du service des dépêches.

Cela posé, on ne s'étonnera pas de tous les souvenirs dont j'eus le temps de me bercer de Vitré aux Rochers pendant une demi-lieue de pays. Il n'en est pas du château où j'arrivais comme de bien d'autres édifices où l'œil ne va chercher que des alignements plus ou moins variés de pierres sculptées et fleuries, et où l'esprit n'a pas à jeter un seul regard : on ne s'approche pas de celui-ci sans se recueillir dans la vie de la femme qui l'a habité.

Mme de Sévigné menait aux Rochers une fort grande existence. La Bretagne tout entière pouvait y tomber à l'improviste sans la prendre au dépourvu. Pendant la tenue des états à Vitré, où elle était l'objet de respects extraordinaires, il lui arrivait de voir entrer à la fois dans la cour de son château six carrosses à six chevaux avec les cinquante gardes à cheval et les trompettes de M. de Chaulnes et un train nombreux de

pages et de gentilshommes. C'étaient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coetlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes et de Saint-Malo, M. d'Harouïs, les MM. d'Argouges, et d'autres par douzaine dont elle ignorait les noms. Après une promenade qu'elle savait animer du plus charmant entretien, une collation très-bonne et très-galante sortait comme par enchantement du bout de quelque allée. Elle en faisait les honneurs d'une façon exquise, dont chacun se retirait fort content. Délivrée de ce grand fracas de compagnie, elle se réfugiait dans son cabinet pour écrire à sa fille que loin d'elle il n'y avait d'aimable que la solitude, où rien ne la distrayait d'elle.

Elle ne se plaignait pas trop cependant que quelques amis vinssent jouir auprès d'elle de la liberté des Rochers. Un beau jour Mme de Chaulnes y arrivait pour se reposer de toute la Bretagne, qui lui pesait sur les épaules. « Là-dessus, écrit Mme de Sévigné vous savez à qui, elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, et en un moment la voilà endormie de pure fatigue. Nous causons toujours; elle se réveille enfin... Nous allâmes nous promener; nous nous assîmes au fond de ces bois. Pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse, comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer; les feuilles furent percées dans un moment et nos habits percés dans un autre moment. Nous voilà toutes à courir; on crie, on tombe, on glisse; enfin on arrive; on fait grand feu, on change de chemise, de jupe; je fournis à tout; on se fait essuyer ses souliers; on pâme de rire. Voilà comment fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement. » Une autre fois c'était son ancienne amie, la marquise de Marhœuf, ou bien la princesse de Tarente, cette cousine de toute l'Europe, qui avait à porter le deuil à la mort de chaque tête couronnée, ou encore c'était M. de Pomenars, ce gentilhomme qui passait sa vie à être condamné à mort et qui ne se faisait plus la barbe, ne sachant pas si sa tête était à lui ou à ses juges. C'était souvent enfin une agréable compagnie de ces gens d'esprit et d'humeur facile qu'on ne laisse pas partir sans regret, et qui faisaient trouver à la marquise qu'à ce compte les méchantes compagnies sont plus souhaitables que les bonnes.

Mais le meilleur et le plus charmant compagnon qu'elle eût dans sa solitude était M. de Sévigné son fils. L'enfant prodigue arrivait d'ordinaire aux Rochers en fort piteux état, la bourse et la santé délabrées. Sa mère préparait une infinité de semonces et de remontrances à lui adresser, et en le voyant à genoux au détour d'une allée, elle oubliait tout. Pour retrouver l'occasion qu'elle avait perdue, il fallait qu'elle se résignât à recevoir de fort vilaines confidences, en échange desquelles elle plaçait de bonnes et sérieuses leçons écoutées par son fils avec un repentir et une docilité admirables; après quoi elle lui faisait lire les excellents traités de Nicole et des autres lumières de Port-Royal ; et il lui lisait la *Cléopâtre* de M. de la Calprenède, la dernière tragédie de Racine et les nouvelles fables de La Fontaine. En définitive, c'était lui qui la convertissait, car elle achevait, même en son absence, la lecture de *Cléopâtre*, où la beauté des sentiments, la violence des passions et le succès des grands coups d'épée, lui faisaient trouver un intérêt qu'elle ne se pardonnait pas. Pour M. de Sévigné, tous ses remparts de bonnes résolutions ne tenaient pas contre le premier souper chez le baigneur arrangé par ses amis : il reportait bientôt à Ninon, à Champmeslé, à beaucoup d'autres, son cœur un instant touché par la grâce. C'était pour sa mère une pénitence entière à entreprendre sur de nouveaux frais. Au reste, cette faiblesse de caractère qui livrait M. de Sévigné à toutes les influences, jointe à je ne sais quoi de malencontreux qu'il devait au sang des Rabutin, reparut à toutes les époques de sa vie pour paralyser tous ses succès. Avec toutes les conditions qu'il fallait pour réussir, avec une grande naissance, de la fortune, des amis, beaucoup d'esprit, de l'agrément, du courage, il ne réussit à rien, et fit douter de toutes ses qualités l'une après l'autre. « Il est, dit sa mère, d'une faiblesse qui fait mal au cœur; il est tout ce qu'il plaît aux autres, il y a en lui deux ou trois hommes différents. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset où l'argent se fond. » En galanterie, il ne valait guère mieux et ne savait pas plus à propos dépenser son cœur que

son argent. Malheureux quand N non l'aimait, il fut au désespoir de n'en être plus aimé, et avec une infidèle qui le traitait avec si peu d'estime de *cœur de citrouille fricassé dans la neige*, il sacrifiait sans remords la belle Champmeslé comme une de ces victimes humaines que l'on immolait sur des tombes. Il était brave et fut loué plus d'une fois de sa belle contenance sur le champ de bataille, à Senef et ailleurs, et cependant je ne sais quelle blessure au pied accrédita sur son compte, à la veille d'une campagne, des bruits fâcheux que sa mère déplorait en remarquant combien la réputation des hommes est plus délicate et blonde que celle des femmes. Il fut guidon, puis lieutenant des gendarmes-dauphin, et outre ces deux charges qu'il avait achetées, il n'obtint jamais une seule faveur de la cour. Il n'est pas jusqu'à son mariage qui n'ait été précédé de tribulations infinies. Encore sa mauvaise étoile ne l'abandonna-t-elle pas dans ce nouvel état. Malgré les protections les plus hautes, il ne parvint pas à se faire nommer député de Bretagne auprès du roi. Seulement, lorsque l'arrière-ban de la noblesse fut convoqué pour défendre le royaume menacé, il obtint le stérile et dispendieux honneur de commander les six cents gentilshommes qui formaient le contingent de Rennes et de Vitré. En le voyant manœuvrer à la tête de ces escadrons improvisés, sa mère songeait en soupirant que ce n'était pas pour être là qu'elle l'avait élevé, et qu'elle avait préparé pour lui une tout autre fortune.

Dans une revue des hôtes et des habitants des Rochers, il serait impardonnable d'omettre Mlle du Plessis. Cette pauvre fille, qui était de Vitré et qui tenait fidèle compagnie à Mme de Sévigné, restait le plus souvent auprès d'elle comme une de ces habitudes dont on ne saurait se défaire, parce qu'elles ont usurpé tous les droits de l'amitié, et dont on se plaint, mais dont on ne pourrait plus se passer : elle était le souffre-douleurs du château, le but perpétuel de toutes ces railleries voilées qui n'ont de transparence que pour ceux qui se les permettent. Mme de Grignan lui conservait de loin une antipathie qui datait de son enfance, et Mme de Sévigné, ne sachant rien de plus propre à réjouir sa fille, ne tarit pas avec elle sur le compte de Mlle du Plessis. Elle l'affuble de tous les ridicules, de tous les défauts, avec une complaisance maternelle qui va

jusqu'à la cruauté. C'est une fausse et une exagéreuse qui joue toutes sortes de choses, qui joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde ; « mais surtout, ajoute-t-elle, elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyais dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. » Avec tous ses travers de petite ville, Mlle du Plessis n'en paraît pas moins une excellente créature, pleine de dévouement pour Mme de Sévigné, qui reconnaît souvent l'injustice de ses sarcasmes à son sujet.

Parmi les figures du second plan, plusieurs autres valent bien la peine d'être reconnues; ne faut-il pas compter parmi elles cette *murinette beauté*, depuis Mme de Kerman, et la jeune Mme de Sévigné, aimable personne qui finit par surprendre un coin du cœur de sa belle mère, à la charge d'y respecter les droits de suzeraineté de Mme de Grignan? et cet homme si obligeant, toujours prêt à se multiplier pour ses amis qui l'avaient surnommé *les* d'Hocqueville? et l'abbé de Coulanges, cet excellent oncle à héritage qui avait inventé des jetons pour supputer ses revenus, et que Mme de Sévigné priait, lorsqu'il ne dormait pas, de lui compter ses agréables comptes qu'il savait si bien? et l'abbé Charrier, que le cardinal de Retz avait donné à la marquise et qui s'ingéniait à faire payer des fermiers bretons avec le même zèle qu'il mettait autrefois à Rome à presser l'expédition d'un chapeau rouge? et d'autres abbés encore, et des évêques, et des archevêques, qui se succédaient aux Rochers où ils faisaient fort bien leur personnage, dit-elle, hormis la messe?

Comment s'arrêter en si beau chemin? Après avoir entrevu la marquise au milieu de son cercle habituel et de ses amis, il n'en coûtait guère de la suivre dans son intérieur et parmi ses gens; c'était d'abord le grand Pilois, puis Hébert, ce valet de chambre modèle qui fut remplacé par Beaulieu, lorsque Courville l'eut donné à M. le prince, puis Hélène et Marie, les caméristes, et aussi l'aimable Jacquine, la fille de basse-cour. Je vis arriver, dans mes souvenirs, cette belle fermière de Bodégat qui devait huit mille francs à Mme de Sévigné, et qui portait une si jolie robe de drap de Hollande découpée sur du tabis, et des manches si bien tailladées, que la marquise se

crut ruinée quand elle la vit. J'aperçus aussi, comme il s'en allait, ce vaurien de Picard, qui refusait de faner, sous prétexte qu'il était laquais, et que ce n'était pas son métier. « Or, savez-vous ce que c'est que faner, » — il faut que la marquise vous l'explique ; — « faner c'est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. » Je reconnus encore bien d'autres masques, je ne vous les dis pas : ils ne vous intéresseraient guère. Assurez-vous, toutefois, que je ne me fis faute d'aucun des détails dont je vous fais grâce. Il n'est pas jusqu'au rival de *Marphise*, jusqu'à *Fidèle*, l'épagneul donné par Mme de Tarente, que je n'aie vu endormi dans sa corbeille, avant de pénétrer dans le cabinet où Mme de Sévigné écrivait ses lettres.

Là je la retrouvais en nombreuse compagnie ; et si je voulais parler de tous les personnages dont les signatures se rassemblaient sur sa table, j'aurais à citer les plus honnêtes gens et les plus beaux esprits de son temps avec lesquels elle entretenait commerce. Mais cette tâche serait pour m'embarrasser de plus d'une façon, et je craindrais de ne pas louer convenablement tous ceux qu'elle a illustrés de sa correspondance. N'ayant pas ses entrailles pour sa fille, le fanatisme de son adoration pour Mme de Grignan me laisse fort en arrière. La gouvernante de Provence me semble au-dessous de son rôle d'idole. Je ne vois en elle qu'une belle et spirituelle personne, assez peu tendre de sa nature, ennuyée parfois de l'échange d'expansions auquel sa mère l'oblige, hautaine et railleuse plus volontiers, et surtout fort entêtée de cartésianisme ! Pour Bussy-Rabutin, j'avoue que je ne le goûte pas du tout. C'est un gentilhomme si bien convaincu que la famille des Rabutins est la première du monde, et qu'il est le premier des Rabutins, qu'il n'y a rien à lui apprendre là dessus. Il a de l'esprit, mais il a l'air de le professer ; il s'arrête à chaque instant pour constater comment cet esprit lui va, quoiqu'il sache très-bien que c'est toujours à merveille. Il étudie ces mots, ne dit que les phrases qui lui siéent. Sa coquetterie ne saurait se passer d'hommages ; mais aucune hyperbole louangeuse ne saurait aller plus loin que la justice qu'il se rend. Comptez aussi que ce gentilhomme de lettres qui, du fond de son exil, se plaint

si amoureusement des rigueurs du roi, et n'aspire à se venger de lui qu'en écrivant ses hauts faits, n'a pas toujours vécu d'aussi chrétienne pratique. Ne vous laissez pas entraîner, par son irritable susceptibilité en ce qui le touche, à croire qu'une conscience aussi fière n'ait aucune peccadille à se reprocher. Il y a bien par ci par là, dans son passé, quelques chansonnettes et quelques folies de jeune homme à oublier. C'est de lui que Turenne écrivait à Louis XIV : Votre majesté n'a pas d officier général qui sache mieux tourner un couplet. Ce talent lui porta malheur, car il lui donna lieu d'offenser le roi dans ses amours de manière à ne pouvoir en espérer de pardon. Sa prose ne fit pas de plus belles équipées. Si l'*alleluia* sur *Deodatus*, raillerie sanglante d'un sujet contre son maître, était une témérité, le portrait de Mme de Sévigné, tracé dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* par son parent, fut une lâcheté. Par l'éternelle disgrâce dans lequel il le tint, Louis XIV châtia en lui l'un des chefs les plus dangereux de cette jeune noblesse turbulente jusqu'à la rébellion, débauchée jusqu'à l'infamie, et qui avait appris, dans la licence des guerres civiles au milieu desquelles elle fut élevée, à mépriser tout ce qui avait droit à son respect, les femmes, le roi et Dieu. Dans le livre où il a traduit avec un inexcusable talent les scandales de ses contemporains, où il a accumulé le vrai et le faux, selon les fantaisies de ses rancunes et de son orgueil offensé, où il a sacrifié au succès d'une épigramme tous les droits du sang et ceux de l'amitié, Bussy ne s'est pas épargné plus que les autres; il s'est peint lui-même, et fidèlement, sans doute : car, à moins qu'il ne se soit calomnié par vanité, on doit croire que sa complaisance à retracer tous les traits de son caractère l'a empêché d'en apercevoir et d'en atténuer les côtés odieux. En tous cas, on peut l'affirmer sans risque, la bonhomie ne fut pas sa qualité distincte, et les efforts malencontreux qu'il tente, le mal qu'il se donne pour y arriver, dans ses lettres à Mme de Sévigné, révèlent bien le merveilleux ascendant que cette douceur divine exerçait autour d'elle. La *ferocité* de Bussy n'est d'ailleurs pas la seule qui se soit apprivoisée à son irrésistible charme : les causeries de l'hôtel Carnavalet et la correspondance de Mme de Sévigné nous montrent, sous un aspect étrange de placidité et de quiétude, deux physionomies qu'on

retrouve un peu plus turbulente dans l'histoire. Elles nous donnent le singulier spectacle de deux personnages rapprochés dans leur vieillesse par les mêmes goûts, par des amitiés communes, par les mêmes besoins de distraction, et forcés de vivre dans les mêmes salons, de s'asseoir sur les mêmes fauteuils, et d'entendre réciproquement l'éloge éternel de leurs vertus, après avoir passé une bonne partie de leur vie dans des camps ennemis à se détester, et surtout à se le prouver. Ce fut là en effet la pénitence infligée au cardinal de Retz et au duc de Larochefoucauld sur la fin de leur carrière. Pour vous figurer tout ce qu'il y eut de plaisamment insupportable dans leur situation respective, rappelez vous ce que ces deux hommes avaient été l'un pour l'autre. Le duc de Larochefoucauld, le plus considérable des seigneurs attachés à la fortune de M. le prince, et son second dans toutes les luttes de préséance et d'ambition où le vainqueur de Lens et de Rocroi hasarda sa gloire contre le plus habile chef de faction qui ait jamais su faire la guerre des rues et des pavés; le duc de Larochefoucauld avait été l'ennemi personnel de M. de Retz.

Quant au coadjuteur, il n'est besoin, pour faire son portrait, que de rappeler un mot de M. de Larochefoucauld, qui montrait un jour un poignard sortant de la poche de sa soutane, et ajoutait : *Voilà le bréviaire du coadjuteur.* Le coadjuteur avait tout fait de son côté pour mériter la haine de M. de Larochefoucauld. Vous savez comment il s'y était pris. C'était un jour dans la chambre de Mme de Longueville, toute pleine de dames et de gentilshommes encore cuirassés qui venaient de faire le coup de pistolet dans le faubourg Saint-Antoine, contre des escarmoucheurs de l'armée royale. Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle et de trompettes qui étaient dans la place, formait un spectacle romanesque, et avait assez l'air d'un chapitre de l'*Astrée.* On en fit la remarque au coadjuteur, qui ajouta que Mme de Longueville était aussi belle que Galatée, mais que Marsillac (le duc de Larochefoucauld), n'était pas si honnête homme que Lindamor.

Vous savez aussi comment le duc se vengea. Ce fut un jour, au parlement, à la suite d'une de ces discussions que le coadjuteur et M. le prince soutenaient, appuyés chacun de quel-

ques centaines de gentilshommes. Les deux adversaires, sur le point d'en venir aux derniers arguments, s'étaient laissés toucher par les prières des présidents qui se jetaient entre eux à la manière des femmes sabines, et les conjuraient de ne point ensanglanter le temple de la justice. Le coadjuteur était allé prier ses amis de se retirer, et revenait dans la grande chambre, lorsqu'il se sentit le cou pris entre les deux battants de la porte que M. de Larochefoucauld avait fermée sur lui, en criant à MM. de Coligni et de Ricousse de le tuer. Il ne dut la vie qu'à M. de Champlatreux, qui le dégagea et fit honte au duc de ce guet-apens. A son retour dans la salle, il raconta que M. Larochefoucauld avait voulu l'assassiner. Celui-ci lui répondit : « Traître, je me soucie peu de ce que tu deviennes. » A quoi il répartit : « Tout beau, la Franchise, notre ami, vous êtes un poltron et je suis un prêtre, le duel nous est défendu. » Là dessus M. de Brissac menaça le duc de coups de bâton, et le duc menaça M. le duc de coups d'éperon.

En regard de ces discussions parlementaires, n'est-il pas curieux de retrouver le cardinal de Retz et le duc de Larochefoucauld dans le cercle des amis de Mme de Sévigné, et tels qu'elle nous les représente ? Ces deux bouillants ennemis ne sont plus animés l'un contre l'autre des mêmes passions. Ce sont les vieillards les plus aimables du monde, indulgents, calmes et résignés. C'est une liberté d'esprit, une sérénité d'âme inimaginables. Ce repos de leur conscience leur donne de la force contre tous les maux, et pourtant ce sont deux martyrs. Il n'est question que de la goutte du *pauvre duc*, que des rhumatismes du *bon cardinal*. Le duc se fait transporter en fauteuil chez Mme de Sévigné; il mande à la fin de ses lettres mille douceurs à Mme de Grignan. Le cardinal est parent de la marquise, et c'est un parent qu'on ménage; il a donné à Mme de Grignan une cassolette en or, mal ciselée, mais très-lourde. Ce bon cardinal a fait de cela comme de la musique, qu'il loue sans s'y connaître. Il ne se bornera pas là. Maintenant que tous ses créanciers sont payés, il a l'intention d'écrire, à un bel endroit de son testament, le nom de la plus jolie fille de France. Mais n'allez pas vous figurer ces deux hommes si bien assurés dans leur charité qu'ils puissent se résoudre à en user l'un envers l'autre. Il y a en eux d'ineffaçables impressions qui

se révoltent contre l'impartialité qu'ils font profession de s'accorder. Aussi bien, s'ils ne se combattent plus, ils se jugent. Ils n'ont fait que changer d'armes. C'est maintenant une plume qu'ils tiennent et la plume de grands écrivains. Après avoir eu tant de raisons de se haïr, ce n'est certes pas là une raison de beaucoup s'aimer. La mode est aux portraits en littérature, elle fournit aux deux adversaires une occasion qu'ils ne perdent pas de prendre cette fois la postérité pour témoin de leur combat. Le duc de Larochefoucauld fait du cardinal de Retz le portrait qui se termine ainsi : « Il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. » Et le cardinal commence le portrait de l'auteur des *maximes* par ces mots : « Il y a toujours eu du je ne sais quoi dans M. de Larochefoucauld. »

A côté de ces personnages il faut bien en appeler d'autres qui ne vivent pour nous qu'à la faveur des lettres de Mme de Sévigné. Par exemple, que dites-vous de M. et de Mme de Coulanges ? L'excellent ménage ! Mme de Coulanges est à Versailles, M. de Coulanges est à Paris ; Mme de Coulanges est à Lyon, M. de Coulanges voyage en Italie; Mme de Coulanges est depuis quelques semaines l'inséparable de Mme de Maintenon ; où trouver M. de Coulanges? Il a passé quelques jours chez la maréchale de Villars, on l'a vu ensuite chez Mme de Louvois ; il a fait une apparition à Grignan, et le voici à Rome, où le pape ne peut se passer de sa compagnie. Je n'aurais pas l'imprudence de m'élever en matière de goût contre l'autorité de tant de juges délicats qui ont fait un si grand état de l'heureux couple ; mais je confesse qu'à la distance où je suis, le mérite de M. et de Mme de Coulanges ne me touche pas furieusement; je veux croire à la causerie facile et bien informée de Mme de Coulanges ; ses lettres n'en sont que le spirituel reflet, car il ne faut pas leur demander plus. Mais je vous préviens que je tiendrai bon contre son mari; M. de Coulanges me représente le type assez ridicule de l'*aimable épicurien :* sa philosophie est de celle dont l'égoïsme et la gourmandise font tous les frais. Il était l'âme de plusieurs grandes maisons qui s'en remettaient à lui de leur rire et de leur gaieté Aujourd'hui il ne reste de lui qu'une assez triste prose dans laquelle il s'occupe démesurément de pâtés, de terrines et de certaines de ses digestions, et c'eût été bien fait à ses chansonnettes de dessert de ne pas vouloir

vivre plus longtemps qu'il n'est resté à table. Et Corbinelli! Celui-là est un des plus beaux esprits de l'époque : il n'y a pas à contester là-dessus ; il n'ouvre pas plutôt la bouche que chacun s'apprête à crier : Voilà qui est beau. C'est un homme qui excelle dans les maximes ; vous savez que les maximes sont aussi courues que les portraits. Le cardinal de Retz, dans ses mémoires, s'arrête à chaque pas pour transformer en maximes tous les hasards de ses résolutions. Mme de Sévigné et sa fille s'imposent la tâche de composer une maxime par semaine et de se l'envoyer en tête de leurs lettres. Ce ne sont là que jeux. Corbinelli, qui possède à fond son antiquité, a converti tous les auteurs grecs et latins en maximes dont il a fait un beau livre, et c'est lui, dit-on, qui a présidé à l'éducation des maximes dont M. de Larochefoucauld est le père. Cela étant, souffrez que je vous le livre toutefois pour un pédant parfaitement ennuyeux et auquel on ne saurait s'accoutumer. Rien de plus lourd que les compliments dont il surcharge les lettres de la marquise à sa fille dans un style qui vise souvent aux grâces badines et à l'atticisme, tandis que toute l'antiquité grecque et romaine a l'air de peser sur chacune de ses phrases. Ce M. de Corbinelli me paraît avoir joui d'un singulier bonheur dans sa profession de bel esprit : ce fut d'être agréé pour un mérite transcendant par une société d'élite, où il fut convenu d'abord que ses moindres paroles seraient paroles d'oracle et auraient un sens, et où chacun, en s'évertuant à deviner son esprit, lui prêta le sien. Lorsque les personnes que je vous ai nommées se mêlaient de chercher, il fallait bien qu'elles trouvassent. Corbinelli n'existait pas : chemin faisant, elles l'inventèrent.

Il est temps que je m'arrête. C'est un vilain métier et qui ne fait pas vivre son homme que de vouloir tuer les morts. Il vaut mieux vous dire tout de suite que de toutes ces lettres adressées à Mme de Sévigné, les seules qui me paraissent vraiment dignes d'elle, sont celles de son amie Mme de La Fayette. Vous savez de qui je parle, et vous voilà encore en pays de connaissance. Mme de La Fayette, c'est cette aimable Mlle de la Vergne, fille de l'ancien gouverneur du Havre-de-Grâce, que sa mère, mariée en secondes noces au chevalier de Sévigné, avait amenée à Nantes pendant la prison du cardinal de Retz. Comme elle était fort jolie et qu'elle avait de plus beaucoup d'air de

Mme de Lesdiguières, elle plut infiniment au cardinal, qui ne lui plut guère, « soit, comme il s'en plaint, qu'elle n'eût pas d'inclination pour moi, soit que la défiance que sa mère lui avait donnée avec application de mes inconstances et de mes différentes amours, la mît en garde contre moi. » Remarquez en passant, s'il vous plaît, que le cardinal est si bien de son temps, qu'il ne songe pas du tout à s'expliquer la cruauté de Mlle de la Vergne par son attachement à son devoir. Là où le cardinal avait échoué, le duc de Larochefoucauld, en diminuant ses prétentions, remporta une victoire. Il était dit que ces deux hommes devaient être partout rivaux. Le duc contracta avec Mme de La Fayette une amitié devenue célèbre et que la mort seule interrompit après vingt-cinq ans. Mme de La Fayette partagea avec Mme de Sévigné un danger auquel elle eut le bonheur d'échapper comme elle : ce fut de traverser le goût de son époque sans que le sien en fût altéré. En fait de savoir, on allait jusqu'au pédantisme ; en fait de style, jusqu'à l'emphase : elle ne fut pas plus pédante que Mme de Sévigné et encore moins précieuse. Le docte Ménage avait enseigné l'italien à l'une, le latin à l'autre : elles avaient lu toutes deux *l'Astrée*, *la Cléopâtre*, *la Clélie*, et en dépit de Ménage, de la Calprenède et de Mlle de Scudéry, l'une écrivit ses *Lettres*, l'autre écrit *Zaïde* et *la princesse de Clèves*.

Mme de La Fayette fut naturelle dans sa vie comme elle l'était dans ses ouvrages. Ses amis la trouvèrent toujours aussi franche que dévouée, et M. Larochefoucauld inaugura, pour la célébrer, la nouvelle acception d'un mot : il dit qu'elle était *vraie*. Ses lettres à Mme de Sévigné sont en petit nombre. Elle était toujours souffrante ; elle écrivait peu et priait la marquise d'agréer ses rares et courtes réponses, parce que dix lignes lui coûtaient à écrire un peu plus que dix lettres à son amie. Ce langage simple, ce sentiment tendre et droit, cette vertu d'honnête femme, sans jargon et sans *braverie*, qui firent le charme alors si nouveau de ses romans, se retrouvent dans ses lettres. Au surplus, vous en jugerez ; en voici une, et voici à quel sujet elle fut écrite : Mme de Sévigné a des dettes. Vous savez quelle a été la dispendieuse jeunesse de son fils ; vous savez que M. de Grignan, son gendre, est un magnifique seigneur qui fait rebâtir le royal château des Adhémar, qui

exerce l'hospitalité la plus grande et qui héberge chez lui bêtes et gens, ce qui ne se fait plus. Donc, Mme de Sévigné a des dettes, l'excellente mère! Et pour les payer, elle a résolu de passer un hiver aux Rochers. A cette nouvelle, grand émoi de Mme de La Fayette; elle prend une plume, elle ne compte plus ses lignes et lui écrit : « Mon style sera laconique, je n'ai point de tête : j'ai eu la fièvre; j'ai chargé M. Du Bois de vous le mander. Ce n'est pas de quoi il est question présentement. Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit; vous êtes vieille, les Rochers sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr, et les choses du monde ne sont rien en comparaison de ce que je vous dis. Ne parlez point d'argent ni de dettes; je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous donne son équipage, vous venez à Malicorne, vous y trouverez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes, vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant; à votre loisir vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. de Sévigné; vous avez ici un ménage : mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent, car votre louage de maison va toujours. Vous direz, mais je dois, et je paierai avec le temps : comptez que vous trouvez ici mille écus dont vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les remboursérez petit à petit comme vous voudrez, ne demandez point d'où ils viennent ni de qui c'est : on ne vous le dira pas; mais ce sont des gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnements là-dessus, point de paroles ni de lettres perdues; il faut venir. Tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas; et, en un mot, ma belle, il faut ou venir ou renoncer à mon amitié, à celle de Mme de Chaulnes et à celle de Mme de Lavardin. Nous ne voulons pas d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite; il faut venir dès qu'il fera beau. » Mme de La Fayette disait : M. de Larochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. N'est-il pas vrai de dire aussi d'elle que son esprit a bien du cœur?

Je suis resté bien longtemps enfermé dans ce cabinet, où j'aurais eu à évoquer tant de souvenirs; allons maintenant, s'il vous plaît, prendre l'air dans les bois des Rochers et n'ayez pas peur que je vous y égare. Avant d'y mettre le pied, je les parcourais une dernière fois dans ma mémoire : je marchais d'un pas sûr dans leurs allées; je m'orientais dans tous leurs sentiers, et je m'arrêtais à des places connues où s'était arrêtée la marquise pour y repasser à mon tour ses impressions. La seule passion qui se soit partagé le cœur de Mme de Sévigné avec l'amour qu'elle a eu pour ses enfants, c'est l'amour qu'elle a eu pour ses bois, et c'était encore là de l'amour maternel. Elle les avait plantés, les avait vus *pas plus grands que cela*, et puis les avait vus grandir à vue d'œil, élevés jusqu'aux nues par son jardinier favori Pilois avec une probité admirable. Toutes les allées avaient été tracées et percées par elle. Elle s'était mise dans la rosée jusqu'à mi-jambe, elle s'était exposée à toutes les pluies battantes, elle avait affronté tous les soleils pour en tirer les alignements : car vous savez apparemment qu'il n'y avait pas alors deux chemins à prendre pour une allée. Lorsque l'allée sortait de la ligne droite, sa liberté était toujours subordonnée aux règles inflexibles de la précision géométrique, et elle ne s'avisait point encore de s'échapper à l'aventure, la bride sur le cou, ce qu'elle fit plus tard; elle *allait* majestueusement au cordeau et ne songeait point à courir, à se dérouler par monts et par vaux, comme le fil d'Ariane dans le labyrinthe. Tout se tenait en ce siècle, l'œuvre de Louis XIV, celle de Lenôtre et celle de Racine. Qui aurait dit alors qu'elles dussent être si tôt emportées par la triple invasion du gouvernement représentatif, des jardins anglais et de Shakspeare? En attendant, Mme de Sévigné plantait des allées droites : tantôt c'étaient des allées de retour tout le long de son parc et qui faisaient une beauté surprenante : tantôt c'était une allée si longue qu'elle la surnommait *l'infinie*. A peine l'avait-elle achevée qu'elle en commençait une autre plus longue, une allée de douze cents pas, *la solitaire*. *La solitaire*, — sais-je bien ma route? — donne d'un côté dans une grande place, au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *cloître*, et de l'autre dans le labyrinthe. C'est la plus belle des allées, en attendant qu'une autre la détrône. Je vous ai

parlé du mail et du labyrinthe qui sont à ses extrémités, allons-y donc. Le mail, qui est tout près du château, a été replanté entièrement par la marquise : elle a pris plaisir à élever cette jeunesse. Pour le labyrinthe, il est net; il a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui ; c'est un aimable lieu. A quelque distance, dans le parc, vous arriverez à une façon d'ermitage nommée *la capucine*, réduit merveilleux pour rêver, un livre à la main. Ce n'est pas le seul : il y a aussi deux petits pavillons, l'un au bout de la grande allée, du côté du mail, l'autre au bout de *l'infinie*. Ces deux parapluies, ou parasols, ou brandebourgs, comme la marquise les appelle, sont d'une commodité admirable et ornés de plafonds sur lesquels elle a fait peindre des nuages avec un vers du *Pastor fido* sur l'un des deux. C'est à Mme de Grignan, la partenaire de tous ses jeux, qu'elle a demandé la devise de l'autre.

Vous voyez qu'après ses enfants ses bois sont sa grande tendresse et sa grande affaire; elle en est venue à leur prêter une âme, un caractère, et elle règle sur les influences qu'elle leur attribue ses prédilections ou ses répugnances pour certaines créatures. Elle s'attache au petit épagneul de Mme de Tarente parce que c'est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée, et elle élude les visites de ses voisins de campagne, les Fouesnel, parce qu'elle a remarqué que cette estimable famille ne *pose* pas heureusement parmi ses beaux arbres. Sa tendresse poétique pour les bois des Rochers a toutes les délicatesses, tous les tourments et tous les bonheurs des affections humaines. Elle est fière de ses bois et elle en est jalouse. Ce sont ses salons de réception ; elle en fait les honneurs à ses hôtes les plus distingués, elle ne se lasse pas d'entendre leur éloge sortir de toutes les bouches : elle triomphe de leur gloire, et dans son ivresse elle dit quelque part (à M. de Châteaubriand sans doute) : « C'est plus beau que votre Combourg. » Cependant la passion de la marquise pour ses chers ombrages, exclusive comme les sentiments profonds, ne s'accommode pas longtemps du partage et de l'admiration de la foule. Elle sent que son culte peut bien leur suffire, souffre bientôt de voir leurs beautés secrètes parcourues par tant de hardis regards, et n'aspire qu'à se retrouver au milieu de leur solitude. A peine

a-t-elle entendu la dernière carrossée de fâcheux rouler en s'éloignant, qu'elle se reprend à visiter toutes ses allées de plus belle, comme pour les purifier une à une. Elle y entre le matin pour toute la journée, sans que rien l'empêche de s'y promener *quanto va*, ni la crainte des loups qui rôdent dans le bois, ni celle de quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous MM. de Forbin et de Vins. Seulement elle y marche alors, escortée à distance par trois gardes, le fusil sur l'épaule. Comment, en effet, se détacher aisément de tant de souvenirs dans lesquels elle peut y revivre? C'est dans ce mail qu'elle admirait la belle taille et l'adresse de M. de Grignan; c'est au bout de cette allée qu'elle vit son fils à genoux, à son retour de Candie; c'est ici que Mlle de Sévigné donna un fort grand soufflet à la pauvre du Plessis; voici la place où la belle Marguerite fit une chute malencontreuse, dont sa mère rougit encore jusqu'aux yeux. Toute chose a son histoire; toute chose a sa vie et la raconte elle-même; car les arbres des Rochers parlent. Jamais la forêt de Dodone n'en a tant dit. Ils parlent italien, qui plus est : c'est une langue que leur a enseignée la marquise en faisant graver sur leur écorce des devises italiennes qui sont autant d'allusions à tout ce qui la touche. Je n'aime guère cette mode, je l'avoue. Outre qu'elle me semble cruelle, couvrant de blessures et de cicatrices des arbres innocents et sans défense, je la trouve maladroite, en ce que les arbres balafrés perdaient, pour une seule phrase qu'ils avaient à redire, le charme de ce langage mystérieux qu'on aurait écouté dans le balancement de leurs branches et dans le frémissement de leur feuillage. Ces devises avaient sans doute bien d'autres torts. Ineffaçables comme elles l'étaient, ne devaient-elles pas ou devenir trop vite insignifiantes ou rester trop longtemps significatives? Elles naissaient la plupart du temps d'une impression ou d'un souvenir. Un jour Mme de Sévigné était dans une petite allée, à main gauche du mail, très-obscure; elle la trouva belle et s'en prit sur-le-champ à un arbre qui répéta dès lors : *E di mezzo l'orrore, esce il diletto.* Souvent l'impression changeait, et deux arbres voisins disaient souvent les deux contraires. Un grand hêtre portait, en l'honneur de M. de Sévigné fils, l'inscription : *Bella cosa far niente;* le même M. de Sévigné avait fait graver, en souvenir de je ne sais plus

quel désagrément : *Ahi, memoria!* Et Mlle de Sévigné avait écrit quelque part cette préciosité : *Dieux! que j'aime la tigrerie!*

Malgré les devises, Mme de Sévigné n'en est pas moins pour ses arbres la plus tendre et la plus glorieuse des mères. Je ne sais même si dans la tendresse qu'elle leur témoigne il n'entre pas quelque chose du sentiment que Fouquet, Bussy et tant d'autres auraient voulu inspirer. C'est une admiration de tous les instants, c'est une attention amoureuse qu'elle leur accorde : « Toutes mes allées sont propres, dit-elle, et mon parc est en beauté. Vraiment ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. — A peine le vert veut-il montrer le nez; pas un rossignol encore, écrit-elle un jour. » Mais bientôt voici qui la console : « Le printemps est ouvert dans ces bois; le vert naissant et les rossignols me redonnent de la douceur dans l'esprit. » Cependant l'automne arrive; il n'en fait jamais d'autres, et elle célèbre le départ des feuilles comme elle a salué leur venue : « Elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur; au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela fait une étoffe admirable : cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que du vert. » Ainsi s'arrange-t-elle des plaisirs de toutes les saisons, en les demandant toujours à ses bois, auxquels elle reporte tout ce qui lui paraît digne dans la nature de les embellir et de les parer, à commencer par le soleil. « Il y a encore, dit-elle, de beaux rayons de soleil.... Ces bois sont maintenant tout pénétrés de soleil.... Le couchant fait des merveilles au bout de la grande allée. » Elle ne se lasse pas de toutes ces beautés, et elle y rêve encore, pendant que le crépuscule, au lieu de la faire fuir, lui apporte d'autres jouissances. L'entre chien et loup lui est dans ses bois un moment de bonheur singulier, parce qu'elle l'achète au prix d'un danger véritable. « Ne craignez pas pour moi les traits du serein, dit-elle à sa fille, il fait doux et sec, et les vieilles allées sont des galeries. » Ce qui ne l'empêche pas d'y gagner d'effroyables rhumatismes. Elle ne se retire que devant la nuit bien déclarée; et encore, qu'on s'avise de lui dire : « Madame, il fait chaud dans le mail; il n'y a pas un

brin de vent ; la lune y fait des effets les plus plaisants du monde, » elle cédera à la tentation ; elle retournera dans ce mail dont l'air est comme celui de sa chambre ; elle y viendra faire honneur à la lune qu'elle aime. N'aime-t-elle pas tout ce qui éclaire ses bois? Et sa passion ne se contente pas de les animer, de leur donner le mouvement et la vie; elle veut, comme Pygmalion, entendre la voix de Galatée, et elle s'écrie : « Si j'avais une feuille qui chantât ! Ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! »

En punition de cette idolâtre païenne, le ciel, dont la marquise avait bravé le serein, la frappa de rhumatismes aigus, qui la forcèrent à sacrifier dès lors la lune au soleil, à s'éloigner moins du château, à se tenir plus souvent dans son beau parterre, assise tantôt à la place *Madame*, tantôt à la place *Coulanges*, au milieu des orangers et des jasmins, dont l'air était tellement embaumé le soir que par cet endroit elle croyait être en Provence.

Voici d'ailleurs comment elle racontait elle-même à sa fille la nouvelle distribution de son temps : « On se lève à huit heures; très-souvent je vais jusqu'à neuf heures que la messe sonne prendre la fraîcheur de ces bois. Après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne, on lit ou l'on travaille jusqu'à cinq heures. Alors je m'en vais dans ces aimables allées ; j'ai un laquais qui me suit ; j'ai des livres, je change de place, et je varie le tour de mes promenades ; un livre de dévotion et un livre d'histoire, on va de l'un à l'autre, cela fait du divertissement ; un peu rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir ; enfin, sur les huit heures, j'entends une cloche, c'est le souper ; je suis quelquefois un peu loin ; je retrouve la marquise dans son beau parterre, nous nous sommes une compagnie; on soupe pendant l'entre chien et loup. Je retourne avec elle à la place Coulanges, au milieu de ces orangers. Je regarde d'un œil d'envie la sainte horreur... »

Mais pendant que Mme de Sévigné contemple de cette place les arbres défendus dont son médecin Pecquet lui a interdit l'ombrage, une fois le soleil couché, je m'aperçois que je ne vous ai pas encore conduit dans son parterre; il est pourtant bien digne de notre visite, et a été fait sur les dessins de Lenôtre.

Il s'étend sous les fenêtres du château. Nous y arriverons par une belle porte en fer qui le sépare de la cour et dont les battants s'appuient d'un côté sur le château, de l'autre sur la chapelle bâtie par le *bien bon* abbé. Vous voyez qu'il n'y a plus un seul arbre devant cette porte. M. de Sévigné les fit tous couper il y a quelque temps. Il se pique de belle vue et à tel point qu'il veut faire un mur d'appui dans son parterre et mettre le jeu de paume en boulingrin, ne laisser que le chemin et faire encore là un fossé et un petit mur.

Tels étaient à peu près ce château, ce jardin et ces bois, où s'écoula la meilleure part de la vie de Mme de Sévigné, vie heureuse, facile à redire, mais dont je n'aurais donné qu'un souvenir infidèle si on se la figurait remplie de ces jours du soleil que je vous ai seuls rappelés. Ces jours-là ne sont pas nombreux en Bretagne, et le bonheur de Mme de Sévigné se ressentit de la couleur du temps : il fut grave et mélancolique. Sous le ciel gris et lourd, le château de granit et les belles allées s'enveloppaient d'une tristesse contagieuse, et la marquise en recevait l'impression jusqu'aux larmes, comme si la douleur était une condition tellement inséparable de notre nature, que nous trouvions du charme à en rechercher l'illusion, lorsque la réalité nous manque. « Il ne me faudrait guère prier, dit-elle, pour me faire pleurer maintenant. Un tour de mail sur le soir en ferait l'office... J'aime les temps bas ; mais quand ils sont si bas qu'ils tombent sur votre nez et qu'il pleut, et qu'on n'y voit goutte, j'ai envie de pleurer. Ce lieu-ci est fait tout exprès pour y bien rêver ; si les pensées n'y sont pas noires, elles y sont tout au moins gris brun... » Mais elle reconnaît « qu'avec cette vie insipide et quasi triste, les jours courent et nous échappent ; » elle trouve sa solitude des Rochers bien convenable à une personne qui veut songer à soi, et qui est ou qui veut être chrétienne ; enfin elle s'écrie : « Il n'y a que vous, ma fille, que je préfère au triste et tranquille repos dont je jouis ici »

Voilà les Rochers comme j'essayais de me les représenter, tandis qu'à force de cahots un très-modeste attelage me rapprochait insensiblement du but de mon voyage. A me suivre ainsi dans le passé, vous vous serez rappelé le repas imaginaire du Barmecide des contes arabes : vous êtes fatigué sans doute

de marcher sans faire un pas et de regarder sans voir. Revenons, s'il vous plaît, sur la route très-réelle de Vitré aux Rochers, où je commençais à m'avancer avec l'enthousiasme le mieux préparé entre les premiers arbres du bois qui entoure le château.

EDMOND LECLERC.

(*La suite à un prochain numéro.*)

MÉMOIRES

DU

FELD-MARÉCHAL COMTE

DE MÉRODE-WESTERLOO,

CHEVALIER DE LA TOISON D'OR,

CAPITAINE DES TRABANS DE L'EMPEREUR CHARLES VI, ETC., ETC.;

PUBLIÉS

Par M. le comte de Mérode-Westerloo,

SON ARRIÈRE-PETIT-FILS.

---

2 VOLUME IN-8°. — ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

— Un livre curieux et promis à un grand succès en France comme en Belgique, vient de paraître à Bruxelles. Ce sont les *Mémoires du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo*, publiés par son arrière-petit-fils. Tout n'est pas dit sur Louis XIV et son temps. Saint-Simon, Dangeau, Tallement des Réaux, n'en ont épuisé ni les anecdotes, ni la politique. Ce qu'il est surtout curieux de voir, c'est ce grand siècle et ce grand roi jugés du dehors, non pas à travers les passions haineuses des réfugiés, mais avec le dégagement de cœur et d'esprit d'un homme de qualité, qui réside tour à tour à Vienne, à

Madrid, en Italie, dans les Pays-Bas; qui parle en Espagnol, en Autrichien, en Flamand, en serviteur dévoué de cette maison dont l'abaissement pèse sur son cœur comme un poids insupportable. Beau-fils du duc de Holstein, puis gendre du duc de Monteleone, allié aux plus grandes maisons de l'Europe, le comte de Mérode-Westerloo est admirablement placé pour voir se dérouler devant lui l'imposant spectacle de ce siècle qui s'encadre, à bien dire, dans la vie d'un seul prince. Mêlé aux événements politiques et militaires les plus importants de son temps, sans avoir jamais exercé une influence prépondérante, il se préoccupe bien plus du soin d'exposer ce qui se passe sous ses yeux, que de celui de se faire valoir lui-même. Il ne pose point devant le lecteur, dégagé qu'il est fort heureusement de toute prétention historique pour son propre compte. Songeant surtout à constater qu'on a payé à son rang et à son nom les respects qui leur sont dus, il se montre beaucoup plus en déshabillé, dans l'intimité de ses affaires de famille, que monté sur les échasses de la vie politique. De là cet abandon et ce parfait naturel de bonne compagnie qui s'élèvent quelquefois jusqu'au mérite littéraire, en s'élevant quelquefois jusqu'à lui. La jeunesse de l'auteur, ses longs voyages en Espagne sont peints des traits les plus heureux. On voit dans cet ouvrage la triste monarchie de Charles II s'envelopper, en quelque sorte, de son linceul de mort. La fin mystérieuse de Marie-Louise d'Orléans, le mariage de la princesse de Neubourg, la lente agonie de son époux, sont décrits avec bonheur et vérité; et au-delà des frontières de ce grand royaume qui embrasse une notable partie de l'Europe, vous voyez s'élever et grandir une royauté vigoureuse devant laquelle tout s'abaisse et finit par s'effacer. Jamais la France de Louis XIV n'a été plus imposante que dans ces mémoires, écrits par l'un de ses adversaires, sous la tente de Guillaume III, de Tilly et du duc de Savoie.

Le maréchal de Mérode ne fut point un homme éminent, mais ses souvenirs, si heureusement mis au jour par la famille, dénotent un esprit original et juste; il est haut comme le duc de Saint-Simon; mais on lui pardonne son orgueil à raison même de sa naïveté. On sent, d'ailleurs, dans cet écrit, comme dans tout ce qui émane du XVIIe siècle, que l'étiquette était de-

venue pour ainsi dire la constitution même de cette société, et ce point de vue en fait accepter les prescriptions, en les rendant plus sérieuses. En imprimant ces Mémoires de l'un de ses ancêtres, la maison de Mérode a rendu un véritable service à l'histoire, et ce n'est pas la Belgique seule qui doit s'en montrer reconnaissante.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Voyage aux ruines de Palmyre (fin); par M. Baptistin Ponjoulat. 5
Mémoires d'un maître d'armes (suite); par M. Alexandre Dumas. 45
Le comte de Mansfeldt (fin); par M. Alexandre de Lavergne. 104
La littérature espagnole au XIXe siècle; par M. Eugenio de Ochoa. 158
Critique littéraire. — Histoire générale du Languedoc, par dom Claude de Vic et dom Vaissette; par M. J. Macé. 190
Marie van Oosterwych; par Mme Louise Colet. . . . 203
L'amitié du Roi; par M. Paul de Musset. 250
Les poëtes de Mme de Pompadour. — L'abbé de Bernis; par M. Arsène Houssaye. 274
Les rochers; par M. Edmond Leclerc. 296
Mémoires du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo. 328

FIN DE LA TABLE.